R. BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE
B 20
2
402

R. BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE

LIBRI

DONATI DAL

DOTTOR ANNIBALE GIULIONI

GIURISTA

Nato a Firenze il 7 Febbraio 1807
e morto il 1° Dicembre 1895 in Firenze.

16 Maggio 1896

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE.

TOME QUATRIEME.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des Établiſſements & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

TOME QUATRIEME.

A LA HAYE,
Chez Gosse, Fils.

M. DCC. LXXVI.

B 20. 2. 402

TABLE
DES CHAPITRES.

LIVRE DIXIEME.

Établiſſement des nations Européennes dans le grand archipel de l'Amérique, connu ſous le nom d'Antilles, Pag. 1

CH. I. *LES iſles de l'Amérique ont-elles été détachées du continent,* 3

II. *Nature du ſol des iſles,* 10

III. *Climat des iſles,* 17

IV. *Phénomenes ordinaires dans les iſles,* 23

V. *Habitudes des Caraïbes, anciens habitants des iſles du Vent,* 30

VI. *Les Anglois & les François s'établiſſent aux iſles du Vent, & y détruiſent les Caraïbes,* 38

VII. *Les François s'établiſſent à Saint-Domingue,* 43

VIII. *Les Anglois font la conquête de la Jamaïque,* 49

IX. *Les flibuſtiers déſolent les mers d'Amérique. Origine, mœurs, expéditions, décadence de ces corſaires,* 56

X. *Raiſons qui empêchent les Anglois & les Hollandois de faire des conquêtes en Amérique, durant la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne,* 97

XI. *Les iſles de l'Amérique occaſionent la guerre de 1739,* 105
XII. *C'eſt de l'Amérique que ſort la guerre de 1755,* 117
XIII. *Les commencements de la guerre ſont funeſtes aux Anglois,* 120
XIV. *Les Anglois ſortent de leur léthargie, & s'emparent des iſles Françoiſes & Eſpagnoles,* 125
XV. *Avantages que la paix procure à l'Angleterre dans les iſles,* 149

LIVRE ONZIEME.

Les Européens vont chercher en Afrique des cultivateurs pour les Antilles. Maniere dont ſe fait ce commerce. Productions dues aux travaux des eſclaves, Pag. 157

CH. XVI. LES *Européens vont chercher en Afrique des cultivateurs,* 160
XVII. *Notions ſur la côte orientale de l'Afrique,* 161
XVIII. *Notions ſur la côte ſeptentrionale de l'Afrique,* 162
XIX. *Climat de la côte occidentale de l'Afrique, connue ſous le nom de Guinée,* 177
XX. *Sol de la Guinée,* 183
XXI. *Gouvernement, politique, guerres, religion, mœurs de la Guinée,* 187
XXII. *Ancien commerce de Guinée,* 203
XXIII. *Nouveau commerce de Guinée, ou traite des eſclaves,* 208

XXIV. *En quels lieux, & de quelle maniere ſe fait le commerce des eſclaves,* 215
XXV. *A-t-on beſoin de forts pour ſe procurer des eſclaves,* 219
XXVI. *Dans le commerce des eſclaves, les petits navires ſont préférables aux grands,* 225
XXVII. *Il y a des ſaiſons plus ou moins favorables pour le commerce des eſclaves,* 227
XXVIII. *Maniere de vendre les eſclaves en Amérique,* 232
XXIX. *Miſérable condition des eſclaves,* 233
XXX. *Comment on pourroit rendre l'état des eſclaves plus ſupportable,* 244
XXXI. *L'eſclavage répugne à l'humanité, à la raiſon & à la juſtice,* 254
XXXII. *Travaux des eſclaves,* 266
XXXIII. *Caractere des Européens établis aux iſles,* 295
XXXIV. *Maladies auxquelles les Européens ſont expoſés aux iſles,* 307
XXXV. *Avantages des nations qui poſſedent les iſles,* 312

LIVRE DOUZIEME.

Établiſſements des Eſpagnols, des Hollandois & des Danois, dans les iſles de l'Amérique.

CH. XXXVI. *COLONIE Eſpagnole fondée ſur les rives de l'Orénoque. Ce qu'on y fait, ce qu'on y pourroit faire,* 315
XXXVII. *Les Eſpagnols s'établiſſent à la Trinité & à la Marguerite,* 325

XXXVIII. *Les Eſpagnols s'établiſſent à Porto-Rico*, 329

XXXIX. *Etabliſſement des Eſpagnols à Saint-Domingue*, 338

XL. *Colonie Eſpagnole formée à Cuba. Importance de cette iſle*, 348

XLI. *Les Eſpagnols ne ſont pas incapables; comme on le croit, de porter des colonies à une grande proſpérité*, 369

XLII. *Les Hollandois s'établiſſent à Curaçao, à Saint-Euſtache, à Saba, à Saint-Martin. A quoi leur ſervent ces petites iſles*, 373

XLIII. *Etabliſſement des Hollandois à Surinam, à Berbiche, à Eſſequebé*, 389

XLIV. *Cultures établies dans les trois colonies*, 394

XLV. *Dangers auxquels les colonies Hollandoiſes ſont expoſées*, 403

XLVI. *Motifs qui doivent exciter la république à s'aſſurer la jouiſſance de ſes colonies, & à en augmenter les productions*, 412

XLVII. *Etabliſſement des Danois à Saint-Thomas, à Saint-Jean, à Sainte-Croix*, 425

XLVIII. *Dans quel eſprit le Danemarck conduit ſes iſles*, 435

XLIX. *Motifs particuliers au Danemarck pour s'approprier toutes les productions de ſes deſirs*, 440

Fin de la Table des Chapitres

HISTOIRE

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE

Des établiſſements & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE DIXIEME.

Établiſſement des nations Européennes dans le grand Archipel de l'Amérique, connu ſous le nom d'Antilles.

LA partie du nord de l'Amérique, qui s'étend depuis les 293 degrés juſqu'aux 316 degrés de longitude, préſente un archipel le plus nombreux, le plus

étendu, le plus riche que l'Océan ait encore offert à la curioſité, à l'activité, à l'avidité des Européens. Les iſles qui le forment ſont connues, depuis la découverte du nouveau monde, ſous le nom d'Antilles. Les vents qui ſoufflent preſque toujours de la partie de l'eſt, ont fait appeller celles qui ſont plus à l'orient, iſles du vent, & les autres, iſles ſous le vent. Elles compoſent une chaîne, dont un bout ſemble tenir au continent près du golfe de Maracaïbo, & l'autre fermer l'ouverture du golfe du Mexique. Peut-être ne ſeroit-il pas téméraire de les regarder comme les ſommets de très-hautes montagnes qui ont fait autrefois partie de la terre ferme, & qui ſont devenues des iſles par une révolution qui a ſubmergé tout le plat pays.

CHAPITRE PREMIER.

Les iſles de l'Amérique ont-elles été détachées du continent.

TOUTES les iſles du monde paroiſſent avoir été détachées du continent, par des embraſements ſouterrains ou par des tremblements de terre.

La fameuſe Atlantide, dont le nom ne ſubſiſte plus, depuis pluſieurs milliers d'années, que dans une tradition obſcure tranſmiſe à Platon par les prêtres Egyptiens ; l'Atlantide fut vraiſemblablement une vaſte terre, ſituée entre l'Afrique & l'Amérique. Mille circonſtances font préſumer que l'Angleterre fit autrefois partie de la Gaule. La Sicile a été évidemment détachée de l'Italie. Les iſles du Cap-Verd, les Açores, Madere, les Canaries doivent avoir fait partie des continents voiſins, ou d'autres continents abymés. Les obſervations récentes des navigateurs Anglois ne permettent preſque pas de douter que toutes les iſles de la mer du ſud n'aient formé plus ou moins anciennement une même maſſe. La nouvelle Zélande, la plus conſidé-

rable de ces iſles, eſt remplie de montagnes où l'on voit imprimées les traces de volcans éteints. Ses habitants ne ſont ni imberbes, ni couleur de cuivre, comme ceux de l'Amérique ; & malgré un éloignement de ſix cents quatre-vingts lieues, ils parlent la même langue que ceux de l'iſle d'Otahiti, découverte par M. de Bougainville.

Des monuments certains atteſtent ces grands changements. Le phyſicien attentif en voit par tout des traces. Des coquillages de toutes les eſpeces, des coraux, des bancs d'hûîtres, des poiſſons de mer, entiers ou mutilés, entaſſés avec ordre dans toutes les contrées de l'univers, dans les lieux les plus éloignés de la mer, dans les entrailles & ſur la ſuperficie des montagnes ; l'inſtabilité du continent qui, perpétuellement battu, rongé, bouleverſé par l'Océan, dont il éprouve les viciſſitudes, d'un côté perd au loin peut-être des terres immenſes, & de l'autre découvre à nos yeux de nouveaux pays, de longues plaines de ſable devant des cités, qui furent autrefois des ports fameux ; la ſituation horizontale & parallele des couches de terre & de productions marines, aſſemblées alternativement de la même façon, compoſées des

mêmes matieres, réguliérement cimentées par l'action conſtante & ſucceſſive de la même cauſe ; la correſpondance entre les côtes ſéparées par quelque bras de mer, où l'on voit d'un côté des angles ſaillants oppoſés à des angles rentrants de l'autre, à droite des lits du même ſable ou des mêmes pétrifications, placés au niveau de ſemblables lits qui s'étendent à gauche ; la direction des montagnes & des fleuves vers la mer comme à leur ſource commune ; la formation des collines & des vallons où ce vaſte fluide a, pour ainſi dire, laiſſé l'empreinte éternelle de ſes ondulations : tout nous dit que l'Océan a franchi ſes bornes naturelles, ou plutôt qu'il n'en a jamais eu d'inſurmontables, & que diſpoſant du globe de la terre au gré de ſon inconſtance, il l'a tour-à-tour enlevé ou rendu à ſes habitants. De là ces déluges ſucceſſifs & jamais univerſels, qui ont couvert la face de la terre, ſans la dérober tout entiere à la fois ; car les eaux agiſſant en même temps dans les cavités & ſur la ſuperficie du globe, ne peuvent augmenter la profondeur de leur lit, ſans en diminuer les autres dimenſions, ni ſe déborder d'une part ſans tarir de l'autre ; & l'on ne ſauroit imaginer une

altération dans la maſſe entiere qui fit tout-à-coup diſparoître les montagnes, ou s'élever la mer au deſſus de leur ſommet. Quel changement ſubit d'organiſation pouſſeroit tous les rochers & toutes les matieres ſolides au centre du globe pour exprimer de ſes flancs & de ſes veines tous les fluides qui lui donnent la vie, & noyant un élément dans l'autre, ne feroit plus rouler dans les airs qu'une maſſe d'eaux & de germes perdus? N'eſt-ce pas aſſez que chaque hémiſphere ſoit tour-à-tour en proie aux ravages de la mer? Ce ſont ces aſſauts continuels qui nous ont ſans doute caché ſi long-temps le nouveau monde, & qui peut-être ont englouti ce continent qu'on croit n'avoir été que ſéparé du nôtre.

Quelles que ſoient les cauſes ſecretes de ces révolutions particulieres, dont la cauſe générale eſt viſiblement dans les loix connues du mouvement univerſel, les effets en ſeront toujours ſenſibles pour tout homme qui aura le courage & la ſagacité de les voir. Ils le ſeront plus particuliérement pour les Antilles, ſi l'on parvient à conſtater qu'elles éprouvent des ſecouſſes violentes toutes les fois que les volcans des Cordelieres jettent des matieres, ou que le Pérou eſt ébranlé.

Cet archipel, comme celui des Indes orientales, ſitué preſque à la même hauteur, paroît formé par la même cauſe, c'eſt-à-dire, par le mouvement de la mer d'orient en occident; mouvement imprimé par celui qui pouſſe la terre d'occident en orient; mouvement plus violent à l'équateur, où le globe plus élevé décrit un cercle plus grand, une zone plus agitée; où la mer ſemble vouloir rompre toutes les digues que la terre lui oppoſe, & s'ouvrant un cours ſans interruption, y tracer elle-même la ligne équinoxiale.

La direction des Antilles, en commençant par Tabago, eſt, à peu de choſe près, nord & nord nord-oueſt. Cette direction ſe continue de l'une à l'autre, en formant une ligne arrondie vers le nord-oueſt, & ſe termine à Antigoa. Ici la ligne ſe courbe tout d'un coup, & ſe prolongeant en ligne droite à l'oueſt, au nord-oueſt, rencontre ſucceſſivement Porto-Rico, Saint-Domingue, Cuba, connues ſous le nom d'iſles ſous le vent. Ces iſles ſont ſéparées par des canaux de différentes largeurs. Quelques-uns ont ſix lieues, d'autres quinze ou vingt; mais dans tous on trouve le fond à cent, cent vingt, cent cinquante braſſes. Il y a même entre la Grenade & Saint-Vincent

un petit archipel de trente lieues, où quelquefois le fond n'eſt pas à dix braſſes.

La direction des montagnes dont les Antilles ſont couvertes, ſuit celle que ces iſles gardent entr'elles. Cette direction eſt ſi réguliere, qu'à ne conſidérer que les ſommets, ſans avoir égard à leur baſe, on les jugeroit une chaîne de montagnes dépendantes du continent dont la Martinique ſeroit le promontoire le plus au nord-oueſt.

Les ſources d'eau, qui, aux iſles du vent, ſe précipitent des montagnes, ont toutes leur cours dans la partie occidentale de ces iſles. Tout le côté oriental, c'eſt-à-dire, celui qui, ſelon nos conjectures, a été mer dans tous les temps, eſt privé d'eau courante. Nulles ſources n'y coulent des hauteurs. Elles euſſent été perdues, parce qu'après avoir parcouru un eſpace fort court & très-rapide, elles ſe ſeroient jetées dans la mer.

Porto-Rico, Saint-Domingue, Cuba ont quelques rivieres dont l'embouchure eſt à la côte du nord, & la ſource eſt dans les montagnes qui regnent de l'eſt à l'oueſt, c'eſt à-dire, dans toute la longueur de ces iſles. Ces rivieres arroſent un plat pays conſidérable, qui n'a pas été

ſans doute inondé de la mer. L'autre côté des montagnes, qui regarde vers le ſud où la mer bat plus furieuſement, & imprime des traces de ſubmerſion, verſe dans les trois iſles pluſieurs belles rivieres, quelques-unes même aſſez conſidérables pour recevoir les plus grands vaiſſeaux.

Ces obſervations qui paroiſſent prouver que la mer a détaché les Antilles du continent, ſont fortifiées par des obſervations d'un autre genre, mais auſſi déciſives en faveur de cette conjecture. Tabago, la Marguerite, la Trinité, les iſles les plus voiſines de la terre ferme, produiſent, comme elle, des arbres mous, du cacao ſauvage. Ces eſpeces ne ſe retrouvent plus, du moins en quantité, dans les iſles qui vont au nord. On n'y voit que des bois durs. Cuba, ſituée à l'autre extrêmité des Antilles, produit, comme la Floride, dont elle eſt peut-être détachée, du cedre, du cyprès, l'un & l'autre très-propres pour la conſtruction des vaiſſeaux.

CHAPITRE II.

Nature du ſol des iſles.

LE ſol des Antilles eſt en général une couche d'argille ou de tuf plus ou moins épaiſſe, ſur un noyau de pierre ou de roc vif. Ce tuf & cette argille ont différentes qualités plus propres les unes que les autres à la végétation. Là où l'argille moins humide & plus friable ſe mêle avec les feuilles & les débris des plantes, il ſe forme une couche de terre plus épaiſſe que celle qu'on trouve ſur des argilles graſſes. Le tuf a auſſi ſes propriétés ſuivant ſes différentes qualités. Là où il eſt moins dur, moins compacte, moins poreux, de petites parties ſe détachent en forme de caiſſons toujours altérés, mais conſervant une fraîcheur utile aux plantes. C'eſt ce qu'on appelle, en Amérique, un ſol de pierre ponce. Par-tout où l'argille & le tuf ne comportent pas ces modifications, le ſol eſt ſtérile, auſſi-tôt que la couche formée de la décompoſition des plantes originaires eſt détruite par la néceſſité des ſarclages qui expoſent trop

ſouvent les ſels aux rayons du ſoleil. De là vient que la culture, qui exige le moins de ſarclage, & dont la plante couvre de ſes feuilles les ſels végétaux, en perpétue la fécondité.

Lorſque les Européens aborderent aux Antilles, ils les trouverent couvertes de grands arbres, liés pour ainſi dire les uns aux autres par des plantes rampantes, qui, s'élevant comme du lierre, embraſſoient toutes les branches, & les déroboient à la vue. Cette eſpece paraſite croiſſoit en telle abondance, qu'on ne pouvoit pénétrer dans les bois ſans la couper. On lui donna le nom de liane, analogue à ſa flexibilité. Ces forêts, auſſi anciennes que le monde, avoient pluſieurs générations d'arbres qui, par une ſinguliere prédilection de la nature, étoient d'une grande élévation, très droits, ſans excreſcence, ni défectuoſité. La chûte annuelle des feuilles, leur décompoſition, la deſtruction des troncs pourris par le temps, formoient ſur la ſurface de la terre un ſédiment gras, qui, après le défrichement, opéroit une végétation prodigieuſe dans les nouvelles plantations qu'on ſubſtituoit à ces arbres.

Dans quelque terrein qu'ils euſſent pouſſé, leurs racines avoient tout au plus

deux pieds de profondeur, & communément beaucoup moins; mais elles s'étendoient en ſuperficie à proportion du poids qu'elles avoient à ſoutenir. L'extrême ſéchereſſe de la terre où les pluies les plus abondantes ne pénetrent jamais bien avant, parce que le ſoleil les repompe en peu de temps, & des roſées continuelles qui humectent ſa ſurface, leur donnoient une direction horizontale au lieu de la perpendiculaire que les racines prennent ordinairement en d'autres climats.

Les arbres, qui croiſſoient au ſommet des montagnes & dans des endroits eſcarpés, étoient très durs. Ils avoient l'écorce liſſe & collée ſur le bois. Le courbari, l'acajou, le machenilier, le barata, le bois de fer & pluſieurs autres ſe laiſſoient à peine entamer par l'inſtrument le plus tranchant : pour les abattre ou pour les déraciner, il falloit les brûler. Lorſqu'ils étoient tombés, la ſcie ou la hache les façonnoient au gré de l'ouvrier. Le plus ſingulier de ces arbres étoit l'acoma qui, mis en terre, ſe pétrifie. On regardoit comme le plus utile le gommier, dont le tronc de cinq pieds de diametre, ſur une fleche de quarante-cinq à cinquante, ſervoit à former des canaux d'une ſeule piece.

Les vallées, toujours fertiliſées aux dépens des montagnes, étoient remplies de bois mous. Au pied de ces arbres croiſſoient indiſtinctement les plantes que la terre libérale produiſoit pour la nourriture des naturels du pays. Celles d'un uſage plus univerſel étoient le couch-couch, l'igname, le choux Caraïbe & la patate. C'étoient des eſpeces de pommes de terre nées à la racine de plantes qui rampoient, mais qui forçoient tous les obſtacles dont elles ſembloient devoir être étouffées. La nature, qui paroît avoir mis par-tout un certain rapport entre le caractere des peuples & les denrées deſtinées à leur ſubſiſtance, avoit placé dans les Antilles des légumes qui craignoient les ardeurs du ſoleil, qui ſe plaiſoient dans les endroits frais, qui n'exigeoient point de culture, & qui ſe reproduiſoient deux ou trois fois l'année. Les inſulaires ne traverſoient pas le travail libre & ſpontané de la nature, en détruiſant une production, pour donner plus de vigueur à une autre. Ils laiſſerent à la terre le ſoin de préparer les ſels de la végétation, ſans lui aſſigner le lieu & le temps de féconder. Cueillant au haſard & dans leur ſaiſon les productions qui s'offroient d'elles-mêmes à leurs beſoins, ils avoient

obſervé ſans étude que la décompoſition de ce que nous appellons mauvaiſes herbes, étoit néceſſaire à la reproduction des plantes qui leur étoient utiles.

Les racines de ces plantes n'étoient jamais mal-ſaines ; mais inſipides ſans préparation, elles avoient peu de goût même cuites, à moins qu'on ne les aſſaiſonnât avec du piment. Quand elles étoient mêlées avec du gingembre & avec le fruit acide d'une plante aſſez ſemblable à notre oſeille, elles donnoient une liqueur forte qui étoit l'unique boiſſon compoſée des ſauvages. Ils n'y employoient d'autre art que de les faire fermenter quelques jours dans de l'eau commune, aux rayons d'un ſoleil brûlant.

Outre les racines, les iſles offroient à leurs habitants des fruits extrêmement variés. On y en trouvoit qui ne s'éloignoient pas infiniment de nos pommes, de nos cériſes, de nos abricots ; & nous n'avons rien dans nos climats qui puiſſe nous donner l'idée de la plupart des fruits des Antilles. Le plus utile étoit la banane. Elle avoit la forme, la groſſeur, la couleur de nos concombres, un goût approchant de celui de nos poires, & croiſſoit, dans des lieux frais, ſur une

fleche molle, ſpongieuſe, & haute d'environ ſept pieds. Cette fleche périſſoit avec la maturité de ſon fruit; mais avant qu'elle tombât, on voyoit ſortir de ſa ſouche un rejeton qui, un an après, donnoit ſon fruit, périſſoit à ſon tour, & ſe régénéroit ſucceſſivement de la même maniere.

Une ſingularité qui mérite d'être obſervée, c'eſt que tandis que la plante vorace que nous avons appellée liane, embraſſoit tous les arbres ſtériles, elle s'éloignoit de ceux qui portoient du fruit, quoique confuſément mêlés avec les premiers. Il ſembloit que la nature lui eût ordonné de reſpecter ce qu'elle deſtinoit à la nourriture des hommes.

Les iſles n'avoient pas été traitées ſi favorablement en plantes potageres qu'en racines & en fruits. Le pourpier & le creſſon formoient, en ce genre, toutes leurs richeſſes.

Les autres nourritures y étoient fort bornées. Il n'y avoit point de volailles domeſtiques. Les quadrupedes, tous bons à manger, ſe réduiſoient à cinq eſpeces, dont la plus groſſe ne ſurpaſſoit pas nos lapins. Les oiſeaux, plus brillants & moins variés que dans nos climats, n'avoient guere d'autre mérite que leur

parure : peu d'entr'eux rendoient de ces ſons touchants qui charment les oreilles ; tous, ou preſque tous, extrêmement maigres, avoient fort peu de goût. Le poiſſon y étoit à peu près auſſi commun que dans les autres mers ; mais il y étoit ordinairement moins ſain & moins délicat.

On ne peut preſque pas exagérer l'utilité des plantes que la nature avoit placées dans les iſles contre les infirmités peu communes de leurs habitants. Soit qu'on les appliquât extérieurement, ſoit qu'on les mangeât, ſoit qu'on en prît le ſuc par infuſion, elles produiſoient toujours les plus prompts, les meilleurs effets. Les uſurpateurs de ces lieux, autrefois paiſibles, ont adopté ces ſimples, toujours verds, toujours dans leur force ; & ils les ont préférés à tous les remedes que l'Aſie eſt en poſſeſſion de fournir au reſte de l'univers.

CHAPITRE III.

Climat des iſles.

POUR le commun des hommes, il n'y a que deux ſaiſons aux iſles ; celle de la ſéchereſſe, & celle de la pluie. La nature, qui travaille ſans ceſſe, & qui cache ſes opérations ſecretes ſous une verdure continuelle, leur paroît toujours uniforme. Les obſervateurs qui étudient ſa marche dans la température du climat, dans toutes les révolutions du temps, & dans celles de la végétation, découvrent qu'elle ſuit les mêmes routes qu'en Europe, quoique d'une maniere bien ſenſible.

Ces changements preſqu'imperceptibles ne préſervent pas des dangers & des incommodités d'un climat brûlant, tel qu'on doit l'attendre naturellement ſous la zone torride. Comme ces iſles ſont toutes ſituées entre les tropiques, on y eſt aſſujetti, avec quelques différences, qui naiſſent des poſitions & des qualités du terrein, à une continuité de chaleur qui augmente communément

depuis le lever du ſoleil juſqu'à une heure après midi, mais qui diminue enſuite à meſure que cet aſtre baiſſe. Le thermometre atteſte qu'elle monte très-ſouvent à quarante-quatre degrés, & même juſqu'à quarante-ſept & demi au deſſus du terme de la glace. Rien n'eſt plus rare qu'un temps couvert propre à la tempérer. Quelquefois, à la vérité, le ciel ſe voile de nuages une heure ou deux; mais on n'eſt pas quatre jours dans toute l'année ſans voir le ſoleil.

Les variations dans la température de l'air viennent moins des ſaiſons que du vent. Par-tout où il ne ſouffle pas, on brûle; & tous les vents ne rafraîchiſſent pas : il n'y a que les vents de l'eſt qui temperent la chaleur. Ceux qui tiennent du ſud ou de l'oueſt, procurent peu de ſoulagement. Mais ils ſont beaucoup plus rares & moins réglés que celui de l'eſt. Les arbres expoſés à ſon action ſont forcés de pouſſer leurs branches vers l'oueſt, dans la direction que l'uniformité de ſon ſouffle conſtant ſemble leur donner. En revanche, leurs racines ſont plus robuſtes & plus alongées ſous terre du côté de l'eſt, comme pour former un point d'appui dont la réſiſtance ſoit égale à la force du vent dominant.

Aussi remarque-t-on que lorsque le vent d'oueſt ſouffle avec quelque violence, les arbres ſont renverſés facilement; de ſorte que pour juger de la force d'un ouragan, il ne ſuffit pas de ſavoir combien d'arbres ſont tombés, mais de quel côté ils ont été déracinés.

Le vent d'eſt a deux cauſes permanentes, dont la vraiſemblance eſt frappante. La premiere eſt ce mouvement diurne qui fait rouler la terre d'occident en orient, & qui eſt néceſſairement plus rapide ſous la ligne équinoxiale que ſous les cercles de latitude, parce qu'il a plus d'eſpace à parcourir dans le même temps. La ſeconde vient de la chaleur du ſoleil, qui, en paroiſſant ſur l'horizon, raréfie l'air, & l'oblige à fluer vers l'occident, à meſure que la terre avance vers l'orient.

Auſſi le vent d'eſt, qui ne ſe fait guere ſentir aux Antilles que vers les neuf ou dix heures du matin, augmente-t-il à meſure que le ſoleil monte ſur l'horizon. Il diminue à meſure que cet aſtre baiſſe. Il tombe enfin tout-à-fait vers le ſoir; mais le long des côtes ſeulement, & & non en pleine mer. Les raiſons de cette différence s'offrent d'elles-mêmes. Après le coucher du ſoleil, l'air de la terre, qui demeure long-temps raréfié, à

cauſe des exhalaiſons qui ſortent continuellement du globe échauffé, reflue néceſſairement ſur celui de la mer : c'eſt ce qu'on appelle ordinairement vent de terre. Il ſe fait ſentir la nuit, & continue juſqu'à ce que l'air de la mer, raréfié par la chaleur du ſoleil, reflue à ſon tour vers la terre, où l'air s'eſt condenſé par la fraîcheur de la nuit. Enfin, on obſerve que le vent d'eſt ſe trouve plus régulier, plus fort ſous la canicule que dans les autres temps, parce que le ſoleil agit plus vivement ſur l'air. Ainſi la nature fait ſervir les ardeurs mêmes de cet aſtre au rafraîchiſſement des contrées qu'il embraſe. Tel, dans les pompes à feu, l'art emploie cet élément à remplir ſans ceſſe de nouvelle eau les cuves d'airain qu'il épuiſe continuellement par l'évaporation.

La pluie contribue auſſi à tempérer le climat des iſles de l'Amérique, mais non par-tout également. Là où rien ne fait obſtacle au vent d'eſt, il chaſſe les nuées à meſure qu'elles ſe forment, & les oblige d'aller crever dans les bois ou ſur les montagnes. Mais quand les orages ſont trop violents, ou que les vents variables ou paſſagers du ſud & de l'oueſt viennent troubler l'empire du

vent d'eſt, alors il pleut. Dans les autres poſitions des Antilles où ce vent ne domine pas, les pluïes ſont ſi communes & ſi abondantes, ſur-tout durant l'hiver, qui dure depuis la mi-juillet juſqu'à la moitié d'octobre, qu'elles donnent, ſuivant les meilleures obſervations, autant d'eau, dans une ſemaine, qu'il en tombe dans nos climats dans l'eſpace d'un an. Au lieu de ces pluies douces & agréables dont on jouit quelquefois en Europe, ce ſont des torrents dont on prendroit le bruit pour celui de la grêle, ſi elle n'étoit, pour ainſi dire, inconnue ſous un ciel brûlant.

A la vérité, ces pluies rafraîchiſſent l'air; mais elles cauſent une humidité dont les ſuites ſont également incommodes & funeſtes. Il faut enterrer les morts peu d'heures après qu'ils ont expiré. La viande s'y conſerve au plus vingt-quatre heures. Les fruits ſe pourriſſent, ſoit qu'on les cueille mûrs, ou avant la maturité. Le pain doit être fait en biſcuit pour ne pas moiſir. Les vins ordinaires s'aigriſſent en fort peu de temps. Le fer ſe rouille du matin au ſoir. Ce n'eſt qu'avec des précautions continuelles qu'on conſerve les ſemences juſqu'à ce

que la ſaiſon de les confier à la terre ſoit arrivée. Dans les premiers temps qui ſuivirent la découverte des Antilles, le bled qu'on y portoit pour ceux qui ne pouvoient pas s'accoutumer à la nourriture des anciens habitants du pays, ſe gâtoit ſi vîte, qu'il fallut l'envoyer avec ſes épis. Cette précaution néceſſaire enchériſſoit ſi fort la denrée, que peu de gens étoient en état d'en acheter. On ſubſtitua la farine aux grains; ce qui diminuoit les frais, mais abrégeoit la conſervation. Un négociant imagina qu'il réuniroit le double avantage de la durée & du bon marché, s'il purgeoit parfaitement la farine du ſon, qui contribue à ſa fermentation. Il la fit blutter, en mit la fleur la plus pure dans des tonneaux bien faits, & la comprima, couche par couche, avec des pilons de fer, de maniere qu'elle formoit un corps dur, preſqu'impénétrable à l'air. L'expérience confirma une phyſique ſi judicieuſe; & cet uſage, généralement adopté, s'eſt toujours perfectionné de plus en plus. Si cette pratique n'aſſure pas aux farines la durée qu'elles ont dans nos climats ſecs ou tempérés; elle les conſerve du moins ſix mois, un an, & même davantage,

ſelon qu'elles ont été préparées avec plus ou moins de ſoin. Cet intervalle doit ſuffire à des métropoles actives pour l'approviſionnement de leurs colonies.

CHAPITRE IV.

Phénomenes ordinaires dans les iſles.

QUELQUE fâcheux que ſoient ces effets naturels de la pluie, elle en occaſione de plus redoutables encore : ce ſont des tremblements de terre aſſez fréquents, & quelquefois terribles dans les iſles. Comme ils ſe font ſentir le plus ſouvent dans le cours ou vers la fin de la ſaiſon pluvieuſe, & dans les temps des grandes marées, d'habiles phyſiciens ont conjecturé que ce phénomene pouvoit provenir de ces deux cauſes.

Les eaux du ciel & de la mer éboulent, creuſent & ravagent la terre de plus d'une maniere. L'Océan ſur-tout attaque ce globe avec une fureur qu'on ne peut ni prévoir ni éviter. Parmi les aſſauts que cet élément inquiet & turbulent ne ceſſe de lui livrer, il en eſt un

connu aux Antilles ſous le nom de *raz de marée*. On le voit infailliblement une, deux ou trois fois depuis juillet juſqu'en octobre ; & c'eſt toujours ſur les côtes occidentales, parce qu'il vient après les vents d'oueſt ou du ſud, ou même ſous leur influence. Les vagues, qui de loin paroiſſent s'avancer tranquillement juſqu'à la portée de quatre ou cinq cents pas, s'élevent tout-à-coup près du rivage, comme ſi elles étoient preſſées obliquement par une force ſupérieure, & crevent avec une violence extrême. Les vaiſſeaux qui ſe trouvent alors ſur la côte ou dans des rades foraines, ne pouvant ni gagner le large, ni ſe ſoutenir ſur leurs ancres, vont ſe briſer contre terre, ſans aucun eſpoir de ſalut pour les infortunés matelots, qui ont vu approcher pendant pluſieurs heures cette mort inévitable.

Un mouvement ſi extraordinaire de la mer a été regardé juſqu'ici comme la ſuite d'une tempête. Mais une tempête a une direction de vent d'un point à un autre ; & le raz de marée ſe fait ſentir dans une partie d'une iſle couverte par une autre iſle qui, elle-même, ne l'éprouve pas. Cette obſervation a déterminé M. Dutaſta, qui a vu l'Afrique

& l'Amérique en phyſicien, en négociant & en homme d'état, à chercher une cauſe plus vraiſemblable de ce ſingulier phénomene. Il l'a trouvée, avec d'autres vérités qui enrichiront plus d'une ſcience, s'il ſe détermine à les donner au public. Nous aurons alors vraiſemblablement des lumieres plus ſûres ſur les ouragans.

L'ouragan eſt un vent furieux, le plus ſouvent accompagné de pluie, d'éclairs, de tonnerre, quelquefois de tremblements de terre, & toujours des circonſtances les plus terribles, les plus deſtructives que les vents puiſſent raſſembler. Tout-à-coup, au jour vif & brillant de la zone torride, ſuccede une nuit univerſelle & profonde; à la parure d'un printemps éternel, la nudité des plus triſtes hivers. Des arbres, auſſi anciens que le monde, ſont déracinés & diſparoiſſent. Les plus ſolides édifices n'offrent en un moment que des décombres. Où l'œil ſe plaiſoit à regarder des côteaux riches & verdoyants, on ne voit plus que des plantations bouleverſées & des cavernes hideuſes. Des malheureux, dépouillés de tout, pleurent ſur des cadavres, ou cherchent leurs parents ſous des ruines. Le bruit des eaux, des bois, de la foudre & des vents qui tombent & ſe briſent con-

tre les rochers ébranlés & fracaſſés; les cris & les hurlements des hommes & des animaux pêle-mêle emportés dans un tourbillon de ſable, de pierres & de débris; tout ſemble annoncer les dernieres convulſions & l'agonie de la nature.

Cependant ces ouragans amenent des récoltes plus abondantes, & hâtent les productions de la terre. Soit que de ſi violentes agitations ne déchirent ſon ſein que pour le préparer à la fécondité, ſoit que l'ouragan charie quelques matieres propres à la végétation des plantes; on a remarqué que ce déſordre apparent & paſſager étoit, non-ſeulement une ſuite de l'ordre conſtant qui pourvoit à la régénération par la deſtruction même, mais un moyen de conſerver ce tout, qui n'entretient ſa vie & ſa fraîcheur que par une fermentation intérieure, principe du mal relatif & du bien général.

Les premiers habitants des Antilles croyoient avoir de ſûrs pronoſtics de ce phénomene effrayant. Lorſqu'il doit arriver, diſoient-ils, l'air eſt trouble, le ſoleil rouge, & cependant le temps eſt calme & le ſommet des montagnes clair. On entend ſous terre, ou dans les cîternes, un bruit ſourd, comme s'il y avoit

des vents enfermés. Le diſque des étoiles ſemble obſcurci d'une vapeur qui les fait paroître plus grandes. Le ciel eſt au nord-oueſt d'un ſombre menaçant. La mer rend une odeur forte, & ſe ſouleve même au milieu du calme. Le vent tourne ſubitement de l'eſt à l'oueſt, & ſouffle avec violence par des repriſes qui durent deux heures chaque fois.

Quoiqu'on n'oſe aſſurer la vérité de toutes ces obſervations, il ſemble cependant qu'il y auroit de l'imprudence ou trop peu de philoſophie, à négliger les idées & même les préjugés des peuples ſauvages ſur les temps & ſur les ſaiſons. Leur déſœuvrement, & l'habitude où ils ſont de vivre en plain champ, les met dans l'occaſion & la néceſſité d'obſerver les plus petits changements qui ſe paſſent dans l'air, & d'acquérir, ſur ce ſujet, des connoiſſances qui échappent à des nations plus éclairées, mais plus occupées & vouées à des travaux plus ſédentaires. Peut-être eſt-ce aux ſauvages à trouver les faits, aux peuples ſavants à chercher les cauſes. Démêlons, s'il ſe peut, celle des ouragans, phénomene ſi commun en Amérique, qu'il auroit ſuffi ſeul pour la faire déſerter, ou la rendre inhabitable depuis des ſiecles.

Aucun ouragan ne vient de l'eſt, c'eſt-à-dire, du plus grand eſpace de mer qu'on voit aux Antilles : ce fait bien conſtaté nous engageroit à croire qu'ils ſe forment tous dans le continent de l'Amérique. Le vent d'oueſt, qui regne conſtamment, quelquefois avec beaucoup de force dans la partie du ſud, depuis juillet juſqu'en janvier, & le vent du nord qui ſouffle en même temps dans la partie ſeptentrionale, doivent, lorſqu'ils ſe rencontrent, ſe heurter avec une violence proportionnée à leur rapidité naturelle. Si ce choc arrive dans les gorges étroites & longues des montagnes, il en doit ſortir avec impétuoſité un courant d'air, dont la portée s'étendra en raiſon combinée de ſa force motrice & du diametre de la gorge. Tout corps ſolide qui ſe trouvera dans la direction de ce courant d'air, en recevra une impreſſion plus ou moins forte, ſelon qu'il lui oppoſera plus ou moins de ſurface; en ſorte que ſi ſa poſition coupoit perpendiculairement la direction de l'ouragan, on ne ſait ce qui pourroit en réſulter pour la maſſe entiere. Heureuſement les divers giſements des iſles, leur forme ſphérique ou angulaire préſentent à ces effroyables torrents d'air, des ſurfaces plus ou moins obli-

ques qui détournent le courant, diviſent ſes forces, ou les briſent par degrés. L'expérience même autoriſe à dire que leur activité s'épuiſe à tel point que dans la direction même où l'ouragan frappe le plus fort, on s'en apperçoit à peine dix lieues plus loin. Les meilleurs obſervateurs ont remarqué que tous les ouragans qui, ſucceſſivement, ont bouleverſé les iſles, venoient du nord-oueſt, & par conſéquent des gorges formées par les montagnes de Sainte-Marthe. La diſtance où ſont quelques iſles de cette direction, n'eſt pas une raiſon ſuffiſante pour faire rejeter ce ſentiment; parce que pluſieurs cauſes peuvent faire décliner vers le ſud, ou vers l'eſt, un courant d'air. Ainſi nous croyons qu'on s'eſt mépris, quand on a penſé que la violence d'un ouragan agiſſoit ſous tous les rumbs de vent. Tels ſont les phénomenes deſtructeurs, aux prix deſquels la nature fait acheter les richeſſes du nouveau monde; mais quel obſtacle pouvoit arrêter l'audace du hardi navigateur qui l'avoit découvert.

CHAPITRE V.

Habitudes des Caraïbes, anciens habitants des iſles du vent.

CHRISTOPHE COLOMB, après s'être établi à Saint-Domingue, une des grandes Antilles, reconnut les petites. Il n'y trouva pas des inſulaires auſſi foibles, auſſi timides que ceux qu'il avoit d'abord ſubjugués. Les Caraïbes, qui ſe croyoient originaires de la Guiane, & de la même nation que les Galibis, avoient la taille médiocre, renforcée & nerveuſe, telle qu'il l'auroit fallu pour faire des hommes très-robuſtes, ſi leur vie & leurs exercices avoient ſecondé ces diſpoſitions. Leurs jambes pleines & nourries étoient communément bien faites; leurs yeux étoient noirs, gros & un peu ſaillants. Leur figure auroit été agréable, s'ils n'avoient déparé l'ouvrage de la nature, pour ſe donner de prétendues beautés qui ne pouvoient plaire que chez eux. A l'exception des ſourcils & des cheveux, ils n'avoient pas un ſeul poil ſur tout le corps; ils ne portoient aucune eſ-

pece de vêtement, & n'en étoient pas moins chaſtes. Seulement pour ſe garantir de la morſure des inſectes, ils ſe peignoient de la tête aux pieds avec du rocou; ce qui leur donnoit la couleur d'une écreviſſe cuite.

Leur religion ſe bornoit à cette opinion ſi naturelle à l'homme, qu'on la trouve répandue chez la plupart des nations barbares, & conſervée même chez pluſieurs des nations civiliſées, c'eſt-à-dire, qu'ils croyoient confuſément un bon & un mauvais principe. La divinité tutélaire ne les occupoit guere, mais ils redoutoient beaucoup l'être mal-faiſant. Leurs autres ſuperſtitions étoient plus abſurdes que dangereuſes, & ils y étoient peu attachés. Cette indifférence ne les rendit pas plus dociles au chriſtianiſme, lorſqu'on le leur offrit. Sans diſputer contre ceux qui leur en prêchoient les dogmes, ils refuſoient de les croire, *de peur*, diſoient-ils, *que leurs voiſins ne ſe moquaſſent d'eux.*

Quoique les Caraïbes n'euſſent aucune eſpece de gouvernement, leur tranquillité n'étoit pas troublée. Ils devoient la paix dont ils jouiſſoient, à cette pitié innée qui précede toute réflexion, &

d'où découlent les vertus ſociales. Cette douce compaſſion prend ſa ſource dans l'organiſation de l'homme, auquel il ſuffit de s'aimer lui-même pour haïr le mal de ſes ſemblables. Ainſi, pour humaniſer les deſpotes, il ſuffiroit qu'ils fuſſent eux-mêmes les bourreaux des victimes qu'ils immolent à leur orgueil, & les exécuteurs des cruautés qu'ils ordonnent. Il faudroit qu'ils mutilaſſent de leurs mains voluptueuſes les eunuques de leur ſerrail; qu'ils allaſſent dans les champs de bataille recueillir le ſang, entendre les imprécations, voir les convulſions & l'agonie de leurs ſoldats mourants; qu'ils entraſſent dans les hôpitaux, pour y conſidérer à loiſir les plaies, les fractures, les maladies occaſionées par la famine, par les travaux périlleux & mal-ſains, par la dureté des corvées & des impôts, par les calamités qui naiſſent des vices de leur caractere. Combien ces ſortes de ſpectacles ménagés à l'éducation des princes épargneroient de crimes & de maux aux humains! Que les larmes des rois vaudroient de biens aux peuples!

Les Caraïbes, qui n'avoient pas le cœur gâté par les mauvaiſes inſtitutions qui nous corrompent, ne connoiſſoient

ni les infidélités, ni les trahiſons, ni les parjures, ni les aſſaſſinats, ſi communs chez les peuples policés. La religion, les loix, les échafauds, ces digues par-tout élevées pour garantir les uſurpations anciennes contre les uſurpations nouvelles, étoient inutiles à des hommes qui ne ſuivoient que la nature. Le vol ne fut connu de ces ſauvages, qu'à l'arrivée des Européens. Lorſqu'il leur manquoit quelque choſe, ils diſoient que *les chrétiens étoient venus chez eux.*

Ces inſulaires connoiſſoient peu les grands mouvements de l'ame, ſans en excepter celui de l'amour. Ce ſentiment n'étoit pour eux qu'un beſoin. Jamais il ne leur échappoit aucune attention, aucune démonſtration de tendreſſe, pour ce ſexe ſi recherché dans d'autres climats. Ils regardoient leurs femmes plutot comme leurs eſclaves que comme leurs compagnes, ne leur permettoient pas de manger avec eux, avoient uſurpé le droit de les répudier, ſans leur laiſſer celui de changer d'engagement. Elles-mêmes ſe ſentoient nées pour obéir, & ſe réſignoient à leur deſtinée.

Du reſte, le goût de la domination n'affectoit guere l'ame des Caraïbes. Sans diſtinction de rang, ils étoient tous égaux.

Leur ſurpriſe fut extrême, lorſqu'ils remarquerent de la ſubordination entre les Européens. Ce ſyſtême bleſſoit ſi fort leurs idées, qu'ils regardoient comme des eſclaves ceux qui avoient la lâcheté de recevoir des ordres & de les exécuter. Si les femmes étoient ſoumiſes chez eux, c'étoit une ſuite naturelle de la foibleſſe de leur ſexe. Mais comment, mais pourquoi les hommes les plus robuſtes ſervoient-ils les moins forts ? Comment un ſeul commandoit-il à tous ? La guerre, la fourberie & la ſuperſtition ne leur avoient pas encore réſolu ce problême.

Un peuple, qui ne connoiſſoit ni l'intérêt, ni l'orgueil, ni l'ambition, ne devoit pas avoir des mœurs fort compliquées. Chaque famille compoſoit une eſpece de république, ſéparée juſqu'à un certain point du reſte de la nation. Elle formoit un hameau appellé *Carbet*, plus ou moins conſidérable, ſelon qu'elle étoit plus ou moins étendue. Au centre logeoit le chef ou le patriarche de la famille, avec ſa femme & ſes enfants du bas âge. Tout autour on voyoit les caſes de ceux de ſa poſtérité qui étoient mariés. Ces cabanes avoient pour colonnes des pieux, du chaume pour toit,

& pour meubles, des armes, des lits de coton ſans art & ſans travail; quelques corbeilles & des uſtenſiles de calebaſſe.

C'eſt là que les Caraïbes paſſoient la plus grande partie de leur vie à dormir ou à fumer dans leurs hamacs. S'ils en ſortoient, c'étoit pour reſter accroupis dans un coin, où ils paroiſſoient enſevelis dans une profonde méditation. Lorſqu'ils parloient, ce qui étoit rare, on les écoutoit ſans les interrompre, ſans les contredire, ſans leur répondre que par un ſigne muet d'approbation.

Comme ils mangeoient peu, le ſoin de leur ſubſiſtance ne les occupoit pas beaucoup. Les hommes qui vivent dans les bois font moins de conſommation que ceux qui habitent des campagnes découvertes. L'air y eſt plus condenſé, & on peut croire que la tranſpiration des plantes forme des molécules nourriſſantes. Ainſi la ſobriété des Caraïbes, qu'on prit d'abord pour une ſuite de leur pareſſe, pouvoit bien être attribuée en partie à l'eſprit de végétation qu'ils reſpiroient dans les forêts dont leurs iſles étoient couvertes.

C'eſt au milieu de ces forêts que ce peuple oiſif trouvoit, ſans être réduit au

travail pénible des défrichements, une nourriture assurée, saine, convenable à son tempérament, & qui ne demandoit point, ou qui ne demandoit que peu de préparation. Si quelquefois il ajoutoit à ces dons, d'une nature brute & libérale, les produits de sa chasse ou de sa pêche, ce n'étoit guere qu'à l'occasion de quelque festin.

Ces repas d'appareil n'avoient point d'époque fixe. Les conviés y apportoient l'empreinte de leur caractere. Ils n'étoient pas plus vifs dans ces assemblées que dans leur vie ordinaire. L'indolence & l'ennui étoient peints dans tous les yeux. Les danses étoient si graves & si sérieuses, que les mouvements du corps se ressentoient de la pesanteur de l'ame. Cependant ces tristes fêtes, semblables à ces temps sombres qui couvent des orages, se terminoient rarement sans effusion de sang. Les sauvages, si sobres dans la vie isolée, s'enivroient assemblés; l'ivresse échauffoit & ranimoit, entre les familles, des inimitiés assoupies ou mal éteintes. On finissoit par s'égorger. La haine & la vengeance, les seuls sentiments profonds qui pussent émouvoir ces ames sauvages, se perpétuoient ainsi par les plaisirs mêmes. C'est dans la joie des festins que

les parents, les amis s'embraſſoient, & juroient d'aller porter la guerre dans le continent.

Les Caraïbes s'embarquoient ſur des bateaux formés d'un ſeul arbre, qu'on avoit abattu en le brûlant par le pied. Des années entieres avoient été employées à creuſer ces canots avec des haches de pierre & par le moyen du feu, qu'on dirigeoit adroitement dans le tronc de l'arbre, pour donner à la pirogue la forme qui lui convenoit. Arrivés aux côtes de la Guiane, ces guerriers libres & volontaires y cherchoient les Arauques qui les en avoient chaſſés autrefois. Ils attaquoient avec une eſpece de maſſue, moins longue que le bras, avec leurs fleches empoiſonnées. Au retour de l'expédition, d'autant plus promptement finie, que l'antipathie la rendoit plus cruelle & plus vive, les ſauvages retomboient dans leur inaction.

Les Eſpagnols, malgré l'avantage de leurs armes, ne firent pas long-temps la guerre à ce peuple, & ne la firent pas toujours avec ſuccès. D'abord ils ne cherchoient que de l'or. Depuis ils chercherent des eſclaves; mais n'ayant pas trouvé des mines, & les Caraïbes ſi fiers & ſi mélancoliques mourant dans l'eſclavage,

les Eſpagnols renoncerent à des conquêtes qu'ils jugeoient de peu de valeur, & qu'ils ne pouvoient ni faire, ni conſerver, ſans des guerres continuelles & ſanglantes.

CHAPITRE VI.

Les Anglois & les François s'établirent aux iſles du vent, & y détruiſirent les Caraïbes.

LES Anglois & les François, inſtruits de ce qui ſe paſſoit, haſarderent quelques foibles armements pour intercepter les vaiſſeaux Eſpagnols qui alloient dans ces parages. Les ſuccès multiplierent les corſaires. La paix qui régnoit ſouvent en Europe, n'empêchoit pas les expéditions. L'uſage où étoit l'Eſpagne d'arrêter tous les bâtiments qu'elle trouvoit au delà du tropique, juſtifioit ces pirateries.

Les deux peuples fréquentoient depuis long-temps les iſles du vent, ſans avoir ſongé à s'y établir, ou ſans en avoir trouvé les moyens. Peut-être craignoient-

ils de ſe brouiller avec les Caraïbes dont ils étoient bien reçus ? Peut-être ne jugeoient-ils pas digne de leur attention, un ſol qui ne produiſoit aucune des denrées qui étoient d'uſage dans l'ancien monde ? Enfin, des Anglois conduits par Warner, des François aux ordres de Danambuc aborderent, en 1625, à Saint-Chriſtophe, le même jour par deux côtés oppoſés. Des échecs multipliés avoient convaincu les uns & les autres, qu'ils ne s'enrichiroient ſûrement des dépouilles de l'ennemi commun, que lorſqu'ils auroient une demeure fixe, des ports, un point de ralliement. Comme ils n'avoient nulle idée de commerce, d'agriculture & de conquête, ils partagerent paiſiblement les côtes de l'iſle où le haſard les avoit réunis. Les naturels du pays s'éloignerent d'eux en leur diſant: *il faut que la terre ſoit bien mauvaiſe chez vous, ou que vous en ayiez bien peu, pour en venir chercher ſi loin à travers tant de périls.*

La cour de Madrid ne prit pas un parti ſi pacifique. Fréderic de Tolede, qu'elle envoyoit en 1630 au Bréſil avec une flotte redoutable, deſtinée contre les Hollandois, eut ordre d'exterminer, en paſſant, les pirates qui, ſuivant les

préjugés de cette couronne, avoient uſurpé une de ſes poſſeſſions. Le voiſinage de deux nations actives, induſtrieuſes, cauſoit de vives inquiétudes aux Eſpagnols. Ils ſentoient que leurs colonies ſeroient expoſées, ſi d'autres peuples parvenoient à ſe fixer dans cette partie de l'Amérique.

Les François & les Anglois réunirent inutilement leurs foibles moyens contre l'ennemi commun; ils furent battus. Ceux qui ne reſterent pas dans l'action, morts ou priſonniers, ſe réfugierent avec précipitation dans les iſles voiſines. Le danger paſſé, ils retournerent la plupart à leurs habitations. L'Eſpagne, occupée d'intérêts qu'elle croyoit plus importants, ne les inquiéta plus, & ſe repoſa peut-être de leur deſtruction, ſur leur jalouſie.

Les deux nations vaincues ſuſpendirent leurs rivalités pour le malheur des Caraïbes. Déjà ſoupçonnés de méditer une trahiſon à Saint-Chriſtophe, ils avoient été chaſſés ou exterminés. On s'étoit approprié leurs femmes, leurs vivres & la terre qu'ils habitoient. L'eſprit d'inquiétude qui ſuit l'uſurpation, fit penſer aux Européens que les autres peuples ſauvages entroient dans la conſpi-

ration. On les attaqua dans leurs iſles. Inutilement ces hommes ſimples, qui ne ſongeoient pas à diſputer un terrein où la propriété ne les attachoit pas, reculoient les limites de leurs habitations, à meſure que nos prétentions s'étendoient. On ne les en pourſuivoit pas avec moins d'acharnement. Quand ils virent qu'on en vouloit à leur vie ou à leur liberté, ils prirent enfin les armes ; & la vengeance qui va toujours plus loin que l'injure, dut les rendre quelquefois cruels, ſans être injuſtes.

Dans les premiers temps, les Anglois & les François faiſoient cauſe commune contre les Caraïbes ; mais cette eſpece de ſociété fortuite étoit ſouvent interrompue. Elle n'emportoit point d'engagement durable, encore moins de garantie de poſſeſſions réciproques. Quelquefois les ſauvages avoient l'adreſſe de faire la paix tantôt avec une nation, tantôt avec l'autre ; & par là ils ſe ménageoient la douceur de n'avoir qu'un ennemi à la fois. C'eût été peu pour la ſûreté de ces inſulaires, ſi l'Europe, qui ne s'occupoit guere d'un petit nombre d'aventuriers dont les courſes ne lui avoient encore procuré aucun bien, & qui n'étoit pas d'ailleurs aſſez éclairée pour lire

dans l'avenir, n'eût également négligé le ſoin de les gouverner, & l'attention de les mettre en état de pouſſer ou de reprendre leurs avantages. L'indifférence des deux métropoles détermina au mois de janvier 1660, leurs ſujets du nouveau monde à faire eux-mêmes une convention qui aſſuroit à chaque peuple les poſſeſſions que les événements variés de la guerre lui avoient données, & qui n'avoient eu juſqu'alors aucune conſiſtance. Cet acte étoit accompagné d'une ligue offenſive & défenſive, pour forcer les naturels du pays à accéder à cet arrangement; ce que la crainte leur fit faire la même année.

Par ce traité, qui établit la tranquillité dans cette partie de l'Amérique, la France conſerva la Guadaloupe, la Martinique, la Grenade, & quelques autres propriétés moins importantes. L'Angleterre fut maintenue à la Barbade, à Nieves, à Antigoa, à Montſetrat, en pluſieurs iſles de peu de valeur. Saint-Chriſtophe reſta en commun aux deux puiſſances. Les Caraïbes furent concentrés à la Dominique & à Saint-Vincent, où tous les membres épars de cette nation ſe réunirent. Leur population n'excédoit pas alors ſix mille hommes.

A cette époque, les établiſſements Anglois qui, ſous un gouvernement ſupportable, quoique vicieux, avoient acquis quelque conſiſtance, virent augmenter leur proſpérité. Les colonies Françoiſes, au contraire, furent abandonnées d'un grand nombre de leurs habitants, qui étoient déſeſpérés d'avoir encore à gémir ſous la tyrannie des privileges excluſifs.

CHAPITRE VII.

Les François s'établiſſent à Saint-Domingue.

CEs hommes, paſſionnés pour la liberté, ſe réfugierent à la côte ſeptentrionale de Saint-Domingue, qui ſervoit d'aſyle à pluſieurs aventuriers de leur nation, depuis environ trente ans qu'ils avoient été chaſſés de Saint-Chriſtophe.

On les nommoit boucaniers, parce qu'à la maniere des ſauvages, ils faiſoient ſécher à la fumée, dans des lieux appellés boucans, les viandes dont ils ſe nourriſſoient. Comme ils étoient ſans femmes & ſans enfants, ils avoient pris l'uſage

de s'aſſocier deux à deux, pour ſe rendre les ſervices qu'on reçoit dans une famille. Les biens étoient communs dans ces ſociétés, & demeuroient toujours à celui qui ſurvivoit à ſon compagnon. On ne connoiſſoit pas le larcin, quoique rien ne fût fermé; & ce qu'on ne trouvoit pas chez ſoi, on l'alloit prendre chez ſes voiſins, ſans autre aſſujettiſſement que de les en prévenir, s'ils y étoient; ou s'ils n'y étoient pas, de les en avertir à leur retour. Les différends étoient rares, & facilement terminés. Lorſque les parties y mettoient de l'opiniâtreté, elles vuidoient leurs querelles à coups de fuſil. Si la balle avoit frappé par derriere ou dans les flancs, on jugeoit qu'il y avoit de la perfidie, & l'on caſſoit la tête à l'auteur de l'aſſaſſinat. Les loix de l'ancienne patrie étoient comptées pour rien. Ils ſe prétendoient affranchis par le baptême de mer qu'ils avoient reçu au paſſage du tropique, de toute obligation envers elle. Ils avoient quitté juſqu'à leur nom de famille, pour prendre des noms de guerre, dont la plupart ont paſſé à leurs deſcendants.

Une chemiſe teinte du ſang des animaux qu'ils tuoient à la chaſſe; un caleçon encore plus ſale, fait en tablier de

braſſeur ; pour ceinture, une courroie où pendoient un ſabre fort court, & quelques couteaux ; un chapeau ſans autre bord qu'un bout abattu ſur le devant pour le prendre ; des ſouliers ſans bas, tel étoit l'habillement de ces barbares. Leur ambition ſe bornoit à avoir un fuſil qui portât des balles d'une once, & une meute de vingt-cinq ou trente chiens.

Les boucaniers n'avoient pas d'autre occupation que de faire la guerre aux bœufs ſauvages extrêmement multipliés dans l'iſle, depuis que les Eſpagnols les y avoient apportés. On les écorchoit à meſure qu'on les tuoit, & l'on ne s'arrêtoit que lorſqu'on en avoit abattu autant qu'il y avoit de chaſſeurs. On faiſoit cuire alors quelques pieces de viande, dont le piment & le jus d'oranges formoient tout l'aſſaiſonnement. Ils ne connoiſſoient pas le pain, & n'avoient que de l'eau pour leur boiſſon. L'occupation d'un jour étoit celle de tous les jours, juſqu'à ce qu'on eût raſſemblé le nombre des cuirs qu'on ſe propoſoit de livrer aux navires de différentes nations qui fréquentoient ces mers. On les alloit vendre alors dans quelque rade. Ils y étoient portés par les *engagés*, eſpece d'hommes qui ſe vendoient en Europe, pour ſervir comme

eſclaves pendant trois ans dans les colonies. Un de ces malheureux oſa repréſenter à ſon maître, qui choiſiſſoit toujours le dimanche pour ce voyage, que Dieu avoit proſcrit cet uſage, quand il avoit dit : *tu travailleras ſix jours, & le ſeptieme tu te repoſeras. Et moi*, reprit le féroce boucanier, *& moi je dis : ſix jours tu tueras des taureaux pour les écorcher, & le ſeptieme tu en porteras les peaux au bord de la mer.* Il accompagna ce commandement de coups de bâton, qui tantôt font obſerver, & tantôt font violer les commandements de Dieu.

Des hommes de ce caractere, livrés à un exercice continuel, nourris tous les jours de viande fraîche, connoiſſoient peu les infirmités Leurs courſes n'étoient interrompues que par des fievres éphémeres, dont ils ne ſe reſſentoient pas le lendemain. Le temps devoit cependant les affoiblir, ſous un ciel trop brûlant pour une vie ſi dure.

Le climat étoit proprement le ſeul ennemi que les boucaniers euſſent à craindre. La colonie Eſpagnole, d'abord ſi conſidérable, n'étoit plus rien. Oubliée de ſa métropole, elle avoit perdu elle-même le ſouvenir de ſa grandeur paſſée. Le peu qui lui reſtoit d'habitants vivoient

dans l'oiſiveté. Leurs eſclaves n'avoient d'autre travail que celui de les bercer dans leurs hamacs. Bornés aux beſoins que la nature ſeule pouvoit ſatisfaire, la frugalité les faiſoit parvenir à une vieilleſſe rare ſous un ciel plus tempéré.

Il eſt vraiſemblable que leur indolence ne ſe ſeroit pas réveillée, ſi une activité trop entreprenante & trop audacieuſe ne les eût pourſuivis à meſure qu'ils s'éloignoient. Déſeſpérés de voir leur tranquillité continuellement troublée, ils firent venir du continent & des iſles voiſines, des troupes qui coururent ſur les boucaniers diſperſés. Elles ſurprenoient ces barbares en petit nombre dans leurs courſes, ou pendant la nuit dans leurs cabanes. Pluſieurs furent maſſacrés. On peut croire que tous ces aventuriers auroient ſucceſſivement péri, s'ils ne ſe fuſſent attroupés pour ſe défendre. Ils ſe ſéparoient néceſſairement pendant le jour; mais ils ſe raſſembloient le ſoir. Si quelqu'un manquoit, on concluoit qu'il avoit été pris ou tué; & les chaſſes étoient ſuſpendues juſqu'à ce qu'on l'eût retrouvé, ou que ſa mort eût été vengée. On imagine le carnage que devoient faire autour d'eux des brigands ſans patrie & ſans loix, chaſſeurs & guerriers

par beſoin, par inſtinct; excités au ſang & au maſſacre par l'habitude d'attaquer & la néceſſité de ſe défendre. Auſſi dans leur fureur, tout étoit immolé, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Enfin, les Eſpagnols déſeſpérant de vaincre des ennemis ſi féroces & ſi acharnés, s'aviſerent de détruire eux-mêmes, par des chaſſes générales, tous les bœufs de l'iſle. L'exécution de ce plan, en privant les boucaniers de leurs reſſources ordinaires, les réduiſit à former des habitations, & à les cultiver.

La France, qui avoit déſavoué juſqu'alors des brigands dont les ſuccès n'avoient aucune ſtabilité, les reconnut pour ſes ſujets quand ils devinrent ſédentaires. Elle leur envoya en 1665 un homme vertueux & intelligent, pour les gouverner. A ſa ſuite partirent des femmes qui, comme la plupart de celles qu'on a fait paſſer en différents temps dans le nouveau monde, n'étoient connues que par leurs débauches. Les boucaniers n'étoient pas bleſſés de ces mœurs. *Je ne vous demande pas compte du paſſé*, diſoit chacun d'eux à celle que le ſort lui deſtinoit; *vous n'étiez pas à moi: répondez-moi ſeulement de l'avenir, à préſent que vous allez m'appartenir; je vous*

vous quitte du reſte. Puis, frappant de la main ſur le canon de ſon fuſil, il ajoutoit : *Voilà qui me vengera de vos infidélités ; ſi vous me manquez, il ne vous manquera pas.*

CHAPITRE VIII.

Les Anglois font la conquête de la Jamaïque.

LEs Anglois n'avoient pas attendu que leurs rivaux fuſſent ſolidement établis dans les grandes Antilles, pour y former eux mêmes un établiſſement. La décadence de l'Eſpagne affoiblie par ſes diviſions domeſtiques, par la révolte de la Catalogne & du Portugal, par les convulſions du royaume de Naples, par la deſtruction de ſa redoutable infanterie aux champs de Rocroi, par ſes pertes continuelles dans les Pays-Bas, par l'incapacité de ceux qui la gouvernoient, par l'extinction même de cet orgueil national, qui, après s'être nourri de grandes choſes, avoit dégénéré en une pareſſe ſuperbe : la décadence de l'Eſpagne ne

laiſſoit pas douter qu'on ne lui fît la guerre avec ſuccès. La France profitoit habilement de tous ces déſordres, qui étoient en partie ſon ouvrage; & Cromwel ſe joignit à elle, en 1655, pour enlever quelques pierres d'un édifice qui s'écrouloit de toutes parts.

Cette conduite révolta les meilleurs officiers Anglois qui n'y appercevoient qu'une grande injuſtice, & les détermina à abandonner le ſervice. Ils jugeoient que la volonté de leurs ſupérieurs ne ſuffiſoit pas pour juſtifier une entrepriſe qui bleſſoit tous les principes de l'équité, & qu'en concourant à ſon exécution, ils ſe rendroient coupables d'un crime énorme. L'Europe regarda ces maximes vertueuſes comme l'effet de cet eſprit moitié fanatique, moitié républicain, qui régnoit alors en Angleterre; mais elle attaqua le protecteur d'un autre côté.

L'Eſpagne avoit long-temps menacé de ſes fers les autres nations. Il étoit poſſible que la multitude, qui n'eſt pas faite pour calculer les forces des puiſſances, pour ſuivre les variations de la balance, ne fût pas encore revenue de ſes anciennes préventions. Une terreur nouvelle avoit ſaiſi ceux des bons eſprits qui étu-

dioient la marche des affaires générales. Ils voyoient que ſi le torrent des proſpérités de la France n'étoit arrêté par une cauſe étrangere, elle dépouilleroit les Eſpagnols, leur donneroit la loi, les forceroit au mariage de l'infante avec Louis XIV, s'aſſureroit l'héritage de Charles-Quint, opprimeroit la liberté de l'Europe après l'avoir défendue. Cromwel, qui venoit de renverſer le gouvernement de ſa patrie, leur parut fait pour donner un frein à la domination des rois; mais ils le regarderent comme le plus inepte des politiques, lorſqu'ils lui virent former des liaiſons que ſes intérêts particuliers, ceux de ſa nation, ceux de l'Europe entiere ſembloient lui interdire abſolument.

Ces réflexions ne durent point échapper au génie pénétrant & profond du tyran de l'Angleterre. Mais peut-être vouloit-il ſoutenir, par des conquêtes importantes, l'opinion que ſa nation avoit de ſes talents. L'exécution de ce plan devenoit chimérique, s'il ſe déclaroit pour l'Eſpagne; parce qu'il pouvoit tout au plus ſe promettre de rétablir l'équilibre entre les deux partis. Il crut convenable à ſes vues de ſe lier d'abord avec la France, & de la combattre enſuite, lorſqu'il

auroit acquis ce qui étoit l'objet de ſon ambition. Quoi qu'il en ſoit, de ces conjectures qui ne manquent pas de fondement dans l'hiſtoire, & qui conviennent du moins au caractere du politique étonnant auquel on attribue cette maniere de raiſonner, les Anglois allerent attaquer dans le nouveau monde l'ennemi qu'ils venoient de ſe donner.

Leurs premiers efforts furent dirigés contre la ville de San-Domingo, dont les habitants, à la vue d'une flotte nombreuſe commandée par Penn, & de neuf mille hommes de troupes de terre aux ordres de Venables, ſe réfugierent dans les bois. Mais les fautes de leur ennemi rendant le courage à ces fugitifs, ils revinrent ſur leurs pas, & le forcerent à ſe rembarquer honteuſement. Ce revers étoit l'effet des meſures mal concertées de cette expédition.

Les deux chefs de l'entrepriſe n'avoient que peu de talent. On les ſavoit mal enſemble, & ils n'étoient pas affectionnés au protecteur. On leur avoit donné des ſurveillants, qui, ſous le nom de commiſſaires, gênoient leurs opérations. Les ſoldats envoyés d'Europe étoient le rebut de l'armée, & ceux qu'on avoit tirés de la Barbade & de Saint-Chriſto-

phe, n'étoient que des brigands. On leur avoit ôté le ſeul encouragement convenable à cette eſpece d'hommes, l'eſpoir du pillage; quoique l'expérience de tous les âges eût démontré que c'étoit le plus puiſſant aiguillon pour faire réuſſir des entrepriſes éloignées & difficiles. Tout étoit tellement diſpoſé, que les ſoldats ne pouvoient être d'accord avec les généraux, ni les généraux entr'eux, ni les uns & les autres avec les commiſſaires. On manquoit à la fois, & d'armes convenables, & de vivres propres au climat, & de connoiſſances pour ſe bien conduire.

L'exécution fut digne du plan. Le débarquement, qui pouvoit ſe faire ſans danger dans le port même, fut fait ſans guide à quarante milles. Les troupes errerent quatre jours ſans eau & ſans ſubſiſtance. Epuiſées par des chaleurs exceſſives du climat, découragées par la lâcheté, la méſintelligence de leurs officiers, elles ne diſputerent ſeulement pas la victoire aux Eſpagnols. Elles avoient regagné leurs vaiſſeaux, & elles ſe croyoient à peine en ſûreté.

Cependant la mauvaiſe fortune rapprocha les eſprits juſqu'alors extrêmement aigris. L'Anglois, qui n'avoit pas

contracté l'habitude de l'humiliation ; ramené par ſes fautes mêmes à l'amour de la patrie, du devoir & de la gloire, prit la route de la Jamaïque, déterminé à périr, ou à en faire la conquête.

Les habitants de cette iſle, ſoumiſe à l'Eſpagne depuis 1509, ignoroient les événements qui venoient de ſe paſſer à Saint-Domingue, ne ſavoient pas même qu'il y eût un ennemi de leur nation dans leurs parages. Auſſi les Anglois firent-ils leur débarquement ſans le moindre obſtacle. Ils marchoient fiérement à l'aſſaut de San-Iago, le ſeul poſte fortifié de la colonie, lorſque le gouverneur ralentit leur ardeur par un projet de capitulation. La diſcuſſion des articles, adroitement prolongée, donna le temps aux colons de tranſporter dans des lieux cachés ce qu'ils avoient de plus précieux. Eux-mêmes, ils ſe réfugierent dans des montagnes inacceſſibles, n'abandonnant au vainqueur qu'une ville déſerte, ſans meubles, ſans tréſors & ſans proviſions.

Cette tromperie jeta les aſſaillants dans une rage extrême. Ils envoyerent des détachements de tous les côtés, avec ordre de tout exterminer. Le chagrin de voir

revenir ces partis ſans avoir rien découvert ; la privation de toutes les commodités plus ſenſible pour cette nation que pour les autres ; la mortalité qui augmentoit tous les jours ; la crainte d'être attaqué par toutes les forces du nouveau monde : ces cauſes réunies faiſoient demander à grands cris de retourner en Angleterre. On alloit s'expoſer aux reproches flétriſſants de la nation par un lâche abandon d'une auſſi belle proie que la Jamaïque, ſi l'on n'eût trouvé les prairies où les Eſpagnols avoient conduit leurs nombreux troupeaux. Un bonheur ſi ineſpéré changea les diſpoſitions ; & les Anglois prirent la réſolution d'achever leur conquête.

L'activité que cette nouvelle détermination avoit inſpirée, fit ſentir aux aſſiégés qu'ils ne ſeroient pas en ſûreté dans les forêts & les précipices où ils s'étoient cachés. D'une voix unanime, ils convinrent de s'embarquer pour Cuba. Reçus dans cette iſle avec l'ignominie que méritoit la foibleſſe de leur défenſe, on les renvoya dans celle qu'ils avoient quittée, mais avec des ſecours inſuffiſants contre les forces qu'il falloit combattre. Par un ſentiment de cet honneur qui, chez la plupart des hommes, eſt

plutôt crainte de la honte qu'amour de la gloire, ils firent une réſiſtance plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre de leur peu de reſſources. Ce ne fut qu'à l'extrêmité qu'ils évacuerent une iſle importante, qui a fait, depuis ce moment, une partie très-précieuſe des poſſeſſions Britanniques dans le nouveau monde.

CHAPITRE IX.

Les flibuſtiers déſolent les mers d'Amérique. Origine, mœurs, expéditions, décadence de ces corſaires.

AVANT que les Anglois fuſſent établis à la Jamaïque, & les François à Saint-Domingue, des corſaires des deux nations, ſi célebres depuis ſous le nom de flibuſtiers, avoient chaſſé les Eſpagnols de la petite iſle de la Tortue, ſituée à deux lieues de celle de Saint-Domingue, s'y étoient fortifiés, & avoient couru, avec une audace extraordinaire, ſur l'ennemi commun. Ils formoient entr'eux de petites ſociétés de cinquante, de cent, de

cent cinquante hommes. Une barque plus ou moins grande étoit tout leur armement. C'eſt là que nuit & jour, expoſés à toutes les injures de l'air, il leur reſtoit à peine aſſez de place pour ſe coucher. L'indépendance, le plus grand des biens pour ceux qui n'ont point de terres, les rendant ennemis de cette gêne mutuelle, que s'impoſe toute ſociété pour l'intérêt commun, les uns chantoient, quand les autres vouloient dormir. Comme l'autorité qu'ils avoient donnée à leur capitaine, ſe bornoit à commander dans l'action, tout étoit dans une confuſion extrême. Semblables aux ſauvages, ſans crainte de manquer, ſans ſoin de conſerver, ils étoient toujours réduits aux plus cruelles extrêmités de la faim & de la ſoif. Mais, tirant de leur détreſſe un courage incroyable, la vue d'un navire échauffoit leur ſang juſqu'au tranſport. Ils ne délibéroient jamais pour attaquer. Leur méthode étoit de courir à l'abordage. La petiteſſe de leurs bâtiments, & l'art de les manier les déroboient à l'artillerie du vaiſſeau; &, ne préſentant que la proue chargée de fuſiliers qui tiroient ſur les ſabords avec une juſteſſe qui leur étoit propre, ils déconcertoient les plus habiles canonniers. Dès

qu'ils avoient jeté le grappin, il étoit rare que le plus gros navire pût leur échapper.

Dans un beſoin extrême, ils attaquoient toutes les nations, & l'Eſpagnol, en quelque moment que ce fût. Ils fondoient la haine implacable qu'ils lui avoient jurée, ſur les cruautés que ce peuple avoit exercées contre les habitants du nouveau monde : mais à cette averſion ſe joignoit un reſſentiment perſonnel, la douleur de ſe voir interdire la chaſſe & la pêche, qu'ils croyoient avec raiſon de droit naturel. Tels étoient leurs principes de juſtice & de religion, qu'ils ne s'embarquoient jamais ſans avoir recommandé au ciel le ſuccès de leur expédition, qu'ils ne revenoient jamais du pillage ſans remercier Dieu de leur victoire.

Les vaiſſeaux qui alloient d'Europe en Amérique, tentoient rarement leur avidité. Ces barbares n'y auroient trouvé que des marchandiſes dont la vente n'étoit ni facile, ni avantageuſe dans ces premiers temps. C'étoit au retour qu'ils les attendoient, parce qu'ils étoient ſûrs d'y trouver de l'or, de l'argent, des pierres précieuſes, toutes les riches productions du nouveau monde. Lorſqu'ils rencontroient

un vaiſſeau ſeul, ils ne manquoient jamais de l'attaquer. Pour les flottes, ils les ſuivoient juſqu'au débouquement de Bahama; &, dès qu'un bâtiment s'écartoit ou reſtoit en arriere, il étoit pris. L'Eſpagnol, qui trembloit à l'approche des flibuſtiers qu'il appelloit des démons, ne ſavoit que ſe rendre. On lui faiſoit quartier, ſi la priſe étoit riche; mais ſi elle ne l'étoit pas, on jetoit les vaincus à la mer.

Pierre Legrand, natif de Dieppe, n'avoit ſur un bateau que quatre canons & vingt-huit hommes. Cette foibleſſe ne l'empêcha pas d'attaquer le vice-amiral des galions. Il l'aborda, après avoir donné ſes ordres pour faire couler ſon bâtiment à fond, & il étonna ſi fort l'équipage Eſpagnol par ſon audace, que perſonne ne tenta de faire le moindre mouvement. Il alla lui-même trouver le capitaine qui jouoit dans ſa chambre, &, lui mettant le piſtolet ſur la gorge, il l'obligea de ſe rendre. On débarqua ce commandant & ſon monde au cap le plus proche, comme un poids inutile du vaiſſeau qu'ils avoient ſi mal gardé, & l'on n'y conſerva que ce qu'il falloit de matelots pour faire la manœuvre.

Cinquante-cinq flibuſtiers, qui étoient

entrés dans la mer du ſud, pouſſerent leurs courſes juſqu'à la Californie. Pour regagner la mer du nord, il leur fallut faire deux mille lieues contre le vent dans un canot. Ils étoient arrivés au détroit de Magellan, lorſque le dépit de ne rien emporter d'un pays ſi riche, leur fit reprendre la route du Pérou. Ils apprirent qu'il y avoit dans le port d'Auca un vaiſſeau chargé de pluſieurs millions : ils le prirent & s'y embarquerent.

Le Baſque, Jonqué & Laurent le Graff, croiſoient devant Carthagene avec trois petits bâtiments. Il ſortit du port deux vaiſſeaux de guerre, qui avoient ordre de combattre ces flibuſtiers, & de les amener morts ou vifs. Ceux-ci ne les eurent pas plutôt apperçus, qu'ils les attaquerent & les enleverent. Tout ce qui n'avoit pas péri dans l'action fut renvoyé à terre, avec une lettre où l'on remercioit le gouverneur d'avoir envoyé ces deux bons navires, en lui donnant avis que s'il en avoit encore quelques-uns de trop, on les attendroit quinze jours ; mais que s'ils ne portoient pas d'argent, il n'y auroit pas de quartier pour les hommes.

Les capitaines, Michel & Brouage,

avertis que, pour tromper leur vigilance, on vient d'embarquer à Cathagene, ſous pavillon étranger, des richeſſes conſidérables, attaquent les deux vaiſſeaux Hollandois qui portoient ces tréſors, & les en dépouillent. Outrés de ſe voir vaincus par des bâtiments très-inférieurs aux leurs, les Hollandois oſent dire en face à Michel, que, s'il avoit été ſeul, il n'auroit pas ſi-bien réuſſi : *recommençons à combattre*, répondit fiérement Michel, *& mon compagnon ne ſera que ſpectateur du combat. Si je ſuis vainqueur, je n'aurai pas ſeulement l'argent, mais je reſterai le maître de vos deux vaiſſeaux.* Les Hollandois, loin d'accepter le défi, ſe retirerent bien vîte, dans la crainte que, s'ils délibéroient, on ne les laiſſât pas les maîtres de le refuſer.

Le capitaine Laurent fut ſurpris par deux vaiſſeaux Eſpagnols, qui avoient chacun ſoixante pieces de canon, & quinze cents hommes d'équipage. *Vous êtes*, dit-il à ſes camarades, *trop expérimentés pour ne pas connoître le péril que nous courons, & trop braves pour le craindre. Il faut ici tout ménager & tout haſarder, ſe défendre & attaquer en même temps. La valeur, la ruſe, la témérité, le déſeſpoir même, tout doit être mis*

en uſage dans cette occaſion. Redoutons l'ignominie, redoutons la barbarie de nos ennemis; &, pour leur échapper, combattons.

Après ce diſcours, reçu avec acclamation, il appelle le plus intrépide des flibuſtiers, & lui ordonne publiquement de mettre le feu aux poudres au premier ſignal qu'il lui en fera, témoignant par cette réſolution qu'il n'y a de ſalut que dans la mort même, ou dans le courage. Auſſi-tôt il diſpoſe ſes combattants des deux côtés de ſon navire; puis hauſſant la voix pour être entendu de tout le monde, & leur montrant de la main les ennemis : *c'eſt entre leurs bâtiments*, dit-il, *qu'il nous faut paſſer, & tirer à droite & à gauche.* Ce mouvement eſt exécuté avec une rapidité, une réſolution extraordinaires. On ne prend pas, à la vérité, les galions; mais on éclaircit ſi bien les équipages, qu'ils ne peuvent ou n'oſent continuer le combat contre une poignée d'hommes intrépides, qui même, en ſe retirant, remportent l'honneur de la victoire. Le commandant Eſpagnol va payer de ſa tête la honte que ſon ignorance & ſa lâcheté impriment à ſa nation. Dans tous les combats, les flibuſtiers montrerent la même intrépidité.

Lorſqu'ils avoient fait un butin conſidérable, ils ſe rendoient, dans les premiers temps, à l'iſle de la Tortue pour faire leur partage; dans la ſuite les François allerent à Saint-Domingue, & les Anglois à la Jamaïque. Chacun, levant la main, proteſtoit qu'il n'avoit rien détourné de ce qu'il avoit pris. Si quelqu'un, ce qui fut toujours rare, étoit convaincu de faux ſerment, à la premiere occaſion on le jetoit dans quelque iſle déſerte, comme un traître indigne de la ſociété. Les braves, qui arrivoient mutilés de leurs courſes, étoient les premiers pourvus. Une main, un bras, une jambe, un pied coupés ſe payoient deux cents écus. Un œil, un doigt, un orteil perdus dans le combat ne valoient que la moitié. Les bleſſés avoient, pendant deux mois, un écu par jour pour leur panſement. S'il ne ſe trouvoit pas de quoi remplir ces obligations, qui furent toujours ſacrées, l'équipage entier étoit obligé de reprendre la courſe, de la continuer, juſqu'à ce qu'il y eût des fonds ſuffiſants pour acquitter une dette ſi reſpectable.

Après cet acte de juſtice & d'humanité, on partageoit ce qui reſtoit en autant de lots qu'il y avoit de flibuſtiers. Leur commandant n'avoit droit qu'à un ſeul

lot comme les autres ; mais on lui faiſoit préſent de trois ou quatre, ſelon qu'on étoit plus ou moins content de lui. Lorſque le bâtiment n'appartenoit pas à l'équipage, l'armateur qui l'avoit fourni, avec les munitions de guerre & de bouche, avoit un tiers de toutes les priſes. La faveur n'influa jamais dans le partage. Tout étoit tiré au ſort. On trouveroit difficilement l'exemple d'une juſtice ſi rigoureuſe. Elle s'étendoit juſqu'aux morts. On donnoit leur part à celui qu'on ſavoit être leur camarade, & par conſéquent leur héritier. Si le mort n'avoit point de compagnon, ſa part étoit envoyée à ſes parents, lorſqu'ils étoient connus. Au défaut des uns & des autres, elle étoit diſtribuée aux pauvres & aux égliſes, qui devoient prier pour celui au nom duquel ſe faiſoient ces largeſſes, fruit d'un brigandage inhumain, mais forcé.

Ces devoirs remplis, on voyoit commencer les profuſions de toute eſpece. La fureur du jeu, du vin, des femmes, de toutes les débauches, étoit portée à des excès qui ne finiſſoient qu'avec l'abondance. La mer revoyoit ruinés, ſans habits, ſans vivres, des hommes qu'elle venoit d'enrichir de pluſieurs millions. Les nouvelles faveurs qu'elle leur prodi-

guoit, avoient la même deſtinée. Si on leur demandoit quel plaiſir ils trouvoient à diſſiper ſi rapidement ce qu'ils avoient acquis avec tant de riſque, ils répondoient ingénument : « Expoſés comme » nous le ſommes à une infinité de dan- » gers, notre vie eſt bien différente de » celle des autres hommes. Aujourd'hui » vivants, demain morts, que nous im- » porte d'amaſſer ? Nous ne comptons » que ſur le jour que nous avons vécu, » jamais ſur celui que nous avons à vivre. » Notre ſoin eſt plutôt de conſumer la » vie, que de la conſerver. »

Les colonies Eſpagnoles, qui s'étoient flattées que leurs malheurs auroient un terme, déſeſpérées de ſe voir continuellement la proie de ces brigands, ſe dégoûterent de la navigation. Elles ſacrifierent ce que leur liaiſon leur procuroit de forces, de commodités, de richeſſes, & formerent preſqu'autant d'états iſolés. Elles ne ſe diſſimuloient pas les inconvénients de cette conduite ; mais la crainte de tomber dans des mains avides & féroces, étoit plus forte que l'honneur, que l'intérêt, que la politique. Telle fut l'époque d'une inaction qui dure encore.

Ce découragement augmenta l'audace des flibuſtiers. Ils ne s'étoient montrés

juſqu'alors, dans les établiſſements Eſpagnols, que pour y enlever quelques vivres lorſqu'ils en manquoient. Ils ne virent pas plutôt diminuer leurs priſes, qu'ils demanderent à la terre ce que la mer leur refuſoit. Les contrées du continent, les plus riches & les plus peuplées, furent pillées & dévaſtées. La culture tomba comme la navigation; & les Eſpagnols n'oſerent pas plus fréquenter leurs chemins que leurs parages.

Parmi les flibuſtiers qui ſe diſtinguerent dans cette nouvelle carriere, Montbars, gentilhomme Languedocien, ſe fit un nom ſingulier. Le haſard ayant fait tomber entre ſes mains, dès l'enfance, une relation détaillée des cruautés commiſes dans la conquête du nouveau monde, il conçut contre la nation qui avoit produit tant de maux, une haine qu'il portoit juſqu'à la frénéſie. On raconte à ce ſujet qu'étant au college, & jouant dans une piece le rôle d'un François qui avoit un démêlé avec un Eſpagnol, il ſe jeta ſur ſon interlocuteur avec tant de rage, qu'il l'auroit étranglé, ſi on ne le lui eût arraché des mains. Son imagination enflammée lui repréſentoit ſans ceſſe des peuples innombrables, égorgés par les monſtres ſortis de l'Eſpagne. Il ne

reſpiroit que l'ardeur d'expier tant de ſang innocent. L'enthouſiaſme de l'humanité devint en lui une fureur plus cruelle encore que le fanatiſme de religion qui avoit immolé tant de victimes. On eût dit que leurs manes crioient vengeance au fond de ſon ame. Il entendit parler *des freres de la côte*, comme des ennemis les plus implacables du nom Eſpagnol : il s'embarqua pour les aller joindre.

On rencontra dans la route un vaiſſeau Eſpagnol qui fut attaqué, & auſſi-tôt abordé; c'étoit l'uſage de ce temps-là. Montbars fondit le ſabre à la main ſur les ennemis, ſe fit jour au milieu d'eux, &, ſe portant deux fois d'un bout du bâtiment à l'autre, renverſa tout ce qui ſe trouvoit ſur ſon paſſage. Lorſqu'il eut forcé l'ennemi de ſe rendre, laiſſant à ſes compagnons toute la joie d'un riche butin, on le vit contempler, avec une volupté ſanguinaire, les cadavres entaſſés de cette nation, à laquelle il avoit juré une haine inſatiable de carnage.

Cette fureur eut bientôt de nouvelles occaſions de ſe ſignaler, ſans s'aſſouvir. Le vaiſſeau qui le portoit arrive à la côte de Saint-Domingue. Les boucaniers viennent d'abord troquer des viandes contre

de l'eau-de-vie. Comme ce qu'ils offroient étoit peu de choſe, ils dirent que leurs ennemis avoient battu le pays, ravagé leurs établiſſements, & tout emporté. « Comment ſouffrez-vous cela, dit » bruſquement Montbars ? Nous ne le » ſouffrons pas non plus, répliquerent-» ils du même ton, & les Eſpagnols » ſavent bien qui nous ſommes ; auſſi » ont-ils pris le temps que nous étions » à la chaſſe. Mais nous allons joindre » quelques-uns de nos camarades, qu'ils » ont encore plus maltraités que nous ; » alors on verra beau jeu. Si vous vou-» lez, reprend Montbars, je marcherai à » votre tête, non pour vous commander, » mais pour m'expoſer le premier. » Les boucaniers voyant à ſon air que c'eſt un homme tel qu'il le leur faut, l'acceptent volontiers. On trouve le même jour les ennemis, & Montbars fond ſur eux avec une impétuoſité qui étonne les plus intrépides. Il n'échappe preſque pas un Eſpagnol à ſa fureur. Le reſte de ſa vie fut digne de cette premiere action. Il fit tant de mal ſur terre & ſur mer à cette nation, qu'il lui en reſta le ſurnom d'*exterminateur*.

Sa férocité, celle des autres flibuſtiers qui ſuivoient ſes traces, ayant déterminé

les Eſpagnols à s'enfermer dans leurs places, on prit le parti de les y attaquer. Ce nouveau genre de guerre exigeoit des forces conſidérables, & les aſſociations devinrent plus nombreuſes. La premiere qui eut de l'éclat, fut formée par l'Olonois, qui tiroit ſon nom des Sables-d'Olone, ſa patrie. Du vil état d'*engagé*, il s'étoit élevé par degrés au commandement de deux canots & de vingt-deux hommes. Avec ces moyens, il parvint à ſe rendre maître, ſur la côte de Cuba, d'une frégate Eſpagnole. Un Eſclave ayant vu tuer tous les bleſſés après le combat, & craignant pour ſa vie, voulut la racheter par un aveu perfide, mais bien digne du rôle qu'on lui avoit deſtiné. Le gouverneur de la Havane, dit-il, l'avoit embarqué pour ſervir de bourreau à tous les flibuſtiers qu'il avoit condamnés d'avance à être pendus, ne doutant pas qu'ils ne fuſſent priſonniers. A ces mots le féroce l'Olonois, ſaiſi de rage, ſe fit amener les Eſpagnols l'un après l'autre, & leur coupa la tête, ſuçant à chaque fois le ſang qui dégouttoit de ſon ſabre. Il ſe rendit enſuite au Port-au-Prince, où étoient quatre bâtiments deſtinés à lui donner la chaſſe. Il les prit, jeta leurs équipages à la mer, & ne fit grace

qu'à un ſeul homme, qu'il envoya au gouverneur de la Havane, avec une lettre dans laquelle il lui mandoit ce qu'il venoit de faire, & l'avertiſſoit qu'il traiteroit de la même maniere tous les Eſpagnols qui lui tomberoient entre les mains, lui-même, s'il avoit le bonheur de l'attraper. Après cette expédition, il échoua ſes canots, ſes priſes, & ſe rendit, avec ſa frégate ſeule, à la Tortue.

Il y trouva Michel le Baſque, fameux pour avoir pris, ſous le canon même de Porto-Belo, un vaiſſeau de guerre chargé de cinq millions de livres, & pour d'autres actions tout auſſi hardies. Les deux aventuriers publierent qu'ils alloient partir enſemble pour l'exécution d'un projet également glorieux & utile; & ils virent accourir quatre cents quarante hommes. Ce corps, le plus nombreux qu'euſſent encore formé les flibuſtiers, ſe porta ſur la baie de Venezuela, qui s'avance à cinquante lieues dans les terres. Le fort qui en défendoit l'entrée fut emporté, le canon encloué, & la garniſon de deux cents cinquante hommes paſſée au fil de l'épée. On ſe rembarque, on arrive à Maracaïbo, bâti ſur la rive occidentale du lac de ce nom, à dix lieues de ſon embouchure. Cette ville, enrichie par

ſon commerce de cuirs, de tabac & de cacao, étoit abandonnée. Les habitants s'étoient retirés, avec leurs effets, à l'autre côté de la baie. Si les flibuſtiers n'avoient pas perdu quinze jours dans la débauche, ils auroient trouvé à Gibraltar, vers l'extrêmité du lac, ce qu'on vouloit ſouſtraire à leur avidité. Mais ils n'y rencontrerent que des retranchements nouvellement conſtruits, qui leur coûterent beaucoup de ſang pour une victoire inutile. Déjà tous les effets précieux en avoient été tranſportés plus loin. Dans leur dépit, ils brûlerent Gibraltar. Maracaïbo auroit ſubi le même ſort, s'il n'eût été racheté. Avec le prix de ſa rancon, ils emporterent de cette place les croix, les tableaux, les cloches, dans le deſſein, diſoient-ils, de bâtir une chapelle dans l'iſle de la Tortue, & d'y conſacrer cette partie de leur butin. Telle étoit la religion de ces hommes féroces, qui ne pouvoient offrir au ciel que leurs rapines & leurs brigandages.

Tandis qu'ils diſſipoient follement les dépouilles de la côte de Venezuela, Morgan, le plus accrédité des flibuſtiers Anglois, partoit de la Jamaïque pour attaquer Porto-Belo. Ses meſures étoient ſi bien concertées, qu'il ſurprit la ville, &

s'en rendit maître ſans combattre. Pour entrer avec la même facilité dans les forts, il fit appliquer les échelles par les femmes & par les prêtres, perſuadé que la galanterie & la ſuperſtition des Eſpagnols ne leur permettroient pas de tirer ſur ce qu'ils aimoient & reſpectoient le plus. Mais la garniſon ayant réſiſté à ce piege, il fallut la vaincre de force, & l'on acheta, par beaucoup de ſang, les tréſors qu'on emporta de ce port célebre.

Une conquête encore plus importante c'étoit celle de Panama. Pour la faire réuſſir, Morgan crut devoir aller, ſur les parages de Coſta-Ricca, chercher des guides dans l'iſle Sainte-Catherine, où les malfaiteurs des Indes Eſpagnoles étoient confinés. Ce poſte étoit ſi-bien fortifié, qu'il auroit dû arrêter dix ans entiers une armée conſidérable. Cependant dès que les pirates parurent, le gouverneur envoya ſecrétement pour ſavoir comment il pourroit ſe rendre, ſans être accuſé de lâcheté. On arrêta que Morgan inſulteroit, pendant la nuit, un fort détaché; que le commandant ſortiroit de la citadelle pour aller au ſecours d'un ouvrage ſi important; que les aſſaillants viendroient enſuite le prendre par

par derriere, & le feroient priſonnier ; ce qui entraîneroit la reddition de la place. Il fut convenu auſſi qu'on tireroit avec beaucoup de vivacité de part & d'autre, mais qu'on ne tueroit perſonne. Cette comédie fut jouée admirablement. Les Eſpagnols, ſans avoir couru de riſque, eurent l'air d'avoir fait leur devoir ; & les flibuſtiers, après avoir détruit, de fond en comble, les fortifications ; après avoir embarqué d'immenſes munitions de guerre qu'ils avoient trouvées à Sainte-Catherine, tournerent leurs voiles vers le Chagre, la ſeule voie qui leur fut ouverte pour arriver au terme de leurs eſpérances.

A l'embouchure de cette riviere importante étoit un fort conſtruit ſur un roc eſcarpé, que battoient les flots de la mer. Ce boulevard, d'un accès difficile, étoit défendu par un officier d'une intrépidité, d'une capacité rares, & par une garniſon digne de ſon chef. Les flibuſtiers éprouverent, pour la premiere fois, une réſiſtance égale à leur opiniâtreté. L'on pouvoit douter s'ils vaincroient ou léveroient le ſiege, quand un heureux haſard vint au ſecours de leur gloire & de leur fortune. Le commandant fut tué, le feu prit au fort, & l'aſſaillant profita

de ce double malheur pour emporter la place.

Il laiſſa ſes vaiſſeaux à l'ancre, avec les gens néceſſaires pour les garder, &, ſur ſes chaloupes, remonta le fleuve l'eſpace de quarante-trois milles, juſqu'à Crucès, où il finiſſoit d'être navigable. Il continua ſon chemin par terre juſqu'à Panama, qui n'en étoit éloigné que de cinq lieues. Sur une vaſte prairie qui eſt devant la ville, il rencontra des troupes nombreuſes qu'il diſſipa ſans beaucoup d'efforts, & il entra dans la place abandonnée.

On y trouva des tréſors immenſes, cachés dans les puits & dans les caveaux. On arrêta de riches effets ſur des bateaux que la baſſe marée avoit laiſſés à ſec. Les forêts voiſines rendirent des dépôts précieux. Peu contents de ce butin, les partis de flibuſtiers qui couroient les campagnes, employerent les plus affreux tourments pour faire avouer aux Eſpagnols, aux negres, aux Indiens qu'ils déterroient, le lieu où ils avoient recélé leurs richeſſes & celles de leurs maîtres. Un mendiant conduit par haſard dans un château que la peur avoit fait abandonner, y trouva des habits dont il ſe revêtit. A peine avoit-il changé de décoration,

qu'il fut apperçu par ces pirates, qui lui demanderent où étoit ſon or. Ce malheureux montra les haillons qu'il venoit de quitter. Auſſi-tôt il fut mis à la queſtion; &, comme on ne put en rien tirer, on le livra à des eſclaves qui l'acheverent. C'eſt ainſi que les Eſpagnols rendoient les tréſors du nouveau monde comme ils les avoient amaſſés, dans le ſang & les ſupplices.

Au milieu de tant d'horreurs, le féroce Morgan devint amoureux. Son caractere n'étoit pas propre à inſpirer de tendres deſirs. Il voulut triompher, par la violence, de la belle Eſpagnole qui tourmentoit ſon cœur farouche. *Arrête*, lui cria-t-elle en s'arrachant de ſes bras avec précipitation, *arrête. Crois-tu me ravir l'honneur, comme tu m'as ôté les biens & la liberté ? Apprends que je puis mourir & me venger.* A ces mots, elle tire de deſſous ſa robe un poignard, qu'elle lui auroit plongé dans le cœur, s'il n'eût évité le coup.

Cependant toujours brûlant d'une paſſion que cette furieuſe réſiſtance avoit changée en rage, aux ſoins employés pour gagner cette captive, il fit ſuccéder des traitements barbares. Mais l'Eſpagnole inébranlable irritoit & repouſſoit

toutes les fureurs de Morgan, lorſque les pirates témoignant leur indignation de ſe voir retenus un mois entier dans l'inaction par un caprice qu'ils trouvoient extravagant, il fallut céder à leurs murmures. Panama fut brûlé. On ſe mit en route avec un grand nombre de priſonniers dont on reçut la rançon quelques jours après, & on arriva à l'embouchure du Chagre avec un butin immenſe.

Avant le point du jour fixé pour le partage, tandis que tout étoit enſeveli dans un ſommeil profond; Morgan, avec les principaux flibuſtiers de ſa nation, fit voile pour la Jamaïque ſur un navire où il avoit embarqué les plus riches dépouilles d'une ville qui ſervoit d'entrepôt au commerce de l'ancien & du nouveau monde. Cette infidélité, dont il n'y avoit pas d'exemple, cauſa une rage inexprimable. Les Anglois ſuivirent le voleur dans l'eſpérance d'arracher de ſes mains la proie dont il avoit fruſtré leurs droits & leur avidité. Pour les François aſſociés à la même perte, ils ſe retirerent à la Tortue, d'où ils firent divers expéditions. Mais elles furent médiocres juſqu'en 1683, qu'ils en tenterent une de la plus grande importance.

Le projet en fut formé par Vand-Horn,

natif d'Oſtende, mais qui, toute ſa vie, avoit ſervi avec les François. Son intrépidité ne lui permit jamais de ſouffrir une marque de foibleſſe parmi ceux qui s'aſſocioient à lui. Dans l'ardeur du combat, il parcouroit ſon vaiſſeau, obſervoit ſes gens l'un après l'autre, & tuoit ſur le champ ceux qui baiſſoient la tête, au bruit imprévu des coups de piſtolet, de fuſil, de canon. Cette étrange diſcipline l'avoit rendu la terreur des lâches & l'idole des braves. Du reſte, il partageoit volontiers avec les gens de cœur ſes immenſes richeſſes, fruit d'un courage ſi bien aguerri. Pour l'ordinaire, il faiſoit la courſe avec une frégate qui lui appartenoit. Ses nouveaux projets exigeant de plus grandes forces, il appella à lui Granmont, Godefroy, Jonqué, trois François fameux par leurs exploits, & le Hollandois Laurent de Graff, encore plus célebre qu'eux. Douze cents flibuſtiers ſe joignirent à ces chefs ſi renommés, & l'on partit ſur ſix bâtiments pour la Vera-Cruz.

Le débarquement ſe fit à la faveur des ténebres à trois lieues de la place, où l'on arriva ſans avoir été découvert. Le gouverneur, le fort, les caſernes, les poſtes importants, tout ce qui étoit

capable de faire quelque réſiſtance étoit pris, lorſque le jour parut. Tous les citoyens, hommes, femmes, enfants, furent enfermés dans les égliſes, où ils s'étoient réfugiés. A la porte de chaque temple, on avoit roulé des barils de poudre, pour faire ſauter l'édifice. Un flibuſtier, la meche allumée, devoit y mettre le feu au moindre ſignal de ſoulévement.

Pendant qu'on tenoit ainſi la ville dans la conſternation, elle fut pillée à loiſir; &, après avoir embarqué ce qu'elle avoit de plus riche, on propoſa aux citoyens, qu'on tenoit en priſon dans l'aſyle des temples, de racheter leur vie & leur liberté par une contribution de dix millions de livres. Ces malheureux qui n'avoient ni bu, ni mangé depuis trois jours, accepterent avec joie la propoſition. La moitié de la ſomme fut payée le jour même. On attendoit l'autre moitié de l'intérieur des terres, lorſqu'on apperçut ſur les hauteurs un corps conſidérable de troupes, & près du port une flotte de dix-ſept vaiſſeaux qui arrivoit d'Europe. A la vue de ces forces, les flibuſtiers, ſans s'étonner, ſe retirerent tranquillement avec quinze cents eſclaves qu'ils emmenerent comme un foible dédom-

magement du reſte de la ſomme qu'ils attendoient, & dont ils renvoyerent la liquidation à un temps plus convenable. Ces brigands croyoient de bonne foi que tout ce qu'ils pilloient, ou exigeoient à main armée, ſur les côtes où ils étoient deſcendus, leur appartenoit; & que Dieu & leur épée leur donnoient un droit acquis, non-ſeulement ſur les capitaux des contributions dont ils ſe faiſoient ſigner l'engagement, mais ſur l'intérêt même de ces fonds à recouvrer.

Leur retraite fut brillante & audacieuſe. Ils paſſerent fiérement au milieu de la flotte Eſpagnole, qui n'oſa pas tirer un coup de canon. Elle craignoit même d'être attaquée & battue. Il eſt vraiſemblable qu'on n'en auroit pas été quitte pour la peur, ſi les bâtiments flibuſtiers n'avoient pas été chargés d'argent, ou ſi la flotte ennemie avoit eu ſur ſon bord d'autres richeſſes que des marchandiſes dont ces corſaires faiſoient peu de cas.

Il n'y avoit pas un an qu'ils étoient revenus du golfe du Mexique, lorſque la fureur d'aller piller le Pérou s'empara de tous les eſprits. Il eſt à préſumer qu'on eſpéra trouver plus de tréſors ſur une mer pour ainſi dire intacte & neuve, que dans celle qui étoit au pillage depuis ſi

long-temps. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que les Anglois & les François, les bandes même particulieres des deux nations aient eu la même vue dans le même temps, quoiqu'elles n'agiſſoient pas de concert, & qu'elles ne ſe fuſſent rien communiqué. Près de quatre mille hommes ſe trouverent engagés dans cette expédition. Les uns ſe rendirent par la terre ferme, les autres par le détroit de Magellan, au terme de leurs eſpérances. Si leur intrépide férocité avoit été dirigée par un homme habile & d'autorité vers un but unique, il n'eſt pas douteux qu'on n'eût enlevé à l'Eſpagne cette importante colonie. Leur caractere s'oppoſoit invinciblement à une union ſi rare. Ils formerent toujours pluſieurs corps ſéparés, & quelquefois juſqu'à dix ou douze qui ſe quittoient & ſe rapprochoient au moindre caprice. Grognier, Lécuyer, Picard, le Sage étoient les capitaines les plus accrédités parmi les François; & chez les Anglois, David, Suams, Pitre, Wilner & Touſlé.

Ceux de ces aventuriers qui étoient paſſés dans la mer du ſud par le détroit de Darien, ſe jeterent, en arrivant, dans les premiers bateaux qu'ils trouverent ſur la côte. Leurs camarades, venus ſur leurs

propres bâtiments, n'étoient guere mieux équipés. Dans cet état de foibleſſe, ils ne laiſſerent pas de battre pluſieurs fois toutes les eſcadres qu'on arma contre eux. Ces victoires leur furent préjudiciables, parce qu'elles interrompirent la navigation. Dès qu'il n'y eut plus de vaiſſeaux à prendre, il fallut recourir à des deſcentes continuelles pour avoir des vivres; il fallut marcher au pillage des villes où le butin étoit enfermé. On attaqua ſucceſſivement Seppa, Plueblo-Nuevo, Leon, Realeguo, Pueblo-Viego, Chiriquita, Leſparſo, Grenade, Villia, Niccya, Tecoanteque, Mucmeluna, Chiloteca, la nouvelle Ségovie, & Guayaquil, plus conſidérable que toutes les autres.

Pluſieurs de ces places furent ſurpriſes, & la plupart abandonnées de leurs habitants qui s'enfuirent à l'approche de l'ennemi, avec la précaution d'emporter leurs plus riches effets. Les Eſpagnols ne ſe déterminoient point à ſe défendre, ſans être au moins vingt contre un, encore étoient-ils battus. Ils avoient ſi fort dégénéré, qu'il ne leur reſtoit aucune idée de l'art de la guerre. Ils ne connoiſſoient pas même les armes à feu. On les trouvoit plus ignorants, plus lâches que

les Américains dont ils fouloient les cendres. Cette poltronnerie s'étoit accrue par la frayeur qu'ils éprouvoient au nom ſeul des flibuſtiers. Les moines les avoient peints avec toutes les couleurs qu'ils prêtent aux démons, comme des anthropophages, des êtres qui n'avoient rien d'humain, des eſpeces de ſinges plus méchants que des hommes. Ce portrait, d'une imagination effarouchée, imprimoit dans les ames la haine avec la terreur. Toujours fugitifs devant ces monſtres, les Eſpagnols ne ſavoient ſe venger qu'en brûlant ou en coupant en morceaux un flibuſtier. Dès que ces aventuriers étoient partis d'un endroit qu'ils avoient pillé, ſi quelqu'un d'eux avoit péri dans l'attaque, on déterroit ſon cadavre, on le mutiloit, on le faiſoit paſſer par tous les genres de ſupplice qu'on eût voulu raſſembler ſur l'homme vivant. L'horreur qu'on avoit pour les flibuſtiers s'étendoit ſur les endroits mêmes qu'ils avoient ſouillés de carnage. On excommunioit les villes qu'ils avoient priſes; on dévouoit à l'anathême les murailles & le ſol des places dévaſtées, & les habitants les abandonnoient pour toujours.

Cette rage impuiſſante & puérile ne pouvoit qu'enhardir celle de leurs enne-

mis. Lorſqu'ils prenoient une ville, elle étoit livrée aux flammes, à moins qu'on ne leur payât une contribution proportionnée à ce qu'elle pouvoit valoir. Les priſonniers qu'ils faiſoient étoient maſſacrés ſans pitié, ſi le gouvernement ou les particuliers ne les rachetoient. Ils n'acceptoient pour rançon que de l'or, des perles ou des pierreries. L'argent trop commun, trop peſant pour ſa valeur, les auroit embarraſſés. Enfin le ſort, dont les viciſſitudes laiſſent rarement le crime ſans punition, & les malheurs ſans dédommagement, expia la conquête du nouveau monde, & les Indiens furent pleinement vengés des Eſpagnols.

Mais il arriva ce qui arrive preſque toujours. Ceux qui faiſoient le mal en jouirent peu. Pluſieurs périrent dans le cours de ce brigandage, par l'influence du climat, par la miſere, ou par la débauche. Il y en eut qui firent naufrage au détroit de Magellan & au cap de Horn. La plupart de ceux qui tenterent de gagner par terre la mer du nord, laiſſerent la vie ou les dépouilles dont ils étoient chargés, dans les embuſcades qu'on leur dreſſa. Les colonies Angloiſes & Françoiſes furent très-peu enrichies par une expédition qui avoit duré quatre

ans, & ſe trouverent avoir perdu les plus intrépides de leurs habitants.

Dans le temps qu'on ravageoit la mer du ſud, celle du nord étoit encore menacée par Granmont. C'étoit un gentilhomme Pariſien, qui avoit ſervi avec quelque diſtinction en Europe, & que ſa fureur pour le vin, pour le jeu, pour les femmes, avoit conduit parmi les corſaires. Il avoit peut-être aſſez de vertus pour racheter tant de vices; de la grace, de la politeſſe, de la généroſité, de l'éloquence, un ſens très-adroit, une valeur diſtinguée, qui l'avoient bientôt fait regarder comme le premier des flibuſtiers François. Dès qu'on ſut qu'il alloit armer, mille braves ſe rangerent autour de lui. Le gouverneur de Saint-Domingue, qui avoit fait enfin goûter à ſa cour le projet ſi ſage & ſi juſte de fixer les forbans, & de les rendre cultivateurs, voulut empêcher l'expédition projetée, & la défendit de la part du roi. Granmont, qui, avec plus d'eſprit que ſes pareils, n'en étoit pas plus docile, répondit avec fierté : *comment Louis peut-il déſapprouver un deſſein qu'il ignore, & dont la réſolution n'eſt formée que depuis peu de jours?* Cette réponſe charma tous les flibuſtiers, qui s'embarquerent ſans

délai en 1685, pour aller attaquer Campeche.

Le débarquement ſe fit ſans réſiſtance. On fut aſſailli à quelque diſtance du rivage par huit cents Eſpagnols, qu'on battit & qu'on pourſuivit juſqu'à la ville. On y entra avec eux. Le canon qui s'y trouva fut tourné contre la citadelle. Comme il ne faiſoit que très-peu d'effet, on cherchoit quelque ſtratagême pour ſe rendre maître de la place, lorſqu'on fut averti qu'elle étoit abandonnée. Il n'y étoit reſté qu'un canonnier, un Anglois, & un officier plein d'honneur, qui avoit mieux aimé s'expoſer à tout, que de fuir lâchement comme les autres. Le général flibuſtier le reçut avec diſtinction, le renvoya généreuſement, lui fit rendre tout ce qui lui appartenoit, & y joignit de fort beaux préſents : tant l'honneur, le courage & la fidélité conſervent d'aſcendant ſur ceux mêmes qui ſemblent violer tous les droits de la ſociété !

Les vainqueurs de Campeche employerent deux mois à fouiller tous les environs de la ville à douze ou quinze lieues, enlevant tout ce que les fuyards avoient cru ſauver. Lorſqu'on eut embarqué toutes les richeſſes trouvées, ſoit au dedans, ſoit au dehors de la place, on

propoſa au gouverneur de la province, qui tenoit la campagne avec neuf cents hommes, de racheter ſa capitale. Son refus décida l'incendie de la ville, la deſtruction de la fortereſſe. Les François voulurent célébrer la fête de leur roi, le jour de ſaint Louis. Dans les tranſports du patriotiſme, de l'ivreſſe, de l'amour national pour le prince, ils brûlerent pour un million de bois de Campeche, qui faiſoit une riche portion de leur butin. Après cette folie éclatante, inſigne, mais dont il n'y a que des François qui puiſſent ſe glorifier, ils reprirent la route de Saint-Domingue.

Le peu d'utilité que les flibuſtiers Anglois & François avoient retiré de leurs dernieres expéditions dans le continent, les avoit ramenés inſenſiblement à leurs brigandages ordinaires. Les uns & les autres ne s'occupoient plus qu'à faire la guerre aux navigateurs, lorſque les François ſe virent rengagés par les circonſtances dans une carriere dont tout les dégoûtoit. On les détermina, par les puiſſants mots de gloire, de patrie & d'or, à ſuivre, au nombre de douze cents hommes, ſept vaiſſeaux de guerre partis d'Europe en 1697 ſous les ordres de Pointis, pour attaquer la célebre ville de Cartha-

gene. C'étoit la plus difficile entrepriſe qu'il fût poſſible de former dans le nouveau monde. La ſituation du port, la force de la place, le vice du climat oppoſoient des obſtacles qui paroiſſoient inſurmontables pour d'autres hommes que les flibuſtiers. Auſſi l'honneur du ſuccès leur fut il décerné par toutes les nations; mais le fruit leur en fut lâchement dérobé. L'avide général, qui avoit embarqué un butin eſtimé quarante millions, ne craignit pas, dès qu'on eut mis à la voile, d'offrir quarante mille écus pour leur part, à ceux qui avoient fait tomber dans ſes mains tant de richeſſes.

Les flibuſtiers, indignés de ce traitement, réſolurent ſur le champ d'aborder le *ſceptre* que montoit Pointis, trop éloigné dans ce moment des autres vaiſſeaux, pour être ſecouru à temps. Cet avare commandant alloit être maſſacré, quand un des mécontents s'écria : *freres, pourquoi nous en prendre à ce chien? il n'emporte rien à nous; il a laiſſé notre part à Carthagene; c'eſt là qu'il la faut aller chercher.* Cette propoſition fut reçue avec acclamation. Une joie féroce ſuccéda tout-à-coup au noir chagrin qui dévoroit ces brigands; & ſans délibérer

davantage, tous leurs bâtiments cinglerent vers la ville.

La premiere choſe qu'ils firent, après y être entrés ſans oppoſition, ce fut d'enfermer tous les hommes dans la grande égliſe, & de leur parler en ces termes : « Nous n'ignorons pas que » vous nous regardez comme des gens » ſans foi & ſans religion, comme » des diables, plutôt que comme des » hommes. Les termes injurieux dont » vous affectez de vous ſervir en par- » lant de nous, & le refus que vous » avez fait de traiter avec nous de la » reddition de votre place, ſont des » preuves manifeſtes de vos ſentiments. » Nous voici, les armes à la main, » en état de nous venger. La pâleur » qu'on voit répandue ſur vos viſages, » prouve que vous vous attendez aux » plus cruels ſupplices ; & votre conſ- » cience vous dit ſans doute que vous » les méritez. Nous allons vous déſa- » buſer, & vous faire connoître que les » titres odieux dont vous nous chargez » ne nous conviennent point, mais au » général ſous les ordres duquel vous » nous avez vu combattre. Le perfide » nous a trompés. Quoiqu'il n'ait dû qu'à

» notre valeur la conquête de votre ville,
» il a refuſé d'en partager avec nous
» les dépouilles, & nous a réduits, par
» cette injuſtice, à vous viſiter une ſe-
» conde fois. Ce n'eſt pas ſans regret
» que nous nous y voyons forcés, &
» notre modération vous en convaincra.
» Nous vous donnons parole de nous
» retirer au moment que vous nous au-
» rez compté cinq millions de livres;
» c'eſt à quoi nous nous bornons. Mais
» ſi vous vous refuſez à une demande
» ſi raiſonnable, il n'eſt point de malheur
» que vous ne deviez craindre, ſans en
» pouvoir accuſer que vous-mêmes &
» l'infame Pointis, que nous vous per-
» mettons de charger de toutes les ma-
» lédictions poſſibles. »

Après ce diſcours, le religieux le plus reſpecté de la ville monta en chaire, & employa l'éloquence de ſes mœurs, de ſon autorité, de la parole, pour convaincre ſes auditeurs de la néceſſité de livrer, ſans réſerve, tout ce qui leur reſtoit d'or, d'argent & de bijous. La quête qui ſuivit le ſermon n'ayant pas produit ce qu'on exigeoit, le pillage fut ordonné. Il s'étendit, ſans grand ſuccès, des maiſons & des temples juſqu'aux

tombeaux, & ſe termina par les tortures qu'on fit ſouffrir aux principaux bourgeois.

On ſaiſit deux citoyens des plus diſtingués, & on leur demanda ſéparément où étoient les richeſſes du fiſc & des particuliers. Ils répondirent qu'ils n'en ſavoient rien, mais avec tant de franchiſe & de fermeté, qu'on ne voulut pas les maltraiter. Cependant on fit ſemblant de les paſſer par les armes, en tirant pluſieurs coups de fuſil. Deux autres citoyens furent appellés; leur conduite, exactement la même que celle des premiers, fut ſuivie des mêmes démonſtrations. On publia que tous les quatre avoient eu la tête caſſée, & qu'une pareille deſtinée attendoit tous ceux qui s'opiniâtreroient à garder le ſilence. Cette déclaration produiſit le plus grand effet. Dès le jour même on apporta plus d'un million. Les jours ſuivants rendirent encore quelque choſe. Enfin, les aventuriers déſeſpérant de rien ajouter à ce qu'ils avoient déjà amaſſé, ſe rembarquerent. Le malheur voulut qu'ils rencontraſſent une flotte d'Anglois & de Hollandois, alliés des Eſpagnols. Pluſieurs des corſaires

furent pris ou coulés à fond avec leur butin : le reſte ſe ſauva à Saint-Domingue.

Tel fut le dernier événement mémorable de l'hiſtoire des flibuſtiers. La ſéparation des Anglois & des François, lorſque la guerre du prince d'Orange diviſa les deux nations, les heureux efforts de l'un & l'autre gouvernements, pour accélérer la culture de leurs colonies, par le travail de ces hommes entreprenants; la ſageſſe qu'on eut de fixer les plus accrédités d'entr'eux, en leur confiant des poſtes civils ou militaires; la protection qu'ils furent obligés de donner ſucceſſivement aux poſſeſſions Eſpagnoles qu'ils avoient ravagées juſqu'alors; l'impoſſibilité de remplacer tant d'hommes extraordinaires qui périſſoient tous les jours : toutes ces cauſes, & cent autres, ſe réunirent pour anéantir la ſociété la plus ſinguliere qui eût jamais exiſté. Sans ſyſtême, ſans loix, ſans ſubordination, ſans moyens, elle devint l'étonnement de ſon ſiecle, comme elle le ſera de la poſtérité. Elle auroit ſubjugué l'Amérique entiere, ſi elle avoit eu l'eſprit de conquête comme elle avoit celui de brigandage.

L'Angleterre, la France, la Hollande firent paſſer, à diverſes repriſes, de nom-

breuſes flottes dans le nouveau monde. L'intempérie du climat, le défaut de ſubſiſtances, le découragement des troupes ruinerent les projets les mieux concertés. Aucune de ces nations n'y acquit de la gloire, n'y fit des progrès conſidérables. Sur le théatre de leur déshonneur, dans les lieux même où elles étoient honteuſement repouſſées, un petit nombre d'aventuriers, qui n'avoient de reſſource, pour faire la guerre, que la guerre même, réuſſiſſoient dans les entrepriſes les plus difficiles. Ils ſuppléoient à ce qui leur manquoit du côté du nombre & de la puiſſance, par leur activité, leur vigilance & leur audace. Une paſſion démeſurée pour l'indépendance & la liberté produiſoit & nourriſſoit en eux cette énergie capable de tout entreprendre, de tout exécuter; cette vigueur & cette ſupériorité que la meilleure tactique, les plus fortes combinaiſons, le gouvernement le mieux ordonné, les récompenſes les plus honorables, les diſtinctions les plus marquées ne donneront jamais.

Le principe qui mettoit en activité ces hommes extraordinaires & romaneſques, n'eſt pas facile à démêler. On ne peut pas dire que ce fût le beſoin : ils fouloient une terre qui leur offroit d'immen-

ſes richeſſes, recueillies, ſous leurs yeux, par des gens moins habiles qu'eux. Etoit-ce l'avarice? Ils n'auroient pas diſſipé en un jour le butin d'une campagne. Comme ils n'avoient pas proprement une patrie, ce n'étoit point à ſa défenſe, à ſon agrandiſſement, à ſes vengeances qu'ils ſe dévouoient. L'amour de la gloire, s'ils l'avoient connu, les auroit préſervés de cette foule d'atrocités & de crimes, qui offuſquoient l'éclat de leurs plus grandes actions. L'eſpoir du repos ne précipita jamais dans des travaux continuels, dans des dangers inexprimables.

Quelles furent donc les cauſes morales qui donnerent aux flibuſtiers une exiſtence ſi ſinguliere? Cette terre où la nature ſembloit avoir condamné toutes les paſſions turbulentes à un ſilence perpétuel; où les hommes avoient beſoin de ſe réveiller d'une léthargie habituelle, par l'ivreſſe & l'intempérance des feſtins; où ils vivoient contents de leur repos & de leur ennui: cette terre ſe trouve tout-à-coup habitée par un peuple bouillant & impétueux, qui ſemble reſpirer, avec l'air d'un athmoſphere brûlant, l'excès de tous les ſentiments, le délire de toutes les paſſions. Tandis qu'un ciel de feu énervoit les anciens conquérants du

nouveau monde ; que les Eſpagnols, alors ſi remuants dans leur patrie, partageoient avec les Américains vaincus, l'habitude de l'abattement & de l'indolence ; des hommes, ſortis des climats les plus tempérés de l'Europe, alloient puiſer, ſous l'équateur, des forces inconnues à la nature.

Veut-on remonter aux ſources de cette révolution, on verra que les flibuſtiers avoient vécu dans les entraves des gouvernements Européens. Le reſſort de la liberté, comprimé dans les ames depuis des ſiecles, eut une activité incroyable, & produiſit les plus terribles phénomenes qu'on ait encore vus en morale. Les hommes inquiets & enthouſiaſtes de toutes les nations ſe joignirent à ces aventuriers, au premier bruit de leurs ſuccès. L'attrait de la nouveauté, l'idée & le deſir des choſes éloignées, le beſoin d'un changement de ſituation, l'eſpérance d'une meilleure fortune, l'inſtinct qui porte l'imagination aux grandes entrepriſes, l'admiration qui mene promptement à l'imitation, la néceſſité de ſurmonter les obſtacles où l'imprudence a précipité, l'encouragement de l'exemple, l'égalité des biens & des maux entre des compagnons libres ; en un mot, cette

fermentation paſſagere que le ciel, la mer, la terre, la nature & la fortune avoient excitée dans des hommes tour-à-tour couverts d'or & de haillons, plongés dans le ſang & dans la volupté, fit des flibuſtiers un peuple iſolé dans l'hiſtoire, mais un peuple éphémere qui ne brilla qu'un moment.

Cependant on eſt accoutumé à regarder ces brigands avec une ſorte d'exécration. Elle eſt juſte, parce que la fidélité, la probité, le déſintéreſſement, la généroſité même qu'ils pratiquoient entr'eux, n'empêchoient pas les outrages qu'ils faiſoient tous les jours à l'humanité. Mais comment ne pas admirer, au milieu de ces forfaits, une foule d'actions héroïques qui auroient fait honneur aux peuples les plus vertueux ?

Des flibuſtiers s'étoient chargés, pour une ſomme, d'eſcorter un vaiſſeau Eſpagnol très-richement chargé. Un d'entr'eux oſa propoſer à ſes camarades de faire tout d'un coup leur fortune, en s'emparant de ce bâtiment. Le célebre Montauban, qui commandoit la troupe, n'eut pas plutôt entendu ce diſcours, qu'il voulut abdiquer ſa place, & demanda d'être mis à terre. Quoi ! nous quitter, lui dirent ces hommes intrépi-

des? y a-t-il quelqu'un ici qui approuve la perfidie qui vous fait horreur? On délibéra ſur le champ. On arrêta que le coupable ſeroit jeté ſur la premiere côte qui ſe préſenteroit. On jura que cet homme ſans bonne foi ne ſeroit jamais reçu dans aucun armement où ſe trouveroit un ſeul des braves gens que ſa ſociété déshonoroit. Si ce n'eſt pas là de l'héroïſme, ſera-ce dans un ſiecle où tout ce qu'il y a de grand eſt tourné en ridicule ſous le nom d'enthouſiaſme, qu'il faudra chercher des héros?

CHAPITRE X.

CHAPITRE X.

Raiſons qui empêchent les Anglois & les Hollandois de faire des conquêtes en Amérique durant la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne.

L'AMÉRIQUE reſpiroit à peine ; à peine on commençoit à jouir de l'induſtrie des flibuſtiers, devenus citoyens & cultivateurs, que l'ancien monde offrit le ſpectacle d'une révolution qui fit trembler le nouveau. Charles II, roi d'Eſpagne, venoit de finir une carriere agitée. Ses ſujets, convaincus qu'un Bourbon ſeul étoit en état de conſerver la monarchie ſans démembrement, l'avoient preſſé, ſur la fin de ſa vie, d'appeller à ſa ſucceſſion le duc d'Anjou. L'idée de voir vingt-deux couronnes tranſportées dans une maiſon rivale & ennemie de la ſienne, l'avoit plongé dans de noirs chagrins. Cependant, après des combats & des irréſolutions ſans nombre, il s'étoit déterminé à cet effort de juſtice & de magnanimité qu'il n'étoit pas naturel

d'attendre de la foibleſſe de ſon caractere.

L'Europe, fatiguée, depuis un demi-ſiecle, des hauteurs, de l'ambition, de la tyrannie de Louis XIV, réunit ſes forces pour empêcher l'accroiſſement d'une puiſſance déjà trop redoutable. L'anéantiſſement où la plus mauvaiſe adminiſtration avoit plongé l'Eſpagne; l'eſprit de bigoterie & par conſéquent de foibleſſe qui dominoit alors en France, procurerent à la ligue des ſuccès dont on voit peu d'exemples dans l'union de pluſieurs puiſſances contre une ſeule. Cette ligue prit un aſcendant que des victoires également glorieuſes & utiles augmentoient à chaque campagne. Bientôt il ne reſta aux deux couronnes ni force ni réputation. Pour comble de malheur, leurs déſaſtres étoient l'objet de la joie univerſelle; tous les cœurs étoient fermés à la compaſſion.

L'Angleterre & la Hollande, après avoir prodigué leur ſang & leurs tréſors pour l'empereur, devoient enfin s'occuper de leurs intérêts, qui les appelloient en Amérique.. Elle leur offroit des conquêtes riches & faciles. L'Eſpagne, depuis la deſtruction de ſes galions à Vigo, n'avoit pas un vaiſſeau; & la

France, avant même d'avoir éprouvé ces terribles revers qui la conduiſirent ſur les bords du précipice, avoit laiſſé tomber ſa marine. Cette conduite vicieuſe avoit un principe éloigné.

Louis XIV, avide dans ſa jeuneſſe de toutes les eſpeces de gloire, penſa qu'il manqueroit quelque choſe à l'éclat de ſon regne, s'il n'avoit pas de vaiſſeaux. On eſt fondé à croire qu'il ne les enviſagea que comme un des moyens dont il vouloit ſe ſervir pour fixer ſur lui l'admiration des nations, pour châtier Gênes & Alger, pour porter la terreur de ſon nom aux extrêmités du monde. S'il avoit fait entrer des forces navales dans la combinaiſon de la puiſſance qu'il vouloit élever, il auroit, comme Cromwel, favoriſé la navigation qui nourrit la marine par le commerce. De fauſſes vues l'égarerent. A meſure que ſon inquiétude lui ſuſcita de nouveaux ennemis, qu'il ſe vit obligé d'avoir ſur pied un plus grand nombre de troupes, que les frontieres de la monarchie s'étendirent, & que les citadelles ſe multiplierent, on vit diminuer le nombre de ſes vaiſſeaux. Il n'attendit pas même la néceſſité de ces dépenſes, pour ſupprimer une partie des fonds qui devoient être deſtinés à lui

former une puiſſance maritime. Les voyages de la cour, des édifices inutiles ou trop magnifiques, des objets d'oſtentation ou de pur agrément, beaucoup d'autres choſes auſſi frivoles abſorberent l'argent qu'exigeoit l'entretien de la marine. Dès-lors, cette branche de la force Françoiſe s'affoiblit. Elle tomba inſenſiblement, & ſe perdit enfin tout-à-fait dans les malheurs de la guerre élevée par la ſucceſſion d'Eſpagne.

A cette époque les poſſeſſions des deux couronnes dans les Indes occidentales ſe trouverent ſans défenſe. Elles s'attendoient à chaque inſtant à devenir la proie de la Grande-Bretagne & des Provinces-Unies, les ſeuls peuples modernes qui euſſent établi leur force politique ſur le commerce. D'immenſes découvertes avoient mis, il eſt vrai, dans les mains des Caſtillans & des Portugais la poſſeſſion excluſive de tréſors & de productions qui ſembloient leur promettre l'empire de l'univers, ſi les richeſſes pouvoient le donner; mais ces nations, ivres d'or & de ſang, n'avoient pas ſeulement ſoupçonné qu'un monde nouveau dût ſoutenir leur puiſſance dans l'ancien. L'excès & l'abus d'un ſyſtême fondé ſur l'influence que l'Amérique pouvoit don-

ner en Europe, emporterent les Anglois & les Hollandois dans une extrêmité tout-à-fait oppoſée.

Ces deux nations, dont l'une n'avoit nuls avantages naturels, & l'autre n'en avoit que de médiocres, avoient ſaiſi de bonne heure les vrais principes du commerce, & les avoient ſuivis avec plus de perſévérance que les différentes ſituations où elles s'étoient trouvées ne paroiſſoient le leur permettre. Le haſard des circonſtances ayant d'abord excité l'induſtrie de la plus pauvre, elle s'étoit vu rapidement égalée par ſa rivale, dont le génie étoit plus ardent & les reſſources plus conſidérables. La guerre d'induſtrie, excitée par la jalouſie, dégénéra bientôt en combats vifs, opiniâtres & ſanglants. Ce n'étoient pas ſeulement des hoſtilités entre un peuple & un peuple; c'étoit une haine, c'étoit une vengeance de particulier à particulier. La néceſſité de ſe réunir, pour contenir, pour réprimer la France, ſuſpendit ces hoſtilités. Des ſuccès peut-être trop rapides, trop déciſifs, réveillerent leur animoſité. Dans la crainte de travailler à l'agrandiſſement l'une de l'autre, elles renoncerent à toute invaſion en Amérique. Enfin, la reine Anne ayant ſaiſi le

moment propice pour une paix particuliere, elle ſe fit accorder des avantages qui laiſſerent la nation rivale de la ſienne fort en arriere. Dès-lors l'Angleterre fut tout, & la Hollande ne fut rien.

Les années qui ſuivirent la pacification d'Utrecht, rappellerent le ſiecle d'or à l'univers, qui ſeroit toujours aſſez tranquille, ſi les Européens, qui ont porté leurs armes & leurs haines dans les quatre parties du monde, n'en troubloient pas l'harmonie. Les champs ne furent plus jonchés de cadavres. On ne ravagea point la moiſſon du laboureur. Le navigateur oſa montrer ſon pavillon dans toutes les mers, ſans crainte des pirates. Les meres ne virent plus leurs enfants arrachés de leurs foyers, pour aller prodiguer leur ſang aux caprices d'un roi imbécille, ou d'un miniſtre ambitieux. Les nations ne s'aſſocierent plus pour ſervir les paſſions de leurs maîtres.

Les hommes vécurent quelque temps en freres, autant que l'orgueil des monarques & l'avarice des peuples peuvent le permettre.

Quoique ce bonheur général fût l'ouvrage de ceux qui tenoient les rênes des empires, les progrès de la raiſon univerſelle y avoient quelque part. La Philo-

ſophie commençoit à parler de l'*humanité*, que l'impoſture ne ceſſe d'appeller un cri de révolte contre la religion. Les écrits de quelques ſages étoient paſſés de leur cabinet dans les mains de la multitude; ils avoient adouci les mœurs. Cette modération avoit tourné les eſprits à l'amour des arts utiles ou agréables, & diminué du moins l'attrait que les hommes avoient eu juſqu'alors à s'égorger. La ſoif du ſang paroiſſoit appaiſée, & tous les peuples s'occupoient, avec une grande ardeur, avec des lumieres nouvelles, de leur population, de leur culture, de leur induſtrie.

Cette activité ſe faiſoit ſur-tout remarquer dans les Antilles. Les états du continent peuvent ſe ſoutenir, & même proſpérer, lorſque le feu de la guerre eſt allumé dans le voiſinage & ſur leurs frontieres; parce qu'ils ont pour but principal le travail des terres & des manufactures, la ſubſiſtance & les conſommations intérieures. Il n'en eſt pas ainſi des établiſſements que pluſieurs nations ont formés dans le grand archipel de l'Amérique. La vie & les richeſſes y ſont également précaires. On n'y recueille rien de ce qui eſt néceſſaire à la nourriture. Les vêtements & les inſtruments

du labourage n'y ſont pas fabriqués. Toutes les productions ſont deſtinées à être exportées. Il n'y a qu'une communication ſûre & facile avec l'Afrique, avec les côtes ſeptentrionales du nouveau monde, & ſur-tout avec l'Europe, qui puiſſe procurer à ces iſles cette circulation libre du néceſſaire qu'elles reçoivent, & du ſuperflu qu'elles donnent. Plus ces colonies avoient ſouffert du long & terrible embraſement qui avoit tout conſumé, plus elles ſe hâtoient de réparer les breches faites à leur fortune. L'eſpérance même qu'on avoit conçue que l'épuiſement univerſel rendroit la tranquillité durable, enhardiſſoit les négociants les moins confiants à faire aux colons des avances, ſans leſquelles, malgré tant de ſoins, les progrès auroient été néceſſairement fort lents. Ces ſecours aſſuroient & augmentoient la proſpérité des iſles, lorſqu'on vit crever en 1739 un nuage qui ſe formoit depuis long-temps, & qui troubla le repos de la terre.

CHAPITRE XI.

Les iſles de l'Amérique occaſionent la guerre de 1739.

LEs colonies Angloiſes, ſur-tout la Jamaïque, avoient ouvert, avec les poſſeſſions Eſpagnoles du nouveau monde, un commerce interlope qu'une longue habitude les avoit accoutumés à regarder comme licite. La cour de Madrid, devenue plus éclairée ſur ſes intérêts, prit des meſures pour arrêter, pour diminuer du moins cette communication. Le projet pouvoit être ſage; mais il falloit que l'exécution en fût juſte. Si les vaiſſeaux deſtinés à empêcher la fraude ſe fuſſent bornés à arrêter les bâtiments qui la faiſoient, ils auroient mérité des louanges. L'abus inſéparable de tout moyen violent, l'âpreté du gain, peut-être l'eſprit de vengeance firent que ſous prétexte de contrebande, on arrêta, loin des côtes ſuſpectes, des navires qui avoient une deſtination légitime.

La nation Angloiſe, qui, mettant ſa

ſûreté, ſa puiſſance & ſa gloire dans le commerce, avoit ſouffert impatiemment de voir réprimer ſes uſurpations, fut révoltée des vexations qui paſſoient les bornes du droit des gens. On n'entendit dans Londres, dans le parlement, que plaintes contre l'étranger qui les exerçoit, qu'invectives contre le miniſtere qui les ſouffroit. Robert Walpole, qui gouvernoit depuis long-temps la Grande-Bretagne avec un caractere & des talents plus propres pour la paix que pour la guerre, & le conſeil d'Eſpagne, qui, à meſure que l'orage approchoit, montroit moins de vigueur, chercherent de concert des voies de conciliation. Celles qui furent imaginées & ſignées au Pardo, ne furent pas du goût d'un peuple également échauffé par ſes intérêts, par ſon reſſentiment, par l'eſprit de parti, & ſinguliérement par des écrits politiques qui ſe ſuccédoient avec rapidité.

L'Angleterre voit éclorre tous les jours une foule de livres, où tout ce qui touche la nation eſt traité avec liberté. Parmi ces écrits, il en eſt de ſolides, compoſés par de bons eſprits, par des citoyens inſtruits & zélés. Leurs avis ſervent à éclairer le

public ſur ſes intérêts, & à diriger le gouvernement dans ſes opérations. On connoît dans l'état peu de réglements utiles d'économie intérieure qui n'aient été indiqués, préparés ou perfectionnés par quelqu'un de ces écrits. Malheur à tout peuple qui ſe prive de cet avantage! Mais pour un homme ſage qui répand la lumiere, il ſe trouve des écrivains ſans nombre, qui, ſoit par mécontentement des gens en place, ſoit pour flatter le goût de la nation, ſoit pour des raiſons perſonnelles, ſe plaiſent à émouvoir les eſprits. Le moyen qu'ils emploient le plus ordinairement, eſt de porter les prétentions de leur pays au delà de leurs juſtes bornes, de lui faire enviſager comme des uſurpations manifeſtes, les moindres précautions que prennent les autres puiſſances pour conſerver leurs poſſeſſions. Ces exagérations remplies de partialité & de fauſſeté, répandent des opinions, établiſſent des préjugés dont l'effet ordinaire eſt d'entretenir la nation dans un état de guerre perpétuelle avec ſes voiſins. Si le gouvernement, qui voudroit tenir une balance de juſtice entre ſes ſujets & les étrangers, refuſe de ſe conduire par des erreurs populaires, il s'y voit forcé.

La populace de Londres, la plus vile populace de l'univers, comme le peuple Anglois, conſidéré politiquement, eſt le premier peuple du monde, ſoutenue de vingt mille jeunes gens de famille élevés dans le négoce, aſſiege, par des cris & par des menaces, le ſénat de la nation, & regle ſes délibérations. Souvent ces clameurs ſont excitées par une faction du parlement lui-même. Ces hommes mépriſables, une fois émus, inſultent le meilleur citoyen, qu'on a réuſſi à leur rendre ſuſpect, incendient ſa maiſon, & inſultent ſcandaleuſement les têtes les plus ſacrées. Ils ne s'arrêtent qu'après avoir fait adopter par le miniſtere toute leur fureur. Cette influence indirecte, mais ſuivie, du commerce ſur les réſolutions publiques, ne fut peut-être jamais auſſi marquée qu'à l'époque qui nous occupe.

L'Angleterre commençoit la guerre avec la plus grande ſupériorité. Elle avoit un grand nombre de matelots. Ses arſenaux regorgeoient de munitions, & ſes chantiers étoient animés. Ses eſcadres, toutes armées, & commandées par des officiers expérimentés, n'attendoient que des ordres pour porter la terreur & la gloire de ſon pavillon aux extrêmités du

monde. On ne blâmera pas Walpole d'avoir trahi ſa patrie, en négligeant de ſi grands avantages. Il doit être au deſſus de tout ſoupçon, puiſqu'il ne fut pas accuſé de corruption dans un pays où l'on a ſouvent formé ces accuſations ſans y croire. Sa conduite ne fut pas cependant exempte de blâme. La crainte de ſe précipiter dans des embarras qui mettroient en danger ſon adminiſtration; l'obligation d'appliquer à des armements militaires les tréſors deſtinés juſqu'alors à lui acheter des partiſans; la néceſſité d'exiger de nouvelles taxes qui devoient porter au dernier période l'horreur qu'on avoit pour ſa perſonne & pour ſes principes : toutes ces conſidérations & quelques autres le jeterent dans des irréſolutions funeſtes. Il perdit un temps toujours précieux, déciſif ſur-tout dans les opérations maritimes.

La flotte de Vernon, après avoir détruit Porto-Belo, alla échouer devant Carthagene, plutôt par l'intempérie du climat, par la méſintelligence & l'incapacité des chefs, que par la valeur de la garniſon. Anſon vit ruiner ſon armement au cap de Horn, que quelques mois plutôt il auroit doublé ſans riſque : à juger de ce qu'il auroit pu faire avec

une eſcadre par ce qu'il fit avec un vaiſſeau, on peut penſer qu'il auroit au moins ébranlé l'empire Eſpagnol dans la mer du ſud. Un établiſſement entrepris dans l'iſle de Cuba eut une iſſue funeſte. Ceux qui vouloient y fonder une ville n'y trouverent que leur cimetiere. Le général Oglethorpe fut obligé, après trente-huit jours de tranchée ouverte, de lever le ſiege du fort Saint-Auguſtin dans la Floride, vaillamment défendu par Manuel Montiano, à qui on avoit laiſſé le loiſir de ſe préparer.

Quoique les premiers efforts des Anglois contre l'Amérique Eſpagnole euſſent été vains, on n'y étoit pas tranquille. Il leur reſtoit leur marine, leur caractere, leur gouvernement, trois grands moyens qui faiſoient trembler. Inutilement la cour de Verſailles joignit ſes forces navales à celles que la cour de Madrid pouvoit faire agir. Cette confédération ne diminuoit pas l'audace de l'ennemi commun, & ne raſſuroit pas des eſprits trop abattus par la crainte. Heureuſement pour les deux nations & pour cette partie du monde, la mort de l'empereur Charles VI avoit allumé en Europe une guerre vive, qui, pour des intérêts équivoques, y retenoit les forces

Britanniques. Les hoſtilités qui avoient commencé dans les climats éloignés avec tant d'appareil, ſe réduiſirent inſenſiblement, de part & d'autre, à quelques pirateries. Il n'y eut d'événement important que la priſe de la ville de l'iſle Royale, qui expoſoit aux plus grands dangers la pêche, le commerce & les colonies de la France. Cette puiſſance recouvra à la paix une poſſeſſion ſi précieuſe; mais le traité qui la lui rendit ne fut pas moins généralemant blâmé.

Les François, toujours imbus de cet eſprit de chevalerie, qui a été ſi longtemps la brillante folie de toute l'Europe, regardent leur ſang comme payé, lorſqu'il a reculé les frontieres de leur patrie, c'eſt-à-dire, lorſqu'ils ont mis leur prince dans la néceſſité de les gouverner plus mal; & ils croient leur honneur perdu, ſi leurs poſſeſſions ſont reſtées ce qu'elles étoient. Cette fureur de conquêtes, qu'il pardonnoit à des temps barbares, mais dont les ſiecles éclairés ne devroient pas avoir à rougir, fit réprouver le traité d'Aix-la-Chapelle, qui reſtituoit à l'Autriche tout ce qu'on lui avoit pris. La nation, trop frivole, trop légere pour être politique, ne voulut pas voir qu'en formant en Italie un

établiſſement, quel qu'il fût, à l'infant dom Philippe, on s'aſſuroit de l'alliance de l'Eſpagne, à qui on donnoit de grands intérêts à diſcuter avec la cour de Vienne ; qu'en garantiſſant au roi de Pruſſe la Siléſie, on établiſſoit en Allemagne deux puiſſances rivales, fruit précieux de deux ſiecles de méditation & de travaux ; qu'en rendant Fribourg & les places de Flandre détruites, on ſe procuroit des conquêtes aiſées, ſi les fureurs de la guerre recommençoient, & la facilité de diminuer dans tous les temps de cinquante mille hommes les troupes de terre ; économie qui pouvoit & devoit être portée à la marine.

Ainſi quand la France n'auroit pas eu beſoin de s'occuper de ſon intérieur, dont le dépériſſement étoit extrême ; quand ſon crédit & ſon commerce n'auroient pas été ruinés ; quand quelques-unes de ſes plus importantes provinces n'auroient pas été réduites à manquer de pain ; quand elle n'auroit pas perdu la porte du Canada ; quand ſes colonies n'auroient pas été menacées d'une invaſion infaillible & prochaine ; quand ſa marine n'auroit pas été détruite au point de n'avoir pas un ſeul vaiſſeau à envoyer dans le nouveau monde ; quand l'Eſpa-

gne n'auroit pas été à la veille d'un accommodement particulier avec l'Angleterre ; la concluſion de la paix auroit encore mérité l'approbation des eſprits les plus réfléchis.

La facilité qu'avoit le maréchal de Saxe de pénétrer dans l'intérieur des Provinces-Unies, étoit ce qui frappoit le plus les François. On conviendra ſans peine que rien ne paroiſſoit impoſſible aux armes victorieuſes de Louis XV ; mais ſeroit-ce un paradoxe de dire que les Anglois éclairés ne deſiroient rien tant que cet événement ? Si la république, qui étoit dans l'impoſſibilité de ſe détacher de ſes alliés, avoit été conquiſe, ſes habitants qui avoient des préjugés anciens & nouveaux contre le gouvernement, les loix, les mœurs, la religion de leur vainqueur, auroient-ils voulu vivre ſous ſa domination ? N'auroient ils pas infailliblement porté leur population, leurs capitaux, leur induſtrie dans la Grande-Bretagne ? Et qui peut douter que de ſi grands avantages n'euſſent été infiniment plus précieux pour les Anglois, que l'alliance de la Hollande ?

A cette obſervation nous oſerons en ajouter une autre, qui, pour être auſſi nouvelle, ne paroîtra peut-être pas d'une

vérité moins frappante. On a trouvé la cour de Vienne fort heureuſe ou fort habile, d'avoir, par la négociation, arraché des mains des François ce que les malheurs de la guerre lui avoient fait perdre. N'auroit-elle pas été plus habile ou plus heureuſe, ſi elle eût laiſſé à ſon ennemi une partie de ſes conquêtes? Il eſt paſſé ce temps, où la maiſon d'Autriche égaloit, ſurpaſſoit peut-être les forces de la maiſon de Bourbon. Sa politique eſt donc d'intéreſſer les autres puiſſances à ſon ſort, même par ſes pertes. Elle le pouvoit en faiſant des ſacrifices apparents à la France. L'Europe alarmée de l'agrandiſſement de cette monarchie qu'on eſt porté à haïr, à envier, à redouter, auroit repris contre elle cette haine qu'on avoit vouée à Louis XIV; & des ligues, plus redoutables que jamais, devenoient la ſuite néceſſaire de ces ſentiments. Cette diſpoſition univerſelle des eſprits étoit plus propre à relever la grandeur de la nouvelle maiſon d'Autriche, que le recouvrement d'un territoire éloigné, borné & toujours ouvert.

On doit, il eſt vrai, avoir aſſez bonne opinion du plénipotentiaire François qui conduiſoit la négociation, & du miniſtre qui la dirigeoit, pour penſer qu'ils au-

roient démêlé le piege. Nous ne balancerons pas même à aſſurer que ces deux hommes d'état n'avoient aucune vue d'agrandiſſement. Mais auroient-ils trouvé la même profondeur de politique dans le conſeil, auquel ils devoient compte de leurs opérations? C'eſt ce qu'on n'oſe décider. En général tous les gouvernements du monde ſont portés à s'étendre, & celui de France eſt de nature à le deſirer.

Quoi qu'il en ſoit de ces réflexions, il faut avouer que l'eſpérance des deux miniſtres François qui avoient décidé la paix, fut trompée. Le principal objet de leurs démarches avoit été la conſervation des colonies menacées, & l'on perdit de vue cette ſource d'une opulence illimitée, auſſi tôt que le danger fut paſſé. La France garda des troupes ſans nombre, négocia des ligues dans le nord & dans le midi de l'Europe, ſoudoya une partie de l'Allemagne, ſe conduiſit comme ſi un nouveau Charles-Quint eût menacé ſes frontieres, ou ſi un autre Philippe II eût pu bouleverſer l'intérieur de ſon pays par ſes intrigues. Elle ne vit pas qu'elle avoit une prépondérance décidée dans le continent, qu'il n'y avoit point de puiſſance qui, ſeule, pût oſer l'attaquer; & que

les événements de la derniere guerre, les arrangements de la derniere paix avoient rendu la réunion de pluſieurs puiſſances impoſſible. Mille petites craintes, toutes frivoles, la fatiguoient. Ses préjugés l'empêcherent de ſentir qu'elle n'avoit qu'un ennemi réellement digne de ſon attention, & que cet ennemi ne pouvoit être contenu que par de nombreuſes flottes.

Les Anglois, plus portés à s'affliger de la proſpérité d'autrui qu'à jouir de la leur, ne veulent pas ſeulement être riches : ils veulent être les ſeuls riches. Leur ambition eſt d'acquérir, comme celle de Rome étoit de commander. Ils ne cherchent pas proprement à étendre leur domination, mais leurs colonies. Toutes leurs guerres ont pour but leur commerce, & le deſir de le rendre excluſif leur a fait faire de grandes choſes & de grandes injuſtices. Cette paſſion eſt ſi forte, qu'elle a ſubjugué juſqu'à leurs philoſophes. Le célebre Boyle diſoit qu'il étoit bon de prêcher l'évangile aux ſauvages, parce que, dût-on ne leur apprendre qu'autant de chriſtianiſme qu'il leur en faut pour marcher habillés, ce ſeroit un grand bien pour les manufactures Angloiſes.

CHAPITRE XII.

C'eſt de l'Amérique que ſort la guerre de 1755.

UN tel ſyſtême que la nation n'a guere perdu de vue, ſe manifeſta, en 1755, avec moins de précaution qu'il ne l'avoit fait juſqu'alors. La culture des colonies Françoiſes, dont l'accroiſſement rapide étonnoit tous les eſprits attentifs, réveilla la jalouſie Angloiſe. Cependant cette paſſion, honteuſe de ſe montrer, ſe couvrit quelque temps des ombres du myſtere, & un peuple aſſez fier ou aſſez modeſte pour appeller les négociations *l'artillerie de ſes ennemis*, ne dédaigna pas d'employer tous les détours, toutes les ruſes de la politique la plus inſidieuſe.

La France, effrayée du déſordre de ſes finances, intimidée par le petit nombre de ſes vaiſſeaux, & l'inexpérience de ſes amiraux, ſéduite par l'amour de l'oiſiveté, du plaiſir & de la paix, ſecondoit les efforts qu'on faiſoit pour l'amuſer. En vain quelques hommes éclairés répétoient ſans ceſſe

que la Grande-Bretagne vouloit la guerre, qu'elle devoit la vouloir, qu'elle étoit forcée de la faire, avant que la marine militaire de ſa rivale n'eût fait les mêmes progrès que ſa marine marchande. Ces inquiétudes paroiſſoient abſurdes dans un pays où l'on n'avoit fait juſqu'alors le commerce que par imitation, où on lui avoit mis des entraves de toutes les eſpeces, où on l'avoit continuellement ſacrifié à la finance, où on ne lui avoit jamais accordé une protection ſérieuſe, où l'on ignoroit peut-être qu'on eût le plus riche commerce de l'univers. La nation qui devoit à la nature un ſol excellent; au haſard, de riches colonies; à ſa ſenſibilité vive & ſouple, le goût de tous les arts qui varient & multiplient les jouiſſances; à ſes conquêtes, à ſa gloire littéraire, à la diſperſion même des proteſtants qu'elle avoit eu le malheur de perdre, le deſir qu'on avoit de l'imiter: cette nation qui ſeroit trop heureuſe, ſi on lui permettoit de l'être, ne vouloit pas voir qu'elle pouvoit perdre quelque-choſe de ſes avantages, & ſe prêtoit ſans réflexion aux artifices qu'on employoit pour l'endormir. Lorſque l'Angleterre crut que la diſſimulation ne lui étoit plus néceſſaire, elle commença les hoſtilités, ſans les

faire précéder d'aucune de ces formalités qui ſont en uſage chez les peuples civiliſés.

Quand même la déclaration de guerre ne ſeroit qu'une vaine cérémonie entre des nations qui, peut-être, ne ſe doivent rien, dès qu'elles veulent s'égorger, on ne peut s'empêcher de voir que le miniſtere Britannique faiſoit plus que ſoupçonner le vice de ſa conduite. La timidité de ſes démarches, l'embarras de ſes opérations, les variations de ſes défenſes juſtificatives, l'intérêt qu'il mit inutilement à faire approuver une infraction ſi ſcandaleuſe par le parlement; cent autres choſes déceloient une conſcience coupable. Si dans ces foibles adminiſtrateurs d'une grande puiſſance, l'audace à commettre le crime eût égalé l'éloignement pour la vertu, ils auroient formé le plan le plus vaſte. En faiſant illégalement attaquer les vaiſſeaux François ſur les côtes de l'Amérique ſeptentrionale, ils auroient donné le même ordre pour toutes les mers du monde. La deſtruction du ſeul pouvoir, qui fût en état de faire quelque réſiſtance, étoit la ſuite néceſſaire d'une combinaiſon ſi forte. Sa chûte auroit effrayé les autres nations; & le pavillon Anglois n'auroit eu qu'à ſe montrer pour donner des loix

par tout l'univers. Un ſuccès brillant & déciſif auroit dérobé la violation du droit public à l'aveugle multitude, l'auroit juſtifiée aux yeux de la politique ; & les cris de l'ignorance & de l'ambition auroient étouffé la voix des ſages.

CHAPITRE XIII.

Les commencements de la guerre ſont funeſtes aux Anglois.

UNE conduite foible, mais toujours injuſte, produiſit des effets contraires. Le conſeil de George II fut haï & mépriſé de toute l'Europe. Les événements ſeconderent ces ſentiments. La France, quoique ſurpriſe, fut victorieuſe dans le Canada, remporta ſur mer un avantage conſidérable, conquit Minorque, menaça Londres même. Son ennemi ſentit alors ce que les bons eſprits diſoient depuis long-temps, même en Angleterre, que les François avoient trouvé l'art de faire toucher les extrêmes ; qu'ils réuniſſoient des vertus & des vices, des traits de foibleſſe & de force qui avoient toujours été

été jugés incompatibles : qu'ils étoient efféminés, mais braves ; également amoureux du plaiſir & de l'honneur ; ſérieux dans la bagatelle, & enjoués dans les choſes graves ; toujours prêts à la guerre, & prompts dans l'attaque : en un mot, des enfants, comme les Athéniens, ſe laiſſant agiter & paſſionner pour des intérêts vrais ou faux ; aimant à entreprendre & à marcher, quels que ſoient leurs guides, & ſe conſolant de toutes leurs diſgraces par le moindre ſuccès. L'eſprit Anglois qui, ſuivant le mot ſi trivial & ſi énergique de Swif, *eſt toujours à la cave ou au grenier*, & qui n'a jamais connu de milieu, commença alors à trop craindre une nation qu'il avoit injuſtement mépriſée. Le découragement prit la place de la préſomption.

La nation corrompue par la trop grande confiance qu'elle avoit miſe dans ſon opulence ; abaiſſée par l'introduction des troupes étrangeres, par le caractere moral & l'incapacité de ceux qui la gouvernoient ; affoiblie même par le choc des factions, qui, chez un peuple libre, exercent ſes forces dans la paix, mais les lui ôtent dans la guerre : la nation flétrie, étonnée, incertaine, gémiſſoit également des malheurs qu'elle venoit

d'éprouver, & de ceux qu'elle prévoyoit, ſans s'occuper du ſoin de venger les uns, ni d'écarter les autres. Tout le zele, pour la défenſe commune, ſe bornoit à des ſubſides immenſes. On paroiſſoit ignorer que le lâche eſt plutôt prêt que le brave à ouvrir ſa bourſe pour éloigner le péril, & que dans la criſe où l'on ſe trouvoit, il ne s'agiſſoit pas de ſavoir qui paieroit, mais qui combattroit.

Les François, de leur côté, furent éblouis de quelques ſuccès qui ne décidoient de rien. Prenant l'étourdiſſement de leur ennemi pour une démonſtration de ſa foibleſſe, ils s'engagerent plus que leur ſituation ne le permettoit, dans les troubles qui commençoient à diviſer l'Allemagne.

Un ſyſtême qui devoit les couvrir de honte s'il ne réuſſiſſoit pas, & ruiner leur puiſſance s'il réuſſiſſoit, leur tourna la tête. Leur frivolité leur fit oublier que, quelques mois auparavant, ils avoient applaudi au politique lumineux & ferme, qui, pour écarter une guerre de terre que quelques miniſtres vouloient commencer en déſeſpérant de ſoutenir la guerre de mer, avoit dit avec la chaleur & l'aſſurance du génie : *Meſſieurs, partons tous tant que nous ſommes dans le*

conſeil, & la torche à la main, allons brûler tous nos vaiſſeaux, s'ils ne ſervent qu'à nous faire inſulter, & non à nous défendre. Cet aveuglement politique les jeta dans des précipices. Aux erreurs du cabinet, ils ajouterent des fautes militaires. Les intrigues de cour préſiderent à la conduite des armées. Un changement continuel de généraux entraîna une ſuite de diſgraces. Ce peuple léger & ſuperficiel ne vit pas qu'en ſuppoſant, ce qui étoit impoſſible, que tous ceux qu'il chargeoit ſucceſſivement de diriger les opérations guerrieres euſſent du talent, ils ne pouvoient pas lutter avec avantage contre un homme de génie, éclairé par un homme ſupérieur. Ses malheurs ne changerent rien à ſa conduite. Les révolutions de généraux ne finirent point.

Pendant que les François prenoient ainſi le change, le peuple Anglois, paſſant du découragement à la fureur, proſcrivoit un miniſtre juſtement décrié, & plaçoit, à la tête des affaires, un homme également ennemi des réſolutions foibles, de la prérogative royale & de la France. Quoique ce choix fût l'ouvrage de cet eſprit de parti qui fait tout dans la Grande-Bretagne, il ſe trouva tel que les cir-

conſtances l'exigeoient. Guillaume Pitt, reſpecté depuis ſa jeuneſſe dans les trois royaumes, pour ſon intégrité, pour ſon déſintéreſſement, pour ſon zele contre la corruption, pour ſon attachement inviolable à l'intérêt public, avoit la paſſion des grandes choſes, une éloquence ſûre d'entraîner les eſprits, le caractere entreprenant & ferme. Il avoit l'ambition d'élever ſa patrie au deſſus de tout, & de s'élever avec elle. Son enthouſiaſme tranſporta une nation, qu'au défaut de ſon climat, ſa liberté paſſionnera toujours. On ſaiſit un amiral, qui avoit laiſſé prendre l'iſle de Minorque ; on le jette dans les fers, on l'accuſe, on le juge, on le condamne. Ni ſon rang, ni ſes talents, ni ſa famille, ni ſes amis ne peuvent le ſauver de la ſévérité de la loi. Le mât de ſon vaiſſeau lui ſert d'échafaud. L'Europe entiere, en apprenant cet événement tragique, fut frappée d'un étonnement mêlé d'admiration & d'effroi. On ſe crut ramené au temps des anciennes républiques. La mort de Bing, coupable ou non, annonçoit d'une maniere terrible, à ceux qui ſervoient la nation, le ſort qui les attendoit, s'ils trahiſſoient la confiance qu'on avoit en eux. Il n'y en eut aucun qui ne ſe dît au fond de

ſon cœur dans le moment du combat : c'eſt ici qu'il faut périr ; plutôt que dans l'infamie du ſupplice. Ainſi le ſang d'un homme accuſé de lâcheté, devint un germe d'héroïſme.

A ce reſſort de crainte fait pour vaincre la peur, ſe joignit un encouragement qui annonçoit le rétabliſſement de l'eſprit public. La diſſipation, le plaiſir, le déſœuvrement, ſouvent le crime & la corruption des mœurs forment des liaiſons vives & fréquentes dans la plupart des états de l'Europe. Les Anglois ſe communiquent moins, vivent moins enſemble, ont moins, ſi l'on veut, le goût de la ſociété que les autres peuples ; mais l'idée d'un projet utile à leur pays les raſſemble. Ils n'ont alors qu'une ame. Toutes les conditions, tous les partis, toutes les ſectes concourent à ſon ſuccès ; avec une généroſité qui n'a point d'exemple dans les contrées où l'on n'a point de patrie à ſoi. Cette ardeur eſt ſur-tout remarquable, lorſque la nation a une confiance entiere dans le miniſtre qui eſt à la tête des affaires. Dès que M. Pitt eut pris les rênes du gouvernement, il ſe forma une ſociété de marine, qui, ne voyant pas aſſez d'empreſſement pour ſervir ſur la flotte, & n'approuvant pas

l'uſage d'y forcer les citoyens, invita dans la claſſe indigente du peuple les enfants des trois royaumes à ſe faire mouſſes, & les peres à embraſſer la profeſſion de matelot. Elle ſe chargea de payer leur voyage, de les faire traiter s'ils étoient malades, de les nourrir, de les habiller, de leur fournir tout ce qui étoit néceſſaire pour naviguer ſainement. Le roi, touché de ce trait de patriotiſme, donna 22,500 livres; le prince de Galles 9,000 livres; la princeſſe, ſa mere, 4,500 livres. Les acteurs des différents ſpectacles, dont cette nation philoſophe n'a pas eu la cruauté d'avilir le talent, jouerent leurs meilleures pieces pour augmenter ces fonds reſpectables. Jamais on n'avoit vu un ſi grand concours au théatre. Cent de ces mouſſes, cent de ces matelots, habillés par un zele vraiment ſacré, ornoient l'enceinte de la ſcene; & cette décoration valoit bien celle des luſtrines, des dentelles & des diamants.

CHAPITRE XIV.

Les Anglois ſortent de leur léthargie, & s'emparent des iſles Françoiſes & Eſpagnoles.

CE dévouement public au ſervice de la patrie échauffa les eſprits. Tous les Anglois ſe crurent d'autres hommes. Ils porterent le ravage ſur les côtes de leur ennemi. Ils le battirent ſur toutes les mers. Ils intercepterent ſa navigation. Ils tinrent toutes ſes forces en échec dans la Weſtphalie. Ils le chaſſerent de l'Amérique ſeptentrionale, de l'Afrique & des grandes Indes. Juſques au miniſtere de M. Pitt, toutes les entrepriſes de ſa nation dans les contrées éloignées avoient eu & dû avoir une iſſue funeſte, parce qu'elles avoient été mal combinées. Pour lui, il forma des projets ſi ſages & ſi utiles, il fit ſes préparatifs avec tant de prévoyance & de célérité, il combina ſi juſte la fin avec les moyens, il choiſit ſi-bien les dépoſitaires de ſa confiance, il établit une telle harmonie entre les troupes de terre & celles de mer, il

éleva ſi haut le cœur Anglois, que ſon adminiſtration ne fut qu'une chaîne de conquêtes. Son ame plus haute encore lui fit mépriſer les vains diſcours des eſprits timides, qui blâmoient ſes diſſipations. Il répétoit après Philippe, pere d'Alexandre, *que l'on devoit acheter la victoire par l'argent, & non conſerver l'argent aux dépens de la victoire.*

Avec cette conduite & ces maximes, M. Pittavo it toujours & par-tout triomphé des François. Il les pourſuivit juſque dans leurs iſles les plus cheres, juſque dans leurs colonies à ſucre. Ces poſſeſſions, quoique juſtement vantées pour leurs richeſſes, n'en étoient pas mieux gardées. On n'y voyoit que des fortifications élevées ſans génie, & tombant en ruine. Ces maſures manquoient également de défenſeurs, d'armes & de munitions. Depuis le commencement des hoſtilités, toute communication étoit interrompue entre ces grands établiſſements & leur métropole. Ils ne pouvoient en recevoir des ſubſiſtances, ni l'enrichir de leurs productions. Les bâtiments néceſſaires à l'exploitation des terres n'étoient qu'un amas de décombres. Les maîtres & les eſclaves, également dépourvus de tout, ſacrifioient à

leur nourriture les beſtiaux deſtinés aux travaux de l'agriculture. Si quelques avides navigateurs arrivoient juſqu'à eux, c'étoit à travers de ſi grands périls, qu'il falloit payer au prix de l'or ce qu'ils importoient, & leur céder comme pour rien ce qu'ils vouloient bien exporter. C'étoit beaucoup que le colon n'appellât pas un libérateur. On ne devoit pas préſumer que ſa vertu iroit juſqu'à ſe défendre opiniâtrément, contre un ennemi qui pouvoit mettre fin à ſes calamités.

C'eſt dans ces circonſtances que dix vaiſſeaux de ligne, des galiotes à bombes, des frégates, cinq mille hommes de débarquement partis d'Angleterre ſe préſenterent devant la Guadaloupe. Ils parurent le 22 janvier 1759; le lendemain ils écraſerent de bombes la ville de Baſſe-Terre. Si les aſſaillants avoient ſu profiter de la terreur qu'ils avoient répandue, la réſiſtance de l'iſle eût été fort courte. La lenteur, la timidité, l'incertitude de leurs mouvements donnerent le temps à la garniſon & aux habitants de ſe fortifier dans un défilé, qui n'eſt éloigné que de deux lieues de la place. De là ils tinrent en échec leur ennemi, qui ſouffroit également, & de

la chaleur du climat, & du défaut de rafraîchiſſements. Les Anglois, déſeſpérant de réduire la colonie par ce côté, l'allerent attaquer par la partie connue ſous le nom de Grande-Terre. Elle étoit défendue par le fort Louis, qui fit encore moins de réſiſtance que celui de Baſſeterre, qui n'avoit pas tenu vingt-quatre heures. Les conquérants retomberent encore dans leur premiere faute, & ils en furent punis de la même maniere. Le ſuccès de leur expédition devenoit douteux, lorſque Barington, que la mort d'Hopſon venoit de placer à la tête des troupes, changea de ſyſtême. Abandonnant le projet de pénétrer dans l'intérieur des terres, il embarqua ſes ſoldats, qui fondirent ſucceſſivement ſur les habitations & les bourgs ſitués autour des côtes. Les ravages qu'ils y exerçoient, firent tomber les armes des mains des colons. L'iſle entiere ſe ſoumit, mais à des conditions très-honorables, & après trois mois de défenſe. Ce fut le 21 avril.

Les forces qui venoient de faire cette conquête, ne s'y étoient portées qu'après avoir menacé vainement la Martinique. Trois ans après, la Grande-Bretagne reprit un projet trop légérement abandonné; mais elle y deſtina de plus grands moyens

& de meilleurs inſtruments. Le 16 janvier 1762, dix-huit bataillons aux ordres du général Monckton, & autant de vaiſſeaux de ligne commandés par l'amiral Rodney, les uns partis d'Europe, & les autres de l'Amérique ſeptentrionale, parurent à la vue de la capitale de l'iſle. La deſcente, qui ſe fit le lendemain, ne fut ni longue, ni meurtriere, ni difficile. Il paroiſſoit moins aiſé de s'emparer des hauteurs fortifiées & défendues, qui dominoient le fort Royal. Ces obſtacles furent ſurmontés après quelques combats aſſez vifs; & la place, qui ſe voyoit à la veille d'être écraſée par les bombes, capitula le 9 de février. La colonie entiere ſuivit cet exemple le 13. On doit préſumer que la proſpérité de la Guadaloupe, ſous la domination Angloiſe, influa beaucoup dans une réſolution qui pouvoit & devoit être plus tardive. La Grenade & les autres iſles du vent, ou Françoiſes, ou quoique neutres, peuplées de François, ne firent pas acheter leur ſoumiſſion d'un coup de canon.

Saint-Domingue même, la ſeule poſſeſſion qui reſtât à la France, dans le grand archipel de l'Amérique, étoit menacé du joug Anglois. Sa perte ne paroiſſoit pas éloignée. Quand il n'auroit

pas été public que c'étoit la premiere proie que la Grande-Bretagne vouloit dérober, pouvoit-on douter qu'elle dût échapper à ſon avidité? Une puiſſance ſi ambitieuſe auroit elle borné d'elle-même le cours de ſes proſpérités, juſqu'à renoncer à une conquête qui devoit y mettre le comble? Cet événement n'étoit pas un problême. Tout le monde ſavoit que la colonie, ſans défenſe au dedans & au dehors, étoit hors d'état de faire la moindre réſiſtance. Elle-même étoit ſi convaincue de ſon impuiſſance, qu'elle paroiſſoit diſpoſée à ſe ſoumettre à la premiere ſommation qui lui ſeroit faite.

La cour de Verſailles fut également étonnée & conſternée des pertes qu'elle venoit de faire, & de celles qu'elle prévoyoit. Elle s'étoit attendue à une réſiſtance opiniâtre, inſurmontable même. Les deſcendants des braves aventuriers qui avoient formé ces colonies, lui paroiſſoient un rempart contre lequel toutes les forces Britanniques devoient ſe briſer. Il s'en falloit peu qu'elle n'eût une joie ſecrete, de ce que les Anglois dirigeoient leurs efforts de ce côté-là. Le miniſtere avoit inſpiré ſa confiance à la nation, & c'étoit être mauvais citoyen, que d'oſer montrer quelques inquiétudes.

Il doit être permis aujourd'hui de dire que ce qui eſt arrivé arrivera toujours. Un peuple, dont toute la fortune conſiſte dans des champs & des pâturages, défendra, s'il a de l'honneur, ſes poſſeſſions avec courage. Il ne haſarde tout au plus que la récolte d'une année ; & un revers, quel qu'il ſoit, ne le ruine pas. Il n'en eſt pas ainſi des cultivateurs de ces colonies opulentes. Comme en prenant les armes, ils riſquent de voir les travaux de toute leur vie détruits, leurs eſclaves enlevés, les eſpérances même de leur poſtérité anéanties par le feu ou par la dévaſtation, ils ſe ſoumettront toujours à l'ennemi. Quand même ils ſeroient contents du gouvernement ſous lequel ils vivent, ils ſont moins attachés à ſa gloire qu'à leurs richeſſes.

L'exemple des premiers colons, dont les attaques les plus vives n'ébranlerent jamais la conſtance, n'affoiblit pas cette obſervation. Alors la guerre avoit pour objet de s'emparer du territoire, & d'en chaſſer les habitants : aujourd'hui la guerre faite à une colonie n'eſt qu'une guerre faite à ſon ſouverain.

C'étoit M. Pitt qui avoit formé le projet d'envahir la Martinique ; mais il ne

conduiſoit plus les affaires dans le temps qu'elle fut conquiſe. La retraite de cet homme célebre fixa l'attention de l'Europe, & mérite d'occuper quiconque cherche les cauſes & les effets des révolutions politiques. Sans doute un hiſtorien qui oſe écrire les événements de ſon ſiecle, a rarement des lumieres ſûres. Les conſeils des rois ſont un ſanctuaire, dont le temps ſeul ouvre le voile d'une main lente. Leurs miniſtres, fideles au ſecret ou intéreſſés à le cacher, ne parlent que pour égarer dans ſes recherches la curioſité de celui qui s'étudie à les pénétrer. Quelque ſagacité qu'il ait pour découvrir l'origine & la liaiſon des événements, il eſt réduit à deviner. Lors même qu'il frappe au but, c'eſt ſans le ſavoir, ou ſans oſer l'aſſurer; & cette incertitude ne ſatisfait guere plus qu'une ignorance entiere. Il faut donc attendre que la prudence & l'interêt, diſpenſés du ſilence, laiſſent éclorre la vérité; que la mort lui rende pour ainſi dire le jour & la voix, en ôtant leur pouvoir à ceux qui la tenoient captive; & que des mémoires précieux & originaux, devenus publics, dévoilent enfin le jeu des reſſorts qui ont fait la deſtinée des nations.

Ces conſidérations doivent arrêter celui

qui ne voudroit que ſuivre le fil des intrigues politiques. Mais c'eſt dans l'ame d'un des plus importants perſonnages du ſiecle que nous cherchons à lire, & c'en eſt peut-être le vrai moment. La poſtérité, qui ne reçoit guere que les grands traits, ſera privée de mille détails ſimples & naïfs, qui portent la lumiere dans l'eſprit d'un obſervateur contemporain.

M. Pitt, après avoir tiré l'Angleterre de l'eſpece d'opprobre où les commencements de la guerre l'avoient plongée, arriva à des ſuccès qui étonnerent l'univers. Qu'il les eût prévus ou non, il n'en parut pas embarraſſé, & ſe détermina à les pouſſer auſſi loin qu'ils pourroient aller. La modération, que tant de politiques avoient affectée avant lui, ne lui parut qu'un mot inventé pour dérober la foibleſſe ou l'indolence. Il crut que les empires devoient vouloir tout ce qu'ils pouvoient, & qu'il étoit ſans exemple qu'un état eût pu acquérir la ſupériorité ſur un autre, & ne l'eût pas fait. Le parallele de l'Angleterre & de la France l'affermiſſoit dans ſes principes. Il voyoit avec douleur, que la puiſſance Angloiſe, fondée ſur un commerce qu'elle pouvoit & devoit perdre, étoit peu de choſe en

comparaiſon de la puiſſance de ſa rivale, que la nature, l'art, les événements avoient élevée à un degré de force, qui, ſous d'heureuſes adminiſtrations, avoit fait trembler l'Europe entiere. Il le ſentit. Dès-lors il réſolut de dépouiller les François de leurs colonies, & d'en faire un peuple ordinaire, en le bornant au continent.

Les moyens, pour finir une entrepriſe ſi avancée, lui paroiſſoient aſſurés. Tandis que l'imagination des ames timides prenoit de grandes ombres pour des montagnes, les montagnes s'abaiſſoient devant lui. Quoique la nation dont il étoit l'idole, parut quelquefois effrayée de l'énormité de ſes engagements, il n'en étoit pas embarraſſé, parce qu'à ſes yeux l'eſprit de la multitude n'étoit qu'un torrent, auquel il ſauroit donner le cours qu'il voudroit.

Sans inquiétude pour l'argent, il étoit encore plus tranquille pour l'autorité. Ses ſuccès avoient rendu ſon adminiſtration abſolue. Républicain avec le peuple, il étoit deſpote avec les grands, avec le monarque. C'étoit être ennemi de la cauſe commune, que d'oſer montrer des ſentiments différents des ſiens.

Il ſe ſervoit utilement de cet aſcendant pour échauffer les eſprits. Peu touché de

cette philoſophie, qui, s'élevant au deſſus des préjugés de gloire nationale pour embraſſer dans ſes vues le bonheur du genre humain, ramene tout aux principes de la raiſon univerſelle, il nourriſſoit un fanatiſme ardent & farouche, qu'il appelloit, qu'il croyoit peut-être amour de la patrie, & qui n'étoit au fond qu'une violente haine contre la nation qu'il vouloit opprimer.

Celle-ci n'étoit peut-être pas moins découragée par cet acharnement auquel on ne voyoit point de terme, que par les revers qu'elle avoit éprouvés. La diminution, l'épuiſement, diſons mieux, l'anéantiſſement de ſes forces navales ne lui laiſſoit entrevoir qu'un avenir funeſte. Ces eſpérances qu'on peut avoir ſur terre, de changer la ſituation des affaires par une action heureuſe, auroient été des chimeres. Quand une de ſes eſcadres auroit détruit une ou pluſieurs eſcadres, l'Angleterre n'auroit rien rabattu de ſes prétentions. Regle générale. Une puiſſance qui a acquis ſur mer une ſupériorité bien décidée, ne la peut jamais perdre dans le cours de la guerre qui la lui a donnée; à plus forte raiſon, ſi la ſupériorité vient de plus loin, & ſur-tout ſi elle tient en partie au génie des nations.

Autre regle générale. La prépondérance ſur un continent dépend tout entiere du talent d'un ſeul homme : elle peut paſſer en un moment. La puiſſance ſur mer, fondée au contraire ſur l'intérêt toujours actif de chacun des ſujets de l'état, doit aller ſans ceſſe en augmentant, principalement lorſqu'elle eſt favoriſée par la conſtitution nationale : elle ne peut ceſſer que par une invaſion ſubite.

Il n'y avoit qu'une confédération générale qui pût rétablir l'équilibre ; mais M. Pitt en ſentoit l'impoſſibilité. Il connoiſſoit les chaînes de la Hollande, la pauvreté de la Suede & du Danemarck, l'inexpérience des Ruſſes, l'indifférence de pluſieurs de ces puiſſances pour les intérêts de la France, la terreur que les forces de l'Angleterre avoient inſpirée à toutes, la défiance où elles étoient les unes des autres, & la crainte que chacune en particulier devoit avoir d'être opprimée avant d'être ſecourue.

L'Eſpagne étoit dans une poſition particuliere. Le feu qui dévoroit les colonies Françoiſes, & qui s'étendoit tous les jours, pouvoit aiſément gagner les ſiennes. Soit que cette couronne ne vît pas le danger qui la menaçoit, ſoit qu'elle ne le voulût pas voir, elle porta ſon in-

dolence ordinaire ſur ces grands événements. Enfin, elle changea de maître; & en changeant de maître elle changea de ſyſtême. Dom Carlos voulut travailler à éteindre l'incendie ; il arrivoit trop tard. Ses démarches furent reçues avec une fierté dédaigneuſe. M. Pitt, qui avoit mûrement peſé ce qu'il pouvoit, répondit à toutes les propoſitions qu'on lui faiſoit : *Je les écouterai, quand vous aurez emporté l'épée à la main la tour de Londres.* Ce ton pouvoit révolter, mais il impoſoit.

Telle étoit la ſituation des affaires, lorſque la cour de France crut devoir faire des ouvertures de paix à celle d'Angleterre. Dans l'une & l'autre cours, on craignoit les répugnances de M. Pitt, & l'on ne ſe trompoit pas. Il conſentit à ouvrir une négociation ; mais l'événement prouva, comme les vains politiques l'avoient prévu, que c'étoit ſans intention de la ſuivre. Ses vues étoient d'acquérir aſſez de preuves des engagements des deux branches de la maiſon de Bourbon contre la Grande-Bretagne, pour en convaincre ſa nation. Dès qu'il eut fait les découvertes dont il croyoit avoir beſoin, il rompit les conférences, & propoſa de déclarer la guerre à l'Eſ-

pagne. La ſupériorité des forces maritimes de l'Angleterre ſur celles des deux couronnes, & la certitude qu'elles ſeroient infiniment mieux dirigées, lui donnoient cette confiance.

Le ſyſtême de M. Pitt parut à de grands politiques le ſeul élevé, le ſeul même raiſonnable. Sa nation avoit contracté une ſi prodigieuſe maſſe de dettes, quelle ne pouvoit, ni s'en libérer, ni même en ſoutenir le poids, qu'en s'ouvrant de nouvelles ſources d'opulence. L'Europe, fatiguée des vexations que la Grande-Bretagne lui faiſoit éprouver, attendoit avec impatience l'occaſion de mettre ſon oppreſſeur dans l'impoſſibilité de les continuer. Il n'étoit pas poſſible que la maiſon de Bourbon ne conſervât un vif reſſentiment des outrages qu'elle avoit reçus, des pertes qu'elle avoit eſſuyées, & qu'elle ne préparât en ſecret, & qu'elle ne mûrit à loiſir une vengeance, dont elle pourroit s'aſſurer par une bonne combinaiſon de ſes forces. Toutes ces raiſons faiſoient que l'Angleterre, quoique commerçante, étoit forcée, pour ſe maintenir, de s'agrandir ſans ceſſe. Cette néceſſité cruelle ne fut pas ſentie par le conſeil de George III, auſſi vivement que M. Pitt le ſouhaitoit. L'eſ-

prit de modération lui parut une foibleſſe ou un aveuglement, peut-être une trahiſon; & il abandonna le ſoin des affaires, parce qu'il ne lui étoit pas permis d'être l'ennemi de l'Eſpagne.

Oſerons-nous haſarder une conjecture. Les miniſtres Anglois voyoient tous l'impoſſibilité d'éviter une nouvelle guerre; mais également fatigués & avilis par l'empire de M. Pitt, ils cherchoient à rétablir cet eſprit d'égalité qui eſt l'ame du gouvernement républicain. Le déſeſpoir de s'élever à la hauteur d'un homme ſi accrédité, ou de le faire deſcendre juſqu'à eux, les réunit pour le perdre. Les voies directes auroient tourné contr'eux; ils s'attacherent à des moyens plus adroits. On chercha à l'aigrir; ſon caractere ardent s'offroit à ce piege: il y tomba. Si M. Pitt quitta ſa place par humeur, il eſt blâmable de ne l'avoir pas étouffée ou maîtriſée. Si ce fut dans l'eſpérance de mettre ſes ennemis à ſes pieds, il montra qu'il avoit plus de connoiſſance des affaires que des hommes. Si, comme il l'a dit, il ſe retira, parce qu'il ne vouloit pas répondre des opérations qu'il n'étoit pas le maître de diriger, il eſt permis de croire qu'il tenoit plus à ſa gloire perſonnelle qu'aux

intérêts de ſon pays. Mais quelle que fût la cauſe de ſa retraite, il n'y a que la haine la plus aveugle, la plus injuſte, la plus violente, qui ait pu prononcer que la fortune lui avoit tenu lieu de vertus & de talents.

Quoi qu'il en ſoit, la premiere démarche du nouveau miniſtere fut dans les principes de M. Pitt, & une ſorte d'hommage qu'on fut forcé de lui rendre. Il fallut déclarer la guerre à l'Eſpagne; & les Indes occidentales furent le théatre de ces nouvelles hoſtilités. L'expérience du paſſé avoit dégoûté du continent de l'Amérique, & toutes les vues ſe tournerent vers Cuba. Une raiſon éclairée fit ſentir qu'en prenant cette iſle, on n'auroit pas à craindre la vengeance des autres colonies; on s'aſſureroit l'empire du golfe du Mexique; on couperoit toutes les reſſources à l'ennemi, principalement riche du produit de ſes douanes; on envahiroit tout le commerce du continent, dont les habitants aimeroient mieux livrer leur or au vainqueur de leur patrie, que de renoncer aux commodités qu'ils étoient accoutumés à voir arriver d'Europe; on réduiroit enfin la puiſſance qui auroit fait une ſi grande perte, à recevoir la loi qu'on voudroit lui impoſer.

D'après cette réflexion, une flotte compoſée de dix-neuf vaiſſeaux de ligne, de dix-huit frégates, d'environ cent cinquante bâtiments de tranſport, ayant à bord dix mille ſoldats qui devoient être joints par quatre mille hommes de l'Amérique ſeptentrionale, fut expédiée pour la Havane. On choiſit, pour ſe rendre devant cette place redoutable, l'ancien canal de Bahama, moins long, mais plus dangereux que le nouveau. Les obſtacles que préſentoit cette navigation peu connue & trop négligée, furent ſurmontés avec un ſuccès digne de réputation de l'amiral Pokok. Il arriva, le 6 juillet 1762, à ſa deſtination; & le débarquement ſe fit ſans oppoſition, ſix lieues à l'eſt des ouvrages effrayants qu'il falloit réduire.

Les opérations de terre ne furent pas auſſi-bien conduites que celles de mer. Si Albemarle qui commandoit l'armée, eût eu les talents qu'exigeoit la commiſſion dont il étoit chargé, il auroit commencé par attaquer la ville. La ſimple muraille ſeche qui la couvroit ne pouvoit pas réſiſter vingt-quatre heures. On peut conjecturer que les généraux, les conſeils, la régence, que ces ſuccès faciles mettoient dans ſes mains, auroient décidé la capi-

tulation du Moro. A tout événement, il privoit cette citadelle de tous les ſecours, de tous les rafraîchiſſements qu'elle reçut de la ville durant le ſiege ; & il s'aſſuroit les plus grands moyens pour la réduire en fort peu de temps.

Le parti qu'il prit de débuter par l'attaque du Moro, l'expoſoit à de grands malheurs. L'eau qui ſe trouvoit à ſa portée étoit mal-ſaine, & il ſe vit réduit à en envoyer chercher à trois lieues de ſon camp. Comme les chaloupes chargées de cet approviſionnement pouvoient être inquiétées, il fallut porter, pour les ſoutenir, un corps de quinze cents hommes ſur la hauteur d'Aroſtigny, à un quart de lieue de la ville. Ces troupes abſolument détachées de l'armée, & que l'on ne pouvoit ni retirer ni ſoutenir que par mer, étoient continuellement expoſées à être détruites.

Albemarle pouvant juger du caractere de l'ennemi par la tranquillité dont on laiſſoit jouir le corps poſté à Aroſtigny, auroit dû placer un autre corps ſur le grand chemin de la ville. Par ce moyen il l'eût comme inveſtie, très-certainement affamée, empêché tout tranſport d'effets dans les terres, & communiqué avec Aroſtigny moins dangereuſement, que

que par les détachements qu'il étoit continuellement obligé de faire pour ſoutenir ce corps avancé.

Le ſiege du Moro fut fait ſans tranchée. Le ſoldat cheminoit vers le foſſé, n'étant couvert que par des barriques de cailloutages, qui furent à la fin remplacées par des ſacs de coton, qu'on tira de quelques bâtiments marchands qui venoient de la Jamaïque. Ce défaut de précaution coûta la vie à un grand nombre d'hommes, précieux par-tout, ineſtimables dans un climat où les maladies & les fatigues en font une conſommation prodigieuſe.

Le général Anglois ayant perdu la plus grande partie de ſon armée, & ſe voyant obligé, faute de forces, de ſe rembarquer dans peu de jours, réſolut de tenter l'aſſaut; mais il falloit paſſer un large & profond foſſé taillé dans le roc; & il n'avoit rien préparé pour le combler.

Si les fautes des Anglois furent énormes, celles des Eſpagnols le furent encore davantage. Avertis depuis plus d'un mois que la guerre étoit commencée entre les deux nations, ils n'étoient pas ſortis de leur léthargie. L'ennemi paroiſſoit à la côte; & il n'y avoit pas une

balle de calibre, pas une cartouche faite, pas un canon ni même un fuſil en état.

Le grand nombre de généraux de terre & de mer qui ſe trouvoit à la Havane, mit, durant les premiers jours du ſiege, une incertitude dans les conſeils qui ne pouvoit pas manquer d'être favorable aux aſſaillants.

Trois vaiſſeaux de guerre furent coulés à fond, pour fermer l'entrée du port que l'ennemi ne pouvoit pas forcer. On gâta la paſſe par cette manœuvre, & on perdit inutilement trois grands bâtiments.

Il étoit dans les regles de la prudence la plus ordinaire, de faire appareiller douze vaiſſeaux de guerre, qui étoient à la Havane, qui n'étoient d'aucune utilité pour la défenſe de la place, & qu'il étoit important de ſauver. On ne le fit pas. On n'eut pas même la précaution de les brûler, lorſqu'il n'y avoit plus que ce moyen d'empêcher qu'ils ne tombaſſent dans les mains de l'ennemi.

La deſtruction du corps Anglois placé à Aroſtigny, où il ne pouvoit être ſecouru, étoit très-facile. Ce ſuccès auroit gêné les aſſiégeants dans leur approviſionnement d'eau, leur auroit coûté du

monde, leur auroit donné de la crainte, auroit retardé leurs opérations, auroit enfin inſpiré de la confiance aux troupes Eſpagnoles. Bien-loin de tenter une choſe ſi aiſée, on n'attaqua pas, même en plaine, un ſeul de leurs détachements tout compoſés d'infanterie, quoiqu'on eut à leur oppoſer un régiment de dragons & beaucoup de milices à cheval.

La communication de la ville avec l'intérieur du pays fut preſque toujours libre; & cependant il ne tomba dans l'eſprit d'aucun de ceux qui avoient part à l'adminiſtration, de faire paſſer le tréſor du prince dans les terres, pour le ſouſtraire à l'ennemi.

La derniere négligence mit le comble à toutes les autres. On avoit laiſſé, au milieu du foſſé, un bloc de rocher pointu & iſolé. Les Anglois mirent deſſus des planches tremblantes, qui appuyoient d'une part à la breche, & de l'autre à la contreſcarpe. Un ſergent & quinze hommes y paſſerent à une heure après midi. Ils s'accroupirent dans des pierres éboulées. Une compagnie de grenadiers & quelques autres ſoldats les ſuivirent. Lorſqu'ils ſe virent à peu près cent, au bout d'une heure, ils monterent ſur la breche, aſſurés de n'être pas découverts;

& ils n'y trouverent perſonne pour la défendre. Il eſt vrai que Valaſco, averti de ce qui s'y paſſoit, accourut pour ſauver la place; mais il fut tué en arrivant, & ſa mort troublant l'eſprit des troupes qui le ſuivoient, elles ſe rendirent à une poignée de monde. L'oubli de mettre une ſentinelle pour obſerver les mouvements d'un ennemi logé ſur le foſſé, décida de ce grand événement. Quelques jours après, on capitula pour la ville, pour toutes les places de la colonie, pour l'iſle entiere. Indépendamment de l'importance de cette conquête en elle-même, le vainqueur trouva dans la Havane pour environ quarante-cinq millions d'argent ou d'autres effets précieux, qui le dédommagerent amplement des frais de ſon expédition.

CHAPITRE XV.

Avantages que la paix procure à l'Angleterre dans les iſles.

LA perte de Cuba, ce pivot de la grandeur Eſpagnole dans le nouveau monde, rendoit la paix auſſi néceſſaire à la cour de Madrid, qu'elle pouvoit l'être à celle de Verſailles, dont les malheurs étoient portés au dernier période. Les miniſtres qui gouvernoient alors l'Angleterre, conſentoient à l'accorder; mais les conditions paroiſſoient difficiles à régler. La Grande-Bretagne avoit eu des ſuccès prodigieux dans le nord & le midi de l'Amérique. Quelle que fût ſon ambition, elle ne pouvoit ſe flatter de tout retenir. On ſoupçonnoit avec fondement qu'elle abandonneroit ſes conquêtes ſeptentrionales qui ne lui donnoient que des eſpérances éloignées, médiocres, incertaines; & qu'elle s'en tiendroit aux riches colonies, aux colonies à ſucre, qui venoient de tomber entre ſes mains, comme la ſituation de ſes finances paroiſſoit

l'exiger. L'augmentation de ſes douanes qui étoit une ſuite de ce ſyſtême, devenoit la meilleure caiſſe d'amortiſſement qu'on pût imaginer; & elle devoit être d'autant plus agréable pour la nation, qu'elle auroit été formée aux dépens de la France. Cet avantage eût été ſuivi de trois autres fort conſidérables. Le premier de dépouiller une puiſſance rivale, & redoutable malgré ſes fautes, de la plus riche branche de ſon commerce. Le ſecond de la conſumer à la défenſe du Canada, colonie ruineuſe par ſa ſituation, pour une nation accoutumée à négliger ſa marine. Le troiſieme de tenir dans une dépendance plus étroite & plus aſſurée de la métropole, la nouvelle Angleterre qui auroit toujours eu beſoin d'appui, contre un voiſin inquiet, actif & guerrier.

Mais quand le conſeil de George III auroit cru devoir rendre à ſes ennemis un mauvais pays du continent, & garder des iſles opulentes, il n'auroit peut-être oſé ſuivre un plan ſi judicieux. Dans les autres gouvernements, les fautes des miniſtres ne ſont que leurs fautes, ou celles des rois qui les en puniſſent. En Angleterre, les fautes du gouvernement ſont preſque toujours celles de la nation, qui

veut qu'on ſuive ſes volontés, ne fuſſent-elles que ſes caprices.

Le peuple Anglois, qui s'eſt plaint des conditions de la derniere paix, lorſqu'on lui a fait voir le vuide des avantages qu'il croyoit en avoir retirés, les avoit, en quelque façon, dictées par le ſujet de ſes murmures, ſoit avant, ſoit durant la guerre. Les Canadiens avoient fait quelques ravages, & les ſauvages beaucoup d'actes de férocité dans les colonies Angloiſes. Les paiſibles cultivateurs qui les habitent, conſternés des maux qu'ils ſouffroient, plus encore de ceux qu'ils craignoient, avoient fait retentir leurs cris juſqu'en Europe. Leurs correſpondants, intéreſſés à leur procurer des ſecours prompts & conſidérables, avoient exagéré leurs plaintes. Les écrivains, qui ſaiſiſſent avidement tout ce qui peut rendre les François odieux, n'avoient ceſſé de les accabler d'invectives. Le peuple, échauffé par le bruit des ſpectacles effrayants qu'on offroit ſans ceſſe à ſon imagination, deſiroit de voir finir ces barbaries.

D'un autre côté, les habitants des colonies à ſucre, contents de faire leur commerce & une partie de celui des ennemis, étoient fort tranquilles. Loin de

deſirer la conquête des établiſſements de leurs voiſins, ils la craignoient, parce qu'ils la regardoient, quoique avantageuſe à la nation, comme la ruine de leurs propres affaires. Les terres des François ont tant de ſupériorité ſur celles des Anglois, qu'il étoit impoſſible de ſoutenir la concurrence. Leurs aſſociés penſoient comme eux, & imitoient leur modération.

Il réſulta, d'une conduite ſi oppoſée, que la nation, indifférente pour les colonies à ſucre, deſira vivement l'acquiſition de ce qui lui manquoit dans l'Amérique ſeptentrionale. Les miniſtres, qui en Angleterre ne peuvent ſe ſoutenir contre le peuple, ou qui du moins ne luttent pas long temps avec ſuccès contre ſa haine, tournerent toutes leurs vues de ce côté-là, & trouverent la France & l'Eſpagne diſpoſées à adopter ce ſyſtême. Les cours de Madrid & de Verſailles céderent à celle de Londres tout ce qu'elles avoient poſſédé depuis la riviere Saint-Laurent, juſqu'au fleuve Miſſiſſipi. La France abandonna, de plus, la Grenade & Tabago; elle conſentit auſſi que les Anglois gardaſſent les iſles réputées neutres de Saint-Vincent & de la Dominique, pourvu qu'elle pût, de ſon côté, s'approprier

Sainte-Lucie. A ces conditions, le vainqueur reſtitua aux deux couronnes alliées toutes les conquêtes qu'il avoit faites ſur elles en Amérique.

Dès ce moment il perdit une occaſion qui ne reviendra peut-être jamais, celle de s'emparer des portes & des ſources de toutes les richeſſes du nouveau monde. Il tenoit le Mexique par le golfe dont il avoit ſeul l'entrée. Un ſi beau continent tomboit de lui-même entre ſes mains. On pouvoit l'attirer, ou par les offres d'une dépendance plus douce, ou par l'image & l'eſpérance de la liberté; inviter les Eſpagnols à ſecouer le joug d'une métropole qui n'avoit des armes que pour opprimer ſes colonies, & non pour les défendre, ou tenter les Indiens de briſer les fers d'une nation tyrannique. Peut-être l'Amérique entiere eût changé de face; & les Anglois, plus libres & plus juſtes que les autres peuples monarchiſtes, ne pouvoient que gagner à venger le genre humain de l'oppreſſion du nouveau monde, & à faire ceſſer les préjudices qu'elle cauſe à l'Europe en particulier.

Tous les ſujets qui ſont la victime de nos gouvernements, durs, exacteurs, violents & fourbes; toutes les familles

ruinées par la levée des ſoldats, par le dégât des armées, par les emprunts de la guerre, par les infidélités de la paix; tous les hommes nés pour vivre & penſer en hommes, au lieu d'obéir & ſervir en brutes; une multitude d'ouvriers ſans travail, de cultivateurs ſans terre, d'hommes éclairés ſans emploi, des milliers de malheureux auroient volé dans ces régions qui ne demandent que des habitants juſtes & policés, pour les rendre heureux. On y auroit ſur-tout appellé de ces payſans du nord, eſclaves de la nobleſſe qui ne fait que les fouler; de ces Ruſſes qu'on emploie comme le fer à mutiler le genre humain, au lieu de bêcher & féconder la terre. Il en auroit péri ſans doute un grand nombre dans ces tranſmigrations, par de vaſtes mers, en des climats nouveaux; mais c'eût été, ſans comparaiſon, un moindre fléau que celui d'une tyrannie lente & raffinée, qui ſacrifie tant de peuples à ſi peu d'hommes. Enfin, les Anglois ſeroient bien plus glorieuſement occupés à ſoutenir & favoriſer une ſi heureuſe révolution, qu'à ſe tourmenter eux-mêmes pour une liberté que tous les rois leur envient & tâchent de ſaper au dedans & au dehors.

O ſouhait vainement juſte & humain, qui ne laiſſe que des regrets à l'ame qui l'a formé ! Faut-il que les ſoupirs de l'homme vertueux pour la proſpérité du monde, périſſent, tandis que ceux de l'ambitieux, de l'inſenſé ſont ſi ſouvent exaucés ou ſecondés par la fatalité ?

Quand la guerre a fait tant de mal, que ne parcourt-elle toute la carriere des calamités, pour arriver enfin aux limites du bien ? Mais qu'a produit le dernier embraſement, l'un de ceux qui aient le plus affligé l'eſpece humaine ? Il a ravagé les quatre parties du monde ; il a coûté à l'Europe ſeule plus d'un million de ſes habitants. Les hommes qui n'en furent pas les victimes gémiſſent, & leur poſtérité gémira long-temps ſous le poids des impôts énormes dont il fut la ſource. La nation, que la victoire ſuivit par-tout, voit encore ſaigner les bleſſures dont elle acheta ſes triomphes. Sa dette publique, qui, au commencement des troubles, ne paſſoit pas 1, 617, 087, 060 livres, s'élevoit, à la concluſion de la paix, à 3, 330, 000, 000 l. pour leſquelles il lui falloit payer un intérêt de 111, 577, 490 livres.

Mais c'eſt aſſez parler de guerre. Il eſt temps de voir par quels moyens les na-

tions, qui ſe ſont partagé le grand archipel de l'Amérique, ſource de tant de querelles, de négociations & de réflexions, ſont parvenues à l'élever à un degré d'opulence, qu'on peut regarder, ſans exagération, comme le premier mobile des grands événements qui agitent aujourd'hui le globe.

Fin du dixieme Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des établiſſements & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE ONZIEME.

Les Européens vont acheter en Afrique des cultivateurs pour les Antilles. Maniere dont ſe fait ce commerce. Productions dues aux travaux des eſclaves.

QUELQUES vagabonds inquiets, la plupart flétris par les loix, ou ruinés par leurs débauches, imaginent, dans leur

déſeſpoir, d'attaquer des vaiſſeaux Eſpagnols ou Portugais, richement chargés des dépouilles du nouveau monde. Des iſles ſauvages, qui, par leur ſituation, aſſurent le ſuccès de ces pirateries, ſervent de repaire à ces brigands, & deviennent bientôt leur patrie. Accoutumés au meurtre, ils méditent la deſtruction du peuple ſimple & confiant, qui les avoit accueillis avec humanité; & les nations policées, dont les flibuſtiers étoient le rebut, adoptent, ſans balancer, ce projet exécrable : il eſt exécuté. Mais il s'agiſſoit de rendre utiles tant de crimes. L'or & l'argent, qu'on n'avoit pas encore ceſſé de regarder comme les ſeules productions précieuſes qu'on pût tirer de l'Amérique, n'avoient jamais exiſté dans pluſieurs de ces acquiſitions, ou n'y exiſtoient plus en aſſez grande abondance, pour qu'il y eût de l'avantage à les extraire. Quelques ſpéculateurs, moins aveuglés par les préjugés, que la multitude, penſerent qu'un ſol & un climat ſi différents des nôtres pourroient nous fournir des denrées qui manquoient à notre bonheur, ou que nous étions obligés de payer trop cher; & ils propoſerent d'y en établir la culture. Des obſtacles, en apparence invincibles, s'oppo-

ſoient à l'exécution de ce plan. Les anciens habitants du pays n'étoient plus ; & , quand ils n'auroient pas été exterminés, la foibleſſe de leur tempérament, l'habitude du repos, une averſion inſurmontable pour le travail n'euſſent guere permis d'en faire des inſtruments propres à ſervir l'avidité de leurs oppreſſeurs. Ces barbares eux-mêmes, nés dans un climat tempéré, ne pouvoient ſoutenir les travaux pénibles d'un défrichement ſous un ciel brûlant & mal-ſain. L'intérêt, fertile en expédients, imagina d'aller demander des cultivateurs à l'Afrique, qui a toujours été dans l'uſage vil & inhumain de vendre ſes habitants..

CHAPITRE XVI.

Les Européens vont chercher en Afrique des cultivateurs.

L'AFRIQUE eſt une région immenſe qui ne tient à l'Aſie que par une langue de terre de vingt lieues, qu'on nomme l'iſthme de Suez; lien phyſique & barriere politique, que la mer doit rompre tôt ou tard, par cette pente qu'elle a de faire des golfes & des détroits à l'orient. Cette preſqu'iſle, coupée par l'équateur en deux parties inégales, forme un triangle irrégulier, dont un des côtés regarde l'orient, l'autre le nord, & le troiſieme l'occident.

CHAPITRE XVII.

Notions ſur la côte orientale de l'Afrique.

LE côté oriental, qui s'étend depuis Suez, juſqu'auprès du cap de Bonne-Eſpérance, eſt baigné par la mer Rouge & par l'Océan. L'intérieur du pays eſt peu connu ; & ce qu'on en ſait ne peut intéreſſer, ni l'avidité du négociant, ni la curioſité du voyageur, ni l'humanité du philoſophe. Les miſſionnaires mêmes, qui avoient fait quelques progrès dans ces contrées, ſur-tout dans l'Abiſſinie, rebutés par les traitements qu'ils éprouvoient, ont abandonné ces peuples à leur légéreté & à leur perfidie. Les côtes ne ſont le plus ſouvent que des rochers affreux, un amas de ſable brûlant & aride. Celles qui ſont ſuſceptibles de quelque culture, ſont partagées entre les naturels du pays, les Arabes, les Portugais & les Hollandois. Leur commerce, qui ne conſiſte qu'en un peu d'ivoire ou d'or, & en quelques eſclaves, eſt lié avec celui des Indes orientales.

CHAPITRE XVIII.

Notions ſur la côte ſeptentrionale de l'Afrique.

LE côté ſeptentrional, qui va depuis l'iſthme de Suez juſqu'au détroit de Gibraltar, eſt borné par la Méditerranée. Il a neuf cents lieues de côtes occupées par l'Egypte, & par le pays connu depuis pluſieurs ſiecles ſous le nom de Barbarie.

L'Egypte, qui fut le berceau des arts, des ſciences, du commerce, du gouvernement, n'a rien conſervé qui rappelle à l'eſprit des ſavants le ſouvenir de ſa grandeur paſſée. Courbée ſous le joug du deſpotiſme, que l'ignorance & la ſuperſtition des Turcs lui ont impoſé, elle ne paroît avoir quelque communication avec les nations étrangeres par les ports de Damiete & d'Alexandrie, que pour les rendre témoins de ſa décadence entiere.

La deſtinée de l'ancienne Lybie, habitée aujourd'hui par les Barbareſques,

n'eſt pas moins étrange. Rien n'eſt plus ténébreux que les premiers âges de cette immenſe contrée. Le chaos commence à ſe débrouiller à l'arrivée des Carthaginois. Ces négociants, d'origine Phénicienne, bâtiſſent, cent trente-ſept ans avant la fondation de Rome, une ville, dont le territoire, d'abord très-borné, s'étend, avec le temps, à tout le pays connu de nos jours ſous le nom de royaume de Tunis, & plus loin enſuite. L'Eſpagne, la plupart des iſles de la Méditerranée, tombe ſous ſa domination. Beaucoup d'autres états paroiſſoient devoir encore groſſir la maſſe de cette puiſſance énorme, lorſque ſon ambition ſe heurta contre celle des Romains. A l'époque de ce terrible choc, il s'établit entre les deux nations une guerre ſi acharnée & ſi furieuſe, qu'il fut aiſé de voir qu'elle ne finiroit que par la deſtruction de l'une ou de l'autre. Celle qui étoit dans la force de ſes mœurs républicaines & patriotiques, prit, après les combats les plus ſavants & les plus opiniâtres, une ſupériorité décidée ſur celle qui étoit corrompue par ſes richeſſes. Le peuple commerçant devint l'eſclave du peuple guerrier.

Le vainqueur reſta en poſſeſſion de ſa

conquête, jusque vers le milieu du cinquieme siecle. Les Vandales, poussés par leur premiere impétuosité au delà de l'Espagne dont ils s'étoient emparés, passerent les colonnes d'Hercule, & se répandirent dans la Lybie comme un torrent. Sans doute ces barbares y auroient maintenu les avantages de leur irruption, s'ils eussent conservé l'esprit militaire que leur roi Genserie leur avoit donné. Mais cet esprit s'anéantit avec ce barbare, qui avoit du génie; la discipline se relâcha, & alors s'écroula le gouvernement qui ne portoit que sur cette base. Belisaire surprit ces peuples dans cette confusion, les extermina, & rétablit l'empire dans ses anciens droits; mais ce ne fut que pour un moment. Les grands hommes, qui peuvent former & mûrir une nation naissante, ne sauroient rajeunir une nation vieillie & tombée.

Dans le septieme siecle, les Sarrasins, redoutables par leurs institutions & par leurs succès, armés du glaive & de l'alcoran, obligerent les Romains, affoiblis par leurs divisions, à repasser les mers, & grossirent de l'Afrique septentrionale, la vaste domination que Mahomet venoit de fonder avec tant de gloire. Les lieutenants du calife arracherent dans la

ſuite ces riches dépouilles à leur maître : ils érigerent en états indépendants les provinces commiſes à leur vigilance.

Cet ordre de choſes ſubſiſtoit au commencement du ſeizieme ſiecle, lorſque les mahométans d'Alger, qui craignoient de tomber ſous le joug de l'Eſpagne, appellerent les Turcs à leur ſecours. La Porte leur envoya Barberouſſe, qui, après avoir commencé par les défendre, finit par les aſſervir. Les bachas qui lui ſuccéderent ; ceux qui gouvernoient Tunis & Tripoli, villes également ſubjuguées & opprimées, exercerent une tyrannie, heureuſement aſſez cruelle pour devoir expirer dans ſes excès. On s'en délivra par la violence qui la ſoutenoit, &, ce qui mérite peut être d'être remarqué, le même gouvernement fut adopté par les trois états : c'eſt une eſpece d'ariſtocratie. Le chef, qui ſous le nom de dey conduit la république, eſt choiſi par la milice qui eſt toujours Turque, & qui compoſe ſeule la nobleſſe du pays. Il eſt rare que ces élections ſe faſſent entre des ſoldats ſans effuſion de ſang ; & il eſt ordinaire qu'un homme élu dans le carnage ſoit maſſacré dans la ſuite par des gens inquiets qui veulent s'emparer de ſa place, ou la vendre pour

s'avancer. L'empire de Maroc, qui a englouti ſucceſſivement les royaumes de Fez, de Tafilet & de Sus, parce qu'il eſt héréditaire dans une famille nationale, eſt cependant ſujet aux mêmes révolutions. L'eſprit atroce des ſouverains & des peuples eſt la ſource de cette inſtabilité.

L'intérieur de la Barbarie eſt rempli d'Arabes, qui ſont, ce que devoient être les hommes des premiers âges, paſteurs errants & ſans domicile. Des uſages choquants pour notre délicateſſe efféminée, n'ont pour eux rien que de noble ou de ſimple, comme la nature qui les leur dicte. Lorſque les plus conſidérables de ces Arabes veulent recevoir un étranger avec diſtinction, ils vont chercher eux-mêmes le meilleur agneau de leur bergerie, l'égorgent de leurs propres mains, &, comme les patriarches de Moïſe ou les héros d'Homere, ils le coupent par morceaux, tandis que leurs femmes s'occupent des autres préparatifs du feſtin. Les enfants des perſonnes les plus qualifiées, ceux même des ſcheiks & des émirs, gardent les troupeaux de leur famille : les garçons & les filles n'ont pas d'autre occupation dans leur jeuneſſe.

Ces heureuſes mœurs ne ſont pas celles des peuples qui habitent les côtes & les villes. Une égale averſion pour les travaux champêtres & pour les arts ſédentaires, en a fait des pirates. D'abord ils ſe contentoient de ravager les plaines vaſtes & fécondes de l'Eſpagne. Ils ſurprenoient dans leur lit les habitants pareſſeux des riches campages de Valence, de Grenade, d'Andalouſie, & les emmenoient eſclaves. Dédaignant dans la ſuite le butin qu'ils faiſoient ſur des terres qu'ils avoient autrefois cultivées, ils conſtruiſirent de gros vaiſſeaux, & inſulterent le pavillon de toutes les nations. Cette marine, qui s'eſt élevée ſucceſſivement juſqu'à former de petites eſcadres, s'accroît tous les ans par l'avidité d'un grand nombre de chrétiens qui fourniſſent aux Barbareſques les matériaux de leurs armements, qui s'intéreſſent dans leurs courſes, qui oſent même quelquefois diriger leurs opérations. Ces pirates ont réduit les plus grandes puiſſances de l'Europe à la honte de leur faire des préſents annuels, qui, ſous quelque nom qu'on les déguiſe, ſont un vrai tribut. On les a quelquefois punis & humiliés, mais on n'a pas arrêté leurs brigandages.

Charles-Quint, qui, toujours occupé à troubler le ſiecle où il vécut, ſavoit cependant quelquefois, par cette prévoyance qui rachete les défauts d'un eſprit inquiet, pénétrer dans l'avenir, entrevit ce que les Barbareſques pourroient un jour devenir. Dédaignant d'entrer dans aucune eſpece de négociation avec eux, il forma le généreux projet de les détruire. La rivalité de François I le fit échouer, & l'hiſtoire ne peut louer aucun prince d'avoir repris depuis l'idée d'une entrepriſe ſi glorieuſe. L'exécution en ſeroit pourtant facile.

Les peuples qui habitent la Barbarie gémiſſent ſous un joug qu'ils ſont impatients de rompre. Le tyran de Maroc ſe joue inſolemment de la liberté, de la vie de ſes ſujets. Ce deſpote, bourreau dans toute la rigueur du terme, expoſe tous les jours, aux murs de ſon palais ou de ſa capitale, les têtes innocentes ou criminelles abattues de ſa propre main. Alger, Tunis, Tripoli, quoiqu'à l'abri d'une ſemblable férocité, ne laiſſent pas de traîner des chaînes très-peſantes. Eſclaves de quinze ou vingt mille Turcs ramaſſés dans les boues de l'empire Ottoman, ils ſont, de cent manieres différentes, les victimes de cette audacieuſe ſoldateſque.

ſoldateſque. Une autorité qui porte ſur une baſe auſſi mouvante, ne peut avoir jeté des racines bien profondes, & rien ne ſeroit plus aiſé que de la renverſer.

Nul ſecours étranger ne retarderoit d'un inſtant ſa chûte. La ſeule puiſſance qu'on pourroit ſoupçonner d'en deſirer la conſervation, l'empire Ottoman, n'eſt pas aſſez content du vain titre de protecteur qu'on lui accorde, pour y prendre un vif intérêt. Il lui ſeroit inutilement inſpiré, par les déférences que les circonſtances arracheroient vraiſemblablement à ces brigands. Ce deſir ne donneroit point de forces. Depuis deux ſiecles, la Porte n'a point de marine, & ſa milice ſe précipite vers le même anéantiſſement.

Mais à quel peuple eſt-il réſervé de briſer les fers que l'Afrique nous forge lentement, & d'arracher ces épouvantails qui glacent d'effroi nos navigateurs? Aucune nation ne peut le tenter ſeule, &, ſi elle l'oſoit, peut-être la jalouſie de toutes les autres y mettroit-elle des obſtacles ſecrets. Ce doit donc être l'ouvrage d'une ligue univerſelle. Il faut que toutes les puiſſances maritimes concourent à l'exécution d'un deſſein qui les

intéreſſe toutes également. Ces états, que tout invite à s'allier, à s'aimer, à ſe défendre, doivent être fatigués des malheurs qu'ils ſe cauſent réciproquement. Qu'après s'être ſi ſouvent unis pour leur deſtruction mutuelle, ils prennent les armes pour leur conſervation. La guerre aura été, du moins une fois, utile & juſte.

On oſe préſumer qu'elle ne ſeroit pas longue, ſi elle étoit conduite avec l'intelligence & l'harmonie convenables. Chaque membre de la confédération, attaquant, dans le même temps, l'ennemi qu'il auroit à réduire, n'éprouveroit qu'une foible réſiſtance. Qui ſait même s'il en trouveroit aucune. Les Barbareſques, mis tout-à-coup hors d'état de défenſe, abandonneroient ſans doute à leur fatale deſtinée, des maîtres & des gouvernements dont ils n'ont encore ſenti que l'oppreſſion. Peut-être la plus noble, la plus grande des entrepriſes, coûteroit-elle moins de ſang & de tréſors à l'Europe, que la moindre des querelles dont elle eſt continuellement déchirée.

On ne fera pas aux politiques, qui formeroient ce plan, l'injure de ſoupçonner qu'ils borneroient leur ambition à com-

bler des rades, à démolir des forts, à ravager des côtes. Des idées ſi étroites ſeroient trop au deſſous des progrès de la raiſon humaine. Les pays ſubjugués reſteroient aux conquérants, & chacun des alliés auroit des poſſeſſions proportionnées aux moyens qu'il auroit fournis à la cauſe commune. Ces conquêtes deviendroient d'autant plus ſûres, que le bonheur des vaincus en devroit être la ſuite. Ce peuple de pirates, ces monſtres de la mer ſeroient changés en hommes par de bonnes loix & des exemples d'humanité. Elevés inſenſiblement juſqu'à nous par la communication de nos lumieres, ils abjureroient, avec le temps, un fanatiſme que l'ignorance & la miſere ont nourri dans leurs ames; ils ſe ſouviendroient toujours avec attendriſſement de l'époque mémorable qui nous auroit amenés ſur leurs rivages.

On ne les verroit plus laiſſer en friche une terre autrefois ſi fertile. Des grains & des fruits variés couvriroient cette plage immenſe. Ces productions ſeroient échangées contre les ouvrages de notre induſtrie & de nos manufactures. Les négociants d'Europe, établis en Afrique, deviendroient les agents de ce commerce, réciproquement utile aux deux con-

trées. Une communication ſi naturelle entre des côtes qui ſe regardent, entre des peuples qui ſe rencontrent néceſſairement, reculeroit, pour ainſi dire, les barrieres du monde. Ce nouveau genre de conquête, qui s'offre à nos premiers regards, deviendroit un dédommagement précieux de celles qui depuis tant de ſiecles font le malheur de l'humanité.

Le plus grand obſtable à une révolution ſi intéreſſante, a toujours été la jalouſie des grandes puiſſances maritimes, qui ſe ſont opiniâtrément refuſées aux moyens de rétablir ſur nos mers la tranquillité. L'eſpérance d'arrêter l'induſtrie de toute nation qui n'a pas de forces, leur a fait habituellement deſirer, favoriſer même les entrepriſes des Barbareſques. C'eſt une atrocité dont elles ſe feroient épargné l'ignominie, ſi leurs lumieres avoient égalé leur avidité. Sans doute que toutes les nations profiteroient de cet heureux changement; mais les fruits les plus abondants ſeroient infailliblement pour les états maritimes, dans les proportions de leur pouvoir. Leur ſituation, la ſûreté de leur navigation, l'abondance de leurs capitaux, cent autres moyens leur aſſureroient cette ſupé-

riorité. Ils ſe plaignent tous les jours des entraves que l'envie nationale, la manie des interdictions & des prohibitions, les petites ſpéculations de négoce excluſif, ne ceſſent de mettre à leur activité. Les peuples deviennent par degrés auſſi étrangers les uns aux autres, qu'ils l'étoient dans des temps barbares. Le vuide que forme néceſſairement ce défaut de communication ſeroit rempli, ſi l'on réduiſoit l'Afrique à avoir des beſoins & des reſſources pour les ſatisfaire. Le commerce verroit alors une nouvelle carriere ouverte à ſon ambition.

Cependant, ſi la réduction & le déſarmement des Barbareſques ne doivent pas être une ſource de bonheur pour eux comme pour nous; ſi nous ne voulons pas les traiter en freres; ſi nous n'aſpirons pas à les rendre nos amis; ſi nous devons entretenir & perpétuer chez eux l'eſclavege & la pauvreté; ſi le fanatiſme peut encore renouveller ces odieuſes croiſades, que la philoſophie a vouées trop tard à l'indignation de tous les ſiecles; ſi l'Afrique enfin alloit devenir le théatre de notre barbarie, comme l'Aſie & l'Amérique l'ont été, le ſont encore: tombe dans un éternel oubli, le projet que l'humanité vient de nous dicter ici, pour le bien de

nos ſemblables ! Reſtons dans nos ports. Il eſt indifférent que ce ſoient les chrétiens ou les muſulmans qui ſouffrent. Il n'y a que l'homme qui ſoit digne d'intéreſſer l'homme.

Eſpere-t-on accoutumer les Africains au commerce, par les voies lentes & douces des traités qu'il faut renouveller ſouvent, quand on eſt obligé de les acheter chaque fois? Pour être aſſuré du contraire, il ſuffit de jeter un coup d'œil ſur la ſituation actuelle des Européens avec ces peuples.

Les François n'ont jamais négocié avec Maroc, avec lequel ils ont toujours été dans un état de guerre ; & les Anglois, les Hollandois, les Suédois, rebutés par des avanies multipliées, ne s'y montrent que par intervalle. Preſque toutes les affaires ſont entre les mains du Danemarck, qui les a remiſes à une compagnie formée par cinq cents actions de cinq cents écus chacune. Sa création eſt de 1755, & ſa durée doit être de quarante ans. Elle porte des draps d'Angleterre, des étoffes d'argent & de ſoie, quelques toiles, des planches, du fer, du goudron, du ſoufre ; & elle tire du cuivre, des gommes, des laines, de la cire & des cuirs. C'eſt à Salé, à Té-

tuan, à Mogador, à Safy, à Sainte-Croix que ſe font ces échanges. On jugera de l'étendue de ce commerce par le produit des douanes qui eſt affermé 255, 000 livres.

Celui d'Alger eſt moins conſidérable. Les Anglois, les François, & les Juifs de Livourne, le font en concurrence. Les deux premieres nations envoient par leurs vaiſſeaux, & la derniere ſous pavillon neutre, des draps, des épiceries, du papier, des clincailleries, du café, du ſucre, des toiles, de l'alun, de l'indigo, de la cochenille; & reçoivent en paiement des laines, de la cire, des plumes, des cuirs, des huiles, pluſieurs marchandiſes provenant des priſes. Les rétours, quoique d'un quart plus forts que les expéditions, ne paſſent pas annuellement un million de livres. La moitié eſt pour la France, & ſes rivaux ſe partagent à peu près le reſte.

Indépendamment de ce commerce qui appartient tout entier à la capitale, il ſe fait quelques affaires à la Calle, à Bonne & à Collou, trois autres ports de la république. On auroit vu ce commerce s'étendre & s'améliorer, s'il n'avoit pas été ſoumis au monopole, & à un monopole étranger. D'anciennes ſtipulations qui

ont été assez communément observées, ont livré cette vaste côte à une compagnie exclusive établie à Marseille. Ses fonds sont de douze cens mille francs ; & son commerce annuel, qui peut monter à huit au neuf cens mille, occupe trente ou quarante bâtiments. Elle fait ses achats de grains, de laine, de corail & de cuirs, avec de l'argent.

Tunis peut recevoir pour deux millions de marchandises étrangeres, & vendre des siennes pour deux millions cinq cens mille livres. Les François entrent pour les deux tiers dans ces opérations, & les Toscans pour le reste. La base en est à peu près la même que celle de toutes les combinaisons qui se font dans tous les autres états Barbaresque.

Les affaires qui se traitent à Tripoli sont les plus bornées. Le pays est si misérable, qu'on n'y peut porter que quelques clincailleries de peu de valeur. Ce qu'on en tire de laine, de séné, de cendres, de cire & de légumes, n'est d'aucune considération. Mais si cette côte n'est guere profitable au commerce, par le peu qu'elle y fournit, & si elle lui est nuisible par les pirateries dont elle l'infeste, la côte occidentale de l'Afrique dédommage de ces pertes par l'utilité dont elle est aux colonies d'Amérique.

CHAPITRE XIX.

Climat de la côte occidentale de l'Afrique, connue ſous le nom de Guinée.

LA côte de cette contrée immenſe s'étend depuis le détroit de Gibraltar juſqu'au cap de Bonne-Eſpérance. Tous les habitants en ſont noirs. On a recherché la cauſe de cette couleur, & cette recherche a fait éclore bien des ſyſtêmes. La théologie, qui s'eſt emparée de l'eſprit humain par l'opinion ; qui a profité des premieres frayeurs de l'enfance, pour en inſpirer d'éternelles à la raiſon ; qui a tout dénaturé, géographie, aſtronomie, phyſique, hiſtoire ; qui a voulu que tout fût merveille & myſtere, pour avoir le droit de tout expliquer : la théologie, après avoir fait une race d'hommes coupables & malheureux par la faute d'Adam, fait une race d'hommes noirs, pour punir le fratricide de ſon fils. C'eſt de Caïn que ſont deſcendus les negres. Si leur pere étoit aſſaſſin, il faut convenir que ſon crime eſt cruellement expié par

ſes enfants, & que les deſcendants du pacifique Abel ont bien vengé le ſang innocent de leur pere.

Grand Dieu ! quelles extravagances atroces t'imputent des êtres qui ne parlent & n'agiſſent que par un bienfait continuel de ta puiſſance, & qui te font agir & parler ſuivant les ridicules caprices de leur ignorance préſomptueuſe ! Sont-ce les démons qui te blaſphêment ou les hommes qui ſe diſent tes miniſtres ? Si pourtant, à ton égard, on peut appeller blaſphêmes les diſcours de ces foibles créatures, dont l'exiſtence eſt ſi loin de toi, & dont la voix t'inſulte, ſans être entendue, comme l'inſecte murmure dans l'herbe, ſous les pieds de l'homme qui paſſe & ne l'entend pas.

Mais les negres tiennent-ils leur couleur du climat qu'ils habitent ? Des philoſophes, des naturaliſtes célebres le penſent. Il n'exiſte des negres, dit-on, que dans les pays les plus chauds. Leur couleur devient plus foncée, à meſure qu'ils approchent de l'équateur. Elle s'adoucit ou s'éclaircit aux extrêmités de la zone torride. Toute l'eſpece humaine, en général, blanchit à la neige, & ſe hâle au ſoleil. On voit les nuances du blanc au noir, & celles du noir au blanc, mar-

quées, pour ainſi dire, par les degrés paralleles, qui coupent la terre de l'équateur aux deux pôles. Si les zones, imaginées par les inventeurs de la ſphere, étoient repréſentées avec de vraies ceintures, on verroit le noir d'ébene ſe dégrader inſenſiblement à droite & à gauche juſqu'aux deux tropiques : de là le brun pâlir & s'éclaircir juſqu'aux cercles polaires, par des nuances de blancheur toujours plus éclatantes. Mais il eſt ſingulier que la nature, qui a répandu l'émail des plus belles couleurs ſur le poil & la plume des animaux, ſur les végétaux & les métaux, ait laiſſé proprement l'homme ſans couleur ; puiſque le noir & le blanc ne ſont, l'un que la génération, & l'autre que l'extinction des couleurs.

Quelle que ſoit la cauſe primitive & radicale des variétés du coloris dans l'eſpece humaine, on convient que ce coloris vient d'une ſubſtance gelatineuſe qui ſe trouve entre l'épiderme & la peau. Cette ſubſtance eſt noirâtre dans les negres, brune dans les peuples olivâtres ou baſanés, blanche dans les Européens, parſemée de taches rougeâtres chez les peuples extrêmement blonds ou roux.

L'anatomie a découvert que dans les negres la ſubſtance du cerveau étoit noi-

râtre ; la glande pinéale comme toute noire, & le ſang d'un rouge plus foncé que dans les blancs. Leur peau eſt toujours plus échauffée, & leurs pouls plus vifs. Auſſi la crainte & l'amour ſont-ils portés à l'excès chez ce peuple, & c'eſt ce qui le rend plus efféminé, plus pareſſeux, plus foible & malheureuſement plus propre à l'eſclavage. D'ailleurs ſes facultés intellectuelles étant preſque épuiſées par les prodigalités de l'amour phyſique, il n'a ni mémoire ni intelligence, pour ſuppléer par la ruſe à la force qui lui manque. Leur poil, dit-on, eſt friſé, parce qu'ayant à traverſer un réſeau d'une ſubſtance plus tenace & plus épaiſſe, il s'entortille & ne peut s'alonger. La ſueur des negres répand une odeur forte & déſagréable ; parce qu'elle eſt empreinte de cette graiſſe épaiſſe & rance qui ſéjourne long-temps & ſuinte lentement entre l'épiderme & la peau. Cette ſubſtance eſt ſi ſenſible, qu'on y diſtingue au microſcope un ſédiment formé en petits grains noirâtres. Auſſi la tranſpiration d'un negre, quand elle eſt abondante, noircit-elle le linge blanc dont il s'eſſuie. Un des inconvénients de cette couleur noire, image de la nuit qui confond tous les objets, c'eſt que les negres ont été

obligés, pour être reconnus de loin, de se ciseler, de se marqueter la peau de différentes couleurs. Cet usage est commun, sur-tout parmi les tributs errantes de cette race. Cependant, comme on le voit établi chez les peuples sauvages de la Tartarie & du Canada, l'on peut douter s'il n'appartient pas plutôt à leur genre de vie vagabond & dispersé, qu'à la couleur du teint.

Enfin l'anatomie a trouvé l'origine de la noirceur des negres, dans les germes de la génération. Il n'en faut pas davantage, ce semble, pour prouver que les negres sont une espece particuliere d'hommes. Car si quelque chose différencie les especes, ou les classes dans chaque espece, c'est assurément la différence des spermes. C'est donc sans fondement qu'on attribue au climat la couleur des negres, puisqu'en Afrique sous les mêmes paralleles, la côte orientale n'a point de negres, ou même produit des blancs; puisque dans toute l'Amérique le soleil & le sol n'ont point fait éclore de negres.

Quand on conviendroit que la côte occidentale de l'Afrique est le pays le plus brûlant de tout le globe, il s'ensuivroit uniquement qu'il y a des climats

qui ne ſont propres qu'à certaines eſpeces, ou des eſpeces affectionnées à certains climats; mais non que la différence des climats change la même eſpece du blanc au noir. Le ſoleil ne va point juſqu'à altérer & modifier les germes de la reproduction. Les blancs ne deviennent point negres en Afrique, & les negres ne deviennent point blancs en Amérique. L'union ſexuelle de ces deux eſpeces produit des métis, qui participent également de la couleur, des traits, du caractere de l'une & de l'autre. Si l'homme étoit originairement blanc, il faudroit ſuppoſer qu'ayant été créé plus près des zones glaciales que de la zone torride, il a peuplé la terre ſucceſſivement des pôles à l'équateur; tandis qu'au contraire la fécondité du globe entre les tropiques fait préſumer qu'il s'eſt peuplé de l'équateur aux pôles.

Le climat habité par les negres, n'offre de variations ſenſibles que celles dont les ſables ou les marais peuvent être la cauſe. A la chaleur preſque inſupportable du jour ſuccedent des nuits très-fraîches; avec cette différence, qu'elles le ſont moins dans la ſaiſon des pluies que dans le temps de la ſéchereſſe. La roſée moins abondante ſous-

un ciel nébuleux que dans un horiſon ſerein, eſt ſans doute la cauſe de cette ſingularité.

CHAPITRE XX.

Sol de la Guinée.

DEPUIS les frontieres de l'Empire de Maroc juſqu'au Sénégal, la terre eſt tout-à-fait ſtérile. Quelques Arabes deſcendus de ceux qui conquirent la Barbarie; quelques Maures, anciens habitants du pays, errent miſérablement parmi des ſables brûlants & arides qui vont ſe perdre dans les vaſtes ſolitudes de Sahara.

Les bords du Niger, de la Gambie, de Sierra-Leona, ceux des rivieres moins conſidérables qui coulent dans le long eſpace qui ſépare ces principaux fleuves, ſont d'une abondance extrême. Le maïs y croit ſans beaucoup de ſoin, ainſi que tous les fruits naturels à l'Amérique; & l'éducation des troupeaux fait preſque l'unique occupation des habitants. Ils ſe nourriſſent par goût du lait de jument, & voyagent peu, parce que nul beſoin ne les fait ſortir de leur patrie.

Ceux du cap de Monté enveloppés de tous côtés par des ſables, forment une nation entiérement iſolée du reſte de l'Afrique. C'eſt dans le riz de leurs marais que conſiſtent toute leur nourriture & leur unique richeſſe. Ils en vendent aux Européens une petite quantité, qui leur eſt payée avec de l'eau-de-vie & des clincailleries.

Depuis le cap de Palme juſqu'à la riviere de Volte, les habitants ſont marchands & cultivateurs. Ils ſont cultivateurs, parce que leur terre, quoique pierreuſe, paie largement les peines & les avances néceſſaires pour la défricher. Ils ſont marchands, parce qu'ils ont derriere eux des nations qui leur fourniſſent de l'or, du cuivre, de l'ivoire, des eſclaves, & que rien ne s'oppoſe à une communication ſuivie entre les peuples des terres & ceux de la côte. C'eſt la ſeule contrée de l'Afrique où, dans un long eſpace, on ne ſoit arrêté ni par de vaſtes déſerts, ni par des rivieres profondes, & où l'on trouve de l'eau & des ſubſiſtances.

Entre la riviere de Volte & celle de Calbary, la côte eſt platte, fertile, bien peuplée, bien cultivée. Il n'en eſt pas ainſi du pays qui s'étend depuis le Cal-

bary juſqu'au Gabon. Preſqu'entiérement couvert d'épaiſſes forêts, produiſant peu de fruits & point de grains, il eſt plus habité par des bêtes féroces que par des hommes. Quoique les pluies y ſoient abondantes, comme elles doivent l'être ſous l'équateur, la terre eſt ſi ſablonneuſe, qu'un inſtant après qu'elles ſont tombées, il ne reſte aucune trace d'humidité.

Au ſud de la ligne, & juſqu'au Zaire, la côte offre un aſpect riant. Baſſe dans ſa naiſſance, elle s'éleve inſenſiblement, & préſente des champs cultivés, mêlés de bois toujours verds, & des prairies couvertes de palmiers.

Du Zaire au Coanza, & plus loin encore, la côte eſt ordinairement haute & eſcarpée. On trouve dans l'intérieur une plaine exhauſſée, dont le ſol eſt compoſé d'un gros ſable fertile.

Un peu au delà du Coanza, commence un pays ſtérile, qui a plus de deux cents lieues d'étendue, & qui ſe termine aux Hottentots. Dans ce long eſpace, on ne connoît d'habitants que les Cimbebas, avec leſquels on n'a aucune communication.

Les variétés qu'on obſerve dans les rives de l'Afrique occidentale n'empê-

CHAPITRE XXI.

Gouvernement, politique, guerres, religion, mœurs de la Guinée.

ON ne peut former que des conjectures vagues ſur tout ce qui regarde l'intérieur de l'Afrique ; mais il eſt bien avéré que ſur toute la côte, le gouvernement eſt arbitraire. Que le deſpote ſoit appellé au trône par les droits de ſa naiſſance, les peuples n'ont d'autre loi que ſa volonté.

Mais ce qu'on peut trouver ſingulier en Europe, où le grand nombre des monarchies héréditaires s'oppoſe à la tranquillité des gouvernements électifs & à la proſpérité de tous les états libres ; c'eſt qu'en Afrique, les contrées où il y a le moins de révolutions ſont celles qui ont conſervé le droit de choiſir leurs chefs. Pour l'ordinaire, c'eſt un vieillard dont la ſageſſe eſt généralement connue. La maniere dont ſe fait ce choix eſt ſimple, mais ne peut convenir qu'à de très-petits états. Le peuple ſe rend à ſon gré dans trois jours chez le citoyen qui lui paroît

le plus propre au commandement. Si les voix ſe trouvent partagées, celui qui en a réuni un plus grand nombre, nomme le quatrieme jour un de ceux qui ont eu moins de voix que lui. Tout homme libre a droit de ſuffrage. Il y a même quelques tributs où les femmes jouiſſent de ce privilege.

Telle eſt, à l'exception des royaumes héréditaires de Benin & de Juda, la formation de cette foule de petits états qui ſont au nord de la ligne. Au ſud on trouve le Mayombé & le Quilingo, dont les chefs ſont pris parmi les miniſtres de la religion; les empires de Loango & de Congo, où la couronne ſe perpétue dans la ligne maſculine du côté des femmes; c'eſt-à-dire, que le premier fils de la ſœur ainée du roi, hérite du trône devenu vacant. Ces peuples croient qu'un enfant eſt bien plus ſûrement le fils de ſa mere que de l'homme qu'elle a épouſé: ils s'en rapportent plus au moment de l'enfantement, qu'ils voient, qu'à celui de la conception, qu'ils ne voient pas.

Ces nations vivent dans une ignorance entiere de cet art ſi révéré parmi nous ſous le nom de politique. Cependant il ne laiſſent pas d'en obſerver les formalités, & certaines bienſéances. L'uſage des

ambaſſades leur eſt familier, ſoit pour ſolliciter des ſecours contre un ennemi puiſſant, ou pour réclamer une médiation dans les différends, ou pour faire compliment ſur des ſuccès, ſur un naiſſance, ſur une pluie après une grande ſéchereſſe. L'envoyé ne doit jamais s'arrêter plus d'un jour au terme de ſa miſſion, ni voyager pendant la nuit dans les états d'un prince étranger. Il marche précédé d'un tambour qui annonce au loin ſon caractere, & accompagné de cinq ou ſix de ſes amis. Dans les lieux où il s'arrête pour prendre du repos, il eſt reçu avec reſpect; mais il n'en peut partir avant le lever du ſoleil, & ſans que ſon hôte ait aſſemblé quelques perſonnes, qui puiſſent témoigner qu'il ne lui eſt arrivé aucun accident. Au reſte, on ne connoît aucune de ces négociations qui ait un objet un peu compliqué. Jamais on ne ſtipule rien pour le paſſé, jamais rien pour l'avenir; tout eſt pour le préſent. D'où l'on peut conclure que ces nations ne ſauroient avoir aucun rapport ſuivi avec les autres parties du globe.

La guerre n'eſt pas plus combinée que la politique. Nul gouvernement n'a de troupes à ſa ſolde. La profeſſion militaire eſt l'état de tout homme libre. Tous pren-

nent les armes pour couvrir leurs frontieres, ou pour aller chercher du butin. Les généraux ſont choiſis par les ſoldats, & le choix eſt confirmé par le prince. L'armée marche, & le plus ſouvent les hoſtilités, commencées le matin, ſont terminées le ſoir. L'incurſion du moins n'eſt jamais longue, parce que n'ayant point de magaſins, le défaut de ſubſiſtance oblige de ſe retirer. Ce ſeroit un grand malheur pour ces peuples, qu'on leur enſeignât l'art de tenir la campagne quinze jours de ſuite.

Ce n'eſt point le deſir de s'agrandir qui donne naiſſance aux troubles qui déchirent aſſez ſouvent ces contrées. Une inſulte faite dans une cérémonie, un vol furtif ou violent, le rapt d'une fille : voilà les ſujets ordinaires de la guerre. Dès le lendemain d'une bataille, le rachat des priſonniers ſe fait de part & d'autre. On les échange avec des marchandiſes, ou avec des eſclaves. Jamais on ne cede aucune portion du territoire, il appartient tout entier à la commune, dont le chef fixe l'étendue que chacun doit cultiver, pour en recueillir les fruits.

Cette maniere de terminer les différends n'eſt pas ſeulement celle des petits

états qui ont des chefs trop ſages pour chercher à s'agrandir, trop âgés pour ne pas aimer la paix. Les grands empires ſont réduits à s'y conformer avec des voiſins plus foibles qu'eux. Le deſpote n'a jamais de milice ſur pied, & quoiqu'il diſpoſe à ſon gré de la vie des gouverneurs de ſes provinces, il ne leur preſcrit aucun principe d'adminiſtration. Ce ſont de petits ſouverains, qui, dans la crainte d'être ſoupçonnés d'ambition & punis de mort, vivent en bonne intelligence avec les peuplades électives qui les environnent. L'harmonie entre les puiſſances conſidérables & les autres états, ſubſiſte en même temps par le pouvoir immenſe que le prince a ſur ſes ſujets, & par l'impoſſibilité où il eſt de s'en ſervir comme il le voudroit. Sa volonté n'eſt qu'un trait qui ne peut frapper qu'un coup & qu'une tête à la fois. Il peut bien ordonner la mort de ſont lieutenant, & toute la province l'étranglera à ſon commandement ; mais s'il ordonnoit la mort de tous les habitants de la province, perſonne ne voudroit exécuter cet ordre, & ſa volonté ne ſuffiroit pas pour armer une autre province contre celle-là. Il peut tout contre chacun en

particulier ; mais il ne peut rien contre tous enſemble.

Une autre raiſon qui empêche l'aſſerviſſement des petits états par les grands, c'eſt que ces peuples n'attachent aucune idée à la gloire des conquêtes. Le ſeul homme qui en ait paru touché, étoit un courtier d'eſclaves, qui, dès ſon enfance, avoit fréquenté les vaiſſeaux Européens, & qui, dans un âge plus mûr, fit un voyage en Portugal. Ce qu'il voyoit, ce qu'il entendoit dire, enflamma ſon imagination, & lui apprit qu'on ſe faiſoit ſouvent un grand nom en occaſionant de grands malheurs. De retour dans ſa patrie, il ſe ſentit humilié d'obéir à des gens moins éclairés que lui. Ses intrigues l'éleverent à la dignité de chef des Akanis, & il vint à bout de les armer contre leurs voiſins. Rien ne put réſiſter à ſa valeur, & ſa domination s'étendit ſur plus de cent lieues de côtes, dont Anamabou étoit le centre. Il mourut; perſonne n'oſa lui ſuccéder : & tous les reſſorts de ſon autorité ſe relâchant à la fois, chaque choſe reprit ſa place.

La religion chrétienne & la religion Mahométane ſemblent tenir par les deux bouts la partie de l'Afrique occidentale, fréquentée par les Européens. Les muſulmans

muſulmans de la Barbarie ont porté leurs dogmes aux peuples du Cap-Verd, qui, eux-mêmes, les ont étendus plus loin. A meſure que ces dogmes ſe ſont éloignés de leur ſource, ils ſe ſont ſi fort altérés, que chaque royaume, chaque village, chaque famille en a de différents. Sans la circonciſion, qui eſt d'un uſage général, à peine ſoupçonneroit-on les peuples de profeſſer le même culte. Il ne s'eſt tout-à-fait arrêté qu'au cap de Monté, dont les habitants n'ont point de communications avec leurs voiſins.

Ce que les Arabes avoient fait au nord de la ligne pour l'alcoran, les Portugais le firent dans la ſuite au ſud pour l'évangile. Ils établirent ſon empire vers la fin du quinzieme ſiecle, depuis le pays de Benguela juſqu'au Zaire. Un culte qui préſentoit des moyens ſûrs & faciles pour l'expiation de tous les crimes, ſe trouva du goût des nations qui avoient une religion moins conſolante. S'il fut proſcrit depuis, dans pluſieurs états, ce furent les violences de ſes promoteurs qui lui attirerent cette diſgrace. On l'a même tout-à-fait défiguré dans les contrées où il s'eſt maintenu. Quelques pratiques minutieuſes ſont tout ce qui en reſte.

Les côtes placées au centre ont con-

ſervé des ſuperſtitions locales, dont l'origine doit être fort ancienne. Elles conſiſtent dans le culte de cette foule innombrable de divinités ou de fétiches que chacun ſe fait à ſa mode & pour ſon uſage ; dans la foi aux augures, aux épreuves du feu & de l'eau bouillante, à la vertu des gris-gris. Il y a des ſuperſtitions plus dangereuſes ; c'eſt la confiance aveugle qu'on a dans les prêtres qui en ſont les miniſtres & les propagateurs ; ils ont le dépôt des traditions nationales ; ils ſe mêlent de divination. Le commerce qu'ils ſont ſuppoſés avoir avec l'eſprit mal-faiſant, les fait regarder comme les arbitres de la ſtérilité, de la fertilité des campagnes : à ce titre, on leur offre toujours les premiers fruits. Toutes les autres erreurs dirigent l'homme vers une fin ſociale, & tendent à le rendre plus doux & plus paiſible.

Les différentes religions répandues en Afrique n'en ont pas changé la maniere de vivre, parce que l'influence du climat y eſt ſi forte, qu'elle ne laiſſe que peu d'empire aux opinions ſur les mœurs. Les maiſons y ſont toujours conſtruites de branches de palmier, tout au plus de terre, & couvertes de paille, d'oſier ou de roſeau. Il n'y a pas d'autres meubles que

des paniers, des pots de terre, des nattes qui ſervent de lit, & des calebaſſes avec leſquelles on fait tous les uſtenſiles. Une ceinture qui couvre les reins, tient lieu de tout vêtement. On ſe nourrit de gibier, de poiſſon, de fruits, de riz, ou de pain de maïs, mal cuit. Le vin de palmier ſert de boiſſon. Les arts ſont inconnus. Tous les travaux ſe réduiſent à quelques occupations champêtres. Il n'y a guere de cultivé que la centieme partie du pays; & encore l'eſt-elle miſérablement, ou par des gens pauvres, ou par des eſclaves, à qui leur pareſſe & leur état font abhorrer le travail.

Il y a moins d'uniformité dans les mœurs que dans les beſoins. Sur les bords du Niger, les femmes ſont preſque toutes belles; ſi ce n'eſt pas la couleur, mais la juſteſſe des proportions qui fait la beauté. Modeſtes, tendres & fidelles, un air d'innocence regne dans leurs regards, & leur langage ſe ſent de leur timidité. Les noms de Zilia, de Calipſo, de Fanni, de Zamé, qui ſemblent des noms de volupté, ſe prononcent avec une inflexion de voix dont nos organes ne ſauroient rendre la molleſſe & la douceur. Les hommes ont la taille avantageuſe, la peau d'un noir d'ébene, les

traits & la phyſionomie agréables. L'habitude de dompter les chevaux, & de faire la guerre aux bêtes féroces, leur donne une contenance noble. Ils ſupportent difficilement un outrage ; mais l'exemple des animaux qu'ils ont élevés, leur inſpire une reconnoiſſance ſans bornes pour un maître qui les traite bien. On ne connoît point de domeſtiques plus attentifs, plus ſobres & d'un attachement qui tienne plus de la paſſion ; mais ils ne ſont pas bons cultivateurs. Leur corps n'eſt pas accoutumé à ſe courber, & à s'incliner vers la terre pour la défricher.

La couleur de la peau des Africains dégénere en allant vers l'eſt. Les peuples y ont la plupart un corps robuſte, mais raccourci ; un air de force exprimé par des muſcles roides ; les traits du viſage écartés & ſans phyſionomie. Les figures qu'ils s'impriment ſur le front, ſur les joues, ajoutent encore à cette laideur naturelle. Un ſol ingrat qui ſe refuſe même au travail, leur a fait une néceſſité de la pêche, quoique la mer preſque impraticable par une barre qui regne le long de la côte, ſemblât les en détourner. Rebutés en quelque ſorte par ces deux éléments, ils ont cherché des ſecours

chez des nations voiſines plus favoriſées de la nature ; ils en ont tiré leur ſubſiſtance, en leur vendant du ſel. Leur eſprit de négoce s'eſt étendu depuis l'arrivée des Européens, parce que chez tous les hommes les idées ſe développent en raiſon des choſes, & qu'il y a plus de combinaiſons à faire pour échanger un eſclave contre pluſieurs ſortes de marchandiſes, que pour vendre une meſure de ſel. Du reſte, propres pour tous les travaux où il ne faut que de la force, ils ſont ineptes pour le ſervice intérieur de la domeſticité. Cet état eſt contraire aux habitudes de leur éducation, qui les paie en détail de chacune de leurs actions. La réciprocité d'un travail & d'un paiement journalier, eſt peut-être un des meilleurs aliments de l'induſtrie chez tous les hommes. Les femmes de ces negres marchands partagent tous leurs travaux, excepté la pêche. Elles n'ont, ni l'aménité, ni la retenue, ni la diſcrétion, ni la beauté des femmes du Niger, & elles paroiſſent avoir moins de ſentiment. En comparant les deux nations, on ſeroit tenté de croire que l'une eſt le bas peuple d'une ville policée, & que l'autre a reçu une éducation diſtinguée. On apperçoit dans

leur langage l'expreſſion de leur caractere. Les accents de l'une ſont d'une douceur extrême ; ceux de l'autre ſont durs & ſecs comme ſon terroir. La vivacité y reſſemble à la colere, juſque dans le plaiſir.

Au dela de la riviere de Volte, dans le Benin, & dans les autres pays connus ſous le nom général de la Côte-d'Or, les peuples ont la peau unie & d'un noir ſombre, les dents belles, la taille moyenne, mais aſſez bien priſe, la contenance timide. Leur phyſionomie, quoique aſſez agréable, le ſeroit beaucoup davantage ſans l'uſage où ſont les femmes de ſe cicatriſer le viſage, & les hommes de ſe brûler le front. Une métempſycoſe qui leur eſt particuliere, fait la baſe de leur croyance : ils penſent que dans quelque lieu qu'ils aillent, ou qu'on les tranſporte, ils doivent après leur mort, ſoit qu'ils ſe la donnent ou qu'ils l'attendent, revenir chez eux. Cette conviction fait leur bonheur, parce qu'ils regardent leur patrie comme le plus délicieux ſéjour de l'univers. Une erreur ſi douce ſert à les rendre humains. Les étrangers qui ſe fixent dans ce climat, y ſont traités avec des égards portés juſqu'au reſpect, dans la perſuaſion où l'on eſt qu'ils viennent y recevoir la récompenſe de

leurs bonnes mœurs. Ce peuple a une diſpoſition à la gaieté qu'on ne remarque pas dans les nations voiſines ; du goût pour le travail, la conception aiſée, un jugement ſûr, une équité que les circonſtances alterent rarement, & une grande facilité à ſe façonner aux manieres étrangeres. Il tient davantage aux coutumes de ſon commerce, lors meme qu'elles ne lui ſont pas favorables. La méthode de négocier avec lui, fut long-temps ce qu'elle avoit été d'abord. Le premier vaiſſeau qui arrivoit conſommoit ſa traite avant qu'un autre pût commencer la ſienne. Chacun avoit ſon tour. Le prix établi pour l'un étoit le prix de tous. Ce n'eſt que depuis peu que cette nation s'eſt déterminée à profiter des avantages que lui offroit la concurrence des nations Européennes qui fréquentoient ſes rades.

Les peuples, ſitués entre la ligne & le Zaire, ont tous une grande reſſemblance. Ils ſont bien faits. Leur conſtitution eſt moins robuſte que celle des habitants du nord de l'équateur ; & quoiqu'il y ait quelques marques ſur leur viſage, on n'y apperçoit jamais de ces cicatrices qui choquent au premier coup-d'œil. Leur nourriture eſt ſimple, & leur vie frugale. Ils aiment

le repos, & ne travaillent jamais au delà de leurs forces. Leurs fêtes ſont accompagnées de jeux militaires qui retracent l'idée de nos anciens tournois ; avec cette différence qu'en Europe ils étoient l'exercice des nations guerrieres, & qu'en Afrique ils ſont l'amuſement d'un peuple timide. Les femmes ne partagent point ces plaiſirs publics. Réunies dans quelques maiſons, elles paſſent myſtérieuſement la journée, ſans qu'aucun homme puiſſe être admis dans leur ſociété. La jalouſie des rangs eſt la plus forte paſſion de ces peuples naturellement paiſibles. Tout eſt étiquette, & à la cour des princes, & dans les conditions privées. Au moindre événement, on vole chez ſes amis, ou pour les féliciter, ou pour s'affliger avec eux. Un mariage eſt le ſujet de trois mois de viſites. Les obſeques d'un homme en crédit durent quelquefois deux ans. Les gens qui tenoient à lui par quelque lien, promenent ſes triſtes reſtes dans pluſieurs provinces. La troupe groſſit dans ſa marche ; & perſonne ne ſe retire qu'on n'ait dépoſé le cadavre dans le tombeau, avec les démonſtrations de la plus vive douleur. Un goût ſi décidé pour les cérémonies s'eſt trouvé favorable à la ſuperſtition, & la ſuperſtition a favoriſé l'in-

dolence. Dans ces contrées, la terre, assez fertile pour n'avoir pas besoin d'un grand travail, n'est cultivée que par des femmes que la servitude ou l'indigence condamnent à ce labeur. Les esclaves mâles, ou les hommes libres, mais pauvres, s'occupent de la chasse & de la pêche, ou sont employés à grossir le cortege des gens en place. Il y a en général dans cette nation moins d'égalité entre les deux sexes, qu'on n'en trouve chez ses voisins. La naissance & le rang y donnent, à quelques femmes, le droit de se choisir un mari, qu'elles tiennent dans une sujétion extrême. Elles ont même le droit, quand elles en sont mécontentes, de le réduire à l'esclavage, & l'on doit imaginer qu'elles usent volontiers de ce privilege humiliant pour les deux sexes. Car, qu'est-ce qu'un homme, dont une femme peut faire son esclave ? Il n'est bon ni pour elle, ni pour lui.

Du Zaire à la riviere de Coanza, on retrouve bien les anciennes mœurs, mais on y remarque un mélange confus des pratiques Européennes, qui ne se voit pas ailleurs. Il est naturel de penser que les Portugais, qui ont de grands établissements dans cette contrée, & qui

ont voulu y introduire le chriſtianiſme, ſe ſont plus communiqués que ne l'ont fait les autres nations, qui, ayant de ſimples comptoirs au nord de la ligne, ne ſe ſont occupées que de leur commerce.

Le lecteur n'a pas beſoin d'être averti que tout ce qu'on vient de dire des peuples de Guinée ne doit s'entendre rigoureuſement que de cette claſſe d'hommes qui, dans tous les pays, décident du caractere d'une nation. Les ordres inférieurs, les eſclaves s'éloignent de cette reſſemblance à proportion qu'ils ſont avilis ou dégradés par leurs occupations ou par leur état. Cependant les obſervateurs les plus pénétrants ont cru voir que la différence des conditions ne produiſoit pas ſur ce peuple des variétés auſſi marquées que nous en trouvons dans les états ſitués entre l'Elbe & le Tibre, qui forment à peu près la même étendue de côte que le Niger & le Coanza. Plus les hommes s'éloignent de la nature, moins ils doivent ſe reſſembler. La multiplicité des inſtitutions civiles & politiques jette néceſſairement dans le caractere moral & dans les habitudes phyſiques, des nuances qui ſont inconnues dans les ſociétés moins compliquées.

D'ailleurs, la nature plus impérieuſe ſous la zone torride, que ſous les zones tempérées, laiſſe moins d'action aux influences morales : les hommes s'y reſſemblent davantage, parce qu'ils tiennent tout d'elle, & preſque rien de l'art. En Europe, un commerce étendu & diverſifié, variant & multipliant les jouiſſances, les fortunes & les conditions, ajoute encore aux différences que le climat, les loix & les préjugés ont établies chez des peuples actifs & laborieux.

CHAPITRE XXII.

Ancien commerce de la Guinée.

EN Guinée, le commerce n'a jamais pu faire une grande révolution dans les mœurs. Il ſe bornoit autrefois à quelques échanges de ſel & de poiſſon ſéché, que conſommoient les nations éloignées de la côte. Elles donnoient en retour des pieces d'étoffes faites d'un fil, qui n'eſt autre choſe qu'une ſubſtance ligneuſe, collée ſous l'écorce d'un arbre particulier à ces climats. L'air la durcit, & la rend

propre à toutes ſortes de tiſſure. On en fait des bonnets, des eſpeces d'écharpes, des tabliers pour la ceinture, dont la forme varie ſelon la mode que chaque nation a adoptée. La couleur naturelle du fil eſt le gris lavé. La roſée qui blanchit nos lins, lui donne une couleur de citron que les gens riches préferent. La teinte noire qui eſt à l'uſage du peuple, vient de l'écorce même de ce fil ſimplement infuſé dans l'eau. La facilité qu'on a trouvée à lui faire prendre toutes les couleurs, a déterminé à en former différentes figures d'hommes, d'oiſeaux & de quadrupedes. Les étoffes ainſi ouvragées ſervent à tapiſſer l'intérieur des appartements, à couvrir des ſieges & à faire d'autres meubles.

Les premiers Européens qui fréquenterent les côtes occidentales de l'Afrique, donnerent une valeur à la cire, à l'ivoire, aux gommes qui n'en avoient point. Ils donnerent un prix à l'or, dont ils tiroient au plus trois mille marcs par an. Leur inquiete avarice qui n'a jamais été ſatisfaite de cette extraction, leur a fait imaginer à diverſes repriſes, des moyens ſans nombre pour l'augmenter. Ils ſe croient à la veille de réuſſir, & voici comment.

Dans l'intérieur de l'Afrique, au douzieme & treizieme degré de latitude ſeptentrionale, eſt, dit un voyageur moderne, un pays aſſez vaſte, connu ſous le nom de Bambouc. Il n'obéit point à un roi particulier; mais il eſt gouverné par des ſeigneurs de villages nommés ſarims. Ces chefs, héréditaires & indépendants les uns des autres, ſont tous obligés de concourir à la dépenſe de l'état, lorſqu'il eſt attaqué dans ſon entier, ou ſeulement dans quelqu'un de ſes membres.

Le territoire de cette république ariſtocratique eſt ſec & aride. Il n'y croît ni maïs, ni riz, ni légumes. Les chaleurs inſupportables qu'on y éprouve, viennent en partie de ce qu'il eſt entouré de hautes montagnes qui empêchent les vents d'en rafraîchir l'air. Le climat n'eſt pas plus ſain qu'agréable: des vapeurs qui ſortent continuellement des entrailles d'un ſol rempli de minéraux, en rendent le ſéjour dangereux, ſur-tout pour des étrangers.

Ce qui a attiré quelque attention ſur un ſi mauvais pays, c'eſt ſon or; l'or qui, aux yeux de l'homme avide, ſemble racheter tous les maux de la nature, quoiqu'en effet il les augmente tous. Il

eſt ſi commun dans ce pays, qu'on en trouve preſqu'indifféremment par-tout. Il ſuffit quelquefois, pour en avoir, de racler la ſuperficie d'une terre argilleuſe, légere & mêlée de ſable. Lorſque la mine eſt très riche, elle eſt fouillée à quelques pieds de profondeur, & jamais plus loin; quoiqu'on ait remarqué qu'elle devenoit plus abondante à meſure qu'on creuſoit davantage. Les mineurs ſont trop pareſſeux pour ſuivre un travail qui devient toujours plus pénible, & trop ignorants pour remédier aux inconvénients qu'il ne manqueroit pas d'entraîner. Leur négligence & leur ineptie ſont pouſſées ſi loin, qu'en lavant l'or pour le détacher de la terre, ils n'en conſervent que les plus groſſes parties : les plus légeres s'en vont avec l'eau qui s'écoule par un plan incliné.

Les habitants de Bambouc n'exploitent pas les mines en tout temps, ni quand il leur plaît. Ils ſont obligés d'attendre que des beſoins perſonnels ou publics aient déterminé les farims à en accorder la permiſſion. Lorſqu'elle eſt annoncée, tous ceux auxquels il convient d'en profiter, ſe rendent au lieu déſigné. Le travail fini, l'on fait le partage. La moitié de l'or revient au ſeigneur, & le reſte eſt

diſtribué entre les travailleurs par égales portions. Ceux qui veulent de l'or dans un autre temps que celui de la fouille générale, en vont chercher dans le lit des rivieres, où il eſt commun.

Les François & les Anglois ont ſucceſſivement jeté des regards avides ſur ces richeſſes réelles ou imaginaires. Les uns ont eſpéré d'y arriver par le Niger, & les autres par le Salum. Loin d'avoir réuſſi à s'en emparer, on n'eſt pas encore parvenu à en conſtater l'exiſtence. L'inutilité des efforts a redoublé l'activité des eſprits ardents : les négociants raiſonnables ont pris le parti de ſe fixer à un commerce bien plus important : c'eſt le commerce des eſclaves.

CHAPITRE XXIII.

Nouveau commerce de Guinée, où traite des eſclaves.

LA propriété que quelques hommes ont acquiſe ſur d'autres dans la Guinée, eſt d'une origine fort ancienne. Elle y eſt généralement établie, ſi l'on en excepte quelques petits cantons où la liberté s'eſt retirée & cachée. Cependant nul propriétaire n'a droit de vendre un homme né dans l'état de ſervitude. Il peut diſpoſer ſeulement des eſclaves qu'il acquiert, ſoit à la guerre, où tout priſonnier eſt eſclave à moins d'échange, ſoit à titre d'amende pour quelque tort qu'on lui aura fait, ſoit enfin qu'il les ait reçus en témoignage de reconnoiſſance. Cette loi qui ſemble être faite en faveur de l'eſclave né, pour le faire jouir de ſa famille & de ſon pays, eſt inſuffiſante, depuis que les Européens ont établi le luxe ſur les côtes d'Afrique. Elle ſe trouve éludée tous les jours, par les querelles concertées que ſe font deux propriétaires, pour être condamnés tour-à-tour, l'un envers

l'autre, à une amende qui ſe paie en eſclaves nés, & dont la diſpoſition devient libre par l'autoriſation de la même loi.

La corruption, contre ſon cours ordinaire, a gagné des particuliers aux ſouverains. Ils ont multiplié les guerres pour avoir des eſclaves; comme on les ſuſcite en Europe pour avoir des ſoldats. Ils ont établi l'uſage de punir par l'eſclavage, non-ſeulement ceux qui avoient attenté à la vie ou à la propriété des citoyens; mais ceux qui ſe trouvoient hors d'état de payer leurs dettes, & ceux qui avoient trahi la foi conjugale. Cette peine eſt devenue, avec le temps, celle des plus légeres fautes, après avoir été d'abord réſervée aux plus grands crimes. On n'a ceſſé d'accumuler les défenſes, même des choſes indifférentes, pour accumuler les revenus des peines avec les tranſgreſſions. L'injuſtice n'a plus eu de bornes, ni de barrieres. Dans un grand éloignement des côtes, il ſe trouve des chefs qui font enlever autour des villages tout ce qui s'y rencontre. On jette les enfants dans des ſacs, on met un bâillon aux hommes & aux femmes pour étouffer leurs cris. Si les raviſſeurs ſont arrêtés par une force ſupérieure, ils ſont conduits au

ſouverain qui déſavoue toujours la commiſſion qu'il a donnée, & qui, ſous prétexte de rendre la juſtice, vend ſur le champ ſes agents aux vaiſſeaux avec leſquels il a traité.

Malgré ces odieuſes ruſes, les peuples de la côte ſe ſont vus hors d'état de fournir aux demandes que les marchands leur faiſoient. Il leur eſt arrivé ce que doit éprouver toute nation, qui ne peut négocier qu'avec ſon numéraire. Les eſclaves ſont pour le commerce des Européens en Afrique, ce qu'eſt l'or dans le commerce que nous faiſons avec le nouveau monde. Les têtes des negres repréſentent le numéraire des états de la Guinée. Chaque jour ce numéraire leur eſt enlevé, & on ne leur laiſſe que des choſes qui ſe conſomment. Leur capital diſparoît peu à peu, parce qu'il ne peut ſe régénérer, en raiſon de l'activité des conſommations. Auſſi la traite des noirs ſeroit-elle déjà tombée, ſi les habitants des côtes n'avoient communiqué leur luxe aux peuples de l'intérieur du pays, deſquels ils tirent aujourd'hui la plupart des eſclaves qu'ils nous livrent. C'eſt de cette maniere que le commerce des Européens a preſque épuiſé de proche en proche les richeſſes commerçables de cette nation.

Cet épuiſement a fait preſque quadrupler le prix des eſclaves depuis vingt ans: & voici comment. On les paie, en plus grande partie, avec des marchandiſes des Indes orientales, qui ont doublé de valeur en Europe. Il faut donner en Afrique le double de ces marchandiſes. Ainſi les colonies d'Amérique, où ſe conclud le dernier marché des noirs, ſont obligées de ſupporter ces diverſes augmentations, & par conſéquent de payer quatre fois plus qu'elles ne payoient autrefois.

Cependant le propriétaire éloigné qui vend ſon eſclave, reçoit moins de marchandiſes que n'en recevoit, il y a cinquante ans, celui qui vendoit le ſien au voiſinage de la côte. Les profits des mains intermédiaires, les frais de voyage, les droits, quelquefois de trois pour cent qu'il faut payer aux ſouverains chez qui l'on paſſe, abſorbent la différence de la ſomme que reçoit le premier propriétaire, à celle que paie le marchand Européen. Ces frais groſſiſſent tous les jours, par l'éloignement des lieux où il reſte encore des eſclaves à vendre. Plus ce premier marché ſera reculé, plus les difficultés du voyage ſeront grandes. Elles deviendront telles, que de ce que le marchand Européen pourra donner, il reſtera ſi peu

à offrir au premier vendeur, qu'il préférera de garder ſon eſclave. Alors la traite ceſſera. Si l'on veut abſolument la ſoutenir, il faudra que nos négociants achetent exceſſivement cher, & qu'ils vendent dans les proportions aux colonies, qui, de leur côté, ne pouvant livrer qu'à un prix énorme leurs productions, ne trouveront plus de conſommateurs. Mais, juſqu'à ce période, qui eſt peut-être moins éloigné que ne le penſent les colons, ils vivront tranquillement du ſang & de la ſueur des negres. Ils trouveront des navigateurs pour en aller acheter, & ceux-ci des tyrans pour en vendre.

Les marchands d'hommes s'aſſocient entr'eux, & formant des eſpeces de caravanes, conduiſent, dans l'eſpace de deux ou trois cents lieues, pluſieurs files de trente ou quarante eſclaves, tous chargés de l'eau & des grains néceſſaires pour ſubſiſter dans les déſerts arides que l'on traverſe. La maniere de s'en aſſurer, ſans trop gêner leur marche, eſt ingénieuſement imaginée. On paſſe dans le cou de chaque eſclave une fourche de bois de huit à neuf pieds de long. Une cheville de fer rivée ferme la fourche par derriere, de maniere que la tête ne puiſſe pas paſſer.

La queue de la fourche, dont le bois eſt fort peſant, tombe ſur le devant, & embarraſſe tellement celui qui y eſt attaché, que quoiqu'il ait les bras & les jambes libres, il ne peut ni marcher, ni lever la fourche. Pour ſe mettre en marche, on range les eſclaves ſur une même ligne; on appuie & on attache l'extrêmité de chaque fourche ſur l'épaule de celui qui précède, & ainſi de l'un à l'autre juſqu'au premier, dont l'extrêmité de la fourche eſt portée par un des conducteurs. On n'impoſe guere de chaîne aux autres, ſans en ſentir ſoi-même le fardeau. Mais pour prendre ſans inquiétude le repos du ſommeil, ces marchands attachent les bras de chaque eſclave ſur la queue de la fourche qu'il porte. Dans cet état, il ne peut ni fuir, ni rien attenter pour ſa liberté. Ces précautions ont paru indiſpenſables, parce que ſi l'eſclave peut parvenir à rompre ſa chaîne, il devient libre. La foi publique, qui aſſure au propriétaire la poſſeſſion de ſon eſclave, & qui dans tous les temps le lui remet entre les mains, ſe tait entre l'eſclave & le marchand qui exercent de toutes les profeſſions la plus mépriſée.

Les eſclaves arrivent toujours en grand nombre, ſur tout lorſqu'ils viennent des

contrées reculées. Cet arrangement eſt néceſſaire, pour diminuer les frais qu'il faut faire pour les conduire. L'intervalle d'un voyage à l'autre, déjà long par cette raiſon d'économie, peut être augmenté par des circonſtances particulieres. La plus ordinaire vient des pluies qui font déborder les rivieres & languir la traite. La ſaiſon favorable pour voyager dans l'intérieur de l'Afrique, eſt depuis février juſqu'en ſeptembre ; & c'eſt depuis ſeptembre juſqu'en mars, que le retour des marchands d'eſclaves offre le plus de cette marchandiſe ſur la côte.

CHAPITRE XXIV.

En quels lieux & de quelle maniere ſe fait le commerce des eſclaves.

LA traite des Européens ſe fait au ſud & au nord de la ligne. La premiere côte, connue ſous le nom d'Angole, n'offre que trois ports, ouverts indifféremment à toutes les nations; Cabinde, Loango, Malymbe, & deux dont les Portugais ſont les ſeuls maîtres, Saint-Paul de Loando & Saint-Philippe de Benguela. Ces parages fourniſſent à peu près un tiers des noirs qui ſont portés en Amérique : ce ne ſont ni les plus intelligents, ni les plus laborieux, ni les plus robuſtes. La ſeconde, déſignée ſous le nom général de Côte-d'Or, eſt plus abondante en rades; mais elles ne ſont pas toutes également favorables au commerce. La gêne qu'ont mis les forts Européens dans pluſieurs endroits, en écarte les marchands d'eſclaves. On les voit en bien plus grand nombre à Anamabou & à Calbari, où les affaires ſe traitent avec une liberté entiere.

En 1768, il eſt ſorti d'Afrique 104, 100 eſclaves. Les Anglois en ont enlevé pour leurs iſles, 53, 100; leurs colons du continent ſeptentrional, 6, 300; les François, 23, 500; les Hollandois, 11, 300; les Portugais, 8, 700; les Danois, 1, 200. Tous ces malheureux ne ſont pas arrivés à leur deſtination. Dans le cours ordinaire des choſes, il en doit avoir péri le huitieme dans la traverſée. Chaque nation a employé dans ſes colonies les cultivateurs qu'elle avoit achetés. Il n'y a que la Grande-Bretagne qui en ait cédé quatre mille aux Eſpagnols, & introduit en fraude environ trois mille dans les établiſſements François.

Ce ſeroit une erreur, & une grande erreur, de penſer que l'Amérique reçoit réguliérement le même nombre de noirs. Outre que la guerre diminue conſidérablement les expéditions pour la Guinée, les combinaiſons de la derniere paix ont occaſioné de nouveaux défrichements, qui exigeoient des ſecours extraordinaires. Il faut réduire à ſoixante mille la quantité d'hommes dont les bords Africains ſe privent chaque année. En ſuppoſant que chacun d'eux coûte ſur les lieux trois cents livres, c'eſt dix-huit millions

millions que reçoivent ces barbares régions, pour un ſacrifice ſi horrible.

Le négociant François ſe récriera, nous n'en doutons point, ſur le prix où l'on réduit ici les eſclaves. Perſonne n'ignore qu'il les achete beaucoup plus cher; mais il eſt connu auſſi que les Anglois & les Hollandois les ont à meilleur marché, parce qu'ils ne ſont pas réduits par l'inſuffiſance de leur commerce d'Aſie, & par l'imperfection de quelques manufactures propres à la traite d'Afrique, de payer comme lui une commiſſion, un fret, des aſſurances, pour tirer des ports étrangers quelques marchandiſes dont il eſt impoſſible de ſe paſſer. Les Portugais ont encore de l'avantage ſur ces nations. C'eſt du Bréſil qu'ils font leurs expéditions; c'eſt avec du tabac & des eaux-de-vie de leur ſol, qu'ils font principalement leurs échanges; & ils exercent un commerce excluſif ſur des côtes qui ont deux cents lieues de long, ſur trente & quarante de profondeur.

A l'exception des Portugais, tous les peuples paient les eſclaves avec les mêmes marchandiſes. Ce ſont des ſabres, des fuſils, de la poudre à canon, du fer, de l'eau-de-vie, des clincailleries, des étoffes de laine, ſur-tout des toiles des

Indes orientales, ou celles que l'Europe fabrique & peint ſur leur modele. Les peuples du nord de la ligne ont adopté pour monnoie, un petit coquillage blanc que nous leur apportons des Maldives. Au ſud de la ligne, le commerce des Européens a de moins cet objet d'échange. On y fabrique pour ſigne de valeur une petite piece d'étoffe de paille, de dix-huit pouces de long ſur douze de largeur. Ce ſigne réel n'eſt que le quarantieme d'une valeur idéale, qu'on appelle *piece.*

Ce mot, depuis que nous fréquentons l'Afrique, eſt devenu le terme numérique de toutes les choſes de la plus grande valeur. Le prix de chaque marchandiſe que nous y portons, eſt fixé invariablement ſous la dénomination d'une, de deux, de trois pieces, ou d'un plus grand nombre. Chaque piece coûte d'achat primitif près d'une piſtole, & l'on donne depuis quelque temps trente-cinq à trente-ſix pieces pour un noir, en y comprenant les droits. Le plus fort de ces droits eſt la rétribution qu'il faut donner à un courtier autoriſé par le gouvernement; courtier qui eſt toujours entre le vendeur & l'acheteur, qu'il eſt important de s'attacher, & qui eſt devenu un plus

grand perſonnage, à meſure que la concurrence des Européens a augmenté, & que la diſette des eſclaves s'eſt fait ſentir. Un autre droit, qui, quoique demandé ſous le nom de préſent, n'en eſt pas moins un tribut forcé, c'eſt ce qu'il faut payer au ſouverain & à ſes principaux officiers, pour avoir la liberté de traiter. La ſomme ſe meſure ſur la capacité du navire, & elle peut être évaluée à trois pour cent.

CHAPITRE XXV.

A-t-on beſoin de forts pour ſe procurer des eſclaves?

LEs nations Européennes ont cru qu'il entroit dans l'utilité de leur commerce, de former des établiſſements ſur la côte d'Afrique. Les Portugais qui parcoururent les premiers ces vaſtes contrées, y laiſſerent par-tout des traces de leur ambition plutôt que de leur ſageſſe. Les foibles & innombrables colonies qu'ils y avoient jetées, ne tarderent pas à oublier une partie qui les avoit elle-même publiées. Avec le temps, il ne reſta de

tant de conquêtes, que le vaſte eſpace qui s'étend depuis le Zaire juſqu'au cap Negro, d'où le Bréſil tire encore ſes eſclaves. On a conſervé quelques iſles de peu d'importance. Celles qui ſont ſituées à l'oueſt du Cap-Verd produiſent du ſel, nourriſſent des beſtiaux, & ſervent de relâche aux vaiſſeaux qui vont aux Indes orientales. Les iſles du Prince & de Saint-Thomas, qui ſont à l'entrée du golfe de Gabon, fourniſſent des rafraîchiſſements aux navigateurs, qui, partis de la Côte-d'Or, prennent la route de l'Amérique. Les unes & les autres ſont comptées pour rien dans le monde commerçant.

Quoique le Portugal ne tirât, même dans les premiers temps, qu'une utilité médiocre des côtes d'Afrique, il étoit ſi jaloux de l'empire qu'il y exerçoit en vertu de ſa découverte, qu'il ne croyoit pas qu'aucune nation eût droit d'en approcher Les Anglois, qui les premiers oſerent douter de la légitimité de ces prétentions, vers l'an 1553, eſſuyerent l'affront de voir leurs vaiſſeaux arrêtés. Il fallut en venir à une guerre nationale, & ſe ſouſtraire par la ſupériorité des armes à cette tyrannie. Dans la ſuite, es compagnies excluſives d'Angleterre

qui entreprirent ce commerce, formerent ſucceſſivement des comptoirs ſans nombre, dont celui du cap Corſe, ſitué à la Côte-d'Or, & celui de James, placé dans une iſle à l'entrée de la riviere de Gambie, furent aſſez conſtamment les principaux & les plus utiles. Quoiqu'on en eût abandonné beaucoup, il en reſtoit encore ſeize, lorſque le parlement, réveillé par le cri public, ſe détermina, en 1752, à mettre fin à ce monopole. La nation acquit des intéreſſés tous ces magaſins fortifiés où il n'y avoit que cent vingt hommes, pour la ſomme de 1, 523, 198 livres 13 ſous. Leur entretien coûte annuellement environ 292, 500 livres.

L'Angleterre faiſoit ſeule, ou preſque ſeule, tout le commerce d'Afrique, lorſque les Hollandois entreprirent en 1637 de le partager. La guerre qu'ils ſoutenoient contre l'Eſpagne, les autoriſoit à attaquer les établiſſements Portugais en Guinée; & ils s'emparerent de la plupart en fort peu de temps. Le traité de 1641 en aſſura la propriété à la république. Celle-ci prétendant entrer dans tous les droits du premier poſſeſſeur, voulut exclure ſon rival de ces parages, & ne ceſſa de l'y moleſter juſqu'à la paix

de Breda. De toutes ces conquêtes, celle du fort de la Mina, à la Côte-d'Or, ſe trouva la plus importante. Il avoit été bâti en 1452, par les Portugais, qui avoient enrichi ſon territoire de la culture du ſucre, du maïs, de divers fruits exquis, & de quantité d'animaux utiles qu'ils y avoient tranſportés. Ils en tiroient beaucoup d'or & quelques eſclaves. Cet établiſſement ne dégénéra pas dans les mains des Hollandois, qui en firent le centre de tous les comptoirs qu'ils avoient acquis, & de toutes les affaires qu'ils traitoient en Afrique.

La proſpérité de cette puiſſance dans cette partie du monde étoit à ſon comble lorſqu'elle y fut attaquée par Louis XIV. Ce prince qui aſpiroit à tous les genres de gloire, ſaiſit la circonſtance de la guerre de 1672 pour faire tonner juſqu'aux bords Africains, ces foudres qui portoient la terreur de ſon pavillon ſur toutes les mers. Il enleva aux Hollandois les forts d'Arguin & de Portendic, qui étoient alors le marché général des gommes. Ses ſujets établirent dans la ſuite, ſur la côte, pluſieurs poſtes qu'il fallut abandonner, ou parce qu'ils étoient mal choiſis, ou parce qu'on manquoit de forces pour les ſoutenir. Depuis que par un enchaîne-

ment de fautes & de revers, la France s'eſt vue obligée à ſacrifier, dans les derniers traités, le Sénégal aux Anglois, il ne lui reſte que le comptoir de Juida & l'iſle de Gorée, où il n'y a point, où il n'y aura jamais de commerce. Elle commençoit, il y a quelques années, un établiſſement utile à Anamabou, lorſque les travailleurs furent chaſſés à coups de canon, & en pleine paix, par les vaiſſeaux de la Grande-Bretagne. Un négociateur habile qui ſe trouvoit à Londres, à la nouvelle de cette violence, témoigna ſon étonnement d'une conduite ſi peu meſurée. *Monſieur*, lui dit un miniſtre très-accrédité chez cette nation éclairée, *ſi nous voulions être juſtes envers les François, nous n'aurions pas pour trente ans d'exiſtence.*

Les Danois qui s'établirent en Afrique un peu après le milieu du dernier ſiecle, & qui y acheterent du roi d'Aquambo les deux forts de Frédérisbourg & de Chriſtiansbourg, ſitués ſur la Côte-d'Or à peu de diſtance l'un de l'autre, n'éprouverent jamais un traitement ſemblable. Ils durent la tranquillité dont on les laiſſa toujours jouir, à la médiocrité de leur commerce. Il étoit ſi foible, qu'on n'expédioit qu'un vaiſſeau tous les deux ou trois

ans. Cette navigation s'eſt étendue depuis quelque temps ; mais elle n'eſt pas encore fort conſidérable.

Si l'on en excepte les Portugais, toutes les nations Européennes aſſujettirent leur négoce d'Afrique à des privileges excluſifs. Les compagnies en poſſeſſion de ce monopole, dont tous les gouvernements ont enfin ſenti & fait ceſſer le vice, fortifierent leurs comptoirs, & pour en écarter les étrangers, & pour aſſujettir les naturels du pays à ne vendre qu'à elles. L'orſque les cantons où étoient les forts n'ont plus eu rien à livrer, la retraite a langui, parce que les peuples de l'intérieur du pays ont préféré de mener leurs eſclaves dans les ports libres, où ils pouvoient choiſir les acheteurs. Ainſi les comptoirs qui avoient été ſi avantageux lorſque la côte étoit bien peuplée, ne ſont plus ſi précieux, depuis que les facteurs de ces comptoirs ſont obligés à de grands voyages pour faire leurs achats. L'utilité de ces établiſſements s'eſt perdue avec l'épuiſement des objets de leur commerce.

CHAPITRE XXVI.

Dans le commerce des eſclaves, les petits navires ſont préférables aux grands.

DE la difficulté de ſe procurer des eſclaves, dérive naturellement la méthode d'employer de petits navires à leur extraction. Dans le temps qu'un petit terrein, voiſin de la côte, fourniſſoit en quinze jours ou trois ſemaines une cargaiſon, il y avoit de l'économie à employer de gros vaiſſeaux, parce qu'il étoit poſſible d'entendre, de ſoigner & de conſoler des eſclaves qui parloient tous une même langue. Aujourd'hui que chaque bâtiment peut à peine ſe procurer par mois ſoixante ou quatre-vingts eſclaves, amenés de deux ou trois cents lieues, épuiſés par les fatigues d'un long voyage, embarqués pour reſter cinq ou ſix mois à la vue de leur pays, ayant tous des idiomes différents, incertains du ſort qu'on leur prépare, frappés du préjugé que les Européens les mangent & boivent leur ſang, l'ennui ſeul leur donne la mort, ou leur cauſe des maladies qui

deviennent contagieuſes par l'impoſſibilité où l'on ſe trouve de ſéparer les malades de ceux qui ne le ſont pas. Un petit navire, deſtiné à porter deux ou trois cents negres, évite, par le peu de ſéjour qu'il fait à la côte, la moitié des accidents & des pertes qu'éprouve un navire de cinq ou ſix cents eſclaves. Auſſi les Anglois qui ont pouſſé ce commerce auſſi loin qu'il peut aller, ont-ils contracté l'habitude de n'envoyer que des bâtiments de cent vingt ou cent trente tonneaux, dans les mers qui s'étendent depuis le Sénégal juſqu'à la riviere de Volte, & de n'en expédier d'un peu plus conſidérables que pour le Colbar, où la traite eſt plus vive, & où ils forment leurs principales cargaiſons.

Il n'y a que les François qui ſoient reſtés opiniâtrément fideles à l'ancienne routine. Cependant la ville de Nantes, qui fait ſeule en Afrique autant d'affaires que tous les autres ports du royaume enſemble, commence à revenir de ſes préjugés. Elle y renoncera ſans doute entiérement; & tous les négociants qui font le même commerce avec leurs propres fonds, ſuivront ſon exemple.

CHAPITRE XXVII.

Il y a des ſaiſons plus ou moins favorables pour le commerce des eſclaves.

IL eſt d'autres abus, des abus de la derniere importance, à réformer dans cette navigation naturellement peu ſaine. Ceux qui s'y livrent font communement deux fautes capitales. Dupes de leur avidité, les armateurs ont plus d'égard au port qu'à la marche de leurs vaiſſeaux ; ce qui prolonge néceſſairement des voyages, dont tout invite à abréger la durée. Un autre inconvénient plus dangereux encore, c'eſt l'habitude où l'on eſt de partir d'Europe en tout temps, quoique la régularité des vents & des courants ait déterminé la ſaiſon convenable pour arriver dans ces parages.

Cette mauvaiſe pratique a donné naiſſance à la diſtinction de grande & de petite route. La petite route eſt la plus directe & la plus courte. Elle n'a pas plus de dix-huit cents lieues, juſques aux ports les plus éloignés où ſe trouvent les eſclaves. Trente-cinq ou qua-

rante jours ſuffiſent pour la faire, depuis le commencement de ſeptembre juſqu'à la fin de novembre, parce que depuis le moment du départ juſqu'au terme, on trouve les vents & les courants favorables. Il eſt même poſſible de la tenter en décembre, janvier & février, mais avec moins de ſûreté & de ſuccès.

Ces parages ne ſont pas praticables, depuis le commencement de mars juſqu'à la fin d'août. On auroit à lutter continuellement contre des courants violents qui portent au nord, & contre le vent du ſud-eſt qui eſt régulier. L'expérience a appris que dans cette ſaiſon il falloit s'éloigner des côtes, gagner la plaine mer, naviguer vers le ſud juſque par les vingt-ſix ou vingt-huit degrés entre l'Afrique & le Bréſil, & ſe rapprocher enſuite de la Guinée, pour atterrer cent cinquante ou deux cents lieues au vent du port où l'on veut aborder. Cette route eſt de deux mille cinq cents lieues, & exige quatre-vingt-dix ou cent jours de navigation.

Indépendamment de ſa longueur, cette grande route emporte le temps favorable pour la traite & pour le retour. Les navires ſont ſurpris par les calmes, contrariés par les vents, entraînés par les

courants ; l'eau manque, les vivres ſe gâtent, le ſcorbut gagne les eſclaves. D'autres calamités non moins fâcheuſes ajoutent ſouvent au danger de cette ſituation. Les negres du nord de la ligne ſont ſujets à la petite vérole, qui, par une ſingularité fort aggravante, ne ſe développe guere chez ce peuple qu'après l'âge de quatorze ans. Si cette contagion entre dans un navire qui eſt encore à l'ancre, il y a des moyens connus pour en affoiblir la violence. Mais un vaiſſeau attaqué de cette épidémie, s'il eſt en route pour l'Amérique, perd ſouvent toute ſa cargaiſon de negres. Ceux qui ſont nés au ſud de la ligne, rachetent cette maladie par une autre ; c'eſt une ſorte d'ulcere virulent, dont la malignité perce & s'irrite davantage ſur mer, ſans jamais guérir radicalement. La médecine devroit peut-être obſerver le double effet de la petite vérole ſur les negres, qui eſt de reſpecter ceux qui naiſſent au delà de l'équateur, & de n'attaquer jamais les autres dans l'enfance. C'eſt par la multiplicité & la variété des effets, qu'on parvient quelquefois à deviner les cauſes des maladies, & à trouver leurs remedes.

Quoique toutes les nations qui font le commerce d'Afrique, aient un intérêt

égal à la conſervation des eſclaves dans la traverſée, elles n'y veillent pas toutes de la même maniere. Elles s'accordent à les nourrir de feves de marais, mêlées d'un peu de riz; mais elles different dans d'autres traitements. Les Anglois, les Hollandois, les Danois tiennent rigoureuſement les hommes aux fers, & mettent ſouvent des menottes aux femmes: la foibleſſe de leurs équipages les réduit à cette ſévérité. Les François plus nombreux, accordent plus de liberté; ils briſent tous les liens trois ou quatre jours après leur départ. Les uns & les autres, ſur-tout les Anglois, ſe relâchent trop ſur la fréquentation de leurs matelots avec les captives: ce déſordre donne la mort aux trois quarts de ceux que la navigation de Guinée détruit chaque année. Il n'y a que les Portugais qui, durant ſa traverſée, ſoient à l'abri des révoltes & d'autres calamités. Cet avantage eſt une ſuite de l'attention qu'il a de ne former ſes armements qu'avec des negres affranchis. Les eſclaves raſſurés par les diſcours & la ſituation de leurs compatriotes, ſe font une idée aſſez favorable de la deſtinée qui les attend. Leur tranquillité fait accorder aux deux ſexes la conſolation d'habiter enſemble:

complaiſance qui, dans les autres bâtiments, entraîneroit des inconvénients terribles.

C'eſt une opinion généralement reçue, que les noirs qui arrivent en Amérique ſont aujourd'hui vendus à un prix beaucoup plus haut qu'ils ne l'étoient autrefois. On ſe trompe ; & l'erreur vient de ce que l'acheteur ne fait attention qu'au nombre des ſignes de valeur qu'il donne, au lieu de ne compter que la quantité de denrées qu'il livre en échange. Cette meſure, la ſeule qui ſoit exacte, lui fera voir que les negres n'ont point enchéri, puiſqu'il les paie avec la même quantité de productions dont il les achetoit dans les temps les plus reculés. C'eſt l'argent qui a changé de valeur, & non le malheureux negre.

CHAPITRE XXVIII.

Maniere de vendre les eſclaves en Amérique.

TOUTES les nations ne vendent pas les eſclaves de la même façon. L'Anglois, qui a acheté indifféremment tout ce qui s'eſt préſenté dans le marché général, ſe défait en gros de ſa cargaiſon. Un ſeul marchand l'acquiert entiere. Les cultivateurs la prennent en détail. Ce qu'ils rebutent eſt envoyé dans les colonies étrangeres, ſoit en interlope, ſoit avec permiſſion. On y eſt plus tenté par le bon marché du negre, que rebuté par ſa mauvaiſe conſtitution, & on l'achete. Les yeux s'ouvriront un jour.

Les Portugais, les Hollandois, les François, les Danois, qui n'ont point de débouché pour des eſclaves caducs ou infirmes, ne s'en chargent jamais en Guinée. Les uns & les autres diviſent leurs cargaiſons, ſuivant les beſoins des propriétaires des habitations. Le contrat ſe fait au comptant ou à crédit, ſelon les circonſtances. Lorſque le terme du

paiement eſt à dix-huit mois, comme il arrive trop ſouvent dans les colonies Françoiſes, les travaux du noir doivent avoir rendu à cette époque les deux tiers du prix de ſon acquiſition. Si cela n'arrive pas toujours, c'eſt par des raiſons particulieres dont le détail paroît ſuperflu.

CHAPITRE XXIX.

Miſérable condition des eſclaves.

ON aime à croire & à dire en Amérique, que les Africains ſont également incapables de raiſon & de vertu. Un fait d'une autorité certaine fera juger de cette opinion.

Un bâtiment Anglois qui, en 1752, commerçoit en Guinée, fut obligé d'y laiſſer ſon chirurgien, auquel le mauvais état de ſa ſanté ne permettoit plus de ſoutenir la mer. Murrai s'occupoit du ſoin de ſe rétablir, lorſqu'un vaiſſeau Hollandois s'approcha de la côte, mit aux fers des noirs que la curioſité avoit attirés ſur ſon bord, & s'éloigna rapidement avec ſa proie.

Ceux qui s'intéreſſoient à ces malheu-

reux, indignés d'une trahiſon ſi noire, accourent à l'inſtant chez Cudjoc, qui les arrête à ſa porte, & leur demande ce qu'ils cherchent. *Le blanc qui eſt chez vous*, s'écrierent-ils, *doit être mis à mort, puiſque ſes freres ont enlevé nos freres. Les Européens qui ont ravi nos concitoyens ſont des barbares*, répond l'hôte généreux; *tuez-les quand vous les trouverez. Mais celui qui loge chez moi eſt un être bon, il eſt mon ami; ma maiſon lui ſert de fort; je ſuis ſon ſoldat, & je le défendrai. Avant d'arriver à lui, vous paſſerez ſur mon corps expirant. O mes amis! quel homme juſte voudroit entrer chez moi, ſi j'avois ſouffert que mon habitation fût ſouillée du ſang de l'innocent?* Ce diſcours calma le courroux des noirs; ils ſe retirerent tout honteux du deſſein qui les avoit conduits; & quelques jours après, ils témoignerent à Murrai lui-même, combien ils ſe trouvoient heureux de n'avoir pas conſommé un crime, qui leur auroit cauſé d'éternels remords.

Cet événement doit faire préſumer que les premieres impreſſions que reçoivent les Africains dans le nouveau monde, les déterminent vers de bonnes ou mauvaiſes qualités. Des expériences répétées ne permettent pas d'en douter.

Ceux qui tombent en partage à un maître humain, embraſſent d'eux-mêmes ſes intérêts. Ils prennent inſenſiblement l'eſprit, les affections de l'atelier où ils ſont fixés. Cet attachement va quelquefois juſqu'à l'héroïſme. Un eſclave Portugais, qui avoit déſerté dans les bois, ayant appris que ſon ancien maître étoit arrêté pour un aſſaſſinat, vint s'en accuſer lui-même en juſtice, ſe mit dans les fers à la place du coupable, fournit les preuves fauſſes, mais juridiques, de ſon prétendu crime, & ſubit le dernier ſupplice. Des actes d'une nature moins ſublime, mais aſſez fréquents, ont touché le cœur de quelques colons. Pluſieurs diroient volontiers comme le chevalier Villiam Gooch, gouverneur de la Virginie, à qui on reprochoit de ſaluer un negre qui l'avoit prévenu : *Je ſerois bien fâché qu'un eſclave fût plus honnête que moi.*

Mais il y a des barbares, qui regardant la pitié comme une foibleſſe, ſe plaiſent à tenir la verge de la tyrannie toujours levée. Graces au ciel, ils en ſont punis par la négligence, par l'infidélité, par la déſertion, par le ſuicide des déplorables victimes de leur cupidité. On voit quelques-uns de ces infortunés, ceux

de Mina ſpécialement, terminer fiérement leur vie, avec la perſuaſion qu'après la mort ils renaîtront dans leur patrie, qu'ils croient le plus beau pays du monde. L'eſprit de vengeance fournit à d'autres des reſſources plus deſtructives encore. Inſtruits dès l'enfance dans l'art des poiſons, qui naiſſent pour ainſi dire ſous leurs mains, ils les emploient à faire périr les bœufs, les mulets, les compagnons de leur eſclavage, tous les êtres qui ſervent à l'exploitation des terres de leur oppreſſeur. Pour écarter loin d'eux tous les ſoupçons, ils eſſaient leurs cruautés ſur leurs femmes, leurs enfants, leurs maîtreſſes, ſur tout ce qu'ils ont de plus cher. Ils goûtent dans ce projet affreux de déſeſpoir, le double plaiſir de délivrer leur eſpece d'un joug plus horrible que la mort, & de laiſſer leur tyran dans un état de miſere qui le rapproche de leur état. La crainte des ſupplices ne les arrête point. Il entre rarement dans leur caractere de prévoir l'avenir; & d'ailleurs, ils ſont bien aſſurés de tenir le ſecret de leur crime à l'épreuve des tortures. Par une de ces contrariétés inexplicables du cœur humain, mais communes à tous les peuples éclairés ou ſauvages, on voit les negres allier à leur poltron-

nerie naturelle, une fermeté inébranlable. La même organiſation qui les ſoumet à la ſervitude par la pareſſe de l'eſprit & le relâchement des fibres, leur donne une vigueur, un courage inouis, pour un effort extraordinaire : lâches toute leur vie, héros dans un moment. On a vu l'un de ces malheureux ſe couper le poignet d'un coup de hache, plutôt que de racheter ſa liberté par le vil miniſtere de bourreau.

Cependant rien n'eſt plus affreux que la condition du noir dans tout l'archipel Américain. Une cabane étroite, malſaine, ſans commodités, lui ſert de demeure. Son lit eſt une claie plus propre à briſer le corps, qu'à le repoſer. Quelques pots de terre, quelques plats de bois, forment ſon ameublement. La toile groſſiere qui cache une partie de ſa nudité, ne le garantit ni des chaleurs inſupportables du jour, ni des fraîcheurs dangereuſes de la nuit. Ce qu'on lui donne de manioc, de bœuf ſalé, de morue, de fruits & de racines, ne ſoutient qu'à peine ſa miſérable exiſtence. Privé de tout, il eſt condamné à un travail continuel, dans un climat brûlant, ſous le fouet toujours agité d'un conducteur féroce.

L'état de ces eſclaves, quoique partout déplorable, éprouve quelque variation dans les colonies. Celles qui jouiſſent d'un ſol étendu, leur donnent communément une portion de terre qui doit fournir à tous leurs beſoins. Ils peuvent employer à ſon exploitation une partie du dimanche, & le peu de moments qu'ils dérobent les autres jours au temps de leurs repas. Dans les iſles plus reſſerrées, le colon fournit lui-même la nourriture, dont la plus grande partie a paſſé les mers. L'ignorance, l'avarice ou la pauvreté ont introduit dans quelques-unes un moyen de pourvoir à la ſubſiſtance des negres, également deſtructeur pour les hommes & pour la culture. On leur accorde le ſamedi ou un autre jour pour gagner, ſoit en travaillant dans les habitations voiſines, ſoit en les pillant, de quoi vivre pendant la ſemaine.

Outre ces différences tirées de la ſituation locale des établiſſements dans les iſles de l'Amérique, chaque nation Européenne a une maniere de traiter ſes eſclaves qui lui eſt propre. L'Eſpagnol en fait les compagnons de ſon indolence; le Portugais, les inſtruments de ſes débauches; le Hollandois, les victimes de ſon avarice; l'Anglois, qui tire aiſément

des ſubſiſtances de ſes poſſeſſions du continent ſeptentrional, en eſt moins économe que les autres peuples : s'il ne facilite jamais le mariage entre ſes noirs, il reçoit avec bonté, comme un préſent de la nature, les enfants iſſus de liaiſons plus libres, & n'exige guere des peres & des meres un travail ou un tribut au deſſus de leurs forces. Les eſclaves ſont à ſes yeux des êtres purement phyſiques, qu'il ne faut pas uſer ni détruire ſans néceſſité ; mais jamais il ne ſe familiariſe avec eux, jamais il ne leur ſourit, jamais il ne leur parle. On diroit qu'il craint de leur laiſſer ſoupçonner que la nature ait pu mettre entr'eux & lui quelque trait de reſſemblance. Auſſi en eſt-il haï. Le François, moins fier, moins dédaigneux, accorde aux Africains une ſorte de moralité ; & ces malheureux, touchés de l'honneur de ſe voir traités comme des créatures preſque intelligentes, paroiſſent oublier qu'un maître impatient de faire fortune outre preſque toujours la meſure de leurs travaux, & les laiſſe manquer ſouvent de ſubſiſtances.

Les opinions mêmes des Européens influent ſur le ſort des negres de l'Amérique. Les proteſtants qui n'ont pas l'eſprit de proſélytiſme, les laiſſent vivre dans

le mahométiſme, ou dans l'idolâtrie où ils ſont nés, ſous prétexte qu'il ſeroit indigne de tenir *ſes freres en Chriſt* dans la ſervitude. Les catholiques ſe croient obligés de leur donner quelques inſtructions, de les baptiſer; mais leur charité ne s'étend pas plus loin que les cérémonies d'un baptême, nul & vain pour des hommes qui ne craignent pas les peines d'un enfer, auquel ils ſont, diſent-ils, accoutumés dès cette vie.

Tout les rend inſenſibles à cette crainte, & les tourments de leur ſervitude, & les maladies auxquelles ils ſont ſujets en Amérique. Deux leur ſont particulieres, c'eſt le pian & le mal d'eſtomac. Le premier effet de la derniere eſt de leur rendre la peau & le teint olivâtres. Leur langue blanchit; un ſommeil inſurmontable les appeſantit; ils ſont languiſſants, incapables du moindre exercice. C'eſt un anéantiſſement, un affaiſſement total de la machine. On eſt ſi découragé dans cet état, qu'on ſe laiſſe aſſommer plutôt que de marcher. Le dégoût des aliments doux & ſains eſt accompagné d'une eſpece de paſſion pour tout ce qui eſt ſalé ou épicé. Les jambes s'enflent, la poitrine s'engorge: peu échappent. La plupart finiſſent par être étouffés, après

après avoir ſouffert & dépéri pendant pluſieurs mois.

L'épaiſſiſſement du ſang qui paroit être la ſource de ces maux, peut venir de pluſieurs cauſes. Une des principales eſt ſans doute le chagrin qui doit s'emparer de ces hommes, qu'on arrache violemment à leur patrie, qui ſe voient garrottés comme des criminels, qui ſe trouvent tout-à-coup ſur mer pendant deux mois ou ſix ſemaines, qui du ſein d'une famille chérie, paſſent ſous la verge d'un peuple inconnu, dont ils attendent les plus affreux ſupplices. Une nourriture nouvelle pour eux, peu agréable en elle-même, les dégoûte dans la traverſée. A leur arrivée dans les iſles, les aliments qu'on leur diſtribue ne ſont ni bons ni ſuffiſants. Pour comble de malheur, pluſieurs d'entre eux ont contracté, en Afrique, l'habitude de manger d'une certaine terre qui leur plaiſoit & ne les incommodoit pas: ils en cherchent qui lui reſſemble; & le haſard a placé à leurs pieds une ſorte de tuf d'un rouge jaunâtre qui acheve de ruiner leur eſtomac.

Le pian qui eſt la ſeconde maladie particuliere aux negres, ſe manifeſte par des galles ſeches, dures, calleuſes, circulaires, quelquefois couvertes par la peau,

mais le plus ſouvent ulcérées, & comme ſaupoudrées d'une farine blanchâtre qui tire ſur le jaune. On a voulu confondre le pian avec le mal vénérien, parce que le même remede leur convient. Cette opinion, quoique aſſez générale, eſt moins fondée qu'elle ne le paroît au premier coup-d'œil.

Tous les negres venus de Guinée, ou nés aux iſles, hommes & femmes, ont le pian une fois en leur vie : c'eſt une gourme qu'ils ſont obligés de jeter ; mais il eſt ſans exemple, qu'aucun d'eux en ait été attaqué de nouveau, lorſqu'il avoit été guéri radicalement. Les Européens ne prennent jamais ou preſque jamais cette maladie, malgré le commerce fréquent, on peut dire journalier, qu'ils ont avec les négreſſes. Celles-ci nourriſſent les enfants blancs, & ne leur donnent point le pian. Comment concilier ces faits qui ſont inconteſtables, avec le ſyſtême que la médecine paroît avoir adopté ſur la nature du pian ? Pourquoi ne veut-on pas que le germe, le ſang & la peau des negres ſoient ſuſceptibles d'un venin particulier à leur eſpece ? La cauſe de ce mal eſt peut-être dans celle de leur couleur : une différence en amene d'autres. Il n'y a point d'être, ni de

qualité, qui ſoient iſolés dans la nature.

Mais, quel que ſoit ce mal, il eſt prouvé par des calculs dont on ne diſpute pas la juſteſſe, qu'il meurt tous les ans en Amérique la ſeptieme partie des noirs qu'on y porte de Guinée. Quatorze cent mille malheureux, qu'on voit aujourd'hui dans les colonies Européennes du nouveau monde, ſont les reſtes infortunés de neuf millions d'eſclaves qu'elles ont reçus. Cette deſtruction horrible ne peut pas être l'ouvrage du climat qui ſe rapproche beaucoup de celui d'Afrique, & moins encore des maladies, qui, de l'aveu de tous les obſervateurs, moiſſonnent peu de victimes. Sa ſource doit être dans le gouvernement des eſclaves. Ne pourroit-on pas le corriger ?

CHAPITRE XXX.

Comment on pourroit rendre l'état des eſclaves plus ſupportable.

LE premier pas dans cette réforme ſeroit d'apprendre à connoître l'homme phyſique & moral. Ceux qui vont acheter les noirs ſur des côtes barbares ; ceux qui les menent en Amérique ; ceux ſurtout qui dirigent leur induſtrie, ſe croient obligés par état, ſouvent même pour leur propre ſûreté, d'opprimer ces malheureux. L'ame des conducteurs, fermée à tout ſentiment de compaſſion, ne connoît de reſſorts que ceux de la crainte ou de la violence, & elle les emploie avec toute la férocité d'une autorité précaire. Si les propriétaires des habitations, ceſſant de dédaigner le ſoin de leurs eſclaves, ſe livroient à une occupation dont tout leur fait un devoir, ils abjureroient bientôt ces erreurs cruelles. L'hiſtoire de tous les peuples leur démontreroit que pour rendre l'eſclavage utile, il faut du moins le rendre doux ; que la force ne prévient point les révoltes de

l'ame ; qu'il eſt de l'intérêt du maître que l'eſclave aime à vivre, & qu'il n'en faut plus rien attendre, dès qu'il ne craint plus de mourir.

Ce trait de lumiere, puiſé dans le ſentiment, méneroit à beaucoup de réformes. On ſe rendroit à la néceſſité de loger, de vêtir, de nourrir convenablement des êtres condamnés à la plus pénible ſervitude qui ait exiſté, depuis l'infame origine de l'eſclavage. On ſentiroit qu'il n'eſt pas dans la nature, que ceux qui ne recueillent aucun fruit de leurs ſueurs, puiſſent avoir la même intelligence, la même économie, la même activité, la même force, que l'homme qui jouit du produit entier de ſes peines. Par degrés on arriveroit à cette modération politique, qui conſiſte à épargner les travaux, à mitiger les peines, à rendre à l'homme une partie de ſes droits, pour en retirer plus ſûrement le tribut des devoirs qu'on lui impoſe. Le réſultat de cette ſage économie ſeroit la conſervation d'un grand nombre d'eſclaves, que les maladies, cauſées par le chagrin ou l'ennui, enlevent aux colonies. Loin d'aggraver le joug qui les accable, on chercheroit à en adoucir, à en diſſiper même l'idée, en favoriſant un goût

naturel qui ſemble particulier aux negres.

Leurs organes ſont ſinguliérement ſenſibles à la puiſſance de la muſique. Leur oreille eſt ſi juſte, que dans leurs danſes la meſure d'une chanſon les fait ſauter & retomber cent à la fois, frappant la terre d'un ſeul coup. Suſpendus, pour ainſi dire, à la voix du chanteur, à la corde d'un inſtrument, une vibration de l'air eſt l'ame de tous ces corps; un ſon les agite, les enleve, & les précipite. Dans leurs travaux, le mouvement de leurs bras ou de leurs pieds eſt toujours en cadence. Ils ne font rien qu'en chantant, rien ſans avoir l'air de danſer. La muſique chez eux anime le courage, éveille l'indolence. On voit ſur tous les muſcles de leurs corps toujours nus, l'expreſſion de cette extrême ſenſibilité pour l'harmonie. Poëtes & muſiciens, ils ſubordonnent toujours la parole au chant, par la liberté qu'ils ſe réſervent d'alonger ou d'abréger les mots pour les appliquer à un air qui leur plaît. Un objet, un événement frappe un negre; il en fait auſſi-tôt le ſujet d'une chanſon. Ce fut dans tous les âges l'origine de la poéſie. Trois ou quatre paroles qui ſe répetent alternativement entre le chan-

teur & les aſſiſtants en chœur, forment quelquefois tout le poëme. Cinq ou ſix meſures ſont toute l'étendue de la chanſon. Ce qui paroît ſingulier, c'eſt que le même air, quoiqu'il ne ſoit qu'une répétition continuelle des mêmes tons, les occupe, les fait travailler ou danſer pendant des heures entieres : il n'entraîne pas pour eux, ni même pour les blancs, l'ennui de l'uniformité que devroient cauſer ces répétitions. Cette eſpece d'intérêt eſt dû à la chaleur & à l'expreſſion qu'ils mettent dans leurs chants. Leurs airs ſont preſque toujours à deux temps. Aucun n'excite la fierté. Ceux qui ſont faits pour la tendreſſe, inſpirent plutôt une ſorte de langueur. Ceux mêmes qui ſont les plus gais, portent une certaine empreinte de mélancolie. C'eſt la maniere la plus profonde de jouir, pour les ames ſenſibles.

Un penchant ſi vif pourroit devenir un grand mobile entre des mains habiles. On s'en ſerviroit pour établir des fêtes, des jeux, des prix. Ces amuſements, économiſés avec intelligence, empêcheroient la ſtupidité ſi ordinaire dans les eſclaves; allégeroient leurs travaux, & les préſerveroient de ce chagrin dévorant qui les conſume & abrege leurs jours. Après

avoir pourvu à la conſervation des noirs apportés d'Afrique, on s'occuperoit de ceux qui ſont nés dans les iſles mêmes.

Ce ne ſont pas les negres qui refuſent de ſe multiplier dans les chaînes de leur eſclavage. C'eſt la cruauté de leurs maîtres qui a ſu rendre inutile le vœu de la nature. Nous exigeons des négreſſes des travaux ſi durs, avant & après leur groſſeſſe, que leur fruit n'arrive pas à terme, ou ſurvit peu à l'accouchement. Quelquefois même, on voit des meres déſeſpérées par les châtiments que la foibleſſe de leur état leur occaſione, arracher leurs enfants du berceau pour les étouffer dans leurs bras, & les immoler avec une fureur mêlée de vengeance & de pitié, pour en priver des maîtres barbares. Cette atrocité, dont toute l'horreur retombe ſur les Européens, leur ouvrira peut-être les yeux. Leur ſenſibilité ſera réveillée par des intérêts mieux raiſonnés. Ils connoîtront qu'ils perdent plus qu'ils ne gagnent à outrager perpétuellement l'humanité, & s'ils ne deviennent pas les bienfaiteurs de leurs eſclaves, du moins ceſſeront-ils d'en être les bourreaux.

On les verra peut-être ſe déterminer à rompre les fers des meres qui auront élevé un nombre conſidérable d'enfants,

juſqu'à l'âge de ſix ans. Rien n'égale l'appât de la liberté ſur le cœur de l'homme. Les négreſſes animées par l'eſpoir d'un ſi grand avantage, auquel toutes aſpireroient, & auquel peu parviendroient, feroient ſuccéder à la négligence & au crime, la vertueuſe émulation d'élever des enfants dont le nombre & la conſervation leur aſſureroient un état tranquille.

Après avoir pris des meſures ſages pour ne pas priver leurs habitations des ſecours que leur offre une fécondité preſque incroyable, ils ſongeront à nourrir, à étendre la culture par la population, & ſans moyens étrangers. Tout les invite à établir ce ſyſtême facile & naturel.

Il y a quelques puiſſances dont les établiſſements des iſles de l'Amérique acquierent tous les jours de l'étendue, & il n'y en a aucune dont la maſſe de travail n'augmente continuellement. Ces terres exigent donc de jour en jour un plus grand nombre de bras pour leur exploitation. L'Afrique, où les Européens vont recruter la population de leurs colonies, leur fournit graduellement moins d'hommes; & en les donnant plus foibles, elle les vend plus cher. Cette mine d'eſclaves s'épuiſera de plus en plus avec le temps.

Mais cette révolution dans le commerce, fût-elle auſſi chimérique qu'elle paroît prochaine, il n'en reſte pas moins démontré qu'un grand nombre d'eſclaves tirés d'une région éloignée périt dans la traverſée ou dans un nouvel hémiſphere; que rendus en Amérique ils reviennent à un très-haut prix; qu'il y en a peu dont la vie ordinaire ne ſoit abrégée; & que la plupart de ceux qui parviennent à une vieilleſſe malheureuſe, ſont extrêmement bornés, accoutumés dès l'enfance à l'oiſiveté, ſouvent peu propres aux occupations qu'on leur deſtine, & continuellement déſeſpérés d'être ſéparés pour toujours de leur patrie. Si le ſentiment ne nous trompe pas, des cultivateurs nés dans les iſles mêmes de l'Amérique, reſpirant toujours leur premier air, élevés ſans autre dépenſe qu'une nourriture peu chere, formés de bonne heure au travail par leurs propres peres, doués d'une intelligence ou d'une aptitude ſinguliere pour tous les arts; ces cultivateurs devroient être préférables à des eſclaves, vendus, expatriés & toujours forcés.

Le moyen de ſubſtituer aux noirs étrangers ceux des colonies mêmes, s'offre ſans le chercher. Il ſe réduit à ſoigner

les enfants noirs qui naiſſent dans les iſles ; à concentrer dans leurs ateliers cette foule d'eſclaves qui promenent leur inutilité, leur libertinage, le luxe & l'inſolence de leurs maîtres dans toutes les villes & les ports de l'Europe ; ſurtout à exiger des navigateurs qui fréquentent les côtes d'Afrique, qu'ils forment leur cargaiſon d'un nombre égal d'hommes & de femmes, ou même de quelques femmes de plus, durant quelques années, pour faire ceſſer plutôt la diſproportion qui ſe trouve entre les deux ſexes.

Cette derniere précaution, en mettant les plaiſirs de l'amour à la portée de tous les noirs, les conſoleroit & les multiplieroit. Ces malheureux oubliant le poids de leurs chaînes, ſe ſentiront renaître. Ils ſont la plupart fideles juſqu'à la mort aux négreſſes que l'amour & l'eſclavage leur ont données pour compagnes ; ils les traitent avec cette compaſſion que les miſérables puiſent mutuellement les uns pour les autres dans la durée même de leur ſort ; ils les ſoulagent ſous le fardeau de leurs occupations ; ils s'affligent du moins avec elles, lorſque par l'excès du travail, ou par le défaut de nourriture, la mere ne peut offrir à ſon enfant

qu'une mamelle tarie on baignée de ſes larmes. De leur côté, les femmes, quoiqu'on ne leur faſſe pas une obligation d'être chaſtes, ſont inébranlables dans leurs engagements ; à moins que la vanité d'être aimées des blancs ne les rende volages. Malheureuſement c'eſt une tentation d'inconſtance à laquelle elles n'ont que trop ſouvent occaſion de ſuccomber.

Ceux qui ont cherché les cauſes de ce goût pour les négreſſes, qui paroît ſi dépravé dans les Européens, en ont trouvé la ſource dans la nature du climat, qui ſous la zone torride entraîne invinciblement à l'amour ; dans la facilité de ſatisfaire ſans contrainte & ſans aſſiduité ce penchant inſurmontable ; dans un certain attrait piquant de beauté qu'on trouve bientôt dans les négreſſes, lorſque l'habitude a familiariſé les yeux avec leur couleur ; ſur-tout dans une ardeur de tempérament qui donne le pouvoir d'inſpirer & de ſentir les plus brûlants tranſports. Auſſi ſe vengent-elles, pour ainſi dire, de la dépendance humiliante de leur condition, par les paſſions déſordonnées qu'elles excitent dans leurs maîtres ; & nos courtiſanes en Europe, n'ont pas mieux que les eſclaves né-

greſſes l'art de conſumer & de renverſer de grandes fortunes. Mais les Africaines l'emportent ſur les Européennes, en véritable paſſion pour les hommes qui les achetent. C'eſt à la fidélité de leur amour qu'on a dû plus d'une fois le bonheur d'avoir découvert & prévenu des conſpirations qui auroient fait ſuccomber tous les oppreſſeurs ſous le couteau de leurs eſclaves. Ce châtiment, ſans doute, étoit bien mérité par la double tyrannie de ces indignes raviſſeurs des biens & de la liberté de tant de peuples.

CHAPITRE XXXI.

L'eſclavage répugne à l'humanité, à la raiſon & à la juſtice.

ON ne s'avilira pas ici juſqu'à groſſir la liſte ignominieuſe de ces écrivains qui conſacrent leurs talents à juſtifier par la politique ce que réprouve la morale. Dans un ſiecle où tant d'erreurs ſont courageuſement démaſquées, il ſeroit honteux de faire des vérités importantes à l'humanité. Si tout ce que nous avons déjà dit, n'a paru tendre qu'à diminuer le poids de la ſervitude; c'eſt qu'il falloit ſoulager d'abord des malheureux qu'on ne pouvoit délivrer; c'eſt qu'il s'agiſſoit de convaincre leurs oppreſſeurs mêmes, qu'ils étoient cruels au préjudice de leurs intérêts. Mais en attendant que de grandes révolutions faſſent ſentir l'évidence de cette vérité, il convient de s'élever plus haut. Démontrons d'avance qu'il n'eſt point de raiſon d'état qui puiſſe autoriſer l'eſclavage. Ne craignons pas de citer au tribunal de la lumiere & de la juſtice éternelle, les gouvernements qui tolerent

cette cruauté, ou qui ne rougiſſent pas même d'en faire la baſe de leur puiſſance.

Monteſquieu n'a pu ſe réſoudre à traiter ſérieuſement la queſtion de l'eſclavage. En effet, c'eſt dégrader la raiſon que de l'employer, on ne dira pas à défendre, mais à combattre même un abus ſi contraire à la raiſon. Quiconque juſtifie un ſi odieux ſyſtême, mérite du philoſophe un profond mépris, & du negre un coup de poignard.

Si vous portez votre main ſur moi, je me tue, diſoit Clariſſe à Lovelace; & moi je dirois à celui qui attenteroit à ma liberté: ſi vous approchez, je vous poignarde & je raiſonnerois mieux que Clariſſe, parce que défendre ma liberté, ou, ce qui eſt la même choſe, ma vie, eſt mon premier devoir, reſpecter celle d'autrui n'eſt que le ſecond; & que toutes choſes d'ailleurs égales, la mort d'un coupable eſt plus conforme à la juſtice que celle d'un innocent.

Dira-t-on que celui qui veut me rendre eſclave n'eſt point coupable, qu'il uſe de ſes droits? Où ſont-ils ſes droits? Qui leur a donné un caractere aſſez ſacré pour faire taire les miens? Je tiens de la nature le droit de me défendre; elle ne t'a

donc pas donné celui de m'attaquer. Que ſi tu te crois autoriſé à m'opprimer, parce que tu es plus fort & plus adroit que moi; ne te plains donc pas quand mes bras vigoureux ouvriront ton ſein pour y chercher ton cœur; ne te plains pas, lorſque dans tes entrailles déchirées, tu ſentiras la mort que j'y aurai fait paſſer avec tes aliments. Je ſuis plus fort ou plus adroit que toi; ſois à ton tour victime; expie maintenant le crime d'avoir été oppreſſeur.

Celui qui ſoutient le ſyſtême de l'eſclavage eſt l'ennemi de toute l'eſpece humaine. Il la partage en deux ſociétés d'aſſaſſins légitimes, les oppreſſeurs & les opprimés. Il vaudroit autant crier aux hommes: ſi vous voulez conſerver votre vie, hâtez-vous de me l'arracher, car j'en veux à la vôtre.

Mais, dites-vous, le droit d'eſclavage s'étend ſur le travail & la liberté, non ſur la vie. Eh quoi! le maître qui diſpoſe de l'emploi de mes forces, ne diſpoſe-t-il pas de mes jours, qui dépendent de l'uſage volontaire & modéré de mes facultés? Qu'eſt-ce que l'exiſtence pour celui qui n'en a pas la propriété? Je ne puis tuer mon eſclave, mais je puis faire couler ſon ſang goutte à goutte ſous le fouet

d'un bourreau ; je puis l'accabler de douleurs, de travaux & de privations ; je puis attaquer de toutes parts, & miner ſourdement les principes & les reſſorts de ſa vie ; je puis étouffer, par des ſupplices lents, le germe malheureux qu'une négreſſe porte dans ſon ſein. Ainſi les loix ne protegent l'eſclave contre une mort prompte, que pour laiſſer à ma cruauté le droit de le faire mourir tous les jours.

Diſons mieux. Le droit d'eſclavage eſt celui de commettre toutes ſortes de crimes : ceux qui attaquent la propriété ; vous ne laiſſez pas à votre eſclave celle de ſa perſonne : ceux qui détruiſent la ſûreté ; vous pouvez l'immoler à vos caprices : ceux qui font frémir la pudeur... Tout mon ſang ſe ſoulève à ces images horribles. Je hais, je fuis l'eſpece humaine, compoſée de victimes & de bourreaux ; & ſi elle ne doit pas devenir meilleure, puiſſe-t-elle s'anéantir !

Un mot encore, puiſqu'il faut tout dire. Cartouche aſſis au pied d'un arbre dans une forêt profonde, calculant la recette & la dépenſe de ſon brigandage, les récompenſes & les ſalaires de ſes agents, & s'occupant avec eux d'idées de propor-

tion & de juſtice diſtributive ; Cartouche eſt-il fort différent de l'armateur, qui, courbé ſur un comptoir, regle, la plume à la main, le nombre d'attentats qu'il peut faire commettre ſur les côtes de Guinée, qui examine à loiſir combien chaque negre lui coûtera de fuſils à livrer, pour entretenir la guerre qui fournit les eſclaves ; de chaînes de fer pour le tenir garrotté ſur ſon vaiſſeau ; de fouets, pour le faire travailler ; combien lui vaudra chaque goutte de ſang dont ce negre arroſera ſon habitation ; ſi la négreſſe donnera plus à ſa terre par les travaux de ſes mains que par le travail de l'enfantement ?... Que penſez-vous du parallele ?... Le voleur attaque & prend l'argent, le négociant prend la perſonne même. L'un viole les inſtitutions ſociales, l'autre viole la nature. Oui, ſans doute ; & s'il exiſtoit une religion qui autoriſât, qui tolérât, ne fût ce que par ſon ſilence, de pareilles horreurs ; ſi, d'ailleurs, occupée de queſtions oiſeuſes ou ſéditieuſes, elle ne tonnoit pas ſans ceſſe contre les auteurs ou les inſtruments de cette tyrannie ; ſi elle faiſoit un crime à l'eſclave de briſer ſes chaînes ; ſi elle ſouffroit dans ſon ſein le juge inique qui condamne le fugitif à la mort : ſi cette

religion exiſtoit, il faudroit en étouffer les miniſtres ſous les débris de leurs autels.

Mais les negres ſont un eſpece d'hommes nés pour l'eſclavage; ils ſont bornés, fourbes, méchants; ils conviennent eux-mêmes de la ſupériorité de notre intelligence, & reconnoiſſent preſque la juſtice de notre empire.

Les negres ſont bornés, parce que l'eſclavage briſe tous les reſſorts de l'ame. Ils ſont méchants; pas aſſez avec vous. Ils ſont fourbes; parce qu'on ne doit pas la vérité à ſes tyrans. Ils reconnoiſſent la ſupériorité de notre eſprit; parce que nous avons abuſé de leur ignorance: la juſtice de notre empire; parce que nous avons abuſé de leur foibleſſe. J'aimerois autant dire que les Indiens ſont une eſpece d'hommes nés pour être écraſés; parce qu'il y a chez eux des fanatiques, qui ſe précipitent ſous les roues du char de leur idole, devant le temple de Jagernat.

Mais ces negres étoient nés eſclaves. A qui, barbares, ferez-vous croire qu'un homme peut être la proprieté d'un ſouverain, un fils la propriété d'un pere, une femme la propriété d'un mari, un domeſtique la propriété d'un maître, un negre la propriété d'un colon?

Mais ces eſclaves s'étoient vendus eux-mêmes. Jamais un homme a-t-il pu permettre, par un pacte ou par un ſerment, à un autre homme d'uſer & d'abuſer de lui! S'il a conſenti à ce pacte, ou fait ce ſerment, c'eſt dans un accès d'ignorance ou de folie; & il en eſt relevé, au moment où il ſe connoît, où ſa raiſon revient.

Mais ils avoient été pris à la guerre. Que vous importe? Laiſſez le vainqueur abuſer comme il voudra de ſa victoire. Pourquoi vous rendez-vous ſon complice?

Mais c'étoient des criminels, condamnés dans leur pays à l'eſclavage. Qui les avoit jugés? Ignorez-vous que dans un état deſpotique, il n'y a de coupable que le deſpote?

Le ſujet d'un deſpote eſt, de même que l'eſclave, dans un état contre nature. Tout ce qui contribue à y retenir l'homme, eſt un attentat contre ſa perſonne. Toutes les mains qui l'attachent à la tyrannie d'un ſeul, ſont des mains ennemies. Or, voulez-vous ſavoir quels ſont les auteurs ou les complices de cette violence? Tous ceux qui l'environnent. Sa mere, qui lui a donné les premieres leçons de l'obéiſſance; ſon voiſin, qui lui en a donné l'exemple; ſes ſupérieurs, qui l'y ont forcé; ſes égaux, qui l'y ont

entraîné par leur opinion. Tous ſont les miniſtres & les inſtruments de la tyrannie. Le tyran ne peut rien par lui-même ; il n'eſt que le mobile des efforts que font tous ſes ſujets pour s'opprimer mutuellement. Il les entretient dans un état de guerre continuelle qui rend légitimes les vols, les trahiſons, les aſſaſſinats. Ainſi que le ſang qui coule dans ſes veines, tous les crimes partent de ſon cœur, & reviennent s'y concentrer. Caligula diſoit que ſi le genre humain n'avoit qu'une tête, il eût pris plaiſir à la faire tomber. Socrate auroit dit que ſi tous les crimes pouvoient ſe trouver ſur une même tête, ce ſeroit celle-là qu'il faudroit abattre.

Hâtons-nous donc de ſubſtituer à l'aveugle férocité de nos peres, les lumieres de la raiſon & les ſentiments de la nature. Briſons les chaînes de tant de victimes de notre cupidité, duſſions-nous renoncer à un commerce qui n'a que l'injuſtice pour baſe, & que le luxe pour objet.

Mais non. Il n'eſt pas beſoin de faire le ſacrifice des productions que l'habitude nous a rendu ſi cheres. Vous pouvez les tirer de vos colonies, ſans les peupler d'eſclaves. Ces productions peuvent être cultivées par des mains libres, & dès-lors conſommées ſans remords.

Les iſles ſont remplies de noirs, dont on a rompu les chaînes. Ils exploitent avec ſuccès les petites habitations qu'on leur a données, ou qu'ils ont acquiſes par leur induſtrie. Ceux de ces malheureux qui recouvreroient leur indépendance, vivroient en paix d'un ſemblable travail, libre & fructueux. Les ſerfs de Danemarck, qu'on vient d'affranchir, ont-ils abandonné leurs charrues?

Craint-on que la facilité de vivre, ſans agir, ſur un ſol naturellement fertile, de ſe paſſer de vêtements ſous un ciel brûlant, plonge les hommes dans l'oiſiveté? Pourquoi donc les habitants de l'Europe ne ſe bornent-ils pas aux travaux de premiere néceſſité? Pourquoi s'épuiſent-ils dans des occupations laborieuſes, qui ne ſatisfont que des fantaiſies paſſageres? Il eſt parmi nous mille profeſſions plus pénibles les unes que les autres, qui ſont l'ouvrage de nos inſtitutions. Les loix ont fait éclorre ſur la terre un eſſaim de beſoins factices, qui n'auroient jamais exiſté ſans elles. En diſtribuant toutes les propriétés au gré de leur caprice, elles ont aſſujetti une infinité d'hommes à la volonté impérieuſe de leurs ſemblables, au point de les faire chanter & danſer pour vivre. Vous avez parmi vous des êtres faits comme vous,

qui ont conſenti à s'enterrer ſous les montagnes pour vous fournir des métaux, du cuivre qui vous empoiſonne peut-être : pourquoi voulez-vous que des negres ſoient moins dupes, moins foux que des Européens ?

En accordant à ces malheureux la liberté, mais ſucceſſivement, comme une récompenſe de leur économie, de leur conduite, de leur travail, ayez ſoin de les aſſervir à vos loix & à vos mœurs, de leur offrir vos ſuperfluités. Donnez-leur une patrie, des intérêts à combiner, des productions à faire naître, une conſommation analogue à leurs goûts ; & vos colonies ne manqueront pas de bras, qui, ſoulagés de leurs chaînes, en ſeront plus actifs & plus robuſtes.

Pour renverſer l'édifice de l'eſclavage, étayé par des paſſions ſi univerſelles, par des loix ſi authentiques, par la rivalité des nations ſi puiſſantes, par des préjugés plus puiſſants encore, à quel tribunal porterons-nous la cauſe de l'humanité, que tant d'hommes trahiſſent de concert? Rois de la terre, vous ſeuls pouvez faire cette révolution. Si vous ne vous jouez pas du reſte des humains, ſi vous ne regardez pas la puiſſance des ſouverains comme le droit d'un brigandage heureux,

& l'obéiſſance des ſujets comme une ſurpriſe faite à l'ignorance, penſez à vos devoirs. Refuſez le ſceau de votre autorité au trafic infame & criminel d'hommes convertis en vils troupeaux; & ce commerce diſparoîtra. Réuniſſez une fois pour le bonheur du monde, vos forces, vos projets ſi ſouvent concertés pour ſa ruine. Que ſi quelqu'un d'entre vous oſoit fonder ſur la généroſité de tous les autres, l'eſpérance de ſa richeſſe & de ſa grandeur, c'eſt un ennemi du genre humain qu'il faut détruire. Portez chez lui le fer & le feu. Vos armées ſe rempliront du ſaint enthouſiaſme de l'humanité. Vous verrez alors quelle différence met la vertu, entre des hommes qui ſecourent des opprimés, & des mercenaires qui ſervent des tyrans.

Que dis-je? Ceſſons de faire entendre la voix inutile de l'humanité aux peuples & à leurs maîtres : elle n'a peut-être jamais été conſultée dans les opérations publiques. Eh bien, ſi l'intérêt a ſeul des droits ſur votre ame, nations de l'Europe, écoutez-moi encore. Vos eſclaves n'ont beſoin ni de votre généroſité, ni de vos conſeils, pour briſer le joug ſacrilege qui les opprime. La nature parle plus haut que la philoſophie & que l'intérêt. Déjà quelques blancs maſſacrés ont expié une

partie

partie de nos crimes ; déjà ſe ſont établies deux colonies de negres fugitifs, que les traités & la force mettent à l'abri de vos attentats. Le poiſon a vengé de temps en temps quelques victimes. Pluſieurs ſe ſont dérobés par une mort volontaire à votre oppreſſion. Ces entrepriſes ſont autant de traits de lumiere qui annoncent l'orage ; il ne manque aux negres qu'un chef aſſez courageux, pour les conduire à la vengeance & au carnage.

Où eſt-il ce grand homme, que la nature doit peut-être à l'honneur de l'eſpece humaine ? Où eſt-il ce Spartacus nouveau, qui ne trouvera point de Craſſus ? Alors diſparoîtra le *code noir* ; & que le *code blanc* ſera terrible, ſi le vainqueur ne conſulte que le droit de repréſailles !

En attendant cette révolution, les negres gémiſſent ſous le joug des travaux dont la peinture ne peut que nous intéreſſer de plus en plus à leur deſtinée.

CHAPITRE XXXII.

Travaux des eſclaves.

LE ſol des iſles de l'Amérique a très-peu de rapport avec le nôtre. Ses productions ſont très-différentes, ainſi que la maniere de les cultiver. A l'exception de quelques graines potageres, on n'y enſemence rien; tout s'y plante.

Comme le tabac fut la premiere production dont on s'occupa, que ſes racines ne prennent point de profondeur, & que la moindre écorchure la fait périr, on n'employa qu'un ſimple grattoir pour préparer les terres qui devoient la recevoir, & pour extirper les mauvaiſes herbes qui l'auroient étouffée. Cet uſage dure encore.

Lorſqu'on s'éleva à des cultures qui exigeoient plus de façons, & qui étoient moins délicates, on eut recours à la houe pour labourer & pour ſarcler; mais elle ne fut pas employée ſur tout l'eſpace qui devoit être mis en valeur. On ſe contenta de creuſer un trou pour placer la plante.

L'inégalité de terrein, le plus communément rempli de côteaux, donna vraiſemblablement naiſſance à cet uſage. On put craindre que des pluies, qui tombent toujours en torrents, ne ruinaſſent, par des ravines, les terres remuées. L'indolence & le défaut des moyens dans les premiers temps étendirent cette pratique aux plaines les plus unies, & l'habitude la conſacra. Perſonne ne ſongeoit à s'en écarter. Enfin, quelques colons, aſſez hardis pour s'élever au deſſus du préjugé, ont imaginé de ſe ſervir de la charrue; & il eſt vraiſemblable que cette méthode deviendra générale par-tout où elle ſera praticable. Il n'eſt rien qui ne porte à le deſirer & à l'eſpérer.

Toutes les terres des iſles étoient vierges, lorſque les Européens entreprirent de les défricher. Les premieres occupées donnent depuis long-temps moins de productions qu'on n'en retiroit au commencement. Celles qu'on a miſes ſucceſſivement en valeur, participent de cet épuiſement plus ou moins, en raiſon de l'époque de leur défrichement. Quelle qu'ait été leur fertilité dans l'origine, toutes la perdent avec le temps; & bientôt elles ceſſeront de répondre aux travaux des

cultivateurs, ſi l'art ne vient au ſecours de la nature.

C'eſt un principe d'agriculture, généralement avoué par les phyſiciens, que la terre n'eſt vraiment productive, qu'autant qu'elle peut recevoir les influences de l'air & de tous les météores dirigés par ce puiſſant agent, tels que les brouillards, les roſées, les pluies. C'eſt aux labours, & à des labours fréquents, à lui procurer cet avantage : les iſles le réclament avec inſtance & ſans délai. C'eſt la ſaiſon humide qu'il faut choiſir pour remuer ces terres, dont la ſéchereſſe arrêteroit la fécondité. La pratique de la charrue ne ſauroit avoir d'inconvénient dans les campagnes bien égales. On préviendroit le danger de voir les terreins en pente ravagés par les orages, en faiſant les labours tranſverſalement ſur une ligne qui croiſeroit celle de la pente des côteaux. Si la pente étoit ſi rapide, que les terres miſes en valeur puſſent être entraînées malgré les ſillons, on ajouteroit d'eſpace en eſpace, & dans le même ſens, de petites ſaignées plus profondes, qui romproient en partie la force & la vîteſſe que la roideur des collines ajoute à la chûte des groſſes pluies.

L'utilité de la charrue ne ſe borneroit pas à procurer aux plantes plus de ſuc végétal. Elle aſſureroit encore leurs produits. Les iſles ſont le pays des inſectes; leur multiplication y eſt favoriſé par une chaleur continuelle, & ils ſe ſuccedent ſans interruption : on connoît l'étendue des ravages qu'ils font. Des labours fréquents & ſucceſſifs fatigueroient ces eſpeces dévorantes, troubleroient leur reproduction, en feroient beaucoup périr, & détruiroient la plupart de leurs œufs. Peut être ce moyen ne ſeroit-il pas ſuffiſant contre les rats que les vaiſſeaux ont apportés d'Europe en Amérique, où ils ſe ſont tellement multipliés, qu'ils détruiſent ſouvent un tiers des récoltes. On pourroit appeller au ſecours l'activité des eſclaves, & encourager leur vigilance par quelque gratification.

La pratique du labourage paroîtroit devoir amener l'uſage des engrais; il eſt déjà connu ſur la plupart des côtes. Celui qu'on emploie, ſe nomme varech; c'eſt une eſpece de plante marine, qui, au temps de ſa maturité, ſe détachant des eaux, eſt portée au rivage par le mouvement des ondes. Il eſt un grand principe de fécondité; mais employé ſans préparation, il communique au ſucre une âpreté

déſagréable, qui doit venir des ſels imprégnés de parties huileuſes qui abondent dans les plantes marines. Peut-être ne faudroit-il, pour faire ceſſer cette amertume, que brûler la plante & l'employer en cendres. Les ſels dégagés par cette opération de parties huileuſes, & bien triturés par la végétation, circuleroient plutôt dans la canne du ſucre, & lui porteroient des ſucs plus purs.

Les terres intérieures n'ont commencé que depuis peu à être fumées. Le beſoin étendra cette pratique indiſpenſable; & avec le temps, le ſol d'Amérique recevra les mêmes ſecours que le ſol d'Europe, mais avec plus de difficulté. Dans des iſles, où les troupeaux ne ſont pas nombreux, & n'ont même que très-rarement le ſecours des étables, il faudra recourir à d'autres engrais, & les multiplier le plus qu'il ſera poſſible, pour ſuppléer à la qualité par l'abondance. La plus grande reſſource ſera toujours dans les mauvaiſes herbes, dont il faut débarraſſer continuellement les plantes utiles. On les ramaſſera, on les fera pourrir. Les colons, qui cultivent le café, ont donné l'exemple de cette méthode, mais avec l'indolence que la chaleur du climat répand dans le travail même. Ils ont accumulé

des herbes au pied des caſiers, ſans voir que ces herbes, qu'on ne prenoit pas même la peine de couvrir de terre, échauffoient l'arbre, & ſervoient d'aſyle à des inſectes qui le dévoroient. On n'a guere été moins négligent dans le ſoin des troupeaux.

Tous les quadrupedes domeſtiques de l'Europe ont été portés en Amérique par les Eſpagnols; & c'eſt de leurs établiſſements que les colonies des autres nations les ont tirés. A l'exception du cochon qui, fait pour réuſſir dans les régions abondantes en fruits aquatiques, en inſectes, en reptiles, eſt devenu plus grand & d'un meilleur goût, ces animaux ont tous dégénéré; & l'on n'en trouve dans les iſles que de très-petites races. Quoique les vices du climat puiſſent avoir quelque part à cette dégradation, le défaut de ſoin en eſt peut-être la principale cauſe. Ils couchent toujours en plain champ. On ne leur donne jamais ni ſon, ni avoine, & ils ſont au verd toute l'année. On leur refuſe juſqu'à l'attention de diviſer les prairies en pluſieurs quartiers, pour les faire paſſer alternativement de l'un dans l'autre. Ils paiſſent toujours ſur le même eſpace, ſans laiſſer à l'herbe le temps de renaître. Ces fourrages ne peu-

vent avoir qu'un ſuc aqueux & foible. Une végétation trop prompte les empêche d'être ſuffiſamment digérés par la nature. Auſſi les animaux, deſtinés à la nourriture des hommes, ne donnent-ils qu'une chair coriace & ſans ſubſtance.

Ceux qu'on réſerve aux divers travaux, ne rendent qu'à peine un foible ſervice. Les bœufs ne traînent que de légers fardeaux, & ne les traînent pas toute la journée. Ils ſont toujours au nombre de quatre. On ne les attele pas par la tête, mais par le cou, à la maniere d'Eſpagne. Ce n'eſt pas l'aiguillon, c'eſt le fouet qui les excite. Deux conducteurs reglent leur marche.

Lorſque les chemins ne permettent pas l'uſage des voitures, les bœufs ſont remplacés par les mulets. Ceux-ci ſont bâtés d'une maniere plus ſimple qu'en Europe, mais beaucoup moins ſolide. On leur met ſur le dos un paillaſſon auquel on ſuſpend deux crochets de chaque côté pris au haſard dans les bois. Ainſi équipés, ils portent au plus la moitié de ce que portent les nôtres, & font la moitié moins de chemin.

Le pas des chevaux n'eſt pas ſi lent. Ils ont conſervé quelque choſe de la viteſſe, du feu, de la docilité des chevaux

Andalous, dont ils tirent leur origine; mais leurs forces ne répondent pas à leur ardeur. On eſt réduit à les multiplier beaucoup pour en tirer le ſervice qu'un petit nombre rendroit en Europe. Il faut en atteler trois ou quatre aux voitures extrêmement légeres, dont les habitants aiſés ſe ſervent pour des courſes, qu'ils appellent des voyages, & qui ne ſeroient chez nous que des promenades.

On auroit empêché, retardé ou diminué la dégradation des animaux aux iſles, ſi on eût eu l'attention de les renouveller par des races étrangeres. Des étalons, venus de contrées plus froides ou plus chaudes, auroient corrigé à un certain point l'influence de la température, de la nourriture, de l'éducation. Avec les femelles du pays, ils auroient produit de nouvelles races d'autant meilleures, qu'ils ſeroient partis d'un climat plus différent de celui où ils auroient été portés.

Il eſt bien extraordinaire qu'une idée ſi ſimple ne ſoit venue à aucun colon, & qu'il n'y ait eu aucune légiſlation aſſez occupée de ſes intérêts, pour ſubſtituer dans ſes établiſſements le bœuf à boſſe au bœuf commun. Tous les gens inſtruits doivent ſe rappeller que le bœuf à boſſe a le poil plus doux & plus luſtré, le

naturel moins lourd, moins brut que notre bœuf, & une intelligence, une docilité fort ſupérieures. Il eſt léger à la courſe, & il peut ſuppléer au cheval, puiſqu'on le monte. Il ſe plaît autant dans les contrées méridionales, que celui dont nous nous ſervons aime les zones froides ou tempérées. On ne connoît que cette race dans les iſles orientales, & dans la plus grande partie de l'Afrique. Si l'habitude prenoit moins d'empire qu'elle en a communément, même ſur les gouvernements les plus éclairés, on auroit vu que cet animal utile convenoit ſinguliérement au grand archipel de l'Amérique, & qu'il n'y avoit rien de ſi aiſé que de le tirer à peu de frais de la Côte-d'Or, ou de celle d'Angole.

Deux riches cultivateurs également frappés, l'un à la Barbade, l'autre à Saint-Domingue, de la foibleſſe des animaux de trait & de charge dont ils trouvoient l'uſage établi, ont tenté de leur ſubſtituer le chameau. Cette expérience, faite autrefois ſans ſuccès au Pérou par les Eſpagnols, n'a pas été heureuſe, & ne devoit pas l'être. Il eſt connu que le chameau, quoique naturel aux pays chauds, craint les chaleurs exceſſives, & qu'il peut auſſi peu réuſſir, auſſi peu ſe

perpétuer ſous le ciel brûlant de la zone torride, que dans les zones tempérées. On auroit mieux fait de ſe tourner du côté du buffle.

Le buffle eſt un animal très-ſale & d'un naturel violent. Il a des fantaiſies bruſques & fréquentes. Son cuir eſt ſolide, léger, preſque impénétrable, & ſa corne propre à beaucoup d'uſages. On trouve ſa chair noire, dure, déſagréable au goût & à l'odorat. Le lait de la femelle eſt moins doux, mais plus abondant que celui de la vache. Nourri comme le bœuf, avec lequel il a une reſſemblance marquée, il le ſurpaſſe prodigieuſement en force & en viteſſe. Deux buffles enchaînés à un chariot, au moyen d'un anneau qu'on leur paſſe dans le nez, traînent autant que quatre bœufs des plus vigoureux, & en moitié moins de temps. Ils doivent cette double ſupériorité à l'avantage d'avoir les jambes plus hautes, & une maſſe de corps plus conſidérable, dont tout le poids eſt employé à tirer, parce que leur cou & leur tête ſe portent naturellement en bas. Comme cet animal eſt originaire de la zone torride, & qu'il eſt plus gros, plus fort, plus docile, à meſure qu'il habite des pays plus chauds, on n'a jamais dû douter qu'il ne fût être

d'une grande utilité dans les Antilles, & qu'il ne s'y perpétuât aiſément. Il faut le croire, ſur-tout depuis les heureuſes expériences qui ont été faites à la Guiane.

L'indolence & la routine, qui ont empêché la propagation des animaux domeſtiques, n'ont pas moins arrêté le ſuccès de la tranſplantation de nos végétaux. On a porté ſucceſſivement aux iſles pluſieurs eſpeces d'arbres fruitiers. Ceux qui n'ont pas péri, ſont des eſpeces de ſauvageons dont les fruits ne ſont ni beaux ni bons. La plupart ont dégénéré fort vîte, parce qu'on les a abandonnés à la force d'une végétation, toujours active, toujours excitée par la roſée abondante des nuits, par les vives chaleurs du jour, double principe de fécondité. Peut être un obſervateur intelligent en auroit-il ſu profiter pour ſe procurer des fruits paſſables; mais on ne trouve pas de ces hommes dans les colonies. Si nos plantes potageres y ont réuſſi; ſi elles ſont toujours renaiſſantes, toujours vertes, toujours mûres; c'eſt qu'elles n'ont pas eu à lutter contre le climat où elles rencontroient une terre humide & pâteuſe qui leur eſt propre; c'eſt qu'elles n'exigeoient pas le moindre ſoin. Les ſueurs des eſclaves arroſent des productions plus utiles.

On a tourné les premiers travaux de ces malheureux vers les objets néceſſaires pour la conſervation de leur miſérable exiſtence. Excepté dans les iſles occupées par les Eſpagnols, où les choſes ſont à peu près ce qu'elles étoient à l'arrivée des Européens dans le nouveau monde, les productions qui ſuffiſoient aux ſauvages ont diminué, à meſure qu'on a abattu les forêts pour former des cultures. Il a fallu ſe procurer d'autres ſubſiſtances ; & les principales qu'on a dû rechercher, ont été tirées du pays même des nouveaux conſommateurs.

L'Afrique a fourni aux iſles un arbriſſeau qui s'éleve d'environ quatre pieds, qui vit quatre ans, & qui eſt utile pendant toute ſa durée. Il porte des gouſſes qui renferment cinq à ſix grains d'une eſpece de pois très-ſaine & très nourriſſante. Tout ce qui lui appartient eſt précieux par quelque vertu Sa fleur eſt béchique ; ſes feuilles bouillies s'appliquent ſur les plaies, & de ſon bois, réduit en cendres, on fait une leſſive qui nettoie les ulceres & diſſipe les inflammations extérieures de la peau. On appelle cet arbuſte pois d'Angole. Il réuſſit également, & dans les terres naturellement ſtériles, & dans celles dont on a épuiſé les ſels.

Auſſi les meilleurs adminiſtrateurs d'entre les colons ne manquent-ils jamais d'en ſemer dans toutes les parties de leurs habitations, qui, dans d'autres mains, reſteroient incultes.

Cependant le préſent le plus précieux que les iſles aient reçu de l'Afrique, c'eſt le manioque. La plupart des hiſtoriens l'ont regardé comme une plante originaire d'Amérique. On ne voit pas trop ſur quel fondement eſt appuyée cette opinion, quoiqu'aſſez généralement reçue. Mais la vérité en fût-elle démontrée, les Antilles n'en tiendroient pas moins le manioque des Européens qui l'y ont tranſporté avec les Africains qui s'en nourriſſoient. Avant nos invaſions, la communication du continent de l'Amérique avec ces iſles étoit ſi peu de choſe, qu'une production de la terre ferme pouvoit être ignorée dans l'archipel des Antilles. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les ſauvages qui offrirent à nos premiers navigateurs des bananes, des ignames, des patates, ne leur préſenterent point de manioque; c'eſt que les Caraïbes, concentrés à la Dominique & à Saint-Vincent, l'ont reçu de nous; c'eſt que le caractere des ſauvages ne les rendoit pas propres à une culture ſi ſuivie; c'eſt que cette ſorte de culture exige des

champs très découverts, & que dans les forêts, dont ces isles étoient hérissées, on ne trouva pas des intervalles défrichés qui eussent plus de vingt-cinq toises en carré. Enfin, ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne voit l'usage du manioque établi qu'après l'arrivée des noirs, & que de temps immémorial il forme la nourriture principale d'une grande partie de l'Afrique.

Quoi qu'il en soit, le manioque est une plante qui vient de bouture. On la place dans des fosses de cinq ou six pouces de profondeur, qu'on remplit de la terre même qu'on en avoit tirée. Ces fosses sont éloignées les unes les autres de deux pieds ou deux pieds & demi, selon la nature du terrein. L'arbuste s'éleve un peu plus que la hauteur de l'homme, & son tronc est à peu près gros comme le bras. A mesure qu'il croît, les feuilles basses tombent, & il n'en reste que vers le sommet. Son bois est mol & cassant.

C'est une plante délicate. La culture en est pénible. Le voisinage de toutes sortes d'herbes l'incommode. Il lui faut un terrein sec & léger. Son fruit est à sa racine; & si cette racine est ébranlée par l'agitation que le vent occasione au corps de la plante, le fruit ne se forme qu'im-

parfaitement. Il emploie dix-huit mois à croître ou à mûrir.

On ne peut le faire ſervir à la nourriture des hommes, qu'après lui avoir donné une préparation très-fatigante. Il faut en ratiſſer la premiere peau, le laver, le râper, le preſſer pour extraire les parties aqueuſes qui ſont un poiſon froid, contre lequel il n'y a aucun remede connu. La cuiſſon acheve de faire évaporer ce qui pouvoit y reſter du principe de mort qu'il renfermoit. Lorſqu'il ne paroît plus de fumée, on l'ôte de deſſus la platine de fer où on l'a fait cuire, & on le laiſſe refroidir. Des expériences répétées ont démontré qu'il étoit preſque auſſi dangereux de le manger chaud que de le manger cru.

La racine de manioque râpée & réduite en petits grains par la cuiſſon, s'appelle farine de manioque. On donne le nom de caſſave à la pâte de manioque, changée en gâteau par la ſeule attention de la faire cuire ſans la remuer. Il y auroit du danger de manger autant de caſſave que de farine, parce que la caſſave eſt beaucoup moins cuite. L'une & l'autre ſe conſervent long-temps, & ſont très nourriſſantes, mais d'une digeſtion un peu difficile. Quoiqu'elles paroiſſent d'abord inſipides,

il ſe trouve un grand nombre de blancs nés aux iſles, qui les préferent au meilleur froment. Tous les Eſpagnols généralement en font un uſage habituel. Le François en nourrit ſes eſclaves. Les autres peuples Européens, qui ont formé des établiſſements aux iſles, ne connoiſſent que peu le manioque. C'eſt de l'Amérique ſeptentrionale que ces colonies reçoivent leur ſubſiſtance; de ſorte que ſi, par quelque événement qui eſt très-poſſible, leur liaiſon avec cette fertile contrée étoit interrompue pendant quatre mois, elles ſeroient réduites à mourir de faim. Une avidité ſans bornes ferme les yeux des colons inſulaires ſur ce danger imminent. Tous, ou preſque tous, trouvent avantageux de tourner l'activité entiere de leurs eſclaves vers les productions qui entrent dans le commerce. Les principales ſont le cacao, le rocou, le coton, l'indigo, le café. On parlera ailleurs de leur culture, de leur valeur, de leur deſtination. L'attention du lecteur ne ſera fixée ici que ſur le ſucre, dont le produit ſeul eſt plus important que celui de toutes les autres denrées réunies.

La canne qui donne le ſucre eſt une eſpece de roſeau, qui s'éleve communément à huit ou neuf pieds, en y compre-

nant les feuilles qui ſortent de ſon ſommet. Sa groſſeur la plus ordinaire eſt de deux à quatre pouces. Elle eſt couverte d'une écorce peu dure, qui renferme une matiere ſpongieuſe. Des nœuds la coupent par intervalles, comme pour la renforcer & la ſoutenir; mais ſans empêcher la circulation de la ſeve, parce qu'ils ſont mous & moëlleux dans l'intérieur.

Cette plante eſt cultivée de toute ancienneté dans quelques contrées de l'Aſie & de l'Afrique. Vers le milieu du douzieme ſiecle, on en enrichit la Sicile, d'où elle paſſa dans les provinces méridionales de l'Eſpagne. Elle fut depuis naturaliſée à Madere & aux Canaries. C'eſt de ces iſles qu'on la tira pour la porter dans le nouveau monde, où elle a auſſi-bien proſpéré que ſi elle en étoit originaire.

Toutes les terres ne lui conviennent pas également. Celles qui ſont graſſes & fortes, baſſes & marécageuſes, environnées de bois, ou nouvellement défrichées, ne produiſent, malgré la groſſeur & la longueur des cannes, qu'un ſuc aqueux, peu ſucré, de mauvaiſe qualité, difficile à cuire, à purifier & à conſerver. Les cannes plantées dans un terrein où elles trouvent bientôt le tuf ou le roc, n'ont qu'une durée fort courte, & ne donnent

que peu de ſucre. Un ſol léger, poreux & profond, eſt celui que la nature a deſtiné à cette production.

La méthode générale pour l'obtenir, eſt de préparer un grand champ; de faire, à trois pieds de diſtance l'une de l'autre, des tranchées qui aient dix-huit pouces de long, douze de large, & ſix de profondeur; d'y coucher deux, & quelquefois trois boutures d'environ un pied chacune, tirées de la partie ſupérieure de la canne, & de les couvrir légérement de terre. Il ſort de chacun des nœuds qui ſe trouvent dans les boutures une tige qui, avec le temps, devient canne à ſucre.

On doit avoir l'attention de la débarraſſer continuellement des mauvaiſes herbes qui ne manquent jamais de naître autour d'elle. Ce travail ne dure que ſix mois. Les cannes ſont alors aſſez touffues & aſſez voiſines les unes des autres pour faire périr tout ce qui pourroit nuire à leur fécondité. On les laiſſe croître ordinairement dix-huit mois; ce n'eſt guere qu'à cette époque qu'on les coupe.

Il ſort de leur ſouche des rejetons qui ſont coupés à leur tour quinze mois après. Cette ſeconde coupe ne donne guere que la moitié du produit de la premiere. On

en fait quelquefois une troiſieme, & même une quatrieme, qui ſont toujours moindres progreſſivement, quelle que ſoit la bonté du ſol. Auſſi n'y a-t-il que le défaut de bras pour replanter ſon champ, qui puiſſe obliger un cultivateur actif à demander à ſa canne plus de deux récoltes.

Elles ne ſe font pas dans toutes les colonies, à la même époque. Dans les établiſſements François, Danois, Eſpagnols, Hollandois, elles commencent en janvier, & continuent juſqu'en octobre. Cette méthode ne ſuppoſe pas une ſaiſon fixe pour la maturité de la canne. Cependant cette plante doit avoir, comme les autres, ſes progrès; & on remarque très-bien qu'elle eſt en fleur dans les mois de novembre & de décembre. Il doit réſulter de l'uſage de ces nations qui ne ceſſent point de récolter pendant dix mois, qu'elles coupent des cannes, tantôt prématurées, & tantôt trop mûres. Dès-lors le fruit n'a pas les qualités requiſes. Cette récolte doit avoir une ſaiſon fixe, & c'eſt vraiſemblablement dans les mois de mars & d'avril, où tous les fruits doux ſon mûrs, tandis que les fruits aigres ne mûriſſent qu'aux mois de juillet & d'août.

Les Anglois coupent leurs cannes en mars & en avril. Ce n'eſt pas cependant la raiſon de maturité qui les détermine. La ſéchereſſe qui regne dans leurs iſles, leur rend les pluies qui tombent en ſeptembre néceſſaires pour planter ; & comme la canne eſt dix-huit mois à croître, cette époque ramene toujours leur récolte au point de maturité.

Pour extraire le ſuc des cannes coupées, ce qui doit ſe faire dans vingt-quatre heures, ſans quoi il s'aigriroit, on les met entre deux cylindres de fer ou de cuivre, poſés perpendiculairement ſur une table immobile. Le mouvement de ces cylindres eſt déterminé par une roue horizontale que des bœufs ou des chevaux font tourner ; mais dans les moulins à eau, cette roue horizontale tire ſon mouvement d'une roue perpendiculaire dont la circonférence, préſentée au courant de l'eau, reçoit une impreſſion qui la fait mouvoir ſur ſon axe ; de la droite à la gauche, ſi le courant de l'eau frappe la partie ſupérieure de la roue ; de la gauche à la droite, ſi le courant frappe la partie inférieure.

Du réſervoir où le ſuc de la canne eſt reçu, il tombe dans une chaudiere où l'on fait évaporer les parties d'eau les

plus faciles à ſe détacher. Cette liqueur eſt verſée dans une autre chaudiere, où un feu modéré lui fait jeter ſa premiere écume. Lorſqu'elle a perdu ſa glutinoſité, on la fait paſſer dans une troiſieme chaudiere, où elle jette beaucoup plus d'écume à un degré plus fort de chaleur. Enſuite on lui donne le degré de cuiſſon dans une quatrieme chaudiere, dont le feu eſt à celui de la premiere comme trois à un.

Ce dernier feu décide du ſort de l'opération. S'il a été bien conduit, le ſucre forme des cryſtaux plus ou moins gros, plus ou moins brillants, à raiſon de la plus grande ou de la moindre quantité d'huile qui les ſalit. Si le feu a été trop pouſſé, la matiere ſe réduit à un extrait noir & charbonneux qui ne peut plus fournir de ſel eſſentiel. Si le feu a été trop modéré, il reſte une quantité conſidérable d'huiles étrangeres qui marquent le ſucre, le rendent gras & noirâtre; de ſorte que quand on veut le deſſécher, il devient toujours poreux, parce que les intervalles qu'occupoient les huiles, reſtent vuides.

Auſſi-tôt que le ſucre eſt refroidi, on le verſe dans des vaſes de terre faits en cône. La baſe du cône eſt découverte,

ſon ſommet eſt percé d'un trou, & on fait écouler par ce trou l'eau qui n'a pu fournir des cryſtaux. C'eſt ce qu'on nomme le ſirop. Après l'écoulement, on a du ſucre brut. Il eſt gras, il eſt brun, il eſt mou.

La plupart des iſles laiſſent à l'Europe le ſoin de donner au ſucre les autres préparations néceſſaires pour en faire uſage. Cette pratique leur épargne des bâtiments coûteux; elle laiſſe plus de noirs à employer aux travaux des terres; elle permet de récolter ſans interruption deux ou trois mois de ſuite; elle emploie un plus grand nombre de navires pour l'exportation.

Les ſeuls colons François ont cru de leur intérêt de donner à leurs ſucres une autre façon. Quelle que puiſſe être la perfection de la cuite du ſuc de la canne, il reſte toujours une infinité de parties étrangeres accrochées aux ſels du ſucre, auquel elles paroiſſent être ce que la lie eſt au vin. Elles lui donnent une couleur terne & un goût de tartre, dont on cherche à le dépouiller par une opération appellée *terrage*. Elle conſiſte à remettre le ſucre brut dans un nouveau vaſe de terre, en tout ſemblable à celui dont nous avons parlé. On couvre la ſurface

du ſucre dans toute l'étendue de la baſe du cône, d'une marne blanche qu'on arroſe d'eau. En ſe filtrant à travers cette marne, l'eau entraîne une portion de terre calcaire, qu'elle promene ſur les différentes molécules ſalines, où cette terre rencontre des matieres graſſes auxquelles elle s'unit. On fait enſuite écouler cette eau par l'ouverture du ſommet du moule, & on a un ſecond ſirop qu'on nomme mélaſſe, & qui eſt d'autant plus mauvais, que le ſucre étoit plus beau, c'eſt-à-dire, qu'il contenoit moins d'huile étrangere à ſa nature : car alors la terre calcaire, diſſoute par l'eau, paſſe ſeule, & fait ſentir toute ſon âcreté.

Ce terrage eſt ſuivi d'une derniere préparation qui s'opere par le feu, & qui a pour objet de faire évaporer l'humidité dont les ſels ſe ſont imprégnés pendant le terrage. Pour y parvenir, on fait ſortir la forme du ſucre du vaſe conique de terre; on la tranſporte dans une étuve qui reçoit d'un fourneau de fer une chaleur douce & graduelle, & on l'y laiſſe juſqu'à ce que le ſucre ſoit très-ſec; ce qui arrive ordinairement au bout de trois ſemaines.

Quoique les frais qu'exige cette opération ſoient perdus en général pour la choſe,

choſe, puiſque le ſucre terré eſt communément raffiné en Europe de la même maniere que le ſucre brut ; cependant tous les habitants des iſles Françoiſes, qui ſont en état de purifier ainſi leurs ſucres, ne manquent guere de prendre ce ſoin. Ils y trouvent l'avantage inappréciable pour une nation dont la marine militaire eſt foible, de faire paſſer, en temps de guerre, de plus grandes valeurs dans leur métropole, avec un moindre nombre de bâtiments que s'ils ne faiſoient que du ſucre brut.

On peut juger d'après celui-ci, mais beaucoup mieux d'après le ſucre terré, de quelle ſorte de ſels il eſt compoſé. Si le ſol où la canne a été plantée eſt ſolide, pierreux, incliné, les ſels ſeront blancs, angulaires, & les grains fort gros. Si le ſol eſt marneux, ſa blancheur ſera la même ; mais les grains taillés ſur moins de faces, réfléchiront moins de lumiere. Si le ſol eſt gras & ſpongieux, les grains ſeront à peu près ſphériques, la couleur ſera terne, le ſucre fuira ſous le doigt ſans y laiſſer de ſentiment. Ce dernier ſucre eſt réputé de la plus mauvaiſe eſpece.

Quelle qu'en ſoit la raiſon, les lieux expoſés au nord produiſent le meilleur

ſucre, & les terreins marneux en donnent davantage. Les préparations qu'exige le ſucre qui pouſſe dans ces deux eſpeces de ſol, ſont moins longues & moins laborieuſes, qu'elles ne le ſont pour le ſucre produit dans une terre graſſe. Mais ces principes ſont ſujets à des modifications infinies, dont la recherche n'appartient qu'à des chymiſtes ou à des cultivateurs très-attentifs.

La canne fournit, outre le ſucre, des ſirops qui valent le douzieme du prix des ſucres. Le ſirop de meilleure qualité eſt celui qui coule d'un premier vaſe dans un ſecond, lorſqu'on fait le ſucre brut. Il eſt compoſé de matieres groſſieres qui entraînent avec elles des ſels de ſucre, ſoit qu'elles les contiennent, ſoit qu'elles les aient détachés dans leur paſſage. Le ſirop inférieur, plus amer & en moindre quantité, eſt formé par l'eau qui entraîne les parties tartreuſes & terreſtres du ſucre, lorſqu'on le leſſive. Par le moyen du feu, on tire encore quelque ſucre du premier ſirop, qui, après cette opération, eſt moins eſtimé que le ſecond.

Tous deux ſont conſommés dans le nord de l'Europe, où ils tiennent lieu de beurre & de ſucre au peuple. L'Amérique ſeptentrionale en fait le même uſa-

ge, &, de plus, s'en ſert pour donner de la fermentation & un goût agréable à une boiſſon nommée *pruſſ*, qui n'eſt autre choſe qu'une infuſion d'une écorce d'arbre.

Ce ſirop eſt encore plus utile, par le ſecret qu'on a trouvé de le convertir, en le diſtillant, en une eau-de-vie que les Anglois appellent *rum*, & les François *tafia*. Cette opération, très-ſimple, ſe fait en mêlant un tiers de ſirop avec deux tiers d'eau. Lorſque ces deux ſubſtances ont ſuffiſamment fermenté, ce qui arrive ordinairement au bout de douze ou quinze jours, elles ſont miſes dans un alambic bien net, où la diſtillation ſe fait à l'ordinaire. La liqueur qu'on en retire eſt égale à la quantité de ſirop qui a été employée.

Telle eſt la méthode à laquelle, après beaucoup d'expériences & de variations, toutes les iſles ſe ſont généralement arrêtées pour la culture du ſucre. Elle eſt bonne ſans doute; mais peut-être n'eſt-elle pas arrivée au degré de perfection dont elle eſt ſuſceptible. On peut conjecturer que, ſi au lieu de planter les cannes en de grands champs d'une ſeule piece, on diſtribuoit un terrein par diviſion de dix toiſes, laiſſant entre deux di-

viſions plantées une diviſion d'intervalle ſans culture, il en réſulteroit de grands avantages. Dans la pratique actuelle, il n'y a que les cannes des bordures qui ſoient d'une belle venue, qui mûriſſent à propos. Celles du milieu ſont en partie avortées & mûriſſent mal, parce qu'elles ſont privées du courant de l'air, qui n'agit que par ſon poids, & parvient rarement au pied de ces cannes toujours couvert par les feuilles.

Dans ce nouveau ſyſtême de plantation, les portions de terre qui auroient repoſé, ſeroient plus propres à la reproduction, lorſqu'on auroit récolté les diviſions plantées, qui à leur tour auroient du repos. Il eſt à préſumer que par cette méthode on obtiendroit autant de ſucre, que par la routine actuelle, avec cet avantage de plus, qu'elle exigeroit moins d'eſclaves pour l'exploitation. On peut juger de ce que vaudroit alors la culture du ſucre, par ce qu'elle rend aujourd'hui malgré ſon imperfection.

Dans une habitation établie ſur un bon ſol, & ſuffiſamment pourvue de noirs, de beſtiaux, de toutes les choſes néceſſaires, deux hommes exploitent un carré de cannes, c'eſt-à-dire, cent pas géométriques en tout ſens. Ce carré doit donner

communément ſoixante quintaux de ſucre brut. Le prix moyen du quintal rendu en Europe ſera de vingt livres, déduction faite de tous frais. Voilà donc un revenu de ſix cents francs pour le travail de chaque homme. Cent cinquante livres, auxquelles on joindra le prix des ſirops & des tafias, ſuffiront aux dépenſes d'exploitation, c'eſt-à-dire, à la nourriture des eſclaves, à leur dépériſſement, à leurs maladies, à leurs vêtements, à la réparation des uſtenſiles, aux accidents même. Le produit net d'un arpent & demi de terre ſera donc de quatre cents cinquante livres. On trouveroit difficilement une culture plus avantageuſe.

On peut même objecter que c'eſt en mettre le produit au deſſous de ſa valeur réelle, parce qu'un carré de cannes n'occupe pas deux hommes. Mais ceux qui feroient cette objection, doivent obſerver que la fabrique du ſucre exige d'autres travaux que ceux de ſa culture, & par conſéquent des ouvriers employés ailleurs que dans les champs. L'eſtime & la compenſation de ces différents genres de ſervice, obligent à défalquer du produit d'un carré de plantation, les frais de l'entretien de deux hommes.

C'eſt principalement avec leur ſucre,

que les iſles ſe procurent tout ce qui convient ou qui plaît à leurs colons. Elles tirent de l'Europe, des farines, des boiſſons, des viandes ſalées, des ſoieries, des toiles, des clincailleries, tout ce qui forme leur vêtement, leur nourriture, leur ameublement, leur parure, leurs commodités, leurs fantaiſies même. Leurs conſommations en tout genre ſont prodigieuſes, & doivent influer néceſſairement dans les mœurs des habitants, la plupart aſſez riches pour ſe les permettre.

CHAPITRE XXXIII.

Caractere des Européens établis aux iſles.

IL ſemble que les Européens, tranſplantés dans les iſles de l'Amérique, ne devroient pas avoir moins dégénéré que les animaux qu'ils y ont fait paſſer. Le climat agit ſur tous les êtres vivants; mais les hommes ſont moins immédiatement ſoumis à la nature, & réſiſtent à ſon influence, parce qu'ils ſont, de tous les êtres, ceux qui ont le plus de moral. Les premiers colons, établis dans les Antilles, corrigerent l'activité d'un nouveau ciel & d'un nouveau ſol, par les commodités qu'ils pouvoient tirer d'un commerce toujours ouvert avec leur ancienne patrie. Ils apprirent à ſe loger & à ſe nourrir, de la maniere la plus convenable à leur changement de ſituation. Ils retinrent, des habitudes de leur éducation, tout ce qui pouvoit s'accorder avec les loix phyſiques de l'air qu'ils reſpiroient. Avec eux, ils tranſporterent en Amérique les aliments, les uſages d'Europe, & familiariſerent enſemble des

êtres & des productions que la nature avoit ſéparés par un intervalle équivalent à la largeur d'une zone. Mais de toutes leurs coutumes primitives, la plus ſalutaire peut-être fut celle de mêler & de diviſer les races par le mariage.

Toutes les nations, même les moins policées, ont proſcrit l'union des ſexes entre les enfants de la même famille; ſoit que l'expérience ou le préjugé leur ait dicté cette loi, ſoit que le haſard y conduiſe naturellement. Des êtres élevés enſemble dès l'enfance, accoutumés à ſe voir ſans ceſſe, contractent plutôt dans cette familiarité l'indifférence qui naît de l'habitude, que ce ſentiment vif & impétueux de ſympathie qui rapproche tout-à-coup deux êtres qui ne ſe ſont jamais vus. Si, dans la vie ſauvage, la faim diviſe les familles, l'amour les aura ſans doute réunies. L'hiſtoire fabuleuſe ou vraie de l'enlévement des Sabines, montre que le mariage a été la premiere alliance des nations. Ainſi le ſang ſe ſera mêlé de proche en proche, ou par les rencontres fortuites d'une vie errante, ou par les conventions & les convenances des peuplades fixes. L'avantage phyſique de croiſer les races entre les hommes comme entre les animaux, pour empê-

cher l'eſpece de s'abâtardir, & le fruit d'une expérience tardive, poſtérieure à l'utilité reconnue d'unir les familles, pour cimenter la paix des ſociétés. Les tyrans ont ſu de bonne heure juſqu'à quel point il leur convenoit de ſéparer & de rapprocher leurs ſujets entr'eux, afin de les tenir dans la dépendance. Ils ont ſéparé les conditions par des prejugés, parce que cette ligne de diviſion entr'elles, étoit un lien de ſoumiſſion envers le ſouverain, qui les balançoit & les contenoit par leur haine & leur oppoſition mutuelles. Ils ont rapproché les familles dans chaque condition, parce que cette union étouffoit un germe éternel de diſſention, contraire à tout eſprit de ſociété nationale. Ainſi le mêlange des races & des familles par le mariage s'eſt combiné ſur les inſtitutions politiques, beaucoup plus encore que d'après les vues de la nature.

Mais quels que ſoient le principe phyſique & le but moral de cet uſage, il fut obſervé par les Européens qui voulurent ſe perpétuer dans les iſles. La plupart ſe marierent, ou dans leur patrie, avant de paſſer dans le nouveau monde, ou avec des perſonnes qui y débarquoient. L'Européen alla épouſer une créole, ou

le créole alla épouſer l'Européenne, que le ſort ou ſa famille amenoient en Amérique. De cette heureuſe aſſociation s'eſt formé un caractere particulier, qui diſtingue dans les deux mondes l'homme né ſous le ciel du nouveau, mais de parents iſſus de l'un & de l'autre. On tracera les traits de ce caractere avec d'autant plus de confiance, qu'ils ſeront puiſés dans les écrits d'un obſervateur profond, qui nous a déjà fourni quelques particularités d'hiſtoire naturelle.

Les créoles ſont en général bien faits. A peine en voit-on un ſeul affligé des difformités ſi communes dans les autres climats. Ils ont tous dans les membres une ſoupleſſe extrême; ſoit qu'on doive l'attribuer à une conſtitution organique, propre aux pays chauds, à l'uſage de les élever ſans les entraves du maillot ou de nos corſets, ou aux exercices qui leur ſont familiers dès l'enfance. Cependant leur teint n'a jamais cet air de vie & de fraîcheur qui tient de plus près à la beauté que des traits réguliers. Leur ſanté reſſemble, pour la couleur, à la convaleſcence; mais cette teinte livide, plus ou moins foncée, eſt à peu près celle de nos peuples méridionaux.

Leur intrépidité s'eſt ſignalée à la guerre

par une continuité d'actions brillantes. Il n'y auroit pas de meilleurs ſoldats, s'ils étoient plus capables de diſcipline.

L'hiſtoire ne leur reproche aucune de ces lâchetés, de ces trahiſons, de ces baſſeſſes, qui ſouillent les annales de tous les peuples. A peine citeroit-on un crime honteux qu'ait commis un créole.

Tous les étrangers, ſans exception, trouvent dans les iſles une hoſpitalité prévenante & généreuſe. Cette utile vertu ſe pratique avec une oſtentation, qui prouve au moins l'honneur qu'on y attache. Ce penchant, naturel à la bienfaiſance exclud l'avarice; les créoles ſont faciles en affaires.

La diſſimulation, les ruſes, les ſoupçons, n'entrent jamais dans leur ame. Glorieux de leur franchiſe, l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, & leur extrême vivacité écartent de leur commerce ces myſteres & ces réſerves qui étouffent la bonté du caractere, éteignent l'eſprit ſocial, & retréciſſent la ſenſibilité.

Une imagination ardente, qui ne peut ſouffrir aucune contrainte, les rend indépendants & inconſtants dans leurs goûts. Elle les entraîne au plaiſir avec une impétuoſité toujours nouvelle, à laquelle ils

ſacrifient, & leur fortune, & tout leur être.

Une pénétration ſinguliere; une prompte facilité à ſaiſir toutes les idées & à les rendre avec feu; la force de combiner, jointe au talent d'obſerver; un mêlange heureux de toutes les qualités de l'eſprit & du caractere, qui rendent l'homme capables des plus grandes choſes, leur fera tout oſer, quand l'oppreſſion les y aura forcés.

L'air dévorant & ſalin des Antilles prive les femmes de ce coloris animé qui fait l'éclat de leur ſexe. Mais elles ont une blancheur tendre, qui laiſſe aux yeux tout leur pouvoir d'agir, de porter dans les ames ces traits profonds dont rien ne peut défendre. Extrêmement ſobres, tandis que les hommes conſomment à proportion des chaleurs qui les épuiſent, elles n'aiment que l'uſage du chocolat, du café, de ces liqueurs ſpiritueuſes qui redonnent aux organes le ton & la vigueur que le climat énerve.

Elles ſont très-fécondes, ſouvent meres de dix ou douze enfants. Cette propagation vient de l'amour qui les attache fortement à l'homme qu'elles poſſedent, mais qui les rejette promptement

vers un autre, dès que la mort a rompu les nœuds d'un premier ou d'un ſecond hymen.

Jalouſes juſqu'à la fureur, elles ſont rarement infidelles. L'indolence qui leur fait négliger les moyens de plaire, le goût des hommes pour les négreſſes, une maniere de vivre, iſolée ou publique, qui éloigne les occaſions & les dangers de la galanterie; voilà les meilleurs ſoutiens de la vertu des femmes.

L'eſpece de ſolitude où elles ſont dans leurs habitations, leur donne une grande timidité, qui les embarraſſe dans le commerce du monde. Elles contractent de bonne heure un défaut d'émulation & de volonté, qui les empêche de cultiver les talents agréables de l'éducation. Elles ſemblent n'avoir de force ni de goût que pour la danſe, qui les porte & les anime ſans doute à des plaiſirs encore plus vifs. Cet inſtinct de volupté les ſuit dans tous les âges; ſoit qu'elles y retrouvent le ſouvenir, ou quelque ſenſation de leur jeuneſſe; ſoit pour d'autres raiſons qui ne nous ſont pas connues.

De ce tempérament naît un caractere extrêmement ſenſible & compatiſſant pour les maux, juſqu'à ne pouvoir en ſupporter la vue, mais en même temps exi-

geant & ſévere pour le ſervice des domeſtiques qui ſont attachés à leur perſonne. Plus deſpotiques, plus inexorables envers leurs eſclaves, que les hommes mêmes, il ne leur coûte rien d'ordonner des châtiments, dont la vue ſeroit pour elles une punition & une leçon, ſi jamais elles en étoient les témoins.

C'eſt de cet eſclavage des negres, que les créoles tirent peut-être en partie un certain caractere, qui les fait paroître bizarres, fantaſques, & d'une ſociété peu goûtée en Europe. A peine peuvent-ils marcher dans l'enfance, qu'ils voient autour deux des hommes grands & robuſtes deſtinés à deviner, à prévenir leur volonté. Ce premier coup-d'œil doit leur donner d'eux-mêmes l'opinion la plus extravagante. Rarement expoſés à trouver de la réſiſtance dans leurs fantaiſies, même injuſtes, ils prennent un eſprit de préſomption, de tyrannie & de mépris, pour une grande portion du genre humain. Rien n'eſt plus inſolent que l'homme qui vit preſque toujours avec ſes inférieurs; mais quand ceux-ci ſont des eſclaves accoutumés à ſervir des enfants, à craindre juſqu'à des cris qui doivent leur attirer des châtiments, que peuvent devenir des maîtres qui n'ont jamais obéi,

des méchants qui n'ont jamais été punis, des foux qui mettent des hommes à la chaîne ?

Une idolâtrie ſi cruellement indulgente donne aux Américains cet orgueil qu'on doit haïr en Europe, ou plus d'égalité entre les hommes leur apprend à ſe reſpecter davantage. Elevés ſans connoître la peine ni le travail, ils ne ſavent ni ſurmonter un obſtacle, ni ſupporter une contradiction. La nature leur a tout donné, & la fortune ne leur a rien refuſé. A cet égard, ſemblables à la plupart des rois, ce ſont des êtres malheureux, de n'avoir jamais éprouvé l'adverſité. Sans le climat qui les porte violemment à l'amour, ils ne goûteroient aucun vrai plaiſir de l'ame ; encore n'ont-ils guere le bonheur de concevoir de ces paſſions, qui, traverſées par les obſtacles & les refus, ſe nourriſſent de larmes, & vivent de vertus. Sans les loix de l'Europe qui les gouvernent par leurs beſoins, & répriment ou gênent leur exceſſive indépendance, ils tomberoient dans une molleſſe qui les rendroit tôt ou tard les victimes de leur propre tyrannie, ou dans une anarchie qui bouleverſeroit tous les fondements de leur ſociété.

Mais s'ils ceſſoient un jour d'avoir des negres pour eſclaves, & des rois éloignés pour maîtres, ce ſeroit peut-être le peuple le plus étonnant qu'on eût vu briller ſur la terre. L'eſprit de liberté qu'ils puiſeroient au berceau, les lumieres & les talents qu'ils hériteroient de l'Europe, l'activité que leur donneroient de nombreux ennemis à repouſſer, de grandes populations à former, un riche commerce à fonder ſur une immenſe culture; des états, des ſociétés à créer, des maximes, des loix & des mœurs à établir ſur la baſe éternelle de la raiſon; tous ces reſſorts feroient peut-être d'une race équivoque & mêlangée, la nation la plus floriſſante que la philoſophie & l'humanité puiſſent deſirer pour le bonheur de la terre.

S'il arrive quelque heureuſe révolution dans le monde, ce ſera par l'Amérique. Après avoir été dévaſté, ce monde nouveau doit fleurir à ſon tour, & peut-être commander à l'ancien. Il ſera l'aſyle de nos peuples foulés par la politique, ou chaſſés par la guerre. Les habitants ſauvages s'y policeront, & les étrangers opprimés y deviendront libres. Mais il faut que ce changement ſoit préparé par des fermentations, des ſecouſſes, des mal-

heurs même, & qu'une éducation laborieuſe & pénible diſpoſe les eſprits à ſouffrir & à agir.

Jeunes créoles, venez vous exercer en Europe, y pratiquer ce que nous enſeignons, y recueillir, dans les reſtes précieux de nos antiques mœurs, cette vigueur que nous avons perdue, y étudier notre foibleſſe, & puiſer dans nos folies mêmes, ces leçons de ſageſſe qui font éclorre les grands événements. Laiſſez en Amérique vos negres, dont la condition afflige nos regards, & dont le ſang peut-être ſe mêle à tous les levains qui alterent, corrompent & détruiſent notre population. Fuyez une éducation de tyrannie, de molleſſe & de vice que vous donne l'habitude de vivre avec des eſclaves dont l'abrutiſſement ne vous inſpire aucun des ſentiments de grandeur & de vertu qui font naître les peuples célebres. L'Amérique a verſé toutes les ſources de la corruption ſur l'Europe. Pour achever ſa vengeance, il faut qu'elle en tire tous les inſtruments de ſa proſpérité. Détruite par nos crimes, elle doit renaître par nos vices.

La nature ſemble avoir deſtiné les Américains à plus de bonheur que les Européens. On connoît à peine dans les

iſles, la goutte, la gravelle, la pierre, les apoplexies, les pleuréſies, les fluxions de poitrine, les maladies ſans nombre dont l'hiver eſt la cauſe. Aucun de ces fléaux de l'eſpece humaine, ailleurs ſi meurtriers, n'y a jamais fait le moindre ravage. Il ſuffit d'avoir triomphé de l'air du pays, & d'être parvenu au deſſus de l'âge moyen, pour être comme aſſuré d'une longue & paiſible carriere. La vieilleſſe n'y eſt pas caduque, languiſſante, aſſiégée des infirmités qui l'affligent dans nos climats.

CHAPITRE XXXIV.

Maladies auxquelles les Européens ſont expoſés aux iſles.

CEPENDANT le climat des Antilles attaque les enfants nouveaux nés d'un mal qui ſemble renfermé dans la zone torride : on l'appelle *tetanos*. Si l'enfant reçoit les impreſſions de l'air ou du vent ; ſi la chambre où il vient de naître eſt expoſée à la fumée, à trop de chaleur ou de fraîcheur, le mal ſe déclare auſſi-tôt. Il commence par la mâchoire, qui ſe roidit & ſe reſſerre au point de ne pouvoir plus s'ouvrir. Cette convulſion paſſe bientôt aux autres parties du corps. L'enfant meurt, faute de pouvoir prendre de nourriture. S'il échappe à ce péril qui menace les neuf premiers jours de ſa vie, il n'a plus à craindre aucun autre accident. Les douceurs qu'on lui permet, même avant le ſevrage qui arrive au bout d'un an ; l'uſage du café au lait, du chocolat, du vin, mais ſur-tout du ſucre & des confitures ; ces douceurs, ſi pernicieuſes à nos enfants, ſont offertes à

ceux de l'Amérique par la nature, qui les accoutume de bonne heure aux productions de leur climat.

Le ſexe, foible & délicat, a ſes maux comme ſes charmes. Dans les iſles, c'eſt un affoibliſſement, un anéantiſſement preſque total de ſes forces; une averſion inſurmontable pour tout ce qui eſt ſain; une paſſion déſordonnée pour tout ce qui nuit à ſa ſanté. Les aliments ſalés ou épicés ſont les ſeuls que l'on goûte & que l'on recherche. Cette maladie eſt une vraie cachexie, qui dégénere communément en hydropiſie. On l'attribue à la diminution des menſtrues dans les femmes qui arrivent d'Europe, & à la foibleſſe ou à la privation totale de cet écoulement périodique dans les femmes créoles.

Les hommes plus robuſtes, ont des maux plus cruels. Ils ſont expoſés, ſous ce voiſinage de l'équateur, à une fievre chaude & maligne, connue ſous des noms différents, & manifeſtée par des hémorrhagies. Le ſang qui bouillonne ſous les rayons ardents du ſoleil, s'y déborde par le nez, par les yeux, par les autres parties du corps. La nature dans les climats tempérés ne va pas ſi vîte, qu'elle ne donne, dans les maladies

les plus aiguës, le temps d'obſerver & de ſuivre le cours qu'elle prend. Elle eſt ſi prompte aux iſles, que ſi l'on tarde à ſaiſir la maladie, dès l'inſtant quelle ſe déclare, elle eſt infailliblement mortelle. Auſſi faut-il dans vingt-quatre heures ſoutenir quinze & dix-huit ſaignées, dont les intervalles ſont remplis par d'autres remedes. Un homme n'eſt pas plutôt tombé malade, qu'il voit à ſes côtés les médecin, le notaire & le prêtre.

La plupart de ceux qui réſiſtent à ces vives ſecouſſes, épuiſés par le traitement qu'ils ont éprouvé, traînent une convaleſcence lente & difficile. Pluſieurs tombent même dans une langueur habituelle, produite par l'affaiſſement de toute la machine, que l'air toujours dévorant, & les aliments du pays, trop foibles ſans doute, ne peuvent remettre en vigueur. De là réſultent des obſtructions, des jauniſſes, des gonflements de rate, qui quelquefois ſe terminent par l'hydropiſie.

Ce danger aſſaillit preſque tous les Européens qui débarquent en Amérique, & ſouvent même les créoles qui reviennent des pays tempérés. Mais il épargne les femmes, dont le ſang a des évacuations naturelles; & les negres qui, nés ſous un climat plus chaud, ſont aguerris par

la nature, & préparés par une tranſpiration facile à toutes les fermentations que peut cauſer le ſoleil.

C'eſt cet aſtre, ſans doute, qui par la chaleur de ſes rayons moins obliques & plus conſtants que dans nos climats, occaſione ces fievres violentes. Sa chaleur doit procurer l'épaiſſiſſement inévitable du ſang, par l'excès des tranſpirations & des ſueurs; le défaut de reſſort dans les parties ſolides, le gonflement des vaiſſeaux, par la dilatation des liqueurs; ſoit à raiſon de la raréfaction de l'air, ſoit à raiſon de la moindre compreſſion qu'éprouve la ſurface des corps dans une athmoſphere raréfiée.

On parviendroit peut-être à prévenir une partie de ces inconvénients, en ſe faiſant purger & ſaigner dans la route, à meſure qu'on avance vers la zone torride; en renouvellant ces précautions aux iſles, en y joignant le ſecours des bains froids.

Mais loin de recourir à ces moyens, que le bon ſens indique, on tombe dans des excès les plus propres à accélérer, à provoquer le mal. Les étrangers qui arrivent aux Antilles, entraînés par les fêtes qu'on leur y donne, par les agréments qu'on y aime, par l'accueil qu'ils y reçoivent, ſe livrent ſans modération à tous

les plaiſirs que l'habitude rend moins nuiſibles aux habitants nés ſous ce climat. La table, la danſe, le jeu, les veilles, le vin, les liqueurs, ſouvent le chagrin d'être déſabuſé des eſpérances chimériques qu'on avoit conçues ; tout ſeconde l'effervescence que la chaleur excite dans le ſang. Il eſt bientôt enflammé.

Comment ne ſuccomberoit-on pas à cette épreuve du climat, quand les précautions, même les plus exactes, ne ſuffiſent pas pour garantir de l'atteinte de ces fievres dangereuſes ; quand les hommes les plus ſobres, les plus modérés, les plus éloignés de tout excès, & les plus attentifs ſur leurs actions, ſont les victimes du nouvel air qu'ils reſpirent ? Dans l'état actuel des colonies, ſur dix hommes qui paſſent aux iſles, il meurt quatre Anglois, trois François, trois Hollandois, trois Danois & un Eſpagnol.

En voyant la conſommation d'hommes qui ſe faiſoit dans ces régions, lorſqu'on commença à les occuper, on penſa aſſez généralement qu'elles finiroient par dépeupler les états qui avoient l'ambition de s'y établir.

CHAPITRE XXXV.

Avantages des nations qui poſſedent les iſles.

L'EXPÉRIENCE a changé ſur ce point l'opinion publique. A meſure que ces colonies ont pouſſé leurs cultures, elles ont eu plus de moyens de dépenſer. Ces facultés nouvelles ont ouvert à la partie principale, des débouchés qui lui étoient inconnus. La maſſe des exportations n'a pas pu augmenter, ſans une augmentation de travail. Avec les travaux ſe ſont multipliés les hommes, comme ils ſe multiplieront par-tout où ils trouveront plus de moyens de ſubſiſter. Les étrangers mêmes ſe ſont portés en foule dans des empires qui ouvroient un vaſte champ à leur ambition, à leur induſtrie.

Non-ſeulement la population s'eſt accrue dans les états propriétaires des iſles, mais elle y eſt devenue plus heureuſe. Le bonheur eſt en général le réſultat des commodités; & il doit être plus grand, à meſure qu'on peut les varier & les étendre. Les iſles ont procuré cet avantage à leurs poſſeſſeurs.

poſſeſſeurs. Ils ont tiré de ces régions fertiles, des productions agréables, dont la conſommation a ajouté à leurs jouiſſances. Ils en ont tiré qui, échangées contre les denrées de leurs voiſins, les ont fait entrer en partage des douceurs des autres climats. De cette maniere, les empires que le haſard, le bonheur des circonſtances, ou des vues bien combinées avoient mis en poſſeſſion des iſles, ſont devenus le ſéjour des arts & de tous les agréments, qui ſont une ſuite naturelle & néceſſaire d'une grande abondance.

Ce n'eſt pas tout. Ces colonies ont élevé les nations qui les ont fondées, à une ſupériorité d'influence dans le monde politique; & voici comment. L'or & l'argent qui forment la circulation générale de l'Europe, viennent du Mexique, du Pérou & du Bréſil. Ils n'appartiennent pas aux Eſpagnols & aux Portugais, mais aux peuples qui donnent leurs marchandiſes en échange de ces métaux. Ces peuples ont entr'eux des comptes, qui, en dernier réſultat, vont ſe ſolder à Lisbonne & à Cadix, qu'on peut regarder comme une caiſſe commune & univerſelle. C'eſt là qu'on doit juger de l'accroiſſement ou de la décadence du commerce de chaque

nation. Celle qui eſt en équilibre de vente ou d'achat avec les autres, retire ſon intérêt entier. Celle qui a acheté plus qu'elle n'a vendu, retire moins que ſon intérêt, parce qu'elle en a cédé une partie, pour s'acquitter avec la nation dont elle étoit débitrice. Celle qui a plus vendu aux autres nations qu'elle n'a acheté d'elles, ne retire pas ſeulement ce qui lui eſt dû par l'Eſpagne & le Portugal, mais encore ce que lui doivent les autres nations avec leſquelles elle a fait des échanges. Ce dernier avantage eſt ſpécialement réſervé aux peuples qui poſſedent les iſles. Ils voient groſſir annuellement leur numéraire, par la vente des riches productions de ces contrées; & cette augmentation de numéraire aſſure leur prépondérance, les rend arbitres de la paix & de la guerre. Mais dans quelles proportions chaque nation a-t-elle augmenté ſa puiſſance par la poſſeſſion des iſles? C'eſt ce qu'on développera dans les livres ſuivants.

Fin du onzieme Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des établiſſements & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE DOUZIEME.

Établiſſements des Eſpagnols, des Hollandois & des Danois dans les iſles de l'Amérique.

CHAPITRE XXXVI.

Colonie Eſpagnole fondée ſur les rives de l'Orénoque. Ce qu'on y fait; ce qu'on y pourroit faire.

L'ESPAGNE a la gloire d'avoir découvert le grand archipel des Antilles, &

d'y avoir formé les premiers établiſſements. Celui que ſes navigateurs trouvent d'abord en arrivant en Amérique, ſe nomme la Trinité. Colomb y aborda, lorſqu'en 1498, il reconnut l'Orénoque. Mais d'autres intérêts firent perdre de vue, & l'iſle, & les bords du continent voiſin. Cependant l'éclat de l'or qu'on avoit vu briller de loin ſur la côte, y ramena la nation qui l'avoit découverte. On décida la conquête des régions immenſes qu'arroſoit un des plus grands, un des plus riches fleuves du monde; & l'iſle de la Trinité, ſituée à l'embouchure de l'Orénoque, fut peuplée, pour aſſurer & faciliter l'exécution d'une ſi grande entrepriſe. Une iſle a toujours de l'avantage ſur un continent, lorſqu'avec peu de terrein à défendre, elle en trouve un très-grand à attaquer. Tel étoit celui que traverſe l'Orénoque.

Ce fleuve qui tire, à ce qu'on croit, ſa ſource des Cordelieres, après avoir été groſſi dans un cours de cinq cents ſoixante-quinze lieues, par un nombre prodigieux de rivieres plus ou moins conſidérables, ſe jette dans l'Océan par plus de cinquante embouchures. Telle eſt ſon impétuoſité, qu'il traverſe les plus fortes marées, & conſerve la douceur de ſes eaux, douze

lieues après être ſorti du vaſte & profond canal qui l'enchaînoit. Cependant ſa rapidité n'eſt pas toujours égale, par l'effet d'une ſingularité peut-être unique. L'Orénoque commençant à croître en avril, monte continuellement pendant cinq mois, & reſte le ſixieme dans ſon plus grand accroiſſement : en octobre il commence à baiſſer graduellement juſqu'au mois de mars, qu'il paſſe tout entier dans l'état fixe de ſa plus grande diminution. Cette alternative de variations eſt réguliere, invariable même.

Ce phénomene, dont on ignore la cauſe, paroît dépendre beaucoup plus de la mer que de la terre. Durant les ſix mois que le fleuve croît, l'hémiſphere du nouveau monde n'offre, pour ainſi dire, que des mers, & preſque point de terres à l'action perpendiculaire des rayons du ſoleil. Durant les ſix mois que le fleuve décroît, l'Amérique ne préſente que ſon grand continent à l'aſtre qui l'éclaire. La mer eſt moins ſoumiſe alors à l'influence active du ſoleil, ou du moins ſa pente vers les côtes orientales eſt plus balancée, plus briſée par les terres. Elle doit donc laiſſer un plus libre cours aux fleuves qui n'étant point alors ſi fort retenus par la mer, ne peuvent être groſſis que par la

fonte des neiges des Cordelieres, ou par les pluies. C'eſt peut-être auſſi la ſaiſon des pluies, qui décide de l'accroiſſement des eaux de l'Orénoque. Mais pour bien ſaiſir les cauſes d'un phénomene ſi ſingulier, il faudroit étudier les rapports que peut avoir le cours de ce fleuve avec celui des Amazones; connoître la ſituation & les mouvements de l'un & de l'autre. Peut-être trouveroit-on dans la différence de leur poſition, de leur ſource ou de leur embouchure, l'origine d'une diverſité ſi remarquable dans l'état périodique de leurs eaux. Tout eſt lié dans le ſyſtême du monde. Le cours des fleuves tient aux révolutions, ſoit journalieres, ſoit annuelles de la terre. Quand un peuple éclairé connoîtra les bords de l'Orénoque, on ſaura, du moins on cherchera, les raiſons des phénomenes de ſon cours. Mais ce ne ſera pas ſans difficulté. Ce fleuve n'eſt pas auſſi navigable, que le fait préſumer la maſſe de ſes eaux; ſon lit eſt embarraſſé d'un grand nombre de rochers, qui réduiſent par intervalles le navigateur à porter ſes bateaux, & les denrées dont ils ſont chargés.

Les peuples qui traverſent ou fréquentent ce fleuve, voiſins du brûlant équateur, habitants d'un pays trop bon peut-

être pour avoir été cultivé, ne connoiſſent ni la gêne des vêtements, ni les chaînes de la police, ni le fardeau des gouvernements. Libres ſous le joug de la pauvreté, ils vivent la plupart de la chaſſe, de la pêche & de fruits ſauvages. L'agriculture doit être peu de choſe, où l'on n'a qu'un bâton pour labourer la terre, & des haches de pierre pour abattre les arbres, qui, après avoir été brûlés ou pourris, laiſſent un terrein propre à former un champ.

L'oppreſſion où l'on tient les femmes dans le nouveau monde, eſt, ſans doute, la cauſe principale de la dépopulation de cette partie du globe. Cette tyrannie, qui eſt univerſelle, eſt plus marquée ſur les bords de l'Orénoque que par-tout ailleurs. Auſſi ces contrées, quoiqu'extrêmement favoriſées de la nature, comptent-elles peu d'habitants. Les meres y ont contracté l'habitude de faire périr les filles dont elles accouchent, en leur coupant de ſi près le boyau du nombril, que ces enfants meurent d'une hémorragie. Le chriſtianiſme même n'a pas réuſſi à déraciner cet uſage abominable. On a pour garant le jéſuite Gumilla, qui, averti que l'une de ſes néophytes venoit de commettre un pareil aſſaſſinat, alla la trou-

ver, pour lui reprocher ſon crime dans les termes les plus énergiques. Cette femme écouta le miſſionnaire ſans s'émouvoir. Quand il eut fini, elle lui demanda la permiſſion de lui répondre; ce qu'elle fit en ces termes.

« Plût à Dieu, pere, plût à Dieu, » qu'au moment où ma mere me mit au » monde, elle eût eu aſſez d'amour & de » compaſſion pour épargner à ſon enfant » tout ce que j'ai enduré, tout ce que » j'endurerai juſqu'à la fin de mes jours! » Si ma mere m'eût étouffée en naiſſant, » je ſerois morte; mais je n'aurois pas » ſenti la mort; & j'aurois échappé à la » plus malheureuſe des conditions. Com- » bien j'ai ſouffert! & qui ſait ce qui me » reſte à ſouffrir?

» Repréſentes-toi, pere, les peines qui » ſont réſervées à une Indienne parmi ces » Indiens. Ils nous accompagnent dans » les champs avec leur arc & leurs fle- » ches; nous y allons, nous, chargées » d'un enfant que nous portons dans une » corbeille, & d'un autre qui pend à nos » mamelles. Ils vont tuer un oiſeau ou » prendre un poiſſon; nous bêchons la » terre, nous, & après avoir ſupporté » toute la fatigue de la culture, nous » ſupportons toute celle de la moiſſon.

» Ils reviennent le ſoir ſans aucun far-
» deau ; nous, nous leur apportons des
» racines pour leur nourriture, & du
» maïs pour leur boiſſon. De retour chez
» eux, ils vont s'entretenir avec leurs
» amis ; nous, nous allons chercher du
» bois & de l'eau pour préparer leur ſou-
» per. Ont-ils mangé, ils s'endorment ;
» nous, nous paſſons preſque la nuit à
» moudre le maïs, & à leur faire le chica.
» Et quelle eſt la récompenſe de nos veil-
» les ? Ils boivent ; & quand ils ſont ivres,
» ils nous traînent par les cheveux, &
» nous foulent aux pieds.

» Ah ! pere, plût à Dieu que ma mere
» m'eût étouffée en naiſſant ! Tu ſais toi-
» même ſi nos plaintes ſont juſtes. Ce que
» je te dis, tu le vois tous les jours. Mais
» notre plus grand malheur, tu ne ſaurois
» le connoître. Il eſt triſte pour la pauvre
» Indienne de ſervir ſon mari comme une
» eſclave, aux champs, accablée de ſueurs,
» & au logis privée du repos : mais il eſt
» affreux de le voir au bout de vingt ans
» prendre une autre femme plus jeune qui
» n'a point de jugement. Il s'attache à
» elle. Elle nous frappe ; elle frappe nos
» enfants ; elle nous commande ; elle
» nous traite comme ſes ſervantes ; &
» au moindre murmure qui nous échap-

» peroit, une branche d'arbre levée.....
» Ah! pere, comment veux-tu que nous
» ſupportions cet état? Qu'a de mieux à
» faire une Indienne que de ſouſtraire ſon
» enfant à une ſervitude mille fois pire
» que la mort? Plût à Dieu, pere, je te
» le répete, que ma mere m'eût aſſez
» aimée pour m'enterrer lorſque je
» naquis! Mon cœur n'auroit pas tant à
» ſouffrir, ni mes yeux à pleurer. »

Entre toutes les petites nations qui errent dans ces immenſes contrées, on en voit une chez qui la nature du ſol a rendu le ſort des femmes moins miſérable, c'eſt celle qui habite une foule d'iſles, formées par les différentes embouchures de l'Orénoque. Son pays, quoique ſous l'eau pendant les ſix mois de l'année que croît le fleuve, quoique ſubmergé le reſte du temps deux fois le jour par la marée, lui paroît préférable à tout. Elle eſt parvenue à l'habiter ſans riſque, en conſtruiſant des cabanes ſur des pieux fort élevés, & très-profondément enfoncés dans la vaſe. Un palmier, qui couvre ces ſables, fournit à ces ſauvages doux, gais & ſociables, leur nourriture, leur boiſſon, leurs meubles & leurs canots.

Les Eſpagnols n'entreprirent de re-

monter l'Orénoque qu'en 1535. N'y ayant pas trouvé les mines qu'ils cherchoient, ils le mépriſerent au point de n'y avoir jamais formé qu'un petit établiſſement. Il eſt ſitué au bas du fleuve, & ſe nomme Saint-Thomas. Les premiers colons s'y adonnerent à la culture du tabac avec une telle ardeur, qu'ils en livroient tous les ans dix cargaiſons aux Hollandois. Cette communication ayant été proſcrite par la métropole ; la ville, qui, d'ailleurs, a été ſaccagée deux fois par des corſaires, ſe réduiſit inſenſiblement à rien. Elle ſe borne aujourd'hui à élever quelques troupeaux qui ſont conduits à Cumana par un chemin qu'on a tracé dans l'intérieur des terres.

Ces vaſtes & fertiles contrées ſortiroient bientôt de l'obſcurité où elles ſont plongées, ſi l'Eſpagne ſavoit profiter de l'ambition active des jéſuites. On ſait que ces hommes, admirables comme ſociété, dangereux comme citoyens, déteſtables comme religieux, étoient parvenus à tirer du fond des forêts un nombre conſidérable de ſauvages, à les fixer ſur les bords de l'Orénoque & des rivieres, la plupart navigables, qui s'y jettent; à leur donner quelques principes de ſociabilité, un peu de goût pour les arts les plus né-

ceſſaires, ſur-tout pour l'agriculture. Seroit-il impoſſible de déterminer ces Indiens, par l'appât des échanges, à multiplier le ſucre, le coton, le tabac, le cacao qu'ils cultivent déjà pour leur propre uſage? Entre la vie ſauvage & l'état de ſociété, c'eſt un déſert immenſe à traverſer; mais de l'enfance de la civiliſation à la vigueur du commerce, il n'y a que des pas à faire. Le temps, qui accroît les forces, abrege les diſtances. Le fruit qu'on retireroit du travail de ces peuplades nouvelles, en leur procurant des commodités, donneroit des richeſſes à l'Eſpagne. On les porteroit à la Trinité, qui ſeroit ainſi rendue à ſa deſtination primitive.

CHAPITRE XXXVII.

Les Eſpagnols s'établiſſent à la Trinité & à la Marguerite.

LA Trinité ne ſe borneroit pas à n'être qu'un entrepôt. Son étendue, la fertilité de ſon ſol, l'avantage de ſes rades lui donneroient un éclat qu'elle tireroit de ſon propre fonds. Ceux qui l'ont parcourue avec aſſez de réflexion & de lumieres pour démêler, à travers les épaiſſes forêts qui la couvrent, ce qu'elle pouvoit valoir, l'ont jugé propre à rapporter abondamment pluſieurs ſortes de productions, même d'un grand prix. Cependant elle n'a jamais cultivé que le cacao; mais il y étoit ſi parfait, qu'on le préféroit à celui de Caraque même, & que les négocians Eſpagnols, pour s'en aſſurer, le payoient d'avance à l'envi les uns des autres. Cet empreſſement, qui peut quelquefois augmenter l'induſtrie d'un peuple naturellement actif, perd infailliblement des hommes chez qui le goût du repos eſt une paſſion, & preſque un beſoin de la nature ou de l'éducation. Les propriétaires,

ayant reçu plus d'argent qu'ils n'en pouvoient rembourſer avec l'unique denrée qui faiſoit toute leur fortune, tomberent peu à peu dans le découragement. A la vue d'un travail exceſſif, ils ſe mirent à ne rien faire. Depuis 1727 on ne trouve plus de cacao dans l'iſle. Elle devint, à cette époque, tout-à-fait étrangere à ſa métropole. Cette négligence avoit déjà comme anéanti la Marguerite.

Cette iſle dut un moment de vie & de proſpérité à une ſorte de richeſſe cachée dans le fond de la mer qui l'environnoit. Colomb avoit apperçu, en 1498, à quatre lieues du continent, la petite iſle de Cubagua qu'on appella, depuis, l'iſle des Perles. L'abondance de ce tréſor, que la nature offroit gratuitement, y attira les Eſpagnols en 1509. Ils y arriverent avec quelques ſauvages des Lucayes qui ne s'étoient pas trouvés propres aux travaux des mines, mais qui avoient une grande facilité à demeurer long-temps ſous l'eau. Leur talent fut employé avec tant d'ardeur, qu'on vit s'élever en fort peu de temps des fortunes très-conſidérables. Les bancs où naiſſoient les perles s'épuiſerent; & la colonie fut transférée, en 1524, à la Marguerite où l'on venoit d'en découvrir, & d'où elles diſparurent

plus vîte encore. Dès-lors cette poſſeſſion, qui a quinze lieues de long ſur ſix de large, devint encore plus indifférente à l'Eſpagne que la Trinité.

Si la cour de Madrid conſerve ces deux iſles, c'eſt plutôt pour éloigner du continent, des nations plus induſtrieuſes, que dans la vue d'en tirer quelque utilité. Des Eſpagnols y ont formé avec des Indiennes une génération d'hommes, qui, réuniſſant l'inertie des peuples ſauvages aux vices des peuples policés, ſont pareſſeux, fripons & ſuperſtitieux. Ils vivent de leur pêche, & de bananes que la nature, comme pour favoriſer leur indolence, y fait croître plus groſſes & meilleures que dans le reſte de l'archipel. Ils élevent des beſtiaux maigres & de peu de goût, qu'ils vont échanger en fraude dans les colonies Françoiſes contre des camelots, des voiles noirs, des toiles, des bas de ſoie, des chapeaux blancs & des clincailleries. Cette navigation ſe fait avec une trentaine de chaloupes non pontées.

Les troupeaux domeſtiques ont peuplé les bois des deux iſles, de bêtes à cornes qui ſont devenues ſauvages. On les tue à coups de fuſil. Leur chair eſt coupée en aiguillettes de trois pouces de large, d'un pouce d'épaiſſeur, qu'on fait ſécher,

après avoir fondu la graiſſe, de maniere à les conſerver trois ou quatre mois. Le cent peſant de cette viande, qu'on nomme taſſau, ſe vend environ 20 liv. dans les établiſſements François.

Les commandants, les officiers civils & militaires, les moines attirent à eux tout l'argent que le gouvernement envoie dans les deux iſles. Le reſte, qui ne paſſe pas le nombre de ſeize cents perſonnes, vit dans une pauvreté affreuſe. Elles fourniſſent, en temps de guerre, environ deux cents hommes que l'eſprit de rapine attire indiſtinctement dans les colonies où l'on arme des vaiſſeaux corſaires. Les habitants de Porto-Rico n'ont pas les mêmes inclinations.

CHAPITRE XXXVIII.

Les Eſpagnols s'établiſſent à Porto-Rico.

PLACÉE au centre des Antilles, cette iſle a quarante lieues de long, ſur vingt dans ſa plus grande largeur. Quoique découverte & reconnue, en 1493, par Colomb, elle n'attira l'attention des Eſpagnols qu'en 1509; & ce fut l'appât de l'or qui les y fit paſſer de Saint-Domingue, ſous les ordres de Ponce de Léon. Cette nouvelle conquête devoit leur coûter.

Perſonne n'ignore que l'uſage des armes empoiſonnées remonte aux ſiecles les plus reculés. Il précéda, dans la plupart des contrées, l'invention du fer. Lorſque les dards, armés de pierres, d'os, d'arêtes, ſe trouverent des armes trop foibles pour repouſſer les bêtes féroces, on eut recours à un ſuc mortel. Ce poiſon, imaginé d'abord pour la chaſſe, ſervit depuis aux guerres des peuples, ou conquérants, ou ſauvages. L'ambition & la vengeance ne connoiſſent des bornes dans leurs excès qu'après avoir noyé, durant des ſiecles,

des nations entieres dans des fleuves de ſang. Quand on a reconnu que ce ſang ne produit rien, ou qu'à meſure qu'il groſſit dans ſon cours, il dépeuple les terres, & ne laiſſe que des déſerts ſans vie & ſans culture; alors on convient de modérer un peu la ſoif de le répandre. On établit ce qu'on appelle le droit de la guerre; c'eſt-à dire, l'injuſtice dans l'injuſtice, ou l'intérêt des rois dans le maſſacre des peuples. On ne les égorge pas tous à la fois. On ſe réſerve quelques têtes de ce bétail pour repeupler le troupeau de victimes nouvelles. Ce droit de la guerre ou des gens fait qu'on proſcrit certains abus dans l'uſage de tuer. Quand on a des armes à feu, l'on défend les armes empoiſonnées, & quand les boulets de canon ſuffiſent, on interdit les balles mâchées. Race indigne du ciel & de la terre, être deſtructeur & tyrannique, homme ou démon, ne ceſſeras-tu point de tourmenter ce globe où tu vis un moment? Ne finiras-tu la guerre qu'avec l'anéantiſſement de toute eſpece? Eh bien, ſi tu veux le hâter, vas donc chercher les poiſons du nouveau monde.

De toutes les régions fertiles en plantes venimeuſes, aucune ne le fut autant que l'Amérique méridionale. Elle devoit

cette fécondité malheureuſe à ſon territoire généralement fétide, comme s'il s'épuroit du limon d'un déluge.

C'étoient des lianes, fort multipliées dans les lieux humides & marécageux, qui fourniſſoient au continent le poiſon qui étoit d'un uſage univerſel. On les coupoit en morceaux, qu'on faiſoit bouillir dans l'eau juſqu'à ce que la décoction eût acquis la conſiſtance d'un ſirop. Alors on y plongeoit des fleches qui s'imprégnoient d'un ſuc mortel. Pendant pluſieurs ſiecles ce fut avec ces armes que les ſauvages ſe firent généralement la guerre. Dans la ſuite pluſieurs de ces foibles nations ſentirent la néceſſité de renoncer à un moyen ſi deſtructeur, & le réſerverent contre les bêtes, grandes & petites, qu'on ne pouvoit atteindre ou vaincre. Tout animal, dont la peau a été effleurée d'une de ces fleches empoiſonnées, meurt une minute après, ſans aucun ſigne de convulſion ni de douleur. Ce n'eſt pas parce que ſon ſang eſt figé, comme on l'a cru long-temps : des expériences récentes ont fait connoître que ce poiſon, mêlé dans du ſang nouvellement tiré & tout chaud, l'empêchoit de ſe coaguler, & même retardoit ſa putréfaction. Il eſt vraiſemblable que c'eſt ſur le ſyſtême

nerveux que ces ſucs agiſſent. Quelques voyageurs ont attribué l'origine du mal vénérien à l'uſage où l'on étoit dans le nouveau monde de ſe nourrir du gibier tué avec ces armes empoiſonnées. Tout le monde ſait aujourd'hui qu'on peut faire un uſage habituel de ces viandes ſans inconvénient.

Dans les iſles de l'Amérique, on tire moins le poiſon des lianes que des arbres; mais de tous les arbres qui produiſent la mort, le plus dangereux eſt le mancenillier.

Son tronc, qui n'a jamais plus de deux pieds de circonférence, eſt revêtu d'une écorce liſſe & tendre. Ses fleurs ſont rougeâtres. Son fruit a la couleur de la pêche, & renferme un noyau. Ses feuilles, ſemblables à celles du laurier, contiennent une ſubſtance laiteuſe. Il eſt dangereux de les manier lorſque l'ardeur du ſoleil les fait ſuer, & plus dangereux encore de ſe repoſer ſous ſes fleurs innombrables, à cauſe de la prodigieuſe quantité de pouſſiere qui en tombe. On reçoit le ſuc fluide du mancenillier dans des coquilles rangées autour des inciſions qu'on a faites à ſon tronc. Lorſque cette liqueur eſt un peu épaiſſie, on y trempe la pointe des fleches qui acquierent la

propriété de porter un mort prompte à tout être ſenſible, n'en fût-il que très-légérement atteint. L'expérience prouve que ce venin conſerve ſon activité, même au delà d'un ſiecle. De tous les lieux où ſe trouve cet arbre funeſte, Porto-Rico eſt celui où il ſe plaît le plus, où il eſt le plus multiplié. Pourquoi les premiers conquérants de l'Amérique n'ont-ils pas tous fait naufrage à cette iſle ? Mais le malheur des deux mondes a voulu qu'ils l'aient trop tard connue, & qu'ils n'y aient pas trouvé la mort due à leur avarice.

Le mancenillier ſemble n'avoir été funeſte qu'aux Américains. Les habitants de l'iſle, qui le produit, s'en ſervoient pour repouſſer le Caraïbe accoutumé à faire des incurſions ſur leurs côtes. Ils pouvoient employer les mêmes armes contre les Européens. L'Eſpagnol, qui ignoroit alors que le ſel appliqué ſur la bleſſure, au moment du coup, en eſt le remede infaillible, auroit ſuccombé peut-être aux premieres atteintes de ce poiſon. Mais il n'éprouva pas la moindre réſiſtance de la part de ces ſauvages inſulaires. Inſtruits de ce qui s'étoit paſſé dans la conquête des iſles voiſines, ils regardoient ces étrangers comme des êtres

ſupérieurs à l'humanité. Ils ſe jeterent d'eux-mêmes dans les fers. Cependant ils ne tarderent pas à ſouhaiter de briſer le joug inſupportable qu'on leur avoit impoſé. Seulement, avant de le tenter, ils voulurent ſavoir ſi leurs tyrans étoient ou n'étoient pas immortels. La commiſſion en fut donnée à un cacique nommé Broyo.

Un haſard favorable à ſes deſſeins ayant conduit chez lui Salzedo, jeune Eſpagnol qui voyageoit, il le reçut avec de grandes marques de conſidération, & lui donna, à ſon départ, quelques Indiens pour le ſoulager dans ſa marche, & pour lui ſervir de guides. Un de ces ſauvages le mit ſur ſes épaules pour traverſer une riviere, le jeta dans l'eau, & l'y retint avec le ſecours de ſes compagnons, juſqu'à ce qu'il ne remuât plus. On tira enſuite le corps ſur le rivage. Dans le doute s'il étoit mort ou s'il vivoit encore, on lui demanda mille fois pardon du malheur qui étoit arrivé. Cette comédie dura trois jours. Enfin, la puanteur du cadavre ayant convaincu les Indiens que les Eſpagnols pouvoient mourir, on tomba de tous côtés ſur les oppreſſeurs. Cent furent maſſacrés.

Ponce de Léon raſſemble auſſi-tôt tous

les Caſtillans qui ont échappé à la conſpiration. Sans perdre de temps, il fond ſur les ſauvages déconcertés par cette bruſque attaque. Leur terreur augmente à meſure que leurs ennemis ſe multiplient. Ce peuple a la ſimplicité de croire que les nouveaux Eſpagnols, qui arrivent de Saint-Domingue, ſont ceux-là mêmes qui ont été tués, & qui reſſuſcitent pour combattre. Dans cette folle perſuaſion, découragé de continuer la guerre contre des hommes qui renaiſſent de leurs cendres, il ſe remet ſous le joug. On le condamne aux mines, où il périt en peu de temps dans les travaux de l'eſclavage.

Ces barbaries n'ont produit aucun avantage à l'Eſpagne. Une iſle, d'une étendue conſidérable, arroſée d'un grand nombre de rivieres, fertile, quoiqu'inégale, ayant un port excellent, des côtes faciles, & dont la poſſeſſion auroit fait la fortune d'une nation active; cette iſle eſt inconnue à la plupart des peuples. On y compte à peine quinze cents Eſpagnols, métis ou mulâtres. Ils ont environ trois mille negres; plus occupés à nourrir l'indolence du propriétaire, qu'à ſeconder ſon induſtrie. Les maîtres & les eſclaves, rapprochés par la pareſſe, vivent également de maïs, de patates & de caſſave. S'ils cul-

vent du ſucre, du tabac, du cacao, ce n'eſt que ce qu'il en faut pour leur conſommation. Ce qu'ils exportent ſe réduit à deux mille cuirs qu'ils fourniſſent annuellement au commerce d'Eſpagne, & à un aſſez grand nombre de mulets, bons, mais petits, tels qu'on les trouve ordinairement dans les pays coupés & montueux. Ces mulets paſſent en fraude à Sainte-Croix, à la Jamaïque & à Saint-Domingue. L'oiſiveté de cette peuplade eſt protégée par une garniſon de deux cents hommes, qui, avec les prêtres & le magiſtrat, coûte au gouvernement 250, 000 livres. Cet argent, joint à la valeur des beſtiaux, ſuffit pour payer aux Anglois, aux Hollandois, aux François, aux Danois, les toiles & les autres marchandiſes qu'ils fourniſſent. Toute l'utilité que la métropole tire de ſa colonie ſe réduit à y renouveller l'eau & les rafraîchiſſements des flottes qu'elle envoie dans le nouveau monde.

Si l'Eſpagne eſt aſſez peu touchée de ſes propres intérêts, pour négliger les avantages que pourroit lui rapporter une iſle ſi conſidérable; du moins devroit-elle permettre à ceux de ſes ſujets que le ſort y a conduits, de ſortir de la honteuſe miſere où ils languiſſent. Il ſuffiroit, pour rendre

rendre leur condition meilleure, de les autoriſer à la vente libre de leurs troupeaux. L'étendue de leur ſol leur permettroit d'en élever aſſez pour les beſoins de toutes celles des Antilles où l'on s'occupe de culture. La ſituation d'un établiſſement qui ſe trouve au milieu de ces iſles, favoriſeroit par-tout l'introduction de ſes beſtiaux dans leurs ports. Une communication non-interrompue avec des peuples actifs & éclairés, réveilleroit des colons qui ne le ſont pas. Le deſir de partager les mêmes jouiſſances, inſpireroit l'ardeur des mêmes travaux. La cour de Madrid recueilleroit alors des fruits politiques d'une condeſcendance que l'humanité ſeule devroit lui dicter. Juſqu'au moment de cette liberté de commerce, Porto-Rico ne lui ſera pas plus utile que Saint-Domingue.

CHAPITRE XXXIX.

Établiſſement des Eſpagnols à Saint-Domingue.

CETTE iſle, célebre dans l'hiſtoire pour avoir été le berceau des Eſpagnols dans le nouveau monde, jeta d'abord un grand éclat par l'or qu'elle fourniſſoit. Ces richeſſes diminuerent avec les habitants du pays qu'on forçoit de les arracher aux entrailles de la terre; & elles tarirent enfin entiérement, lorſque les iſles voiſines ne fournirent plus de quoi remplacer les déplorables victimes de l'avidité des conquérants. La paſſion de rouvrir cette ſource d'opulence inſpira la penſée d'aller chercher des eſclaves en Afrique; mais outre qu'ils ne ſe trouverent pas propres aux travaux auxquels on les deſtinoit, l'abondance des mines du continent qu'on commençoit à exploiter, réduiſit à rien les avantages qu'on avoit tirés juſqu'alors de celles de Saint-Domingue. La ſanté, la force, la patience des negres firent imaginer qu'il étoit

poſſible de les employer utilement à la culture ; & on ſe détermina par néceſſité à un parti ſage, qu'avec plus de lumieres on auroit embraſſé par choix.

Le produit de leur induſtrie fut d'abord extrêmement borné, parce qu'ils étoient en petit nombre. Charles-Quint, qui, comme la plupart des ſouverains, préféroit ſes favoris à tout, avoit excluſivement accordé la traite des noirs à un ſeigneur Flamand, qui abandonna ſon privilege aux Génois. Ces avares républicains firent de ce honteux commerce l'uſage qu'on fait toujours du monopole : ils voulurent vendre cher, & ils vendirent peu. Lorſque le temps & la concurrence eurent amené le prix naturel & néceſſaire des eſclaves, ils ſe multiplierent. On doit bien penſer que l'Eſpagnol, accoutumé à traiter les Indiens, preſqu'auſſi blancs que lui, comme des animaux, n'eut pas une meilleure opinion de ces noirs Africains qu'il ſubſtituoit à leur place. Ravalés encore à ſes yeux par le prix même qu'ils lui coûtoient, ſa religion ne l'empêcha pas d'aggraver le poids de leur ſervitude. Elle devint intolérable. Ces malheureux eſclaves tenterent de recouvrer des droits que l'homme ne peut jamais aliéner. Ils furent battus ; mais ils tirerent ce fruit

de leur déſeſpoir, qu'on les traita depuis avec moins d'inhumanité.

Cette modération, s'il faut appeller ainſi la tyrannie qui craint la révolte, eut des ſuites favorables. La culture fut pouſſée avec une eſpece de ſuccès. Un peu après le milieu du ſeizieme ſiecle, la métropole tiroit annuellement, de ſa colonie, dix millions peſant de ſucre, beaucoup de bois de teinture, de tabac, de cacao, de caſſe, de gingembre, de coton, une grande quantité de cuirs. On pouvoit penſer que ce commencement de proſpérité inſpireroit le goût, & donneroit les moyens d'en étendre les progrès. Un enchaînement de cauſes plus funeſtes les unes que les autres, ruina ces eſpérances.

Le premier malheur vint du dépeuplement de Saint-Domingue. Les conquêtes des Eſpagnols dans le continent, devoient contribuer naturellement à rendre floriſſante, une iſle que la nature paroiſſoit avoir placée pour devenir le centre de la vaſte domination qui ſe formoit autour d'elle, pour être l'entrepôt de ſes différentes colonies. Il en arriva tout autrement: à la vue des fortunes prodigieuſes qui s'élevoient au Mexique ou ailleurs, les plus riches habitants de Saint-Domin-

gne mépriſerent leurs établiſſemens, & quitterent la véritable ſource des richeſſes, qui eſt, pour ainſi dire, à la ſurface de la terre, pour aller fouiller dans ſes entrailles des veines d'or qui tariſſent bientôt. Le gouvernement entreprit en vain d'arrêter cette émigration : les loix furent toujours éludées avec adreſſe, ou violées avec audace.

La foibleſſe, qui étoit une ſuite néceſſaire de cette conduite, enhardit les ennemis de l'Eſpagne à ravager des côtes ſans défenſe. On vit même le célebre navigateur Anglois, François Drake, prendre & piller la capitale. Ceux des corſaires qui n'avoient pas de ſi grandes forces, ne manquoient guere d'intercepter les bâtiments qui étoient expédiés de ces parages, alors les mieux connus du nouveau monde. Pour comble de calamité, les Caſtillans eux-mêmes ſe firent pirates. Ils n'attaquoient que les navires de leur nation, plus riches, plus mal équipés, plus mal défendus que tous les autres. L'habitude qu'ils avoient contractée d'armer clandeſtinement pour aller chercher par-tout des eſclaves, empêchoit qu'on ne pût les reconnoître ; & l'appui qu'ils achetoient des vaiſſeaux de

guerre chargés de protéger la navigation, les aſſuroit de l'impunité.

Le commerce que la colonie faiſoit avec les étrangers, pouvoit ſeul la relever, ou empêcher du moins ſa ruine entiere : il fut défendu. Comme il continuoit, malgré la vigilance des commandants, ou peut-être par leur connivence, une cour aigrie & peu éclairée prit le parti de raſer la plupart des places maritimes, & d'en concentrer les malheureux habitants dans l'intérieur des terres. Cet acte de violence jeta dans les eſprits un découragement, que les incurſions & l'établiſſement des François dans l'iſle, porterent depuis au dernier période.

L'Eſpagne, uniquement occupée du vaſte empire qu'elle avoit formé dans le continent, ne fit jamais rien pour diſſiper cette léthargie. Elle ſe refuſa même aux ſollicitations de ſes ſujets Flamands, qui deſiroient vivement d'être autoriſés à défricher des contrées ſi fertiles. Plutôt que de courir le riſque de leur voir faire ſur les côtes un commerce frauduleux, elle conſentit à laiſſer dans l'oubli une poſſeſſion qui avoit été importante, & qui pouvoit le redevenir.

Cette colonie, à qui ſa métropole

n'étoit plus connue que par un vaiſſeau médiocre qu'elle en recevoit tous les trois ans, avoit en 1717 dix-huit mille quatre cents dix habitants Eſpagnols, métis, negres ou mulâtres. Leur couleur & leur caractere tenoient plus ou moins de l'Américain, de l'Européen & de l'Africain, en raiſon du mêlange qui s'étoit fait du ſang de ces trois peuples, dans l'union naturelle & paſſagere qui rapproche les races & les conditions; car l'amour, comme la mort, ſe plaît à les confondre. Ces demi ſauvages, plongés dans une fainéantiſe profonde, vivoient de fruits & de racines, habitoient des cabanes, étoient ſans meubles, & la plupart ſans vêtements. Le petit nombre de ceux en qui l'indolence n'avoit pas étouffé le préjugé des bienſéances, le goût des commodités, recevoient des habits de la main des François, leurs voiſins, auxquels ils livroient leurs nombreux troupeaux, & l'argent qu'on leur envoyoit pour deux cents ſoldats, pour les prêtres & pour le gouvernement. Il ne paroît pas que la compagnie excluſive, formée en 1757, à Barcelone, pour ranimer les cendres de Saint-Domingue, ait fait encore de grands progrès. Ses expéditions annuelles ſe réduiſent à deux

petits bâtiments, qui font leur retour en Europe, chargés de ſix mille cuirs, & de quelques autres marchandiſes de peu de valeur.

C'eſt à San-Domingo, capitale de la colonie, que ſe font les échanges. Elle eſt ſituée au bord d'une plaine qui a trente lieues de long, ſur huit, dix & douze lieues de large. Ce grand eſpace qui fourniroit à un peuple cultivateur pour vingt millions de denrées, eſt couvert de forêts & de ronces, rarement entremêlés de pâturages où paiſſent d'aſſez nombreux troupeaux. Ce terrein, uni dans preſque toute ſon étendue, devient inégal aux environs de la ville, bâtie ſur les rives de la Lozama. De magnifiques ruines ſont tout ce qui reſte à cette célebre cité, de ſa proſpérité premiere. Du côté de la terre, elle n'a pour fortifications qu'une ſimple muraille ſans foſſé & ſans aucun ouvrage avancé ; mais du côté de la riviere & de la mer, elle ſeroit difficile à prendre. Tel eſt le ſeul établiſſement que les Eſpagnols aient conſervé à la côte du ſud. Celui qu'ils ont au nord ſe nomme Monte-Chriſto.

Heureuſement cette place maritime & commerçante n'a jamais eu de liaiſon avec l'Eſpagne. Elle doit ſon activité au voiſi-

nage des plantations Françoiſes. Durant la paix, les productions de la plaine de Mariboux, ſituée entre le fort Dauphin & la baie de Mancenille, vont ſe perdre dans ce port toujours rempli d'Anglois interlopes. Lorſque la guerre entre les cours de Londres & de Verſailles n'entraîne pas celle de Madrid, Monte-Chriſto devient un marché conſidérable; parce que tout le nord de la colonie Françoiſe y fait paſſer ſes denrées, qui y trouvent toujours des vaiſſeaux prêts à les enlever. Ce mouvement de vie ceſſe, dès l'inſtant que l'Eſpagne ſe croit obligée de prendre parti dans les querelles des deux nations rivales.

Les Eſpagnols n'ont aucune poſſeſſion à l'oueſt de l'iſle, entiérement occupée par la France; & il n'y a que neuf ou dix ans qu'ils ont penſé à former des habitations à l'eſt, qu'on avoit depuis long-temps perdu de vue.

Le projet d'établir des cultures, entré par haſard dans le conſeil de Madrid, pouvoit s'exécuter dans la plaine de Vega-Real, ſituée dans l'intérieur des terres, & qui a quatre-vingts lieues de long, ſur dix dans ſa plus grande largeur. On trouveroit difficilement dans le nouveau monde un terrein plus uni, plus fécond,

plus arrosé. Toutes les productions de l'Amérique y réussiroient admirablement; mais l'extraction en seroit impossible, à moins qu'on ne pratiquât des chemins, dont l'entreprise effraieroit même des nations plus entreprenantes que la nation Espagnole. Ces difficultés devoient naturellement faire jeter les yeux sur les plaines de San Domingo, moins fertiles que celles de Vega-Real, mais pourtant fertiles. On craignit sans doute que les nouveaux colons ne prissent les mœurs des anciens, & l'on se détermina pour Samana.

C'est une péninsule dans la partie orientale de l'isle : large de cinq lieues, longue de seize, elle ne tient au continent que par une langue étroite & fort marécageuse. Elle offre aux vaisseaux une baie profonde de quatorze lieues, où le mouillage est de quatorze brasses, & si commode, qu'ils peuvent être amarrés à terre. Cette baie est semée de petits islots, qu'il est aisé d'éviter, en rangeant la côte à l'oueſt. Avec un terrein très-fertile, quoiqu'il ne soit pas uni, la presqu'isle jouit d'une situation très-avantageuse pour le commerce & pour l'atterrage des bâtiments qui arrivent d'Europe.

Ces considérations déterminerent les

premiers aventuriers François qui ravagerent Saint-Domingue, à ſe fixer à Samana. Ils s'y ſoutinrent aſſez long-temps, quoique leurs ennemis fuſſent en force dans le voiſinage. On ſentit à la fin qu'ils étoient trop expoſés, trop éloignés des autres établiſſements que leur nation avoit dans l'iſle, & qui prenoient tous les jours de la conſiſtance. On les rappella ; les Eſpagnols ſe réjouirent de ce départ, mais ils n'occuperent pas la place qui devenoit vacante.

Cependant ils y ont envoyé de nos jours des Canariens ; l'état a fait la dépenſe de leur voyage, & s'eſt chargé des frais de leur entretien pendant pluſieurs années. Ces meſures, quoique ſages, n'ont produit aucun bien. Les nouveaux colons ont été la plupart victimes du climat, des défrichements, & ſur-tout des vexations des gouverneurs, dont l'eſprit militaire eſt par-tout funeſte à la proſpérité des colonies. Le peu de ces étrangers qui ſurvit à tant de maux, languit dans l'attente d'une mort prochaine. De ſi triſtes eſſais ne promettent pas d'heureuſes ſuites. Saint-Domingue doit reſter pour les Eſpagnols, dans l'état de foibleſſe où ils l'ont laiſſé juſqu'à préſent. La nature & la fortune les en dédommageront à Cuba.

CHAPITRE XL.

Colonie Eſpagnole formée à Cuba. Importance de cette iſle.

L'ISLE de Cuba, ſéparée de celle de Saint-Domingue par un canal étroit, vaut ſeule un royaume : elle a deux cents cinquante lieues de long, ſur quinze, vingt, & trente de large. Découverte, en 1492, par Colomb, ce ne fut qu'en 1511 que les Eſpagnols entreprirent de la conquérir. Diego de Velaſquez vint avec quatre vaiſſeaux y aborder par ſa pointe orientale.

Un cacique, nommé Hatuey, régnoit dans ce canton. Cet Indien, né dans Saint-Domingue, ou l'iſle Eſpagnole, en étoit ſorti pour éviter l'eſclavage où ſa nation étoit condamnée. Suivi des malheureux qui étoient échappés à la tyrannie des Caſtillans, il avoit établi dans le lieu de ſon réfuge, un petit état qu'il gouvernoit en paix. C'eſt de là qu'il obſervoit au loin les voiles Eſpagnoles dont il craignoit l'approche. A la premiere nouvelle qu'il eut de leur arrivée, il

assembla les plus braves des Indiens, ses sujets ou ses alliés, pour les animer à défendre leur liberté, mais les assurant que tous leurs efforts seroient inutiles, s'ils ne commençoient par se rendre propice le dieu de leurs ennemis : *la voilà*, leur dit-il devant un vase rempli d'or, *la voilà. cette divinité si puissante, invoquons-la.*

Ce peuple bon & simple, crut aisément que l'or pour lequel se versoit tant de sang, étoit le dieu des Espagnols. On dansa, on chanta devant ce métal brut & sans forme, & l'on se reposa sur sa protection.

Mais Hatuey plus éclairé, plus soupçonneux que les autres caciques, les assembla de nouveau. *Ne comptons*, leur dit-il, *sur aucun bonheur, tant que le dieu des Espagnols sera parmi nous. Il est notre ennemi comme eux. Ils le cherchent par-tout, & s'établissent où ils le trouvent. Dans les profondeurs de la terre, ils sauroient le découvrir. Si vous l'avaliez même, ils plongeroient leurs bras dans vos entrailles pour l'en arracher. Ce n'est qu'au fond de la mer qu'on peut le dérober à leurs recherches. Quand il ne sera plus parmi nous, ils nous oublieront sans doute.*

Auſſi-tôt, tout l'or qu'on poſſédoit fut jeté dans les flots.

Cependant les Indiens virent avancer les Eſpagnols. Les fuſils, les canons, ces dieux épouvantables, de leur bruit foudroyant diſperſerent les ſauvages qui vouloient réſiſter. Mais Hatuey pouvoit les raſſembler. On fouille dans les bois, on le prend, on le condamne au feu. Attaché au poteau du bûcher, lorſqu'il n'attendoit que la flamme, un prêtre barbare vint lui propoſer le baptême, & lui parler du paradis. *Dans ce lieu de délices*, dit le cacique, *y a-t-il des Eſpagnols ? Oui*, répondit le miſſionnaire, *mais il n'y en a que de bons. Le meilleur ne vaut rien*, reprit Hatuey, *& je ne veux point aller dans un lieu où je craindrois d'en trouver un ſeul. Ne me parlez plus de votre religion, & laiſſez-moi mourir.*

Le cacique fut brûlé, le dieu des chrétiens déshonoré, ſa croix baignée dans le ſang humain ; mais Velaſquez ne trouva plus d'ennemis. Tous les caciques s'empreſſerent de lui rendre hommage. Après qu'on eut ouvert les mines, comme elles ne rapportoient pas aſſez d'or, les habitants de Cuba devenant inutiles, furent

exterminés ; parce qu'alors conquérir n'étoit que détruire. Une des plus grandes iſles du monde, ne coûta pas un homme aux Eſpagnols. Mais ont-ils tiré quelque profit de la conquête de Cuba ?

Cet établiſſement a des cultures importantes. Il ſert d'entrepôt à un grand commerce. On le regarde comme le boulevard du nouveau monde. Sous ces trois aſpects, il mérite une attention ſérieuſe.

Le coton eſt la production qui devoit naturellement ſe multiplier davantage dans cette iſle immenſe. Au temps de la conquête, cet arbuſte y étoit très-commun. Sa conſervation exigeoit peu d'avances, peu de bras, peu d'induſtrie ; & la ſéchereſſe d'une grande partie du terrein le rendoit ſinguliérement propre à cet uſage. Cette marchandiſe y eſt pourtant ſi rare, qu'il ſe paſſe quelquefois pluſieurs années ſans qu'on en expédie pour l'Europe.

Quoique l'Eſpagnol ait une averſion preſque inſurmontable pour l'imitation, il a adopté depuis peu à Cuba la culture du café, qu'il voyoit faire des progrès rapides dans les iſles voiſines. Mais en empruntant cette production des colons étrangers, il n'a pas emprunté leur acti-

vité à la faire valoir. On recueille à peine trente à trente-cinq mille livres pesant de café, dont le tiers est envoyé à la Vera-Crux, & le reste dans la métropole. On devroit conjecturer que cette plante se multipliera à mesure que l'usage d'une boisson si familiere aux peuples des climats chauds, s'étendra chez les Espagnols; mais une nation, qui, faite pour communiquer aux Européens le goût du café, a été la derniere à le connoître dans les deux mondes, sera lente dans tous ses progrès, comme elle l'est dans toute sorte d'inventions. La propagation du café demande celle du sucre. L'Espagnol est-il préparé à l'une par l'autre?

Le sucre, la plus riche, la plus importante production de l'Amérique, suffiroit seule pour donner à Cuba l'éclat de la prospérité, dont la nature y semble avoir ouvert toutes les sources & tous les canaux. Quoique cette isle soit en général inégale & montueuse, elle a des plaines assez étendues, assez arrosées, pour fournir à une grande partie de l'Europe sa consommation de sucre. La fertilité incroyable de ses terres neuves, si elle étoit bien dirigée, bien administrée, la mettroit en état de supplanter toutes les nations qui l'ont dévancée dans cette

culture. Elles n'auroient travaillé pendant plus d'un demi ſiecle à perfectionner leurs fabriques, que pour une rivale qui, en adoptant leur méthode, ſurpaſſeroit, anéantiroit même, en moins de vingt ans, la richeſſe qu'ils en retirent. Mais la colonie Eſpagnole eſt ſi peu jalouſe de cette ſupériorité, qu'elle n'a juſqu'à préſent qu'un petit nombre de plantations, où les plus belles cannes ne rendent, avec une très-grande dépenſe, qu'une foible quantité de ſucre, d'une qualité médiocre. Il ſert en partie à l'approviſionnement du Mexique, en partie à l'approviſionnement de la métropole; & celle-ci, pour qui le ſucre devroit être une mine d'or, en achete de l'étranger pour plus de cinq millions.

Sans doute elle a cru trouver un dédommagement de cette perte, dans le tabac qu'elle tire de Cuba. Cette iſle, outre la proviſion du Mexique & du Pérou, fournit encore à l'Eſpagne tout le tabac qu'elle conſomme, à la réſerve du peu qu'elle en reçoit de Caraque & de Buenos-Ayres. La plus grande partie y eſt envoyée en feuilles. Celui qui eſt préparé dans le pays même par Pedro-Alonzo, a joui, jouit encore de la plus grande réputation. Cet Eſpagnol, le ſeul

peut-être qui ſe ſoit enrichi par une induſtrie véritablement utile, a gagné dans ce commerce douze à quinze millions de livres. Si le gouvernement eût écouté ce citoyen actif, la fortune publique auroit été accrue par la multiplication d'une plante à laquelle le caprice donne tant de valeur. Le peu d'ardeur qu'a montré la cour de Madrid à ſeconder le goût de l'Europe pour le tabac de la Havane, en a ſeule arrêté l'uſage.

Celui des cuirs que fourniſſent les colonies Eſpagnoles, eſt univerſel. Cuba en fournit annuellement dix ou douze mille. Le nombre en pourroit être aiſément augmenté, dans un pays rempli de bœufs devenus ſauvages, où quelques gentilshommes poſſedent ſur les côtes & dans l'intérieur des terres, des habitations immenſes, qui, par le défaut de population, ne peuvent guere avoir d'autre deſtination que celle d'élever de nombreux troupeaux.

Ce ſeroit une exagération, que d'oſer avancer que la centieme partie de l'iſle de Cuba a été défrichée. On ne voit quelques traces de culture qu'à San-Yago, port ſitué au vent de la colonie, & à Matança, baie ſûre & ſpacieuſe qu'on trouve à la ſortie du vieux canal. Les

vraies cultures ſont toutes concentrées dans les belles plaines de la Havane, & encore ne ſont-elles pas ce qu'elles devroient être.

Ces cultures réunies peuvent occuper vingt-cinq mille eſclaves de tout âge & de tout ſexe. Le nombre des blancs, des métis, des mulâtres, des noirs libres répandus dans l'iſle, s'éleve à peu près à trente mille. D'excellent cochon, du bœuf déteſtable, l'un & l'autre extrêmement communs & à très-vil prix, compoſent avec le manioque la nourriture de ces différentes populations. Les troupes mêmes ne connoiſſent pas d'autre pain que la caſſave. C'eſt l'habitude de voir des Européens à Cuba, qui peut avoir préſervé ſes habitants de l'inaction totale qu'on trouve dans tous les autres établiſſements Eſpagnols du nouveau monde. Le ſang y eſt moins mêlé, les vêtements plus décents, les bienſéances mieux obſervées que dans les autres iſles.

L'état de la colonie ſeroit plus floriſſant encore, ſi ſes productions n'euſſent pas été abandonnées à une compagnie, dont le privilege excluſif eſt un principe conſtant & invariable de découragement. Moins une nation eſt induſtrieuſe, plus elle doit écarter une méthode qui ralen-

tiroit la marche du peuple le plus actif, le plus laborieux.

Si quelque choſe pouvoit tenir lieu de liberté à Cuba, & la dédommager de la tyrannie du monopole, ce ſeroit l'avantage que cette iſle a toujours eu, de recevoir preſque tous les bâtiments Eſpagnols qui naviguent dans le nouveau monde. Cet uſage commença preſque avec la colonie. Ponce de Léon ayant tenté, en 1512, une entrepriſe ſur la Floride, eut une connoiſſance aſſez diſtincte du nouveau canal de Bahama. On ne tarda pas à ſentir que ce ſeroit la route la plus convenable, que pourroient prendre, pour gagner l'Europe, tous les bâtiments partis du Mexique, & on établit à cette occaſion la Havane, qui n'eſt qu'à deux petites journées du canal. L'utilité de ce port s'étendit depuis à tous les navires expédiés de Carthagene & de Porto-Belo, qui prirent bientôt le même chemin. Les uns & les autres y relâchoient & s'y attendoient réciproquement, pour arriver enſemble avec plus d'appareil dans la métropole. Les dépenſes énormes que faiſoient durant leur ſéjour, des navigateurs qui arrivoient chargés des plus riches tréſors de l'univers, jeterent un argent immenſe dans

la ville. Sa population qui n'étoit en 1561 que de trois cents familles, & qui avoit doublé au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, eſt aujourd'hui de dix mille ames.

Une partie eſt occupée, dans les chantiers très-anciennement formés par le gouvernement, pour la conſtruction des vaiſſeaux de guerre. On y porte d'Europe des mâts, du fer, des cordages; tout le reſte ſe trouve abondamment dans l'iſle. Mais ce qu'elle a de plus précieux, c'eſt le bois, qui, né ſous l'influence des rayons les plus brûlants du ſoleil, ſe conſerve des ſiecles entiers avec des ſoins médiocres; tandis que les vaiſſeaux d'Europe ſe deſſechent & ſe fendent ſous la zone torride. Ce bois commence à devenir rare dans les environs de la Havane; mais il eſt commun ſur toutes les côtes, & le tranſport n'en eſt ni cher ni difficile. L'Eſpagne eſt d'autant plus intéreſſée à multiplier ſes ateliers, que les mers les plus fréquentées par ſes eſcadres, ſont toutes ſituées entre les tropiques. Elle a même un motif de plus, pour fonder la plus grande reſſource de ſa puiſſance maritime ſur les chantiers de la Havane; c'eſt ce qu'elle fait aujourd'hui, pour rendre imprenable cette clef de ſes colo-

nies. L'importance de l'entrepriſe en fera peut-être aimer les détails.

Perſonne n'ignore que le port de la Havane eſt un des plus ſûrs de l'univers, que les flottes du monde entier y pourroient mouiller toutes enſemble ; qu'on y fait aiſément de l'eau, qui ſe trouve excellente. Son entrée eſt gardée par des rochers, où l'on court riſque de ſe briſer pour peu qu'on s'éloigne du milieu de la paſſe. Elle eſt devenue plus difficile, depuis qu'en 1762, on y a coulé bas trois vaiſſeaux de guerre. Cette précaution n'a été funeſte qu'aux Eſpagnols, qui n'ont pu encore réuſſir à retirer ces trois gros bâtiments. Elle étoit d'autant plus inutile, que l'ennemi n'auroit pas même tenté de forcer le port, défendu par le fort Moro & par le fort de la Pointe. La premiere de ces deux citadelles eſt tellement élevée au deſſus du niveau de la mer, qu'il ſeroit impoſſible, même aux navires du premier rang, de la battre. L'autre ne jouit pas du même avantage ; mais on ne pourroit la canonner que par un canal ſi étroit, que les plus fiers aſſaillants ne ſoutiendroient jamais la nombreuſe & redoutable artillerie du Moro.

La Havane ne peut donc être attaqué

que du côté de terre. Quinze ou ſeize mille hommes, qui ſont la plus grande force qu'il ſoit poſſible d'employer à cette expédition, ne pourront jamais inveſtir tous les ouvrages qui ont acquis une étendue immenſe. Il faudra tourner leurs efforts vers la droite ou vers la gauche du port, contre la ville ou contre le fort Moro. Si on ſe détermine pour le dernier parti, la deſcente ſe fera aiſément à une lieue du fort, & l'on arrivera ſans peine à ſa vue par des chemins faciles, par des bois qui couvriront & aſſureront la marche.

La premiere difficulté ſera d'avoir de l'eau. Elle eſt mortelle aux environs du camp qu'il faudra choiſir. On ſera réduit à en aller chercher de potable avec des chaloupes, à une diſtance de trois lieues. On ne pourra s'en procurer qu'en arrivant en force ſur la riviere qui doit ſeule en fournir, ou qu'en y laiſſant un corps retranché, qui, loin du camp, iſolé, ſans ſoutien, ſera continuellement dans le riſque d'être enlevé.

Avant d'attaquer le Moro, il faudra prendre le Cavagne, qui vient d'être conſtruit. C'eſt un ouvrage à couronne, compoſé d'un baſtion, de deux courtines, & deux demi-baſtions ſur ſon front. Sa droite

& ſa gauche appuient ſur l'eſcarpement du port. Il a des caſemattes, des cîternes & des magaſins à poudre à l'abri de la bombe, un bon chemin couvert, & un large foſſé taillé dans le roc. Le ſol qui y conduit eſt tout de pierres ou de rocailles, & n'a point de terre. Le Cavagne eſt placé ſur une hauteur qui domine le Moro; mais il eſt expoſé lui-même aux inſultes d'un terre, qui, élevé à ſon niveau, n'eſt éloigné que de trois cents pas. Comme il ſeroit aiſé d'ouvrir la tranchée derriere cette élévation, on va la raſer; & la place pourra voir enſuite & dominer au loin. Si la garniſon ſe trouvoit ſi preſſée qu'elle déſeſpérât de ſe ſoutenir, elle feroit ſauter les ouvrages qui ſont tous minés, & ſe replieroit ſur le Moro, avec lequel il n'eſt pas poſſible de lui couper la communication.

Le fameux fort Moro avoit du côté de la mer, où il eſt inattaquable, deux baſtions, & deux baſtions du côté de la terre, avec un large & profond foſſé creuſé dans le roc. Rebâti à neuf, depuis qu'il a été pris, ſes parapets ont acquis plus d'élévation & plus d'épaiſſeur. On lui a donné un bon chemin couvert, & tout ce qui lui manquoit pour mettre les troupes & les munitions en ſûreté. La

tranchée

tranchée n'eſt pas plus aiſée à ouvrir que devant le Cavagne. L'un & l'autre ont été conſtruits avec une pierre molle, qui fera courir moins de riſque à leurs défenſeurs qu'une pierre de taille ordinaire.

Indépendamment de ces moyens, les deux fortereſſes ont pour elles les ſecours du climat ſi dangereux pour les aſſiégeants, & la facilité de recevoir de la ville des reſſources de tous les genres, ſans qu'on puiſſe l'empêcher. Ces avantages doivent rendre ces deux places imprenables, très-difficiles du moins à prendre, pourvu qu'elles ſoient ſuffiſamment avitaillées, & défendues avec valeur & capacité. Leur conſervation eſt d'autant plus importante, que leur perte entraîneroit néceſſairement la ſoumiſſion du port & de la ville, dominés & foudroyés de ces hauteurs.

Après avoir expoſé les obſtacles qu'on trouveroit à ſe rendre maître de la Havane, par le fort Moro; il faut parler de ceux qu'on auroit à ſurmonter par le côté de la ville même.

Elle eſt ſituée dans le port, & un peu dans ſon enfoncement. Elle étoit couverte, tant du côté du port que de celui de la campagne, d'une muraille ſeche

qui ne valoit rien, & de vingt-un baſtions qui ne valoient pas mieux. Son foſſé étoit ſec & peu profond. En avant de ce foſſé, étoit une eſpece de chemin couvert, preſque totalement détruit. La place, dans cet état, n'eût pas été à l'abri d'un coup de main, qui, fait pendant la nuit avec pluſieurs attaques, vraies ou fauſſes, l'auroit emportée. On ſe propoſe de creuſer les foſſés, de les faire larges & profonds, & d'y joindre un très-bon chemin couvert.

Ces défenſes néceſſaires ſeront ſoutenues par le fort de la Pointe. C'eſt un carré bâti en pierre, & qui, quoique petit, a des caſemattes. On l'a rebâti à neuf, parce qu'il avoit été extrêmement endommagé pendant le ſiege. Il eſt entouré d'un bon foſſé ſec, creuſé dans le roc. Indépendamment de ſa deſtination principale, qui eſt de défendre avec le Moro l'entrée du port, objet qu'il remplit très-bien, il a pluſieurs batteries dégorgées ſur la campagne, & qui flanquent quelques parties de l'enceinte de la ville.

Son feu va ſe croiſer avec celui d'un fort de quatre baſtions, avec foſſé, chemin couvert, poudriere, caſemattes & citernes. Ce nouveau fort qu'on conſtruit

à un quart de lieue de la place, ſur une hauteur appellée Aroſtigny, demandera un ſiege en forme, ſi l'on veut attaquer la ville de ce côté-là, d'autant plus qu'il a l'avantage de voir la mer, de battre au loin ſur la campagne, & de gêner extrêmement l'ennemi qui eſt obligé de venir prendre de l'eau tout auprès.

En continuant de faire le tour de la ville, on trouve le fort Dalterès, conſtruit depuis le ſiege. Il eſt de pierre, & a quatre baſtions, avec un chemin couvert, une demi-lune en avant de la porte, un large foſſé, un bon rempart, des citernes, des caſemattes, un magaſin à poudre. Il eſt à un petit quart de lieue de la ville, & au delà d'une riviere & d'un marais impraticable, qui la couvrent de ce côté là. On l'a placé ſur une hauteur qu'il embraſſe en entier, & qu'on a iſolée en creuſant un large foſſé, où la mer entre du fond du port. Outre qu'il domine la communication de la ville avec l'intérieur de l'iſle, il défend, en croiſant ſes feux avec ceux d'Aroſtigny, l'enceinte de la place, qui ſe trouvera protégée encore dans l'intervalle de ces deux forts, par une groſſe redoute qu'on va élever. Il croiſe auſſi ſon feu avec le Moro, qui eſt fort élevé, &

placé ſur la pointe du fort la plus avancée.

Tant d'ouvrages qui exigeoient une garniſon de quatre mille hommes, & qui pourront être portés à leur perfection dans deux ou trois ans, coûtent à l'Eſpagne des tréſors immenſes. Elle a d'abord conſacré dix millions à l'achat des premiers beſoins; & elle en donne annuellement ſix à ſept pour preſſer l'emploi de ces matériaux. Quatre mille noirs qui appartiennent au gouvernement, & une chaîne de Mexicains condamnés aux travaux publics, ſont les inſtruments de cette entrepriſe. On auroit avancé le fruit des ſueurs de tant de victimes, ſi on eût aſſocié à leur travail les troupes qui le ſouhaitoient, comme un moyen de ſortir de l'affreuſe indigence où elles languiſſent.

S'il étoit permis d'avoir une opinion ſur une matiere qu'on ne connoît point par profeſſion, on haſarderoit à dire, que lorſque tous ces ouvrages ſeront finis, ceux qui feront le ſiége de la Havane doivent le commencer par le Cavagne & le Moro; parce que ces deux forts pris, il faudra bien que la ville ſe rende, ſous peine d'être écraſée par l'artillerie du Moro. Si l'on ſe déterminoit au contraire

par le côté de la ville, l'aſſaillant ne ſe trouveroit guere avancé, même après l'avoir priſe. A la vérité, il ſeroit le maître de détruire les chantiers, les vaiſſeaux qui ſeroient dans le port; mais il n'en réſulteroit pour lui aucun avantage permanent. Pour former un établiſſement, il lui faudroit prendre encore le Cavagne & le Moro, ce qui lui ſeroit vraiſemblablement impoſſible, après la perte d'hommes qu'il auroit eſſuyée à l'attaque de la ville & de ſes forts.

Mais quelque plan que l'on ſuive dans le ſiege de cette place, la nation qui l'attaquera, n'aura pas ſeulement à combattre la nombreuſe garniſon qui ſera enterrée dans les ouvrages; on lui oppoſera auſſi des troupes qui tiendront la campagne, & qui troubleront ſes opérations. La petite armée ſera formée de deux eſcadrons de dragons Européens, bien montés, bien armés, bien exercés, & d'une compagnie de cent miquelets. On pourroit y joindre tous les habitants de l'iſle, blancs, mulâtres & negres libres, qui ſont enrégimentés au nombre de dix mille hommes; mais comme la plupart n'ont aucune idée de diſcipline, ils ne feroient que cauſer de la confuſion. Il n'en ſera pas ainſi d'un régiment de

cavalerie de quatre eſcadrons, & de ſept bataillons de milice, que depuis la paix on a accoutumés à manœuvrer d'une maniere ſurprenante. Ces corps armés, habillés, équipés aux dépens du gouvernement, & payés en temps de guerre ſur le pied des troupes réglées, ont pour guide & pour modele, des majors, des ſergents, des caporaux envoyés d'Europe, & tirés des régiments les plus diſtingués. La formation de ces milices coûte un argent immenſe. La cour d'Eſpagne attend les événements pour juger de l'utilité de ces dépenſes. Mais on peut aſſurer dès à préſent, que quelque ſoit l'eſprit militaire de ces troupes, cette opération politique eſt inexcuſable. Voici pourquoi.

Le projet de rendre à Cuba tous les colons ſoldats, ce projet inique & ruineux pour toutes les colonies, a été pouſſé très-vivement. La violence qu'il a fallu faire aux habitants pour les aſſujettir à des exercices qui leur déplaiſoient, n'a fait que redoubler en eux leur goût naturel pour le repos. Ils ont déteſté des mouvements méchaniques & forcés, qui ne leur procurant aucune jouiſſance, devoient leur paroître doublement inſupportables; quand bien même ils ne ſe-

roient pas effrayants ou ridicules pour des peuples qui ne croient peut-être avoir aucun intérêt à défendre un gouvernement qui les opprime. Cette averſion pour le mouvement, s'eſt étendue juſqu'à cet exercice utile qu'exige le travail des terres. On n'a plus voulu défricher, planter, cultiver pour une nation qui ne ſait que commander à des travailleurs. Les milices ont arrêté les cultures. Celles-ci qui s'établiſſoient lentement, ont rétrogradé. Elles s'anéantiront tout-à-fait avec le temps, ſi l'Eſpagne s'opiniâtre à ſoutenir un ſyſtême vicieux que de fauſſes vues lui ont fait adopter. La manie d'avoir des troupes; cette fureur qui, ſous prétexte de prévenir les guerres, les allume; qui en amenant le deſpotiſme des gouvernements, prépare de loin la révolte des peuples; qui arrachant perpétuellement l'habitant de ſon foyer, & le cultivateur de ſon champ, éteint l'amour de la patrie, en éloignant l'homme de ſon berceau; qui bouleverſe les nations & les tranſplante au delà des terres & des mers: cet eſprit mercenaire de milice, qui n'eſt pas l'eſprit militaire, perdra tôt ou tard l'Europe; mais bien plutôt les colonies, & peut-être celles d'Eſpagne avant les autres.

Cette puiſſance poſſede la partie la plus étendue, la plus fertile de l'archipel Américain. En des mains actives, ces iſles ſeroient devenues la ſource d'une proſpérité ſans bornes. Dans l'état actuel, ce ſont de vaſtes forêts où regne une ſolitude affreuſe. Bien loin de contribuer à la force, à la richeſſe de la monarchie qui en a la propriété, elles ne font que l'affoiblir, que la ruiner par les dépenſes qu'abſorbe leur conſervation. Si l'Eſpagne eût étudié convenablement la marche politique des autres peuples, elle auroit vu que pluſieurs d'entr'eux devoient uniquement leur prépondérance à quelques iſles inférieures en tout à celles qui n'ont ſervi juſqu'ici qu'à groſſir ignominieuſement la liſte de ſes innombrables & inutiles poſſeſſions. Elle auroit appris que la fondation des colonies, de celles ſur-tout qui n'ont point de mines, ne pouvoit avoir d'autre but raiſonnable, que celui d'y établir des cultures.

CHAPITRE XLI.

Les Eſpagnols ne ſont pas incapables, comme on le croit, de porter des colonies à une grande proſpérité.

C'Est calomnier les Eſpagnols, que de les croire incapables par caractere, de ſoins laborieux & pénibles. Si l'on jette un regard ſur les fatigues exceſſives que ſupportent ſi patiemment ceux de cette nation qui ſe livrent au commerce interlope, on s'appercevra que leurs travaux ſont infiniment plus durs que ceux de l'économie rurale d'une habitation. S'ils négligent de s'enrichir par la culture, c'eſt la faute du gouvernement. Qu'il ceſſe de les faire gémir ſous la tyrannie du monopole; qu'il ceſſe de leur faire acheter trop cher les inſtruments de leur induſtrie: qu'il ceſſe de ſurcharger leurs productions de droits exceſſifs: qu'il ceſſe d'opprimer ceux qui auront fait les premiers pas vers la fortune: qu'il ceſſe de regarder, comme dangereux, ceux qui montreront une grande activité: qu'il

ceſſe de les livrer aux intérêts particuliers d'une autorité abſolue & vénale ; & il verra ſortir ſes ſujets de cette profonde inaction qui rend l'Eſpagne preſque nulle. Faut-il que cette monarchie, qui, ſous Charles-Quint, étoit comme la tête d'où partoit tout le mouvement de l'Europe, en ſoit aujourd'hui une partie impuiſſante & immobile ; & qu'un état de notre continent qui ſe trouve le premier ſur la carte, en ſoit le dernier dans l'hiſtoire ?

L'Eſpagne veut-elle enfin ſe réveiller de ce ſommeil ? Qu'elle donne des ſecours à ſes colons. Les tréſors du Mexique & du Pérou s'offrent à porter l'abondance dans les iſles, par une généroſité vraiment productive. Toutes les cultures du nouveau monde exigent des avances ; celle du ſucre réclame les plus grands fonds, par l'aſſurance des plus grands rapports. Il n'y a pas un ſeul habitant, à la Trinité, à la Marguerite, à Porto-Rico, à Saint-Domingue, en état de l'entreprendre ; & il n'y en a pas trente à Cuba. Ces colons tendent tous des bras ſuppliants vers la métropole, pour en obtenir des moyens de ſortir de léthargie. Ah ! s'il étoit permis à l'écrivain déſintéreſſé, qui ne cherche & ne ſouhaite que le bonheur de l'humanité, de leur prêter des ſenti-

ments & des discours, que l'habitude de l'oisiveté, les entraves du gouvernement, & les préjugés de toute espece semblent leur avoir interdits, ne pourroit-il pas dire en leur nom à la cour de Madrid, à la nation entiere?

« Considérez les sacrifices que nous » attendons de vous; & voyez si vous » n'en serez pas dédommagés au centu- » ple, par les riches productions que » nous offrirons à votre commerce ex- » pirant. Votre marine, accrue par nos » travaux, formera le seul boulevard qui » puisse défendre des possessions prêtes à » vous échapper. Devenus plus riches, » nous consommerons davantage; & » alors la terre que vous habitez, qui » languit avec vous quand la nature l'ap- » pelle à la fécondité; ces plaines, qui » n'offrent à vos yeux que des déserts, » & qui sont la honte de vos loix & de » vos mœurs, se changeront en des » champs fertiles. Votre patrie fleurira » par l'industrie, & par l'agriculture qui » fuyoient loin de vous. Les sources de » vie & d'activité que vous aurez fait » couler jusqu'à nous par la mer, reflue- » ront, autour de vos demeures, en » fleuves d'abondance. Mais si vous êtes » insensibles à nos plaintes & à nos mal-

» heurs ; ſi vous ne regnez pas pour
» nous ; ſi nous ne ſommes que les victi-
» mes de notre obéiſſance : rappellez-
» vous cette époque à jamais célebre,
» où des ſujets malheureux & mécon-
» tents ſecouerent le joug de votre domi-
» nation ; & par leurs travaux, leurs
» ſuccès & leur opulence, juſtifierent
» leur révolte aux yeux du monde entier.
» Quand ils ſont libres depuis deux ſie-
» cles, nous faudra-t-il encore gémir de
» vous avoir pour maîtres ? Lorſque la
» Hollande briſa le ſceptre de fer qui
» l'écraſoit ; lorſqu'elle ſortit du fond des
» eaux pour régner ſur les mers, le ciel
» élevoit ſans doute ce monument de la
» liberté pour montrer aux nations la
» route du bonheur, & pour effrayer les
» rois infideles qui les en écartent. »

En effet, cette république, qui a marché long-temps l'égale des plus grands rois, eſt parvenue en partie à cette gloire par la proſpérité de ſes colonies. Mais voyons quels moyens elle a ſuivis pour les faire valoir.

CHAPITRE XLII.

Les Hollandois s'établiſſent à Curaçao, à Saint-Euſtache, à Saba, à Saint-Martin. A quoi leur ſervent ces petites iſles.

JUSQU'A la découverte des côtes occidentales de l'Afrique, d'une route aux Indes par le cap de Bonne-Eſpérance, & ſur-tout juſqu'à la découverte de l'Amérique, les peuples de l'Europe ne ſe connoiſſoient, ne ſe viſitoient guere, que par quelques incurſions barbares, dont le pillage étoit le but, & la dévaſtation tout le fruit. A l'exception d'un petit nombre de tyrans armés, qui trouvoient dans l'oppreſſion des foibles, les moyens de ſoutenir un luxe extraordinairement cher, tous les habitants des différents états étoient réduits à ſe contenter de ce que leur fourniſſoient un territoire mal cultivé, une induſtrie arrêtée aux barrieres de chaque province. Les grands événements qui fixerent, à la fin du quinzieme ſiecle, une des plus brillantes époques de

l'hiſtoire du monde, n'opérerent pas dans les mœurs une révolution auſſi rapide, qu'on eſt prompt à l'imaginer. Quelques villes anſéatiques, quelques républiques d'Italie alloient, il eſt vrai, chercher à Cadix & à Lisbonne, devenus de grands entrepôts, ce que les deux Indes envoyoient de rare & de précieux; mais la conſommation en étoit tout-à-fait bornée, par l'impuiſſance où étoient les nations de le payer. Elles languiſſoient la plupart dans une léthargie entiere; la plupart ignoroient les avantages & les reſſources de leur territoire.

Il falloit, pour mettre fin à cet engourdiſſement, un peuple qui, ſorti du néant, répandît la vie & la lumiere dans tous les eſprits, l'abondance dans tous les marchés; qui pût offrir toutes les productions à un meilleur prix, échanger le ſuperflu de chaque nation avec ce qu'elle n'avoit pas; qui donnât une grande activité à la circulation des denrées, des marchandiſes, de l'argent; qui, en facilitant, en étendant la conſommation, encourageât la population, l'agriculture, tous les genres d'induſtrie. L'Europe dut aux Hollandois tous ces avantages. On pardonne à l'aveugle multitude de ſe borner à jouir, ſans connoître les ſources

de la proſpérité qu'elle goûte : mais la philoſophie & la politique doivent perpétuer la gloire des bienfaiteurs de l'humanité ; ſuivre, s'il eſt poſſible, la marche de leur bienfaiſance.

Lorſque les généreux habitants des Provinces Unies leverent la tête au deſſus de la mer & de la tyrannie, ils virent qu'ils ne pouvoient aſſeoir les fondements de leur liberté, ſur un ſol qui ne leur offroit pas même les ſoutiens de la vie. Ils ſentirent que le commerce, qui, pour la plupart des nations, n'eſt qu'un intérêt acceſſoire, qu'un moyen d'accroître la maſſe & le revenu des productions territoriales, étoit la ſeule baſe de leur exiſtence. Sans terre & ſans productions, ils réſolurent de faire valoir celles des autres peuples ; aſſurés que de la proſpérité univerſelle, ſortiroit leur proſpérité particuliere. L'événement juſtifia leur politique.

Leur premier pas établit, entre les peuples de l'Europe, l'échange des productions du nord avec celles du midi. Bientôt toutes les mers ſe couvrirent des vaiſſeaux de la Hollande. C'étoit dans ſes ports que tous les effets commerçables venoient ſe réunir ; c'étoit de ſes ports qu'ils étoient expédiés pour leurs deſtina-

tions reſpectives. On régloit la valeur de tout ; & c'étoit avec une modération qui écartoit toute concurrence. L'ambition de donner plus de ſtabilité, plus d'étendue à ſes entrepriſes, rendit avec le temps la république conquérante. Sa domination s'étendit ſur une partie du continent des Indes, & ſur toutes les iſles importantes de l'Océan qui l'environne. Elle tenoit aſſervies, par ſes fortereſſes ou par ſes eſcadres, les côtes d'Afrique, où elle avoit porté le coup-d'œil attentif & prévoyant de ſon utile ambition. Les ſeules contrées de l'Amérique où la culture eût jeté les germes des vraies richeſſes, reconnoiſſoient ſes loix. L'immenſité de ſes combinaiſons embraſſoit l'univers, dont elle étoit l'ame par le travail & l'induſtrie. Elle étoit parvenue à la monarchie univerſelle du commerce.

Tel étoit l'état des Provinces-Unies, lorſque les Portugais, ſe relevant de la langueur & de l'inaction où la tyrannie Eſpagnole les avoit plongés, réuſſirent à leur arracher, en 1661, la partie du Bréſil qu'elles avoient conquiſe ſur eux. Dès ce premier ébranlement de leur puiſſance, les Hollandois auroient été chaſſés entiérement du nouveau monde, s'il ne leur fût reſté quelques petites iſles, en

particulier celle de Curaçao, qu'en 1634, ils avoient enlevée aux Caſtillans qui la poſſédoient depuis 1527.

Ce rocher, qui n'eſt qu'à trois lieues de la côte de Venezuela, peut avoir dix lieues de long ſur cinq de large. Il a un port excellent, mais dont l'approche eſt fort difficile. Lorſqu'une fois on y eſt entré, ſon vaſte baſſin offre toutes ſortes de commodités. Une fortereſſe, conſtruite avec intelligence, & conſtamment bien entretenue, fait ſa défenſe.

Les François, qui avoient corrompu d'avance le commandant de la place, y aborderent, en 1663, au nombre de cinq ou ſix cents hommes. Comme la trahiſon avoit été découverte, & le traître puni, ils furent reçus par ſon ſucceſſeur tout autrement qu'ils ne s'y attendoient. Ils ſe rembarquerent avec la honte de n'avoir montré que leur foibleſſe & l'iniquité de leurs meſures.

Louis XIV, dont l'orgueil fut bleſſé par cet imprudent échec, donna, cinq ans après, dix-huit vaiſſeaux de guerre & douze bâtiments flibuſtiers à d'Eſtrées, pour effacer l'affront qui terniſſoit à ſes yeux l'éclat d'un regne rempli de merveilles. Cet amiral approchoit du terme de ſon expédition, lorſque ſon audace

& ſon opiniâtreté firent échouer ſa flotte à l'iſle Daves. Il recueillit ce qu'il put des débris de ſon naufrage, & regagna, ſans avoir rien entrepris, le port de Breſt dans un aſſez grand déſordre.

Depuis cette époque, ni Curaçao, ni les petites iſles d'Aruba & de Bonnaire, qui ſont ſous ſes loix, n'ont été inquiétées. Aucune nation n'a ſongé à conquérir un ſol ſtérile, qui n'offre que quelques beſtiaux, du manioque, quelques légumes propres à la nourriture des eſclaves, & qui ne fournit aucune production qui puiſſe entrer dans le commerce. Saint-Euſtache ne vaut guere mieux.

Cette iſle, d'environ cinq lieues de tour, n'eſt proprement qu'une montagne fort eſcarpée qui paroît ſortir de l'Océan en forme de cône. Elle manque de port, & eſt réduite à une rade purement foraine. Quelques François, chaſſés de Saint-Chriſtophe, s'y réfugierent en 1629, & l'abandonnerent quelque temps après; parce que ce rocher, d'ailleurs ſtérile, n'avoit d'autre eau douce que celle de pluie qu'on ramaſſoit dans des citernes. On ignore l'époque préciſe de cette émigration; mais il eſt prouvé que les Hollandois y étoient établis en 1639. Ils en furent chaſſés dans la ſuite par les An-

glois, ſur leſquels Louis XIV la reprit. Ce prince fit valoir ſon droit de conquête dans les négociations de Breda, & réſiſta aux inſtances de la république, alors ſon alliée, qui prétendoit que cette poſſeſſion lui fût reſtituée, comme lui ayant appartenu avant la guerre. Lorſque la ſignature du traité de paix eut anéanti cette prétention, le monarque François, dont l'orgueil écoutoit plutôt la généroſité que la juſtice, crut qu'il n'étoit pas de ſa dignité de profiter du malheur de ſes amis. Il remit, de ſon propre mouvement, aux Hollandois leur iſle; quoiqu'il n'ignorât pas que c'étoit une fortereſſe naturelle qui pourroit l'aider à la conſervation de la partie de Saint-Chriſtophe qui lui appartenoit.

Saint-Euſtache produit quelque tabac, & à peu près ſix cent milliers de ſucre. Sa population, comme colonie agricole, eſt de cent-vingt blancs & de douze cents noirs. Comme commerçant, il a cinq cents blancs; juſqu'à douze ou quinze cents, lorſqu'il a le bonheur d'être neutre en temps de guerre.

Sa foibleſſe ne l'a pas empêché d'envoyer quelques-uns de ſes habitants dans une iſle voiſine, connue ſous le nom de Saba. Il faut gravir preſque au ſommet

de ce roc eſcarpé, pour y trouver un peu de terre. Elle eſt très-propre au jardinage. Des pluies fréquentes, mais dont l'eau ne ſéjourne pas, y font croître des plantes d'un goût exquis, & des choux d'une groſſeur ſinguliere. Une cinquantaine de familles Européennes, avec environ cent cinquante eſclaves, y cultivent le coton, le filent, en font des bas, qu'on vend aux autres colonies juſqu'à dix écus la paire. Il n'y a pas en Amérique d'auſſi beau ſang que celui de Saba; les femmes y conſervent une fraîcheur qu'on ne retrouve dans aucune autre des Antilles. Heureuſe peuplade! élevée ſur un rocher entre le ciel & la mer, elle jouit de ces deux éléments ſans en craindre les orages. Elle reſpire un air pur, vit de légumes, cultive une production ſimple qui lui donne l'aiſance ſans la tentation des richeſſes, s'occupe d'un travail moins pénible qu'utile, poſſede en paix tous les biens de la modération, la ſanté, la beauté, la liberté. C'eſt là le temple de la paix, d'où le ſage peut contempler à loiſir les erreurs & les paſſions des hommes, qui vont, comme les flots de la mer, ſe pouſſer & ſe heurter ſur les riches côtes de l'Amérique, dont ils ſe diſputent & s'arrachent tour-à-tour les

dépouilles & la poſſeſſion. C'eſt de là qu'on voit au loin, les nations de l'Europe, venir porter la foudre au milieu des gouffres de l'Océan, & ſous les ardeurs des tropiques, toujours brûlantes des feux de l'ambition & de la cupidité, ſe remplir d'or ſans jamais s'en raſſaſier; amaſſer dans des flots de ſang ces métaux, ces perles, ces diamants, dont ſe couvrent ceux qui dépouillent les peuples; ſurcharger d'innombrables navires de ces tonneaux précieux, d'où le luxe tire la pourpre, & où l'on puiſe les délices, la molleſſe, la cruauté, les vices. Le tranquille colon du rocher de Saba voit cet amas de folies, & file paiſiblement le coton qui fait toute ſa parure & toute ſa richeſſe.

Sous le même ciel eſt l'iſle de Saint-Martin, dont l'enceinte, d'environ quinze ou ſeize lieues, renferme un aſſez grand nombre de montagnes, qui ne ſont que des rochers couverts de bruieres. Le ſol ſablonneux de ſes plaines & de ſes vallées, ſtérile par lui-même, n'y peut être fécondé que par des pluies aſſez rares, & dont la bienfaiſance diminue à meſure que le ſoleil les pompe ou qu'elles s'écoulent. Avec quelques ſoins, on pourroit retenir ces eaux fortuites dans des réſer-

voirs, & les diſtribuer dans des terres pour y faire germer l'abondance. Du reſte, cette iſle, ſans riviere, a des fontaines & des citernes qui fourniſſent à tous les colons une eau aſſez bonne. L'air eſt très-ſain, la côte poiſſonneuſe, la mer rarement agitée, & par-tout l'ancrage ſûr autour de l'iſle.

Les Hollandois & les François, qui s'y étoient rencontrés en 1638, y vivoient en paix, mais ſéparément, lorſque les Eſpagnols, qui étoient en guerre ouverte avec les deux nations, s'aviſerent d'attaquer ces nouveaux habitants, les battirent, les firent priſonniers, & s'établirent à leur place. Le vainqueur ne tarda pas à ſe dégoûter d'un établiſſement inutile qui lui coûtoit 400, 000 livres par an. Il l'abandonna en 1648, après avoir détruit tout ce qu'il ne lui étoit pas poſſible d'emporter.

Ces dévaſtations n'empêcherent pas les deux nations, qui occupoient l'iſle quelques années auparavant, d'y retourner, auſſi-tôt qu'ils la virent évacuée. Elles convinrent de ne jamais troubler mutuellement leur tranquillité; & elles furent toujours fidelles à un engagement dont l'utilité étoit réciproque. Les diviſions de leurs métropoles n'altérerent jamais ces

diſpoſitions. La paix régna conſtamment dans cet aſyle juſqu'en 1757, que les François en furent chaſſés par un corſaire Anglois, nommé Cook; mais ils y ſont retournés à la fin des hoſtilités.

D'environ cinquante mille acre de terre, que contient l'iſle entiere, les François en poſſedent trente-cinq mille. Ce grand eſpace occuperoit une population de dix mille ames, que les progrès de la culture y réuniront un jour, ſi la dureté des gouvernements d'Europe, amene enfin la liberté de l'Amérique. On n'y voyoit, en 1753, que cent deux blancs & cent quatre-vingt-cinq eſclaves. Ils avoient pour troupeaux 37 chevaux, 91 bœufs ou vaches, 315 moutons, 458 chevres. Pour leur ſubſiſtance, ils cultivoient 17500 bananiers, 84 carrés d'ignames ou de patates, & 82000 foſſes de manioque. Le produit de 425600 pieds de cotonier, étoit tout ce qu'ils offroient au commerce.

La ligne de ſéparation, dirigée de l'eſt à l'oueſt, qui a aſſigné une moindre ſuperficie aux Hollandois, les en a bien dédommagés, par la poſſeſſion du ſeul port qui ſoit dans l'iſle, & d'un grand étang qui fournit annuellement pour

deux cents mille écus de ſel. Ces républicains ont de plus la reſſource de leurs ſucreries, qui occupent trois mille eſclaves, mais dont les travaux ſont totalement perdus dans les années qui ne ſont pas pluvieuſes.

Les deux colonies commencent à cultiver le café avec ſuccès. Peut-être cette production leur procurera-elle un jour une certaine aiſance, dont les François ſont aujourd'hui beaucoup plus éloignés que les Hollandois.

Les établiſſements de ces derniers dans le grand archipel de l'Amérique, ne préſentent juſqu'ici rien de curieux ni d'intéreſſant au premier coup-d'œil. Des poſſeſſions qui fourniſſent à peine la cargaiſon de quatre ou cinq vaiſſeaux médiocres, ne paroiſſent dignes d'aucune attention. Auſſi l'oubli le plus profond ſeroit-il leur partage, ſi quelques-unes de ces iſles qui ne ſont rien comme agricoles, n'étoient beaucoup comme commerçantes. Nous voulons parler de Saint-Euſtache & de Curaçao.

Le deſir de former des liaiſons interlopes avec le continent Eſpagnol, décida la conquête de Curaçao. On y vit bientôt arriver un grand nombre de bâtiments Hollandois. Forts & bien armés, ils étoient

étoient de plus montés par des hommes choisis, dont la bravoure étoit soutenue d'un vif intérêt. Chacun d'eux avoit dans sa cargaison une part plus ou moins considérable, qu'il étoit déterminé à défendre au prix de son sang, contre les attaques des gardes-côtes.

Avec le temps, la maniere de traiter changea un peu. Curaçao devint lui-même un magasin immense, où les Espagnols venoient sur leurs bateaux échanger leur or, leur argent, leur vanille, leur cacao, leur cochenille, leur quinquina, leurs cuirs, leurs mulets, contre des negres, des toiles, des soieries, des étoffes des Indes, des épiceries, des dentelles, des rubans, du vif-argent, des ouvrages de fer ou d'acier. Ces voyages, quoique continuels, n'empêchoient pas qu'une multitude de chaloupes Hollandoises ne voguassent de leur isle aux anses de la côte. C'étoit une réciprocité de besoins, de secours, de travaux & de courses, qui jetoit la plus grande activité sur ces parages, entre des nations rivales en commerce, & avides de richesses. La substitution des vaisseaux de registre aux galions, a ralenti dans les derniers temps cette double communication; mais elle recouvrera sa premiere vivacité; elle

en acquerra une plus grande encore, lorſque le malheur des guerres empêchera l'approviſionnement direct du continent Eſpagnol.

Les démêlés des cours de Londres & de Verſailles ouvrent à Curaçao une nouvelle carriere. Il approviſionne alors toute la côte du ſud de Saint-Domingue; il en retire toutes les productions. Ce commerce s'étendra, à meſure que cette partie de la colonie Françoiſe fera les progrès dont elle eſt ſuſceptible. Les armateurs François des iſles du Vent ſe rendent eux-mêmes en foule à Curaçao durant les hoſtilités, malgré la longueur de la traverſée: c'eſt qu'ils y trouvent tout ce qui eſt néceſſaire pour l'équipement de leurs navires; ſouvent des marchandiſes des côtes d'Eſpagne, toujours celles de l'Europe dont l'uſage eſt univerſel. Les corſaires Anglois y croiſent rarement.

Tout ce qui entre à Curaçao, paie indifféremment un pour cent pour le droit du port. Les marchandiſes, parties de la Hollande, ont le privilege de n'être jamais taxées davantage. Celles qui viennent des autres ports de l'Europe, paient de plus neuf pour cent. Le café étranger eſt ſujet à ce même droit, parce qu'on veut favoriſer celui de Surinam. Toutes

les autres denrées de l'Amérique ne donnent que trois pour cent, mais avec l'obligation d'être portées directement dans quelqu'une des rades de la république.

Saint-Euſtache étoit aſſujetti autrefois aux mêmes impoſitions que Curaçao : on l'en a déchargé au commencement de la derniere guerre. Il a dû ce bienfait au voiſinage de l'iſle Danoiſe de Saint-Thomas, dont le port franc lui enlevoit une grande quantité d'affaires. Dans l'arrangement actuel, ſon commerce interlope, pendant la paix, ſe borne le plus ſouvent à échanger la morue Angloiſe contre les ſirops & les tafias des iſles Françoiſes.

Les hoſtilités des cours de Londres & de Verſailles ouvrent un plus vaſte champ à Saint-Euſtache : il s'enrichit de leurs diviſions. Durant la derniere guerre, il a été l'entrepôt de preſque toutes les denrées des colonies Françoiſes, & le magaſin général de leur approviſionnement. Mais les Hollandois ne formoient pas ſeuls ce grand mouvement. L'Anglois & le François ſe réuniſſoient dans la rade de cette iſle, pour y former, à l'abri de ſa neutralité, des ſociétés ſuivies de commerce. Un paſſe-port Hollandois, qu'on

obtenoit pour 252 liv. couvroit leurs liaiſons. On l'accordoit même, ſans s'informer de quelle nation étoit celui qui le demandoit. De cette grande liberté naiſſoient des opérations ſans nombre, & d'une combinaiſon ſinguliere. C'eſt ainſi que le commerce avoit trouvé l'art d'endormir ou de tromper la diſcorde.

Cependant le Hollandois, également inventif dans les moyens de faire tourner à ſon avantage le bien & le mal d'autrui, n'eſt pas uniquement réduit dans le nouveau monde aux profits paſſagers d'un commerce précaire. La république poſſede & cultive dans le continent un grand territoire, ſéparé de la Guiane Françoiſe par la riviere de Maroni, & par celle de Poumaron de la Guiane Eſpagnole. On le connoît ſous le nom de Surinam, le plus ancien & le plus important établiſſement de cette colonie.

CHAPITRE XLIII.

Établiſſements des Hollandois à Surinam, à Berbiche, à Eſſequebé.

LE fondement en fut jeté, en 1640, par des François. Leur activité les portoit alors dans différents climats, & leur légéreté les empêchoit de ſe fixer dans aucun. Ils abandonnerent Surinam peu d'années après y être arrivés, & ils y furent remplacés par les Anglois. Ces inſulaires pouſſoient leurs travaux avec quelques ſuccès, lorſqu'ils furent attaqués en 1667 par la Hollande, qui les trouvant diſperſés dans un vaſte eſpace, n'eut pas beaucoup de peine à les réduire. On les tranſporta quelques années après au nombre de douze cents à la Jamaïque, & la colonie fut aſſurée par les traités à la république.

Ses ſujets, uniquement occupés du commerce, n'avoient jamais eu la paſſion de l'agriculture. Surinam ſe reſſentit quelque temps du goût exceſſif de ſes nouveaux poſſeſſeurs. A la fin, la compagnie qui donnoit des loix au pays, fit abattre des

bois, partagea une partie du ſol aux habitants, les pourvut d'eſclaves. Tous ceux qui voulurent occuper ces terres, en obtinrent la propriété, en s'engageant à payer ſucceſſivement de leurs productions, le prix dont chaque poſſeſſion étoit achetée. Ils eurent même la liberté d'en diſpoſer en faveur de tout acquéreur, qui conſentiroit à ſe charger de la partie de la dette qui n'auroit pas été acquittée.

Le ſuccès de ces premiers établiſſements donna naiſſance à un grand nombre d'autres. Peu à peu ils ſe ſont étendus juſqu'à vingt lieues de l'embouchure du Surinam, & du Commenwine qui ſe jete dans ce fleuve. On les auroit pouſſés même beaucoup plus loin, ſi l'on n'avoit été arrêté par les negres fugitifs, qui, retranchés dans des forêts inacceſſibles, où ils ont retrouvé la liberté, ne ceſſent d'infeſter les derrieres de la colonie.

Les difficultés qui s'oppoſoient à ce défrichement, demandoient ce courage extraordinaire qui fait tout braver, cette conſtance qui fait tout ſurmonter. La plupart des terres qu'il s'agiſſoit de mettre en valeur, étoient couvertes de quatre ou cinq pieds d'eau à chaque marée. En

multipliant les foſſés & les écluſes, on eſt parvenu à deſſécher ce ſol; & les Hollandois ont eu la gloire de dompter l'Océan dans le nouveau monde comme dans l'ancien. On leur a même vu donner à leurs plantations une propreté qui les caractériſe par-tout, & des commodités qu'on ne trouve pas dans les poſſeſſions Angloiſes & Françoiſes les plus floriſſantes.

Un des moyens qui ont le plus encouragé les travaux, a été la facilité extrême que les colons ont trouvée à ſe procurer des fonds. Ils ont obtenu à ſix pour cent tout l'argent qu'ils pouvoient employer; mais ſous la condition formelle, que leurs plantations reſteroient hypothéquées à leur créancier, & que juſqu'à ce qu'on l'eût entiérement payé, ils ſeroient obligés de lui livrer la totalité de leurs productions, au prix courant de la colonie.

Avec ces ſecours, il s'eſt formé ſur les bords du Surinam, ou à peu de diſtance de ce fleuve, 425 habitations, qui, en 1762, étoient cultivées par 84500 noirs, & dirigées par 4000 blancs. On compte parmi ces derniers, des réfugiés François, des freres Moraves, & ſurtout des Juifs. Il n'eſt pas peut-être d'em-

pire ſur la terre, où cette malheureuſe nation ſoit ſi-bien traitée. Non-ſeulement on lui a laiſſé la liberté de profeſſer ſa religion, d'avoir des terres en propriété, de terminer elle-même les différents qui s'élevent entre ſes membres; elle jouit encore du droit commun à tous les citoyens, d'avoir part à l'adminiſtration générale, de concourir au choix des magiſtrats publics. Tels ſont les progrès de l'eſprit de commerce, qu'il fait taire tous les préjugés de nation ou de religion, devant l'intérêt général qui doit lier les hommes. Qu'eſt-ce que ces vaines dénominations, de Juifs, de Luthériens, de François ou de Hollandois? Malheureux habitants d'une terre ſi pénible à cultiver, n'êtes-vous pas tous des hommes? Pourquoi donc vous chaſſer d'un monde où vous n'avez qu'un jour à vivre? Et quelle vie encore, que celle dont vous avez la folle cruauté de vous diſputer la jouiſſance! Tous les éléments, le ciel, & la terre même n'ont-ils pas aſſez fait contre vous ſans ajouter à tous les fléaux dont la nature vous environne, l'abus du peu de force qu'elle vous laiſſe pour y réſiſter.

Paramabiro, chef-lieu de la colonie de Surinam, eſt une petite ville agréa-

blement ſituée. Les maiſons y ſont belles & commodes, quoique conſtruites ſeulement de bois, ſur des briques apportées d'Europe. Son port, éloigné de cinq lieues de la mer, ne laiſſe rien à deſirer. Il reçoit tous les bâtiments expédiés par la métropole, pour l'extraction des denrées de la colonie.

La proſpérité de cet établiſſement fit naître, en 1732, l'idée d'en former un autre ſur la riviere de Berbiche, qui ſe jette dans la mer, à dix-neuf lieues plus à l'oueſt que le Surinam. Les rives de ſon embouchure étoient ſi marécageuſes, qu'il falloit remonter quinze lieues pour aſſeoir les habitations ſur les bords de cette riviere. Un peuple, qui avoit rendu la mer même habitable, pouvoit-il être arrêté par cet obſtacle ? Une nouvelle compagnie eut la gloire de créer des productions nouvelles ſur un ſol tiré du ſein des eaux, & le ſoc y prit la place de la rame.

Une autre aſſociation a depuis tenté le même prodige, avec autant de ſuccès ſur Damerary & l'Eſſequebé, qui ſe déchargent dans la même baie à vingt lieues de Berbiche, ſur le Pomaron, éloigné de quinze lieues de l'Eſſequebé, & de vingt-cinq de la grande bouche de

l'Orénoque. Les deux dernieres colonies égaleront peut-être un jour celle de Surinam ; mais on n'y compte actuellement qu'environ douze cents perſonnes libres, qui ſont à la tête de vingt-huit ou trente mille eſclaves.

CHAPITRE XLIV.

Cultures établies dans les trois colonies.

LES trois établiſſements ont exactement les mêmes cultures. Ils recueillent du coton, du cacao, du ſucre. Quoique ce dernier objet ſoit de beaucoup le plus conſidérable, ſon produit ne répond, ni au nombre de bras qu'on y emploie, ni à l'activité des ſoins qu'on y conſacre. Ce défaut vient, ſans doute, de la nature d'un terrein trop marécageux, qui par une humidité ſurabondante étouffe ou détourne les ſels & les ſucs végétaux de la canne. Le peu qu'on en retire avoit diſpoſé les colons à tourner leurs travaux vers une autre culture, lorſque le commencement du ſiecle offrit le cafier à leur induſtrie.

Cet arbre originaire de l'Arabie, où la nature, avare pour les beſoins, eſt prodigue pour le luxe, fut long-temps la plante chérie de cette terre heureuſe. Les tentatives inutiles que firent les Européens pour en faire germer le fruit, leur perſuaderent que les habitants du pays le trempoient dans l'eau bouillante, ou le faiſoient ſécher au four avant de le vendre, pour conſerver à jamais un commerce qui faiſoit toute leur richeſſe. On ne fut détrompé de cette erreur, que lorſqu'on eut porté l'arbre même à Batavia, & enſuite à Surinam. L'expérience fit voir qu'il en étoit du cafier comme de beaucoup d'autres plantes, dont la ſemence ne leve point, ſi elle n'eſt miſe en terre toute récente.

Son fruit reſſemble à une ceriſe. Il eſt en grappe, & rangé le long des branches ſous les aiſſelles des feuilles vertes comme celles du laurier, mais un peu plus longues. On le cueille, lorſqu'il eſt d'un rouge foncé, & on le porte au moulin.

Ce moulin eſt compoſé de deux rouleaux de bois, garnis de lames de fer, longs de dix-huit pouces ſur dix ou douze de diametre; ils ſont mobiles, & par le mouvement qu'on leur donne, ils s'approchent d'une troiſieme piece immobile

qu'on nomme mâchoire. Au deſſus des rouleaux eſt une tremie dans laquelle on met le café, qui, tombant entre les rouleaux & la mâchoire, ſe dépouille de ſa premiere peau, & ſe diviſe en deux parties dont il eſt compoſé, comme on le voit par la forme du grain qui eſt plat d'un côté, & arrondi de l'autre. En ſortant de cette machine, il entre dans un crible de laiton incliné, qui laiſſe paſſer la peau du grain à travers ſes fils, tandis que le fruit gliſſe & tombe dans des paniers, d'où il eſt tranſporté dans un vaiſſeau plein d'eau, où on le lave, après qu'il y a trempé une nuit. Quand la récolte en eſt finie & bien ſéchée, on remet le café dans une machine qu'on appelle moulin à piler. C'eſt une meule de bois qu'un mulet ou un cheval fait tourner verticalement autour de ſon pivot. En paſſant ſur le café ſec, elle en enleve le parchemin, qui n'eſt autre choſe qu'une pellicule qui s'étoit détachée de la graine, à meſure que le café ſechoit. Débarraſſé de ſon parchemin, on le tire de ce moulin, pour être vanné dans un autre qu'on appelle moulin à van. Cette machine, armée de quatre pieces de fer-blanc poſées ſur un eſſieu, eſt agitée, avec beaucoup de force par un eſclave; & le vent que

ſont ces plaques, nettoie le café de toutes les pellicules qui s'y trouvent mélées. Enſuite il eſt porté ſur une table où les negres en ſéparent tous les grains caſſés, & les ordures qui pourroient y reſter. Après ces opérations, le café peut ſe vendre.

L'arbre qui le donne, ne proſpere que ſous un climat où l'hiver ne ſe fait pas ſentir. Les curieux ne le cultivent ailleurs que dans des ſerres chaudes, en l'arroſant ſouvent, & uniquement pour le plaiſir des yeux.

Le cafier ſe plaît ſur tout ſur les collines & les montagnes, où il a le pied preſque toujours à ſec, & la tête ſouvent arroſée de douces pluies. Il préfere l'aſpect du ſoleil couchant, & il veut une terre labourée, ſans aucun mêlange d'herbes. Les plants doivent être mis à huit pieds de diſtance les uns des autres, & dans des trous de douze ou quinze pouces. Naturellement ils s'éléveroient à environ vingt pieds. On les arrête à cinq, pour pouvoir cueillir commodément leur fruit. Ainſi étêtés, ils étendent ſi bien leurs branches, que le terrein eſt entiérement couvert.

Le cafier fleurit dans les mois de décembre, de janvier, de février, ſuivant

la température de l'air, ou la saison des pluies, & donne son fruit en octobre & en novembre. Dès la troisieme année, il commence à récompenser les soins du cultivateur; mais il n'est en plein rapport qu'à la cinquieme. Sujet aux mêmes accidents que la plupart des autres arbres, il est de plus exposé à périr, soit par la piquure d'un ver son ennemi qui le perce au pied, soit par les coups de soleil qui lui sont aussi funestes qu'aux hommes mêmes. Sa durée dépend de la qualité de la terre où il est planté. Le fond des côteaux qu'il occupe le plus communément est de tuf ou de pierre calcaire. Dans l'un de ces sols, il meurt, après avoir langui quelque temps; dans l'autre, ses racines, qui manquent rarement de percer entre les pierres, attirent de la nourriture, donnent de la force au tronc, & le font vivre & produire environ trente ans.

Tel est à peu près le terme d'un plant de cafiers. Le propriétaire à cette époque se trouve sans arbres, & avec un terrein usé où il n'est pas possible d'établir aucune espece de culture. On pourroit dire qu'il a mis son bien à fonds perdu, même pour un temps fort limité. Son sort est désespéré, si le hasard l'a

placé dans une isle serrée & tout occupée. Mais dans un vaste continent, il peut remplacer un sol entiérement épuisé, par un sol libre & vierge qu'il sera le maître de défricher. C'est cet avantage qui, dans la Guiane Hollandoise, a prodigieusement multiplié les plantations de café.

La seule colonie de Surinam a recueilli, en 1768, cent mille livres pesant de coton, deux cent mille livres de cacao, quatorze millions de livres de café, vingt-huit millions six cent mille livres de sucre brut. Soixante-dix navires ont conduit ces denrées dans les ports de la métropole. On ne peut fixer ici avec la même précision le produit des autres colonies; mais on ne s'éloignera pas beaucoup de la vérité, en le réduisant au quart. Il peut & doit augmenter considérablement. Toutes les cultures commencées s'étendront, se perfectionneront. On en tentera peut-être de nouvelles, du moins reprendra-t-on celle de l'indigo, que quelques essais malheureux ont fait abandonner trop légérement.

La côte qui a soixante-seize lieues d'étendue, n'offre pas, il est vrai, un seul endroit qui puisse être défriché. Les terres y sont toutes basses & constam-

ment noyées. Mais les grands fleuves ſur leſquels on a commencé à s'établir, & dont le moindre eſt navigable durant trente lieues, invitent des hommes entreprenants à venir s'enrichir ſur leurs bords. On trouve même dans l'intervalle qui les ſépare, de petites rivieres qui peuvent recevoir des chaloupes, & qui arroſent un ſol fertile. Le climat eſt le ſeul obſtacle à une grande proſpérité. L'année y eſt partagée entre des pluies continuelles & des chaleurs exceſſives. Il faut diſputer à une foule de reptiles dégoûtants, des récoltes qui ont coûté des ſoins extrêmes, & s'expoſer à périr dans les langueurs de l'hydropiſie, ou dans des fievres de toute eſpece.

C'eſt ſans doute la raiſon qui a déterminé les plus grands propriétaires de la Guiane Hollandoiſe, à vivre en Europe. On ne voit guere dans la colonie que des agents de ces hommes riches, ou ceux auxquels la médiocrité de leur fortune ne permet pas de confier à des mains étrangeres le ſoin de leurs plantations. Les conſommations de pareils habitants ne peuvent qu'être extrêmement bornées. Auſſi les navigateurs de la métropole qui vont chercher les productions de ces colonies, n'y apportent-ils que des choſes

de premier beſoin, rarement & peu d'objets de luxe. Encore les négociants Hollandois ſont-ils réduits à partager cet approviſionnement, tout foible qu'il eſt, avec les Anglois de l'Amérique ſeptentrionale.

Ces étrangers ne furent d'abord reçus, que parce qu'on ne pouvoit pas ſe paſſer de leurs chevaux. La difficulté d'en élever, & peut-être d'autres cauſes ont perpétué cette liberté. Les chevaux ſervent tellement de paſſe-port aux hommes, qu'un vaiſſeau qui n'en apporteroit pas un nombre proportionné à ſa grandeur, n'entreroit pas dans les ports de la colonie. Mais s'ils viennent à périr dans la traverſée, il ſuffit qu'on en montre les têtes, pour être admis à commercer d'autres denrées comeſtibles, qui ont pris la place des chevaux dans les vaiſſeaux Anglois. Une loi défend de leur donner en paiement, autre choſe que des ſirops & des eaux de-vie de ſucre : elle eſt peu reſpectée. Les Anglois, avec le droit qu'ils ont uſurpé d'importer ce qu'ils veulent, exportent les denrées les plus précieuſes de la colonie, & ſe font encore livrer de l'argent, ou des lettres de change ſur l'Europe. Tel eſt le droit de la force, dont les peuples républicains

uſent non-ſeulement avec les autres nations, mais entr'eux. Les Anglois agiſſent à peu près envers les Hollandois, comme firent les Athéniens à l'égard des Meliens. *De tout temps, le plus foible cede au plus fort*, diſoit Athenes aux inſulaires de Melos : *nous n'avons pas fait cette loi ; elle eſt auſſi vieille que le monde, & durera autant que lui.* Cette même raiſon qui ſied ſi-bien à l'injuſtice, fit qu'Athenes fut à ſon tour ſubjuguée par Lacédémone, & détruite par les Romains.

CHAPITRE XLV.

Dangers auxquels les colonies Hollandoiſes ſont expoſées.

ON n'eſt pas d'accord ſur les dangers auxquels la Guiane Hollandoiſe peut être expoſée. Il faut tâcher de fixer les idées ſur ce point important. D'abord l'invaſion de la part des puiſſances Européennes y ſeroit facile. Leurs plus gros vaiſſeaux peuvent entrer dans la riviere de Poumaron, dont l'embouchure a un fond de ſept ou huit braſſes d'eau qui vont toujours en augmentant juſqu'à quarante, à la diſtance de quatre ou cinq lieues. Le petit fort de la nouvelle Zélande qui en défend les bords, ne réſiſteroit pas deux heures au feu de leur artillerie. L'entrée du Damerary qui a dix-huit, vingt, vingt-quatre braſſes d'eau, qui en conſerve quinze ou ſeize l'eſpace de quatre lieues, qui eſt par-tout ſans défenſes, ſeroit encore plus facile. L'embouchure de l'Eſſequebé, qui a trois lieues de large, eſt remplie d'iſlots & de bas

fonds ; mais on y trouve, ainſi que dans le cours de la riviere, des paſſes qui conduiſent les plus grands bâtiments à une iſle ſituée à dix lieues, & défendue ſeulement par une miſérable redoute. Quoique la riviere de Berbiche, large d'une lieue, reçoive à peine les plus petits navires, ils porteroient des forces ſuffiſantes pour réduire le fort Naſſau & les habitations éparſes ſur les deux rives. Toute cette partie occidentale de la Guiane Hollandoiſe, eſt à peine en état de réſiſter à un corſaire entreprenant. Elle ſeroit obligée de capituler à la vue de la plus foible eſcadre.

La partie orientale, que ſes richeſſes expoſent à plus de riſque, eſt mieux défendue. L'entrée de la riviere de Surinam, eſt aſſez difficile, à cauſe de ſes bancs de ſable. Cependant les bâtiments qui ne tirent pas plus de vingt pieds d'eau peuvent y entrer, lorſque la mer eſt haute. A deux lieues de l'embouchure, le Commenwine ſe jette dans le Surinam. C'eſt à cette jonction que les Hollandois ont établi leur défenſe. Ils y ont placé une batterie ſur le Surinam, une autre batterie ſur la rive droite du Commenwine, & une citadelle appellée Amſterdam, à

la rive gauche. Ces ouvrages forment un triangle, dont les feux qui ſe croiſent ont le double objet d'empêcher que les vaiſſeaux n'aillent plus avant dans l'une des deux rivieres, & ne puiſſent entrer dans l'autre. La fortereſſe, ſituée au milieu d'un petit marais, n'eſt abordable que par une chauſſée étroite, où l'artillerie écarte toute approche. Elle n'a beſoin que d'une garniſon de huit à neuf cents hommes. Flanquée de quatre baſtions, entourée d'un rempart de terre, d'un large foſſé plein d'eau, d'un bon chemin couvert; elle n'a d'ailleurs, ni poudriere, ni magaſin voûté, ni aucune eſpece de caſemate. Trois lieues plus haut on trouve ſur le Surinam, une batterie fermée, deſtinée à couvrir le port & la ville de Parambiro. On la nomme le fort Zélandia. Une pareille batterie qu'on appelle le fort de Sommeſwelt, couvre le Commenwine à une diſtance à peu près égale. La colonie a pour défenſeurs ſes milices, & douze cents hommes de troupes réglées dont les habitants & la ſociété paient la ſolde par portions égales.

Ces forces ſeroient ſuperflues, ſi l'on n'avoit des précautions à prendre que contre les naturels du pays. Le petit

nombre de ces ſauvages qui ont voulu ſe maintenir dans des poſitions qui convenoient aux Hollandois, ont été exterminés. Les autres ſe ſont enfoncés dans les terres à meſure qu'ils voyoient les Européens s'approcher d'eux. Ils vivent paiſiblement dans des bois, qui, devenus leur aſyle, leur tiennent lieu de patrie.

Mais la colonie n'eſt pas auſſi tranquille de la part des negres. Lorſque ces malheureux, arrivés d'Afrique, ſont expoſés en vente, on les fait monter l'un après l'autre ſur une table, où un chirurgien, gagé par le gouvernement, les examine dans le plus grand détail. Son rapport décide de leur prix, qui, d'ordinaire, eſt livré au bout de trois ſemaines. Cependant l'acheteur a toujours vingt-quatre heures pour juger par lui-même des convenances de ſon acquiſition. Si les hommes qu'il a choiſis ne lui plaiſent pas, il eſt en droit de les rendre ſans la moindre formalité, ſans le plus léger dédommagement, pourvu qu'il ne leur ait pas appliqué ſon ſceau. C'eſt une lame d'argent, où ſont gravées les premieres lettres de ſes noms de baptême & de famille. Cette marque qu'on a fait chauffer, eſt appliquée ſur les bras ou ſur les ma-

melles de l'eſclave, où elle imprime des traces ineffaçables. On a imaginé cette précaution barbare, pour diſtinguer des individus, dont la phyſionomie n'eſt pas aſſez prononcée pour des yeux Européens.

Rien n'eſt plus rare dans les colonies Hollandoiſes, que de voir tomber les fers d'un eſclave. Il ne peut être libre, ſans devenir chrétien; & pour être autoriſé à le faire baptiſer, on eſt obligé d'acheter des lettres de franchiſe qui coûtent quatre cents livres. Il faut de plus aſſurer pour toujours ſa ſubſiſtance, afin qu'il ne puiſſe pas devenir un fardeau pour la ſociété, ni être tenté d'aller groſſir le nombre, déjà trop grand, des ennemis de la colonie. Qu'on ajoute à toutes ces dépenſes le ſacrifice du prix originaire de l'eſclave, & l'on jugera, ſans crainte de s'égarer, que l'affranchiſſement ne doit pas être commun chez une nation, dont la foif de l'or eſt la paſſion dominante, & peut-être la paſſion unique.

Les colons ſont ſi éloignés de ces actes d'humanité, qu'ils ont pouſſé la tyrannie infiniment plus loin qu'elle n'a jamais été portée dans les iſles. La facilité qu'ont les noirs de déſerter dans un continent

immenſe, eſt vraiſemblablement la cauſe de cet excès de barbarie. Sur le plus léger ſoupçon, un maître fait mourir un eſclave en préſence de tous les autres ; mais à l'inſu des blancs qui pourroient dépoſer en juſtice contre cette uſurpation des droits de l'autorité civile. La dépoſition des noirs étant nulle, n'eſt pas à craindre. La métropole qui ferme les yeux ſur cette atrocité, s'expoſe, par cette lâche connivence, à perdre un établiſſement utile. On a craint cent fois une révolution. Le danger n'a jamais été ſi grand & ſi prochain qu'en 1763.

Ce fut au mois de février de cette année qu'on vit éclater une révolte, dont l'exemple & la ſuite pouvoient devenir funeſtes à toute l'Amérique. Tout-à-coup ſoixante-treize noirs, réunis dans une même habitation à Berbiche, maſſacrent leur tyran, & font entendre le cri de la liberté. Ce nom releve le courage & l'eſpoir dans l'ame de tous les eſclaves. Ils s'attroupent au nombre de neuf mille ; ils tombent, dans la premiere fureur du ſoulévement, ſur tous les blancs qui ſe préſentent ; ils les réduiſent à ſe réfugier avec le chef de la colonie, au bas de la riviere ſur un brigantin. Cependant cinq cents

cents hommes arrivent de Surinam, au ſecours des colons. On tente de débarquer. On ſe retranche dans un bon poſte, juſqu'à l'arrivée des troupes d'Europe.

Heureuſement pour la république, les Anglois de la Barbade qui poſſedent le plus grand nombre des plantations établies au Poumaron, à Damerary & à Eſſequebé, envoient à temps des forces ſuffiſantes pour contenir les eſclaves de ces trois rivieres. Par un bonheur plus grand encore, Surinam acheve dans ce moment un accord entamé avec les negres réfugiés dans les bois voiſins. Dans l'ignorance peut-être d'une fermentation qui pouvoit leur être ſi favorable, ils conſentent à ne plus recevoir les fugitifs de leur nation. Cette convention ôte aux rebelles leur plus grande eſpérance. Ce concours d'événements inattendus les rejette dans les fers. Sans armes pour la plupart, ils ſe croient trop heureux de capituler avec leurs maîtres. Mais enfin, ils ont montré qu'ils ſentoient au fond de leur ame ce reſſort indeſtructible, qui réagit contre l'oppreſſion. La tranquillité n'eſt qu'apparente dans la Guiane Hollandoiſe, comme dans tous les pays où la révolte a une fois éclaté. Le germe

de la révolution ſe couve & mûrit en ſecret dans les forêts d'Auka & de Sarmaca.

Ces déſerts, peuplés de tous les eſclaves que la fuite a pu ſouſtraire au joug de l'avare Hollandois, ont vu ſe former ſucceſſivement une eſpece de république, compoſée de quinze ou ſeize mille habitants, partagés en pluſieurs villages, dont chacun ſe choiſit un chef. Ces peuplades errantes tombent inopinément, tantôt ſur un bord de la colonie, & tantôt ſur un autre, pour y piller des ſubſiſtances, pour y dévaſter les richeſſes de leurs anciens tyrans. En vain les troupes ſont dans une activité continuelle, pour contenir ou pour ſurprendre un ennemi ſi dangereux. Des avis ſecrets le mettent à l'abri de tous les pieges, & dirigent ſes incurſions vers les lieux ſans défenſe. Des conventions & des traités ne ſauroient raſſurer contre ſes entrepriſes. Il me ſemble voir ce peuple eſclave de l'Egypte, qui, réfugié dans les déſerts de l'Arabie, erra durant quarante ans, tâta tous les peuples voiſins, les harcela, les entama tour-à-tour, & par de légeres & fréquentes incurſions, prépara l'invaſion de la Paleſtine. Si la nature forme par hâſard une grande ame dans un corps

d'ébene, une tête forte ſous la toiſon d'un negre ; ſi quelque Européen aſpire à la gloire d'être le vengeur des nations foulées depuis deux ſiecles ; ſi même un miſſionnaire ſait employer à propos l'aſcendant continuel & progreſſif de l'opinion, contre l'empire variable & paſſager de la force ; ſi . . . : faut-il que la barbarie de notre police Européenne inſpire des vœux de ſang & de ruine à l'homme juſte & humain, qui médite les moyens d'aſſurer la paix & le bonheur de tous les hommes ?

CHAPITRE XLVI.

Motifs qui doivent exciter la république à s'assurer la jouissance de ses colonies, & à en augmenter les productions.

C'EST à des républicains qui ont appesanti le fardeau de l'esclavage sur la tête des negres, à prévenir, par leur sagesse & leur modération, un renversement général dont ils seroient les premieres victimes. La Hollande a déjà fait de grandes fautes. Elle n'a pas donné à ses établissements d'Amérique l'attention qu'ils méritoient, quoique les breches que recevoit coup sur coup sa fortune, fussent bien propres à lui ouvrir les yeux. Si le tourbillon de sa prospérité ne l'eût aveuglée, elle auroit apperçu dans la perte du Brésil les premieres sources de sa décadence. Dépouillée de cette vaste possession, qui, dans ses mains, pouvoit devenir la premiere colonie de l'univers, qui devoit couvrir le vice ou la petitesse de son territoire d'Europe, elle se vit réduite à n'être que ce qu'elle étoit avant cette

conquête, le facteur des nations. Alors ſe forma dans la maſſe de ſes richeſſes réelles, un vuide que rien n'a rempli depuis.

Les ſuites de l'acte de navigation que fit l'Angleterre, ne furent pas moins funeſtes à la Hollande. Dès lors cette iſle ceſſant d'être tributaire du commerce de la république, devint ſa rivale, & bientôt acquit ſur elle une ſupériorité décidée en Afrique, en Aſie, en Amérique.

Si les autres nations avoient adopté la politique Angloiſe, la Hollande touchoit au terme de ſa ruine. Heureuſement pour elle, les rois ne connurent pas, ou ne voulurent pas aſſez la proſpérité de leurs peuples. Cependant à meſure que les lumieres ont pénétré dans les eſprits, chaque gouvernement a tenté d'entreprendre le commerce qui lui étoit propre. Tous les pas qu'on a faits dans cette carriere ont reſſerré l'eſſor de la Hollande. La marche actuelle fait préſumer que chaque peuple aura tôt ou tard une navigation relative à la nature de ſon territoire, à l'étendue de ſon induſtrie. A cette époque, où tout ſemble entraîner le deſtin des nations, le Hollandois qui a dû ſa fortune autant à l'indolence & à

l'ignorance de ſes voiſins, qu'à ſon économie, à ſon expérience, ſe trouvera réduit à ſa pauvreté naturelle.

Il n'appartient pas ſans doute à la prévoyance humaine d'empêcher cette révolution; mais il ne falloit pas la précipiter, comme l'a fait la république, en cherchant à jouer un rôle principal dans les troubles qui ont ſi ſouvent agité l'Europe. La politique intéreſſée de notre ſiecle lui auroit pardonné les guerres qu'elle a entrepriſes ou ſoutenues pour l'utilité de ſon commerce. Mais comment approuver celles où ſon ambition démeſurée & des inquiétudes mal-fondées ont pu l'engager? Il a fallu qu'elle recourût à des emprunts exceſſifs. Si l'on réunit les dettes ſéparément contractées par la généralité, par les provinces, par les villes, dettes également publiques; on trouvera qu'elles s'élevent à deux milliards, dont l'intérêt, quoique réduit à deux & demi pour cent, a prodigieuſement augmenté la maſſe des impôts.

D'autres examineront peut-être ſi ces taxes ont été judicieuſement placées, ſi elles ſont perçues avec l'économie convenable. Il ſuffit ici d'obſerver que leur effet a été de renchérir ſi fort les denrées de premier beſoin, & par conſé-

quent la main-d'œuvre, que l'induſtrie nationale en a ſouffert la plus rude atteinte. Les manufactures de laine, de ſoie, d'or & d'argent, une foule d'autres ont ſuccombé, après avoir lutté long-temps contre la progreſſion de l'impôt & de la cherté. Quand l'équinoxe du printemps amene à la fois les hautes marées & la fonte des neiges, leur pays eſt inondé par le débordement des fleuves. Dès que la multitude des impôts fait hauſſer le prix des vivres, l'ouvrier qui paie davantage ſa conſommation, ſans gagner plus de ſalaire, déſerte les fabriques & les ateliers. La Hollande n'a ſauvé du naufrage de ſes manufactures, que celles qui n'ont pas été expoſées à la concurrence des autres nations.

L'agriculture de la république, s'il eſt permis d'appeller de ce nom la pêche du hareng, n'a guere moins ſouffert. Cette pêche qu'on appella long-temps la mine d'or de l'état, à cauſe de la quantité d'hommes qu'elle faiſoit vivre, que même elle enrichiſſoit, a non-ſeulement diminué de la moitié; mais ſes bénéfices, de même que ceux de la pêche de la baleine, ſe ſont réduits peu à peu à rien. Auſſi n'eſt-ce point avec de l'argent que ceux qui ſoutiennent ces deux pêches,

forment les intérêts qu'ils y prennent. Il n'y a d'associés que les négociants qui fournissent les vaisseaux, les agrès, les ustensiles, les approvisionnements. Leur profit ne consiste guere que dans la vente de ces marchandises, dont ils sont payés par le produit de la pêche, qui donne rarement quelque chose au delà des frais de l'armement. L'impossibilité où est la Hollande de faire un usage plus utile de ses nombreux capitaux, a seule sauvé les restes de cette source primitive de la prospérité publique.

L'énormité des droits, qui a détruit les manufactures de la république, & réduit à si peu de chose le bénéfice de ces pêcheries, a beaucoup resserré sa navigation. Les Hollandois tirent toujours de la premiere main les matériaux de leurs constructions. Ils parcourent rarement les mers sur leur lest. Ils vivent avec une extrême sobriété. La légéreté de la manœuvre de leurs navires leur permet d'avoir des équipages peu nombreux; & ces équipages, toujours excellents, se forment à bon marché par l'abondance des matelots qui couvrent un pays où tout est mer ou rivage. Malgré tant d'avantages soutenus du bas prix de l'argent, ils se sont vu forcés de partager le

fret de l'Europe avec les Suédois, avec les Danois, ſur-tout avec les Hambourgeois, chez qui tous les léviers de la marine ne ſont pas grevés des mêmes charges.

Les commiſſions ont diminué dans les Provinces-Unies, en même temps que le fret qui les amene. Lorſque la Hollande fut devenue un grand entrepôt, les marchandiſes y furent envoyées de toutes parts, comme au marché où la vente étoit la plus prompte, la plus ſûre, la plus avantageuſe. Les négociants étrangers les y faiſoient paſſer ſouvent pour leur compte, d'autant plus volontiers qu'ils y trouvoient un crédit peu cher juſqu'à la concurrence des deux tiers, des trois quarts de la valeur de leurs effets. Cette pratique aſſuroit aux Hollandois le double avantage de faire valoir leurs fonds ſans riſque, & d'obtenir une commiſſion. Les bénéfices du commerce étoient alors ſi conſidérables, qu'ils pouvoient ſoutenir ces frais. Les gains ſont tellement bornés, depuis que la lumiere a multiplié les concurrences, que le vendeur doit tout faire paſſer au conſommateur, ſans l'intervention d'aucun agent intermédiaire. Que ſi dans quelques occaſions il convient d'y recourir, on préférera, toutes choſes d'ailleurs égales,

Hambourg où les marchandiſes ne paient qu'un pour cent de droit d'entrée & de ſortie, à la Hollande où elles en paient cinq.

La république a vu ſortir auſſi de ſes mains le commerce d'aſſurance, qu'elle avoit fait autrefois, pour ainſi dire, excluſivement. C'eſt dans ſes ports que toutes les contrées de l'Europe faiſoient aſſurer leurs cargaiſons, au grand avantage des aſſureurs, qui, en diviſant, en multipliant leurs riſques, manquoient rarement de s'enrichir. A meſure que l'eſprit d'analyſe s'eſt introduit dans toutes les idées, ſoit de philoſophie, ſoit d'économie, on a ſenti par-tout l'utilité de ces ſpéculations. L'uſage en eſt devenu familier & général; & ce que les autres peuples ont gagné, la Hollande l'a perdu néceſſairement.

De ces obſervations, il réſulte que toutes les branches du commerce de la république ont ſouffert d'énormes diminutions. Peut-être même auroient-elles été la plupart anéanties, ſi la maſſe de ſon numéraire, & ſon extrême économie ne l'euſſent mis en état de ſe contenter d'un bénéfice de trois pour cent, auquel nous penſons qu'on doit évaluer le produit de ſes affaires. Un ſi grand vuide a été

rempli par le placement d'argent que les Hollandois ont fait en Angleterre, en France, en Autriche, en Saxe, en Danemarck, en Ruſſie même, & qui peut monter à ſeize cents millions de livres.

L'état proſcrivit autrefois cette branche de commerce, devenue, depuis, la plus importante de toutes. Si la loi eût été obſervée, les fonds qu'on a prêtés à l'étranger, ſeroient reſtés ſans emploi dans le pays; parce que le commerce y trouve en ſi grande quantité les capitaux qui peuvent y être employés, que pour peu qu'on y ajoutât, loin de donner du bénéfice, il deviendroit ruineux par l'excès de la concurrence. La ſurabondance de l'argent auroit élevé dès-lors les Provinces-Unies à ce période, où l'excès des richeſſes eſt ſuivi de la pauvreté. Des milliers de capitaliſtes n'auroient pas eu de quoi vivre au milieu de leurs tréſors.

La pratique contraire a fait la plus grande reſſource de la république. Son numéraire, prêté aux nations voiſines, lui a procuré tous les ans une balance avantageuſe, par le revenu qu'il lui a formé. La créance exiſte toujours entiere, & produit toujours les mêmes intérêts.

On n'aura pas la préſomption de calculer combien de temps les Hollandois jouiront d'une ſituation ſi douce. L'évidence autoriſe ſeulement à dire que les gouvernements, qui, pour le malheur des peuples, ont adopté le déteſtable ſyſtême des emprunts, doivent tôt ou tard l'abjurer; & que l'abus qu'ils en ont fait, les forcera vraiſemblablement à être infideles. Alors la grande reſſource de la république ſera dans ſa culture.

Cette culture, quoique ſuſceptible d'augmentation dans le pays de Breda, de Bois-le-Duc, de Zutphen & dans la Gueldres, ne ſauroit jamais devenir fort conſidérable. Le territoire des Provinces-Unies eſt ſi borné, qu'un ſultan avoit preſque raiſon de dire, en voyant avec quel acharnement les Hollandois & les Eſpagnols ſe le diſputoient, que s'il étoit à lui, il le feroit jeter dans la mer par ſes pionniers. Le ſol n'en eſt bon que pour les poiſſons, qui le couvroient avant les Hollandois. On a dit, avec autant d'énergie que de vérité, que les quatre éléments n'y étoient qu'ébauchés. Ses productions ne nourriront jamais le quart des deux millions d'habitants qui forment ſa population actuelle. Ce n'eſt donc pas de ſes poſſeſſions d'Europe que la répu-

blique peut attendre ſa conſervation : elle eſt mieux fondée à la demander à celles d'Amérique.

Les contrées que l'état a acquiſes dans ce nouveau monde, ſont toutes ſous le joug des privileges excluſifs. Ses iſles, ainſi que ſes comptoirs d'Afrique, dépendent de la compagnie des Indes occidentales, qui, depuis la perte du Bréſil, a ſi prodigieuſement déchu, que ſes actions ne ſe vendent plus qu'environ quarante pour cent de leur valeur primitive.

Surinam, conquis par quelques armateurs Zélandois, fut cédé par les états de cette province à la compagnie des Indes occidentales, qui, ayant encore l'imagination remplie de ſon ancienne grandeur, accepta ſans balancer un terrein ſi vaſte. Des réflexions ſérieuſes lui firent ſentir que les dépenſes, néceſſaires pour le mettre en valeur, étoient au deſſus de ſes forces énervées. Elle céda un tiers de ſes droits à la ville d'Amſterdam, & un tiers à un riche particulier nommé Daarſſens. Les deux autres colonies du continent ſont également ſoumiſes aux ſociétés commerçantes qui les ont fondées.

Aucun de ces corps n'a un ſeul vaiſſeau ; aucun ne fait le moindre commerce. La navigation aux établiſſements

d'Amérique eſt indifféremment ouverte à tous les Hollandois ; mais ſous la condition bizarre & tyrannique, que les expéditions pour Surinam & pour Berbiche partiront d'Amſterdam ; que les expéditions pour Eſſequebé partiront de Zélande ; & que les vaiſſeaux feront leur retour dans les ports d'où ils ſeront partis. Les fonctions des compagnies ſe réduiſent à gouverner & à défendre les territoires ſoumis à leur privilege. Pour les mettre en état de ſuffire à ces dépenſes, la république les a autoriſées à impoſer des taxes de différentes natures.

Toutes les marchandiſes qui entrent dans la colonie, toutes les denrées qui en ſortent, paient de gros droits. On en exige de plus conſidérables encore des eſclaves qui arrivent. Les noirs doivent une capitation depuis l'âge de trois ans ; les blancs la doivent auſſi. Il n'y a que les étrangers qui ſoient exempts de ce tribut honteux ; & on eſt étranger durant dix années. Un terrein ne change jamais de main, qu'il n'en coûte une contribution aſſez forte au vendeur & à l'acheteur. Tout ouvrier, quelle que ſoit ſon induſtrie, eſt obligé de déclarer ſon gain ſous ſerment, & l'impôt eſt réglé ſur le bénéfice. Ce que les dépenſes publiques

n'abſorbent pas d'un revenu que la foibleſſe ou la corruption du ſouverain ont laiſſé trop augmenter, eſt partagé entre les membres des différentes ſociétés.

Tous les gouvernements éclairés ont trouvé de l'inconvénient à laiſſer leurs poſſeſſions d'Amérique dans les mains des compagnies excluſives, dont les intérêts particuliers ne s'accordent pas toujours avec l'intérêt public. Ils ont penſé que leurs ſujets du nouveau monde avoient, comme ceux de l'ancien, le droit de ne dépendre d'aucune autre autorité que de celles des loix générales. Ils ont cru que leurs colonies feroient des progrès plus rapides, ſi, au lieu d'une protection intermédiaire, elles jouiſſoient de la protection immédiate de l'état. Le ſuccès a démontré, plus ou moins, la juſteſſe de ces vues. La Hollande ſeule n'a pas adopté un ſyſtême ſi ſimple & ſi raiſonnable, quoique tout concourût à le lui rendre plus néceſſaire qu'aux autres peuples.

Ses établiſſements ſont ſans défenſes, contre les ennemis que l'ambition ou le reſſentiment pourroient lui ſuſciter. L'atrocité criante du traitement qu'y éprouvent les eſclaves, menace d'un ſoulévement. Une partie des denrées qui devroient revenir entiérement à la métro-

pole, paſſe tous les jours dans les colonies étrangeres de l'Amérique ſeptentrionale. Le peu de goût qu'a naturellement pour l'exploitation des terres une nation purement commerçante, eſt fortifié dans le nouveau monde par les abus inſéparables de l'adminiſtration qui s'y eſt établie. Les moyens d'y créer un nouvel ordre de choſes, ſont au deſſus de l'autorité, de la protection, de l'activité d'une ſociété particuliere. La révolution eſt attachée aux ſoins immédiats du gouvernement.

Si la république prend le parti que ſes plus chers intérêts lui dictent, elle ceſſera d'avoir pour baſe unique de ſon exiſtence une induſtrie précaire, dont elle perd tous les jours quelques branches, & qu'elle perdra tôt ou tard entiérement. Ses colonies, qui réuniſſent tous les avantages que peut deſirer un peuple négociant & cultivateur, lui donneront des productions, dont elle aura ſeule tout le fruit & la propriété. Devenue une puiſſance territoriale, elle entrera dans tous les marchés en concurrence avec les nations, dont elle ne faiſoit que voiturer les denrées. La Hollande ceſſera de n'être qu'une boutique : elle ſera un état. Elle trouvera dans l'Amérique la conſiſtance que l'Europe lui refuſe. Voyons ſi le Da-

nemarck, la ſeule puiſſance du nord qui ait pouſſé ſon commerce & ſes forces juſque dans le nouveau monde, y peut former des eſpérances fondées d'agrandiſſement.

CHAPITRE XLVII.

Établiſſement des Danois à Saint-Thomas, à Saint-Jean, à Sainte-Croix.

LE Danemarck & la Norwege, réunis aujourd'hui ſous les mêmes loix, formoient deux états différents au huitieme ſiecle. Tandis que le premier ſe diſtinguoit par la conquête de l'Angleterre & par d'autres entrepriſes hardies, le ſecond peuploit les Orcades, les iſles de Fero & l'Iſlande. Ses actifs habitants, preſſés par cette inquiétude qui avoit toujours agité les Scandinaves, leurs ancêtres, s'établirent même, dès le neuvieme ſiecle, dans le Groenland, qu'on a de fortes raiſons d'attacher au continent de l'Amérique. On croit même entrevoir, à travers les ténebres hiſtoriques répandues ſur les monuments du nord, que ces hardis navigateurs pouſſerent, dans le

onzieme ſiecle, leurs courſes juſqu'aux côtes du Labrador & de Terre-Neuve, & qu'ils y jeterent quelques foibles peuplades. Il eſt donc vraiſemblable que les Norwégiens peuvent diſputer à Chriſtophe Colomb la gloire d'avoir découvert le nouveau monde. Mais ils y étoient ſans le ſavoir.

Les guerres qu'eſſuya la Norwege, juſqu'à ce qu'elle fût réunie au Danemarck; les obſtacles que le gouvernement oppoſa à ſa navigation; l'oubli & l'inaction où tomba cette nation entreprenante, lui firent perdre, avec ſes colonies du Groenland, les établiſſements ou les relations qu'elle pouvoit avoir aux côtes de l'Amérique.

Il y avoit plus d'un ſiecle que le navigateur Génois avoit commencé la conquête de cette région au nom de l'Eſpagne, lorſque les Danois & les Norwégiens, qui ne formoient alors qu'une même nation, jeterent les yeux ſur cet autre hémiſphere, dont ils étoient plus voiſins que tous les peuples qui s'en étoient emparés. Mais voulant y pénétrer par la route la plus courte, ils envoyerent, en 1619, le capitaine Munck, pour chercher un paſſage par le nord-oueſt dans la mer Pacifique. Ses travaux furent auſſi

inutiles que ceux de tant d'autres navigateurs, qui l'avoient précédé & qui l'ont ſuivi.

On doit préſumer que l'inutilité d'une premiere tentative n'auroit pas rebuté le Danemarck. Il auroit vraiſemblablement continué ſes expéditions pour l'Amérique, juſqu'à ce qu'il fût parvenu à y former des établiſſements utiles. S'il perdit de vue ces régions éloignées, il y fut forcé par les guerres où ſon imprudence le précipita en Europe, par celles que ſon extrême foibleſſe lui attira. Les pertes qu'il fit coup ſur coup, lui creuſerent un précipice, d'où jamais ils ne ſe feroit relevé, ſi les ſecours de la Hollande, & la conſtance des citoyens de Copenhague ne lui euſſent procuré, en 1660, une paix moins humiliante, moins ruineuſe qu'il ne la devoit craindre.

Le gouvernement employa le premier inſtant de tranquillité, à ſonder ſes plaies. Semblable à tous les gouvernements Gothiques, il étoit partagé, entre un chef électif, les grands de la nation ou le ſénat, & les états. Le roi n'avoit d'autre droit que celui de préſider au ſénat & de commander l'armée. Le ſénat gouvernoit dans l'intervalle d'une diete à l'autre. Celle-ci, compoſée du clergé, de la no-

bleſſe & du tiers-état, décidoit de toutes les grandes affaires.

Quoique cette conſtitution offre l'image de la liberté, rien n'étoit moins libre que le Danemarck. Le clergé avoit perdu toute influence depuis la réformation. Les bourgeois n'avoient pas encore acquis aſſez de richeſſes pour ſe donner de la conſidération. Ces deux ordres étoient écraſés par celui de la nobleſſe, toujours rempli de cet eſprit féodal qui ramene tout à la force. La criſe où l'on ſe trouvoit n'inſpira à ce corps, ni la juſtice, ni la modération dont il avoit beſoin. Le refus qu'il fit de contribuer aux charges publiques en raiſon de ſes poſſeſſions, aigrit les autres membres de la confédération. Dans le dépit de leur reſſentiment, ils conférerent au monarque une autorité abſolue, illimitée; & ceux qui les avoient réduits à cet acte de déſeſpoir, ſe virent forcés de ſuivre un ſi funeſte exemple.

A cette époque de la révolution la plus imprudente, la plus ſinguliere qu'offrent les annales des nations, les Danois tomberent dans une eſpece de léthargie. Aux grandes agitations, que cauſent toujours des droits importants à diſputer, ſuccéda la fauſſe tranquillité de l'eſclavage. Un peuple qui avoit occupé la ſcene pendant

pluſieurs ſiecles, ne joua plus de rôle ſur le théatre du monde. Il ne ſortit de l'anéantiſſement où le deſpotiſme l'avoit plongé, que pour aller occuper, en 1671, une petite iſle d'Amérique, connue ſous le nom de Saint-Thomas.

Cette derniere des Antilles du côté de l'oueſt, étoit tout-à-fait déſerte, lorſque les Danois entreprirent de s'y établir. Ils furent d'abord traverſés par les Anglois, ſous prétexte que quelques vagabonds de cette nation y avoient commencé autrefois des défrichements. Le miniſtere Britannique arrêta le cours de ces vexations; & la colonie vit former ſucceſſivement les plantations de ſucre, que comportoit un terrein ſablonneux, qui n'avoit que cinq lieues de long ſur deux & demie de large.

Avec une ſi foible culture, Saint-Thomas n'auroit jamais eu de célébrité. Mais la mer y a creuſé un port excellent, qui peut mettre en ſûreté cinquante vaiſſeaux. Un avantage ſi précieux le fit fréquenter par les flibuſtiers Anglois & François, qui vouloient ſouſtraire le fruit de leurs rapines, aux droits qu'on exigeoit d'eux, dans les établiſſements de leur nation. Les corſaires qui avoient fait leurs priſes trop bas, pour les faire remonter aux

isles du vent, les venoient vendre à celle de Saint-Thomas. Elle étoit l'asyle de tous les bâtiments marchands qui, poursuivis en temps de guerre, y trouvoient un port neutre. C'étoit l'entrepôt de tous les échanges que les peuples voisins n'auroient pu faire ailleurs avec autant d'aisance & de sûreté. C'est de là qu'on expédioit tous les jours des bateaux richement chargés, pour un commerce clandestin avec les côtes Espagnoles, d'où l'on rapportoit beaucoup de métaux & de marchandises précieuses. Saint-Thomas étoit enfin une place où se faisoient des marchés très-importants.

Mais le Danemarck ne profitoit pas de cette circulation rapide. C'étoient des étrangers qui s'enrichissoient, & qui disparoissoient avec leurs richesses. Un vaisseau expédié tous les ans pour l'Afrique, allant vendre ses esclaves en Amérique, & revenant en Europe avec une cargaison qu'il avoit reçue en échange, étoit la seule espece de liaison que la métropole eût avec sa colonie. Elles augmenterent, en 1719, par le défrichement de l'isle de Saint-Jean, voisine de Saint-Thomas, mais encore plus petite de la moitié. Ces foibles commencements auroient eu besoin de l'isle des Crabes, ou de Bourri-

quen, où l'on avoit tenté deux ans auparavant de s'établir.

Cette iſle, qui peut avoir huit ou dix lieues de circonférence, a un aſſez grand nombre de montagnes; mais elles ne ſont ni arides, ni eſcarpées, ni fort élevées. Le ſol des plaines & des vallées qui les ſéparent, paroît très-fertile; & il eſt arroſé par de nombreuſes ſources dont l'eau paſſe pour excellente. La nature, en lui refuſant un port, lui a prodigué les meilleures rades que l'on connoiſſe. On trouve à chaque pas, des reſtes d'habitations, des allées d'orangers & de citronniers qui prouvent que les Eſpagnols de Porto-Rico, qui n'en ſont éloignés que de cinq ou ſix lieues, y ont été fixés autrefois.

Les Anglois, voyant qu'une iſle ſi bonne étoit déſerte, y commencerent quelques plantations vers la fin du dernier ſiecle. On ne leur laiſſa pas le temps de recueillir le fruit de leur travail. Ils furent ſurpris par les Eſpagnols, qui maſſacrerent impitoyablement tous les hommes faits, & qui amenerent les femmes & les enfants à Porto-Rico. Cet événement n'empêcha pas les Danois de faire quelques arrangements pour s'y établir en 1717. Mais les ſujets de la Grande-Bretagne réclamant leurs anciens droits, y

envoyerent quelques aventuriers qui furent d'abord pillés, & bientôt après chaſſés par les Eſpagnols. La jalouſie de ces tyrans du nouveau monde va juſqu'à défendre à des barques, même de pêcheurs, l'approche d'un rivage où ils n'ont qu'un droit de poſſeſſion ſans exercice. Condamnant l'iſle des Crabes à une ſolitude éternelle, ils ne veulent ni l'habiter, ni qu'on l'habite; trop pareſſeux pour la cultiver, trop inquiets pour y ſouffrir des voiſins actifs. Un tel caractere de domination excluſive a obligé le Danemarck de détourner ſes regards de l'iſle des Crabes, pour les porter vers Sainte-Croix.

Celle-ci méritoit, à plus juſte titre, d'exciter l'ambition des peuples. Elle a dix-huit lieues de long, ſur trois & quatre de largeur. Elle fut occupée, en 1643, par les Hollandois & par les Anglois. Leur rivalité ne tarda pas à les brouiller. Les premiers ayant été battus, en 1646, dans un combat opiniâtre & ſanglant, ſe virent réduits à abandonner un terrein ſur lequel ils avoient fondé de grandes eſpérances. Le vainqueur travailloit à s'affermir dans ſa conquête, lorſqu'en 1650, il fut attaqué & chaſſé à ſon tour par douze cents Eſpagnols arrivés ſur cinq vaiſſeaux. Leur triomphe ne dura que quelques

quelques mois. Ce qui étoit reſté de ce corps nombreux pour la défenſe de l'iſle la céda, ſans réſiſtance, à cent ſoixante François, partis de Saint-Chriſtophe, pour s'en mettre en poſſeſſion.

Ces nouveaux habitants ſe hâterent de reconnoître un terrein ſi diſputé. Sur un ſol, d'ailleurs excellent, ils ne trouverent qu'une riviere médiocre, qui coulant lentement preſqu'au niveau de la mer, dans un terrein ſans pente, n'offroit qu'une eau ſaumâtre. Deux ou trois fontaines qu'on découvrit dans l'intérieur de l'iſle, ſuppléoient foiblement à ce défaut. Les puits ne fourniſſoient que rarement de l'eau. Il falloit du temps pour conſtruire des cîternes. L'air n'étoit pas plus attrayant pour les nouveaux colons. Une iſle plate, & couverte de vieux arbres, ne permettoit guere aux vents de balayer les exhalaiſons infectes, dont ſes marais épaiſſiſſoient l'athmoſphere. Il n'y avoit qu'un moyen de remédier à cet inconvénient : c'étoit de brûler les forêts. Auſſitôt les François y mettent le feu, & s'embarquant ſur leurs vaiſſeaux, contemplent de la mer, durant des mois entiers, l'incendie qu'ils avoient allumé dans l'iſle. Dès qu'il eſt éteint, ils redeſcendent à terre.

Les champs ſe trouverent d'une fertilité incroyable. Le tabac, le coton, le rocou, l'indigo, le ſucre y réuſſiſſoient également. Tels furent les progrès de cette colonie, que onze ans après ſa fondation, elle comptoit huit cents vingt-deux blancs, avec un nombre d'eſclaves proportionné. Elle marchoit d'un pas rapide à une proſpérité qui devoit effacer les établiſſements les plus floriſſants de ſa nation, lorſqu'on mit à ſon activité, des entraves qui la firent rétrograder. Sa décadence fut auſſi prompte que ſon élévation. Il ne lui reſtoit plus que cent quarante-ſept hommes avec leurs femmes & leurs enfants, & ſix cents vingt-trois noirs, quand on tranſporta, en 1696, cette population à Saint-Domingue.

Des écrivains, qui ſuppoſent que la cour de Verſailles ſe décide toujours par les vues ſublimes d'une profonde politique, ont imaginé qu'elle n'avoit mépriſé Ste. Croix que parce qu'elle vouloit abandonner les petites iſles, pour concentrer toutes les forces, toute l'induſtrie, toute la population dans les grandes: ils ſe ſont trompés. Cette réſolution fut l'ouvrage des fermiers, qui trouvoient que le commerce clandeſtin de Sainte-Croix avec Saint-Thomas étoit nuiſible à leurs in-

térêts. De tout temps la finance fut nuisible au commerce, & dévora le sein qui la nourrit. L'isle fut sans colons & sans culture jusqu'en 1733, temps où la France en céda la propriété au Danemarck, pour 738,000 livres.

CHAPITRE XLVIII.

Dans quel esprit le Danemarck conduit ses isles.

CE fut alors que cette puissance du nord sembla devoir pousser de fortes racines en Amérique. Malheureusement elle fit gémir ses cultures sous la tyrannie d'un privilege exclusif. Des hommes industrieux de toutes les sectes, & sur-tout des freres Moraves, ne purent jamais vaincre ce grand obstacle. On essaya plusieurs fois de concilier les intérêts du colon & celui de ses oppresseurs : ces tempéraments furent inutiles. Les deux partis se firent toujours une guerre d'animosité, jamais d'industrie. Enfin, le gouvernement plus modéré que sa constitution ne permettoit de l'espérer, acheta, en 1754, les droits & les effets de la com-

pagnie. Le prix fut réglé à 9,900,000 liv. Une partie fut payée en argent comptant, & le reſte en obligations ſur le tréſor public, portant intérêt. La navigation dans les iſles fut alors ouverte à tous les ſujets de la domination Danoiſe.

L'avidité du fiſc traverſa mal-à-propos le bien que cet arrangement devoit produire. A la vérité, les denrées, les marchandiſes nationales, celles qui auroient été tirées de la premiere main avec des bâtiments Danois, devoient être embarquées dans la métropole ſans rien payer; mais on exigea quatre pour cent de toutes les matieres fabriquées qui ne ſe trouveroient pas dans une de ces conditions. Tout ce qui arrivoit dans les colonies y fut aſſujetti à cinq pour cent d'entrée; tout ce qu'on en exportoit, à ſix pour cent de ſortie. Des productions de l'Amérique, ce qui ſe conſommoit dans la métropole devoit deux & demi pour cent, & ce qui paſſoit à l'étranger, un pour cent.

Dans le temps que le commerce des iſles recouvroit ſon indépendance naturelle, avec ces reſtrictions onéreuſes, on rendoit libre auſſi celui d'Afrique qui en fait la baſe. Depuis plus d'un ſiecle, le gouvernement avoit acheté du roi

d'Aquambo les deux fortereſſes de Frédérisbourg & de Chriſtiansbourg, ſituées ſur la Côte-d'Or, à peu de diſtance l'une de l'autre. La compagnie ſeule en jouiſſoit en vertu de ſes conventions; & ſes droits étoient exercés avec cette barbarie, dont les Européens les plus policés ont donné l'exemple dans ces malheureux climats. Un ſeul de ſes agents eut le courage de renoncer à des atrocités que l'habitude faiſoit regarder comme légitimes. Telle étoit la réputation de ſa bonté, la confiance en ſa probité, que les noirs venoient de cent lieues pour voir cet homme. Un ſouverain d'une contrée éloignée lui envoya ſa fille avec de l'or, & des eſclaves pour obtenir un petit-fils de Schilderop. C'étoit le nom de cet Européen, révéré ſur toutes les côtes de la Nigritie. O vertu! tu reſpires encore dans l'ame de ces miſérables, condamnés à habiter parmi les tigres, ou à gémir ſous la tyrannie des hommes. Ils peuvent donc avoir un cœur pour ſentir les doux attraits de l'humanité bienfaiſante! Juſte & vertueux Danois! quel monarque reçut jamais un hommage auſſi pur, auſſi glorieux que celui dont ta nation t'a vu jouir? Et dans quels lieux encore? Sur une mer, ſur une terre que deux ſiecles

ont à jamais ſouillées d'un infame trafic de crimes & de malheurs, d'hommes échangés pour des armes, d'enfants vendus par leurs peres. On n'a pas aſſez de larmes pour déplorer de pareilles horreurs ; & ces larmes ſont inutiles !

Cependant le privilege excluſif de la traite des negres a été aboli en Danemarck, comme dans les autres états. Il eſt permis à tous les ſujets de cette puiſſance commerçante, d'aller acheter des hommes en Afrique. Ils ne paient que 18 l. pour chaque tête qu'ils introduiſent en Amérique. Les plantations de leurs colonies occupent déjà trente mille eſclaves de tout âge & de tout ſexe, qui doivent chacun 4 liv. 10 ſous de capitation. Les denrées qui naiſſent des travaux de ces malheureux, forment la cargaiſon de quarante bâtiments, dont le port eſt de cent vingt juſqu'à trois cents tonneaux. Les habitations qui rendent annuellement au fiſc 9 livres par mille pieds carrés, donnent à la nation un peu de café & de gingembre, quelque bois de marquéterie, huit cents balles de coton qui paſſent preſqu'entiérement à l'étranger, quatorze millions peſant de ſucre brut, dont les quatre cinquiemes ſe conſomment dans la métropole, & le reſte eſt vendu dans

la Baltique, ou introduit en Allemagne par la voie d'Altena. Sainte-Croix, quoique le plus moderne des établiſſements Danois, fournit les cinq ſeptiemes de ces productions.

Cette iſle eſt partagée en trois cents cinquante plantations par des lignes qui ſe coupent à angles droits. Chaque plantation renferme cent cinquante acres de quarante mille pieds carrés chacun ; en ſorte qu'elle peut occuper un eſpace de douze cents pas communs de long ſur huit cents de large. Les deux tiers de ce terrein ſont propres au ſucre, & le propriétaire peut y employer quatre-vingts acres à la fois, dont chacun rendra, années communes, ſeize quintaux de ſucre, ſans compter les ſirops. Le reſte peut être mis en valeur d'une façon moins lucrative. Lorſque l'iſle ſera toute défrichée, ce qui dépend du temps & des circonſtances, il pourra s'y former quelques villes. Elle n'a actuellement que le bourg de Chriſtianſtad, bâti à côté de la fortereſſe qui défend le port principal.

CHAPITRE XLIX.

Motifs particuliers au Danemarck, pour s'approprier toutes les productions de ſes iſles.

LE Danemarck ne peut pas ſe diſſimuler que les richeſſes qui commencent à venir de ſes colonies, ne lui appartiennent pas en totalité. Une grande partie paſſe aux Anglois & aux Hollandois, qui ſans vivre dans ces iſles, y ont formé les meilleures habitations. La nouvelle Angleterre y porte des bois, des beſtiaux, des farines qu'elle échange contre des ſirops & d'autres denrées. Il faut payer aux nations étrangeres les vins, les toiles, les ſoieries qu'elles fourniſſent. L'Inde même eſt aſſociée à ce commerce, puiſque la compagnie y place une aſſez grande quantité de ſes marchandiſes. Un calcul rigoureux prouveroit, peut-être, que ce qui reſte à l'état propriétaire au delà de la commiſſion, du fret & des droits, eſt fort peu de choſe. La ſituation où ſe trouve cette puiſſance, ne lui permet pas de voir d'un œil indifférent ce

déſavantage. Tout l'invite à chercher les moyens convenables pour s'approprier le produit entier de ſes poſſeſſions d'Amérique.

Celles d'Europe qui forment aujourd'hui le Danemarck, étoient autrefois indépendantes les unes des autres. Des révolutions la plupart ſingulieres les ont réunies ſous les mêmes loix. Au centre de ce tour bizarrement compoſé, ſont quelques iſles, dont la plus connue ſe nomme Zélande. On y trouve un port excellent qui n'étant au onzieme ſiecle qu'une habitation de pêcheurs, devint une ville au treizieme, la capitale de l'empire au quinzieme, & une belle cité après l'incendie de 1728, qui réduiſit en cendres ſeize cents cinquante maiſons. Au midi de ces iſles, eſt cette péninſule longue & étroite, que les anciens appelloient Cherſoneſe Cimbrique. Ses parties les plus importantes, les plus étendues, ont ſucceſſivement groſſi la domination Danoiſe, ſous le nom de Jutland, de Sleſwig & Holſtein. Elles ont été plus ou moins floriſſantes, à proportion qu'elles ſe ſont reſſenties de l'inſtabilité de l'Océan, qui tantôt s'éloigne de leurs bords, & tantôt les engloutit. On voit dans ces contrées, ainſi que dans les comtés d'Ol-

denbourg & de Delmenhorſt, ſoumiſes au même maître, une lutte entre les hommes & la mer, un combat perpétuel dont les ſuccès ont toujours été balancés. Les habitants d'un tel pays ſeront libres, dès qu'ils s'appercevront qu'ils ne le ſont pas. Ce n'eſt point à des marins, à des inſulaires, aux peuples des montagnes, que le deſpotiſme peut impoſer long-temps un joug aviliſſant.

La Norwège qui obéit au Danemarck, n'eſt pas plus propre à cette ſervitude. Elle eſt couverte de pierres ou de rochers, & traverſée en différents ſens par de hautes montagnes, qui ne ſont pas ſuſceptibles de culture. On ne voit en Laponie qu'un petit nombre de ſauvages, fixés ſur les côtes par la pêche, ou errants dans des déſerts affreux, & ſubſiſtant par le moyen de la chaſſe, de leurs pelleteries & de leurs rennes. L'Iſlande eſt un pays miſérable, cent fois bouleverſé par des volcans, par des tremblements de terre, & cachant toujours dans ſon ſein des matieres bitumineuſes, qui peuvent à chaque inſtant la réduire en un monceau de cendres. Pour le Groenland, que le vulgaire croit une iſle, & que les géographes préſument tenir à l'Amérique par l'oueſt, c'eſt un pays vaſte & ſtérile, que la na-

ture condamne aux glaces éternelles. Si jamais ces régions ſont peuplées, elles deviendront indépendantes les unes des autres, & toutes du roi de Danemarck, qui croit y commander, parce qu'il s'en dit le maître, à l'inſu de leurs ſauvages habitants.

Le climat des iſles Danoiſes de l'Europe n'eſt pas auſſi rigoureux qu'on le jugeroit par leur latitude. Si les golfes dont elles ſont environnées voient quelquefois interrompre la navigation, c'eſt bien moins par les glaçons qui s'y forment, que par ceux que les vents y pouſſent, & qui s'y uniſſent à meſure qu'ils s'y entaſſent. Si l'on en excepte le nord du Jutland, les provinces qui joignirent l'Allemagne jouiſſent de ſa température. Le froid eſt très-modéré, même ſur les côtes de Norwege. Il y pleut ſouvent durant l'hiver, & ſon port de Bergue eſt à peine une fois fermé par les glaces, tandis que ceux d'Amſterdam, de Lubeck & de Hambourg le ſont dix fois dans l'année. Il eſt vrai que cet avantage eſt chérement acheté par les brouillards épais & continuels, qui rendent le ſéjour du Danemarck déſagréable, triſte; & ſes habitants ſombres, mélancoliques.

La population de cet empire n'eſt pas

proportionnée à ſon étendue. Dans les ſiecles reculés, il ſe dépeupla par des émigrations continuelles. Les brigandages qui les remplacerent, entretinrent cette dépopulation. L'anarchie empêcha l'état de ſe rétablir de ſi grands maux. Le double deſpotiſme du prince ſur les citoyens qui ſe croient libres ſous le titre de nobles, & de la nobleſſe ſur un peuple eſclave, étouffe juſqu'à l'eſpérance d'une plus grande population. Les liſtes réunies de tous les états de Danemarck, hors l'Iſlande, ne firent monter les morts, en 1771, qu'à 55, 125; de ſorte que le calcul de trente-deux vivants pour un mort ne produiroit que 1, 764, 000 perſonnes.

Indépendamment de beaucoup d'autres cauſes, le poids des impôts s'oppoſe à leur bonheur. On en exige de fixes pour les terres, d'arbitraires en forme de capitation, de journaliers ſur les conſommations. Cette oppreſſion eſt d'autant plus criminelle, que le gouvernement jouit d'un domaine très-conſidérable, & qu'il a une reſſource aſſurée dans le détroit du Sund. Six mille neuf cents trente navires, qui, ſi l'on en juge par les comptes de 1768, doivent entrer annuellement dans la mer Baltique, ou en ſortir, paient dans ce fameux paſſage, environ un pour

cent de toutes les marchandiſes dont ils ſont chargés. Cette eſpece de tribut, qui, quoique difficile à lever, rend à l'état deux millions cinq cent mille livres, eſt perçu dans la rade d'Elzeneur, protégée par la fortereſſe de Cronenbourg. Il y a long-temps que cette poſition & celle de Copenhague invitent inutilement le Danemarck à y former un entrepôt, où tous les peuples commerçants, ſoit du Nord, ſoit du Midi, viendroient échanger leurs productions & leur induſtrie.

Avec les fonds provenants des tributs, du domaine, des péages, des ſubſides du dehors, l'état entretient une armée de vingt-cinq mille hommes, qui, toute compoſée d'étrangers, paſſe pour la plus mauvaiſe milice de l'Europe. Sa flotte jouit au contraire de la meilleure réputation. Elle conſiſte en trente-deux vaiſſeaux de ligne, quinze ou ſeize frégates, & quelques galeres, dont l'uſage ſagement proſcrit ailleurs ne peut être abandonné ſur les côtes de la Baltique, le plus ſouvent inacceſſibles à d'autres bâtiments. Vingt-quatre mille matelots claſſés, qui ſont la plupart toujours en action, aſſurent les opérations navales. Aux dépenſes militaires, le gouvernement en a joint d'autres depuis quelques années, pour

l'encouragement des manufactures & des arts. Qu'on ajoute quatre millions de livres pour les beſoins ou les fantaiſies de la cour, une ſomme à peu près ſemblable pour les intérêts qu'entraîne une dette publique de ſoixante dix millions, & on aura l'emploi des vingt-trois millions de livres, qui forment le revenu de la couronne.

Si c'eſt pour en aſſurer le recouvrement que le gouvernement a proſcrit en 1736 l'uſage des bijous, des étoffes d'or & d'argent, on ſe permettra de dire qu'il avoit ſous ſa main des moyens plus ſimples. Il falloit abolir cette foule d'entraves qui gênent les opérations des citoyens entr'eux qui empêchent la libre communication des différentes parties de la monarchie. La pêche de la baleine, le commerce du Groenland, de l'Iſlande, ceſſant d'être dans les fers des privileges excluſifs, & le commerce des iſles de Feroé, retiré des mains du ſouverain, auroient acquis de l'activité. On auroit également étendu les liaiſons étrangeres, ſi l'on eût ſupprimé la compagnie de Barbarie, & ſi tous les membres de l'état avoient été déchargés de l'obligation qui leur fut impoſée, en 1726, de ſe pourvoir de vin, de ſel, d'eau-de-vie, de tabac, à Copenhague même.

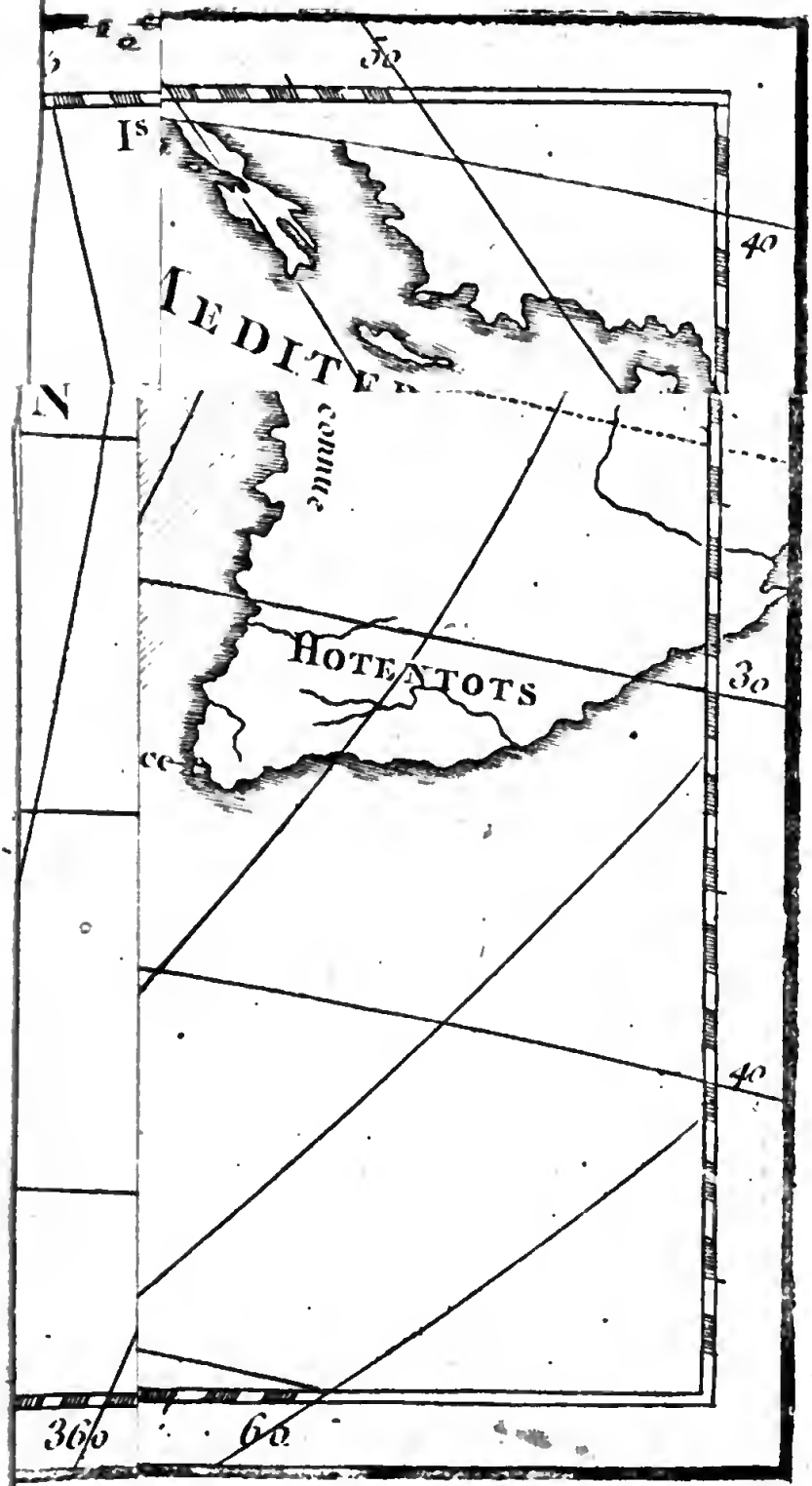
Dans l'état actuel des choſes, les exportations ſont aſſez bornées : elles ſe réduiſent dans les provinces du continent de l'Allemagne, à cinq ou ſix mille bœufs, trois ou quatre mille chevaux propres pour la cavalerie, à quelque ſeigle qui eſt vendu aux Suédois & aux Hollandois. Depuis quelques années, le Danemarck conſomme le froment que la Fionie & l'Alland envoyoient autrefois à l'étranger. Ces deux iſles, ainſi que la Zélande, ne vendent plus que ces magnifiques attelages, ſi chers à tous ceux qui aiment les beaux chevaux. La Norwege fournit au commerce, du hareng, des bois, des mâtures, du goudron & du fer. De la Laponie & du Groenland, il ſort des pelleteries. On tire de l'Iſlande, de la morue, de l'huile de baleine, de chien & de veau marin, du ſoufre, & ce voluptueux duvet ſi connu ſous le nom d'édredon.

Arrêtons ici les détails qu'a néceſſairement amené le commerce du Danemarck. Ils ſuffiſent pour convaincre cette puiſſance, qu'elle a le plus grand intérêt à jouir & à trafiquer ſeule, de toutes les productions de ſes iſles de l'Amérique. Plus les poſſeſſions de cette couronne ſont bornées dans le nouveau monde,

comme elles le ſeront toujours pour elle ſous la zone torride, plus elle doit être attentive à ne laiſſer échapper aucun des avantages qu'elle en peut tirer. Dans un état de médiocrité, la moindre négligence a des ſuites importantes. Nous verrons bientôt, que les nations mêmes qui ont de vaſtes & riches territoires, ne font pas impunément des fautes.

Fin du douzieme Livre.

2516412 D


50
40
30
40
36½
60
HOTENTOTS

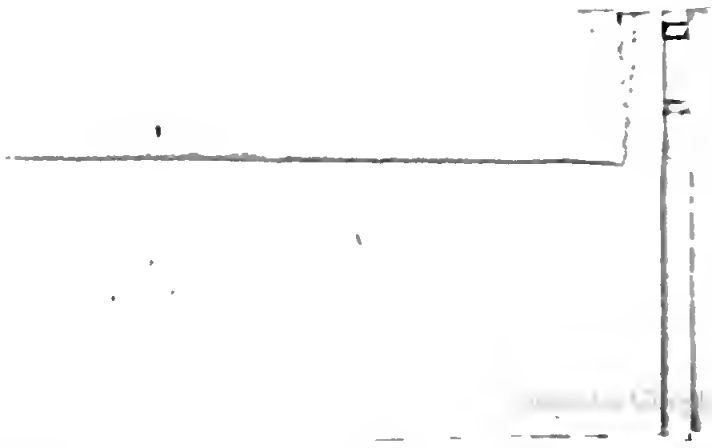


TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce quatrieme Volume.

A

ACAJOU, nom d'un arbre des Antilles; *Page* 12
ACOMA, nom d'un arbre des Antilles, *ibid.*
AIX-LA-CHAPELLE (traité d'), blâmé ſans raiſon, 111
AKANIS, nom d'une peuplade de negres, 192
ALBEMARLE, général Anglois, au ſiege de la Havane, 143
ALGER, république d'Afrique, & commerce qui s'y fait, 175
AMSTERDAM, capitale de la Hollande, achete un tiers dans la colonie de Surinam, 421
AMSTERDAM, nom d'une citadelle de la Guiane Hollandoiſe, 404
ANAMABOU, ville d'Afrique, 192
ANGLETERRE, avantage qu'elle retire de la liberté d'écrire, 106
ANGLOIS attaquent les Eſpagnols en Amérique, 51. Echouent devant San-Domingo, 52. S'emparent de la Jamaïque, 54. Leurs revers au commencement de la guerre de 1755, 120. Les fautes des François leur rendent le courage, 123. Leurs ſuccès pendant le miniſtere de Guillaume Pitt, 127. Chaſſent les François de la Guadaloupe, 129. De la Martinique, 133. S'emparent de la

Havane ſur les Eſpagnols, 148. Ceſſions qui leur ſont faites à la paix, 151. S'emparent d'une partie du commerce des côtes d'Afrique, 221. Leur établiſſement à Surinam, d'où ils ſont chaſſés par les Hollandois, 389. Traverſent les Danois dans la poſſeſſion de l'iſle de Saint-Thomas, 429. Perdent l'iſle de Borriquen où ils ſont maſſacrés par les Eſpagnols, 431. Sont chaſſés par les Hollandois de l'iſle de Sainte-Croix, 432

ANIMAUX domeſtiques d'Europe ont preſque tous dégénéré en Amérique, 271. Cauſes phyſiques de cette dégradation, & moyens qu'on auroit pu employer pour la prévenir, 273. Uſages auxquels ils ſervent en Amérique, 274

ANSON, amiral Anglois, voit ruiner ſon armement au cap de Horn, 109

ANTIGOA, iſle de l'Amérique, 42

ANTILLES, iſles de l'Amérique, leur poſition, 1. Leur diviſion en iſles du vent & ſous le vent, 2. Leur direction & ſituation relatives, 7. Paroiſſent avoir été détachées du continent, 9. Nature & qualités du ſol de ces iſles, 10. Leur état lorſque les Européens y aborderent, 11. Température qui y regne, & ſes cauſes, 17 *& ſuiv.* Vents qui y regnent, 2 & 18

AQUAMBO, royaume d'Afrique à la Côte-d'or, dont le ſouverain vend deux forts aux Hollandois, 437

ARGUIN, fort d'Afrique enlevé aux Hollandois par Louis XIV, 222

AROSTIGNI, nom d'un fort de la Havane, 363

ARUBA, iſle de l'Amérique, dépendante de Curaçao, 378

AUKA, nom d'une forêt de la Guiane Hollandoiſe, où ſe réfugient les negres déſerteurs, 410

B

BAHAMA (canal de), 356
BAMBOUC, royaume d'Afrique, ſon gouvernement & commerce qui s'y fait, 205
BANANE, fruit des Antilles, 14
BARATA, nom d'un arbre des Antilles, 12
BARBADE (la), iſle de l'Amérique, 42
BARINGTON, général Anglois, à la priſe de la Guadaloupe, 130
BENGUELA, pays d'Afrique, 193
BENIN, royaume d'Afrique, 188
BERBICHE, colonie Hollandoiſe, & riviere de l'Amérique, 393 & 404
BING, amiral Anglois, décapité pour avoir laiſſé prendre Minorque, avantages que l'Angleterre retire de cette ſévérité, 124
BONNAIRE, iſle de l'Amérique, dépendante de Curaçao, 378
BONNE, port d'Afrique, & commerce qui s'y fait, 175
BORRIQUEN, ou iſle des Crabes, iſle de l'Amérique occupée d'abord par les Anglois qui y ſont maſſacrés par les Eſpagnols, 430
BOUCANIERS, aventuriers François établis à Saint-Domingue, 43. Leur police, leur habillement, 44. Leur genre de vie, leur nourriture ordinaire, 45
BROUAGE, capitaine flibuſtier, prend deux vaiſſeaux Hollandois, 60
BROYO, cacique Indien, épreuve qu'il fait pour s'aſſurer ſi les Eſpagnols ſont immortels, 334
BUFFLE, animal domeſtique, ſeroit préférable dans les iſles, au cheval & au chameau, 275

C

CAFÉ, *voyez* cafier.
Cafier, arbre qui produit le café, ſa deſcription, ſa culture, 395. Maniere d'apprêter & de conſerver le fruit, 396. Terreins qui lui conviennent, 397. Soins qu'exige cet arbre, *ibid.*
CALBARY, riviere d'Afrique au royaume de Benin, 184
CALLE (la), port d'Afrique, & commerce qui s'y fait, 175
CARAÏBES, anciens habitants des iſles de l'Amérique, 30. Leur conformation, *ibid.* Leur religion & leurs uſages, 31. Leur genre de vie, 35
CARBET, nom d'une eſpece de hameau, chez les Caraïbes, 34
CARTHAGENE, ville Eſpagnole de l'Amérique, priſe par les François, 86
CASSAVE, eſpece de pain fait avec le manioque, 280, 355
CAVAGNE (le), fort de la Havane, 359. Sa deſcription, 360
CHARLES-QUINT, empereut & roi d'Eſpagne, accorde un privilege excluſif pour la traite des negres, 339
CHARLES II, roi d'Eſpagne, ſes irréſolutions pour nommer ſon ſucceſſeur, 97. Se détermine en faveur d'un petit-fils de Louis XIV, *ibid.* Guerres qui ſuivirent la mort de Charles, & déſaſtres de la France & de l'Eſpagne, 101
CHARLES VI, empereur, guerre occaſionée par ſa mort, 110
CHILOTECA, ville de l'Amérique Eſpagnole, *ibid.*
CHIRIQUITA, ville de l'Amérique Eſpagnole, *ibid.*
CHOUX CARAÏBE, plante des Antilles, 13
COCHON, le ſeul des animaux domeſtiques portés d'Europe en Amérique, qui n'ait pas dégénéré; 271

Coillou, port d'Afrique, & commerce qui s'y fait, 175
Colomb (Chriſtophe) aborde à l'iſle de la Trinité en Amérique, 316
Colonies, réflexions générales ſur les colonies Européennes en Amérique, 423
Commenwine, riviere du pays de Surinam en Amérique, 390, 404
Coock, corſaire Anglois, chaſſe les François de l'iſle de Saint-Martin, 383
Corse (cap), cap d'Afrique ſitué à la Côte-d'Or, 221
Côte d'Or, pays d'Afrique, 198
Couch-Couch, plante des Antilles, 13
Courbari, eſpece d'arbre des Antilles, 12
Crabes (iſles des), *voyez* Borriquen.
Créoles, nom générique des enfants Européens nés aux iſles, 298. Ont l'air moins ſains que les Européens, *ibid.* Leur caractere, leurs vertus & leurs vices en général, 299 & 302. Fécondités des femmes Créoles, 300. Leurs paſſions, leur caractere, 301. L'habitude de vivre avec des eſclaves rend les créoles orgueilleux juſqu'à l'excès, 303. Sont exempts de beaucoup de maux communs en Europe, 305. Maladies auxquelles ils ſont expoſés, 307. Leurs cauſes, 310. Moyens d'en prévenir quelques-unes, *ibid.*
Cronembourg, ville & forteresſe du Danemarck, 445
Cromwel, protecteur d'Angleterre, ſe joint à la France contre l'Eſpagne, 50. Cette conduite blâmée par les politiques, *ibid.*
Cuba, une des iſles Antilles appartenante aux Eſpagnoles, 7, 8, 55. Deſcription de cette iſle, 348. Importance de cette colonie, 351. Commerce qui s'y fait, *ibid.* Sa population, 355

CUBAGUA, isle de l'Amérique, *voyez* perles (isle des).
CUDJOC, negre de la côte de Guinée, 234. Sa générosité envers un Anglois *ibid.*
CUMANA, établissement Espagnol en Amérique, 323
CURAÇAO, isle d'Amérique, enlevée par les Hollandois aux Espagnols, description de son port & de sa forteresse, 377. Echanges importants qui s'y font, 385

D

DAARSSENS, riche particulier Hollandois, qui achete un tiers dans la colonie de Surinam, 422.
DALTERES, nom d'un fort de la Havane, sa description, 363.
DAMERARY, colonie Hollandoise, & riviere de l'Amérique, 393
DANAMBUC, commandant François, *voyez* Warner.
DANEMARCK, détail des possessions de cet état en Europe, & de leurs différentes productions, 404 *& suiv.* Population de ce royaume, 443
DANOIS, conjectures qui peuvent faire penser qu'ils ont été en Amérique avant Christophe Colomb, 426. Ancien gouvernement des Danois, 427. S'établissent en Amérique à l'isle de Saint-Thomas, & y sont traversés par les Anglois, 429. Défrichent l'isle de Saint-Jean, 429. Tâchent de s'établir à l'isle des Crabes, & en sont empêchés par les Espagnols, 431. Obtiennent de la France la prospérité de Sainte-Croix, 435. Accordent la liberté du commerce des isles à tous les sujets de leur domination, 436. Achetent du roi d'Aquambo deux forteresses à la Côte-d'Or, 223, 437. Etat du

commerce des Danois dans leurs isles, 438.
Police, finance & commerce des Danois en Europe, 439.
DAUPHIN, nom d'un fort Espagnol de l'isle de Saint-Domingue, 345.
DAVES, isle de l'Amérique, 378
DELMENHORST, comté du Danemarck, 442
DRAKE, fameux navigateur Anglois, pille Saint-Domingue, 341
DUTASTA (M.), utilité de ses recherches, 24.

E

ELZENEUR, ville du Danemarck, 445
ESCLAVAGE, d'un usage ancien en Guinée, 208. *voyez* Negres.
ESPAGNOLS repoussent les Anglois à Saint-Domingue, 54. Chassés de la Jamaïque par les Anglois, 55. Se réfugient à Cuba, *ibid.* S'établissent à la Trinité, 316. A Saint-Thomas, 323. A l'isle des Perles, 326. A la Marguerite, *ibid.* A Porto-Rico, 329. A Saint-Domingue, 338. Les sauvages se révoltent contr'eux, 339. Abandonnent Saint-Domingue pour aller au Mexique, 340. Etat de Saint-Domingue, en 1717, 343, 346. Conquête de l'isle de Cuba par les Espagnols, 348. Avarice & cruauté des Espagnols, & haine des sauvages contr'eux, 350. Dépenses des fortifications de la Havane, 364. Inconvénients du projet de rendre à Cuba tous les colons soldats, 366. Les Espagnols perdent plus qu'ils ne gagnent à leurs colonies, 368. Causes de la foiblesse de la monarchie Espagnole, 369. Moyens de la rétablir, 370. Les Espagnols s'emparent de l'isle Saint-Martin, sur les François & les Hollandois, & l'abandonnent, 381. Massacrent les Anglois à l'isle des Crabes, & s'en emparent, 431. Chassent de.

l'iſle de Sainte Croix les Hollandois, & en ſont chaſſés par les François, 432
Esséquebé, riviere de l'Amérique, & nom d'une colonie Hollandoiſe, 393. 403
Estrée (d'), général François, échoue avec ſa flotte à l'iſle de Daves, 377.

F

Farim, nom des chefs de village, au pays de Bambouc, 205. Ordonnent les travaux des mines, 206
Fer (bois de), nom d'un arbre des Antilles, 12
François (les) s'établiſſent à Saint-Domingue, 342 & 346. Cortompent le commandant de Cutaçao, & échouent dans leur projet de ſurprendre cette iſle, 377. Chaſſés de Saint-Chriſtophe, s'établiſſent à Saint-Euſtache, & l'abandonnent, 378. Chaſſés de Saint-Martin, & y retournent, 383. Jettent les fondements d'une colonie à Surinam & l'abandonnent, 389. S'emparent de l'iſle de Sainte-Croix ſur les Eſpagnols, 433. Progrès de cette colonie, & ſa décadence, 434. En cedent la propriété aux Danois, 436.
Flibustiers, célebres aventuriers François & Anglois, chaſſent les Eſpagnols de l'iſle de la Tortue, 56. Se forment en ſociétés, *ibid.* Leur hardieſſe, leur maniere de combattre, 57. Acharnés contre les Eſpagnols, & pourquoi, 58. Sempatent d'un galion Eſpagnol, d'un navire richement chargé, & de deux vaiſſeaux de guerre, 59. Réponſe héroïque d'un capitaine flibuſtier, 61. Intrépidité d'un autre capitaine flibuſtier, 62. Leur équité dans le partage du butin, 63. Leur genre de vie, 64. Déſolent les colonies Eſpagnoles, 65. Un de leurs capitaines porte la haine contre les Eſpagnols juſqu'à

la fureur, 66. Ils prennent Maracaïbo, & brûlent Gibraltar, 71. Ils s'emparent de Porto-Belo, par la trahiſon du gouverneur, *ibid.* Ils pillent & brûlent Panama, 76. Infidélité d'un de leurs capitaines, *ibid.* Ils pillent la Vera-Cruz. Ils attaquent ſucceſſivement toutes les villes du Pérou, & en ſurprennent pluſieurs, 78. Terreur que ces pirates avoient jetée dans l'ame des Eſpagnols, 82. Ils mettent le feu à la ville de Campêche, 85. Ils ſont cauſe de la priſe de Carthagene, 86. Injuſtice commiſe envers eux par Pointis, 87. Ils s'en vengent ſur Carthagene, 88. Séparation des flibuſtiers, & anéantiſſement de cette ſociété célebre, 90. Cauſes de leurs ſuccès étonnants, 93

FREDERIC DE TOLEDE, commandant Eſpagnol, bat les François & les Anglois réunis, 39

FREDERISBOURG, fort Danois, ſitué à la Côte-d'Or, 223, 437

G.

GABON, riviere d'Afrique, 183

GAMBIE (la), riviere d'Afrique 184

GODEFROI, l'un des capitaines flibuſtiers, à la priſe de la Vera-Cruz, 77

GOMMIER, nom d'un arbre des Antilles, 12

GOOCH (Villiam), gouverneur de la Virginie, ſon humanité envers les negres, 235

GRAMMONT, l'un des capitaines flibuſtiers, à la priſe de la Vera-Cruz, 77, 84

GRENADE, ville de l'Amérique Eſpagnole, 81

GRENADE (la), une des iſles Antilles, 7

GROENLAND, contrée du nord de l'Europe, 442. Ses productions, 447

GORÉE, iſle & comptoir François en Afrique, 223

GUINÉE, contrée d'Afrique, ſa deſcription &

rivieres qui l'arrosent, 183. Politique, religion & mœurs des peuples qui l'habitent, 187. *Voyez* negres.
GUMILLA (*le*), suite missionnaire sur les bords de l'Orénoque, 349
GUAYAQUIL, ville de l'Amérique Espagnole, 81.

H.

HATUEY, cacique des sauvages à l'isle de Cuba, 350.
HAVANE (*la*), capitale de l'isle de Cuba, 354. Ses productions, 355. Comment elle est fortifiée, 358. Comment on peut l'attaquer, 364.
HOLLANDOIS, leurs premiers pas vers la liberté, 373. Sentent que le commerce peut seul assurer leur existence, 375. Embrassent presque tout le commerce de l'univers, 376. S'emparent des établissements Portugais en Guinée, 216. Le Brésil leur est enlevé par les Portugais, 376. S'établissent à Saint-Eustache, & en sont chassés par les Anglois, 378. Louis XIV leur rend cette isle après l'avoir prise sur les Anglois, 379. Les Hollandois sont chassés de l'isle de Saint-Martin, par les Espagnols qui l'abandonnent ensuite, 382. Avantages que les Hollandois retirent de cette colonie, 384. Chassent les Anglois de Surinam, & s'y établissent, 386, 399. Forment des établissements à Berbiche & à Essequebé; & commerce qu'ils y font, 389. Réflexions générales sur leurs colonies, 403. Usages singuliers & barbares dans l'achat de leurs negres, 406. Précautions que les Hollandois doivent prendre pour la sûreté de leurs colonies, 412. Et conduite qu'ils auroient dû & doivent tenir, 414. Avantages que les Hollandois ont retirés de la pêche du hareng, 415. Son état actuel, 416. Ce que la Hollande a

à craindre pour l'avenir, 419. Reſſource qu'elle pourra employer, *ibid.* Les Hollandois chaſſent les Anglois de l'iſle de Sainte-Croix, & en ſont chaſſés par les Eſpagnols, 432
Holstein, province du Danemarck, 441
Horson, général Anglois, à la priſe de la Guadaloupe, 130

I.

Igname, plante des Antilles, 13
Islande, iſle du Danemarck en Europe, 442. Ses productions, 447
Isles, toutes les iſles paroiſſent avoir été détachées du continent, 3
Isles du vent & ſous le vent, *voyez* Antilles.

J.

Jesuites fixent quelques peuplades de ſauvages en Amérique, 323
Jonqué, capitaine flibuſtier, 60
Juda, royaume d'Afrique, 188
Juida, comptoir François en Afrique, 223
Jutland, province du Danemarck, 441

L.

Laponie, contrée du nord de l'Europe, 442. Ses productions, 447
Laurent, capitaine flibuſtier, 61
Le Basque, capitaine flibuſtier, 60
Le Graff (Laurent), capitaine flibuſtier, *ibid.*
Legrand (Pierre), capitaine flibuſtier, ſon expédition hardie, 59
Léon, ville de l'Amérique Eſpagnole, 81
Lesparso, ville de l'Amérique Eſpagnole, *ibid.*
Liane, plante commune aux Antilles, 11, 331. Effets du poiſon qu'on en tire, 332

Louis XIV, roi de France, ſa négligence pour conſerver ſes forces maritimes, 99. Porte la guerre ſur les côtes d'Afrique, 222. Enleve deux forts aux Hollandois, *ibid.* Ses troupes eſſuient un affront devant Curaçao, 377
Lozama, riviere de l'iſle de Saint-Domingue, 344.

M

Machenilier, eſpece d'arbre des Antilles, 12
Mancenille, nom d'une baie de l'iſle de Saint-Domingue, 345.
Mancenilier, arbre de l'Amérique, ſa deſcription, 333. produit un poiſon très-dangereux, *ibid.*
Manioque, plante d'Afrique tranſportée aux iſles, 278. Sa culture, 279. & maniere de l'apprêter, 280. Son uſage, *ibid.*
Marguerite (la), une des iſles Antilles, 9
326, 370
Maroni, riviere de la Guiane Françoiſe, 388
Martinique (la), une des iſles Antilles, 8
Matança, nom d'une baie de l'iſle de Cuba, 354
Mer, la mer a ſucceſſivement couvert la ſurface de toute la terre, 5
Mina (la), fort de la Côte-d'Or, bâti par les Portugais, pris par les Hollandois, 322
Michel, capitaine flibuſtier, prend deux vaiſſeaux Hollandois, 60
Mogador, ville d'Afrique, & commerce qui s'y fait, 175
Monckton, général Anglois, à la priſe de la Martinique, 131
Montauban, action héroïque de ce commandant flibuſtier, 95
Montbars, fameux capitaine flibuſtier, ſurnommé l'Exterminateur, ſes expéditions, 66

MONTE-CHRISTO, ville Eſpagnole de l'iſle de Saint-Domingue, ſon commerce, 344
MONTSERRAT, iſle de l'Amérique, 42
MONTJANO, commandant Eſpagnol, force les Anglois à lever le ſiege de Saint-Auguſtin, 110
MORO, fort de la Havane, 356, 363
MORGAN, capitaine flibuſtier, ſon expédition à Porto-Belo, 72
MORTALITÉ des Européens en Amérique, & ſes cauſes, 311
MUCMELUNA, ville de l'Amérique Eſpagnole, 81
MUNCK, capitaine Danois, cherche un paſſage à la mer du ſud, par le nord oueſt de l'Amérique, 426
MURRAI, chirurgien Anglois, laiſſé à la côte de Guinée, 233. Danger qu'il y court, 234

N

NEGRES, recherches ſur la cauſe de leur couleur, 178. Religion, mœurs & gouvernement de ces peuples, 187. Ceux qui habitent les bords du Niger, ſont beaux & bien faits, 195. Commerce qu'en font les Européens, 208. Ruſes employées par les Européens pour ſe procurer des eſclaves, 209. Cauſes de leur rareté actuelle, 210. Maniere de les conduire, 212. Où ſe fait ce commerce, 215. Nombre des negres enlevés par les nations de l'Europe, 216. Marchandiſes avec leſquelles ils ſont payés par les différents peuples, 217. Raiſons qui doivent faire préférer les petits navires aux grands, pour le tranſport des negres, 225. Saiſons plus ou moins favorables pour ce commerce, 227. Maniere différente des peuples de l'Europe de traiter & de nourrir leurs negres, 230, 238. & de les vendre en Amérique, 232. Action noble d'un negre, 234. Les qualités

bonnes ou mauvaises des negres dépendent plus de leurs maîtres que d'eux-mêmes, *ibid.* Trait héroïque d'un negre envers son maître, 235. Leur désertion & le suicide occasionés par la barbarie de leurs maîtres, *ibid.* Maladies auxquelles ils sont sujets, 240. Mortalité des negres en Amérique, 243. Seroit facile à prévenir, 244. Les negres sont passionnés pour la musique & pour la danse, 246. Les mauvais traitements sont la cause du peu de population des negres, 248. Moyens de rendre leur sort plus doux & d'en tirer plus d'avantages, 249. Causes de la passion des Européens pour les négresses, 252. Raisons tirées de l'humanité, de la justice & même de l'intérêt, pour cesser cet odieux commerce, 254. Travaux auxquels on emploie les negres, 266. Leur révolte contre les Hollandois à Berbiche, 408

NÉGRO (cap), cap d'Afrique, 220.

NICOYA, ville de l'Amérique Espagnole, 81.

NIEVES, isle de l'Amérique, 42

NIGER, riviere d'Afrique, 183. Mœurs des peuples qui habitent les côtes, 195

NORVVEGE, royaume appartenant au Danemarck, 442

O

OGLETHORPE, général Anglois, leve le siege de Saint-Augustin, 110

OLDENBOURG, comté du Danemarck, 442

OLONOIS (l') capitaine flibustier, sa cruauté envers les Espagnols, 69.

ORENOQUE, grand fleuve de l'Amérique, 316. Tire sa source des Cordelieres, *ibid.* Ses crues & diminutions régulieres, 317. Usage des peuples qui habitent ses bords, 318. Oppression où ils tiennent les femmes, 319. Discours d'une de ces femmes à un jésuite, 320

OTAHITI, isle de l'Amérique, découverte par de Bougainville, 4.
OURAGANS, leurs violences dans les isles, & leurs terribles effets, 25. Deviennent des causes de fertilité, 26. Phénomenes qui les annoncent, *ibid.* Causes qui les produisent, 28

P

PARAMARIBO, chef lieu de la colonie de Surinam, 392. Description de ses fortifications, 405
PATATE, plante des Antilles, 13
PEDRO-ALONZO, habile négociant Espagnol, 353
PENN, amiral Anglois, échoue devant San-Domingo, 52.
PERLES (isle des), isle d'Amérique, nommée autrefois Cubagua, 326
PORTENDIC, fort d'Afrique enlevé aux Hollandois par Louis XIV, 222.
PIAN, espece de maladie des negres, 240 & 241
PITT (Guillaume), ministre Anglois, 124. Portrait de cet homme célebre, *ibid.* Ranime le courage des Anglois, 127. Succès de l'Angleterre pendant son ministere, *ibid.* Sa retraite, 141
PUEBLO-NUEVO, ville de l'Amérique Espagnole, 81.
PUEBLO-VIEGO, ville de l'Amérique Espagnole, *ibid.*
POCKOK, amiral Anglois à la prise de la Havane, 143
POINTE (la), fort de la Havane, 358. Sa description, 362.
POINTIS, amiral François, prend Carthagene, 89
POIS D'ANGOLE, arbrisseau d'Afrique transporté aux isles, sa description & son utilité, 277
PONCE DE LÉON, chef de l'établissement Espagnol à Porto-Rico, 354. Tente une entreprise sur la Floride, 356.

PORTO-RICO, une des isles des Antilles, 7, 8, 329. Foibles avantages que l'Espagne retire de cette colonie, 335, 370
PORTUGAIS veulent posséder exclusivement le commerce des côtes d'Afrique, 220. Sont chassés de leurs établissements en Guinée, par les Hollandois, 221. & leur enlevent le Brésil, 376
POUMARON, riviere de la Guiane Hollandoise, 388, 393, 403
PRINCE (isle du), isle d'Afrique, 220
PRUSS, nom d'une boisson de l'Amérique septentrionale, & sa composition, 292

R

RAZ de marée, nom d'une espece d'ouragan fréquent dans les isles de l'Amérique, 24
REALEGUO, ville de l'Amérique Espagnole, 81
RODNEY, amiral Anglois à la prise de la Martinique, 132
RUM, nom Anglois du tafia, *Voyez* tafia.

S

SABA, isle Hollandoise de l'Amérique, colonie de l'isle de Saint-Eustache, nature de son sol, 353. Sa population & son commerce, *ibid.* Tranquillité dont jouissent ses habitants, 380
SAFY, ville d'Afrique, & commerce qui s'y fait, 175
SAINT-DOMINGUE, une des isles Antilles, 7, 8, 338, 370. Description de la partie de cette isle appartenante aux François, & de celle possédée par les Espagnols, 344
SAINTE-CROIX, isle Danoise de l'Amérique, son

étendue, 432. Les François la fertiliſent, & comment, 433. Cédée aux Danois, 435. Commerce de cette iſle, 439
SAINTE-CROIX, ville d'Afrique, & commerce qui s'y fait, 175
SAINT-EUSTACHE, iſle Hollandoiſe de l'Amérique, ſa deſcription, 378. Son commerce & ſa population, 379
SANT-IAGO, ville de la Jamaïque, 54
SAINT-JEAN, petite iſle de l'Amérique, défrichée par les Danois, 430
SAINT-MARTIN, iſle de l'Amérique, partagée entre les François & les Hollandois, ſon étendue & nature de ſon ſol, ſa population & ſon commerce, 381
SAINT-THOMAS, iſle d'Afrique, 220
SAINT-THOMAS, petite iſle d'Amérique, premier établiſſement des Danois dans cette partie du monde, 429. Devient une colonie importante, *ibid.*
SAINT-VINCENT, une des iſles Antilles, 8 & 42
SALÉ, ville d'Afrique, & commerce qui s'y fait, 174
SALUM (le), riviere d'Afrique, 207
SALZEDO, Eſpagnol, épreuve que les Indiens font ſur lui, 334
SAMANA, lieu du premier établiſſement François à Saint-Domingue, 347
SAN-DOMINGO, capitale de la partie Eſpagnole de l'iſle de Saint-Domingue; ſa ſituation & ſon état actuel, 344
SAN-YAGO, port de l'iſle de Cuba, 354
SARMACA, nom d'une forêt de la Guiane Hollandoiſe où ſe réfugient les negres déſerteurs, 410
SCHILDEROP, marchand Danois, la réputation dont il jouit, & l'honneur qu'il reçoit, 437
SEGOVIE (la nouvelle), ville de l'Amérique Eſpagnole, 81

SÉLANDE, isle du Danemarck, 441
SENEGAL, pays d'Afrique cédé aux Anglois par les François, 223
SEPPA, ville de l'Amérique Espagnole, 81
SIERRA-LEONA, riviere d'Afrique, 183
SLESWIG, province du Danemarck, 441
SOMMESWELT, nom d'un fort Hollandois, situé sur le fleuve Surinam, 405
SUCRE, plante qui produit le sucre, sa description, 281. Connue anciennement en Asie & en Afrique, 282. Terres qui lui conviennent, & sa culture, *ibid.* Sa récolte, 283. Travail des sucreries, 285. Soins qu'il exige, 286. Différentes préparations du sucre, 287 & 288. Différence du sol influe sur la qualité du sucre, & en quoi, 289. Maniere de perfectionner cette culture, 291 *& suiv.*
SUEZ (isthme de), sa figure & sa position, 160
SURINAM, colonie Hollandoise de l'Amérique, sa situation, 389. Défrichement de cette colonie, 390. Sa population, 391. Sa police, 392. Ses richesses, 399. Utilité dont elle peut être un jour aux Hollandois, 421
SURINAM, riviere de l'Amérique dans la colonie Hollandoise de ce nom, 390

T

TABAC, sa culture, & terrein qui lui convient, 266. Apprêt à donner aux terres pour l'exploitation du tabac, 267
TABAGO, nom d'une des Antilles, 7, 9
TAFIA, nom d'une espece d'eau-de-vie de sucre, & maniere de le faire, 291
TASSAU, espece de viande des isles, 328
TECOANTEQUES, ville de l'Amérique Espagnole, 81
TERRAGE, opération par laquelle on fait passer le sucre, 287

TETANOS, nom d'une maladie commune aux Antilles & ſes effets, 307
TETUAN, ville d'Afrique & commerce qui s'y fait, 175
TORTUE (la), iſle de l'Amérique, 56
TREMBLEMENTS de terre fréquents dans les iſles de l'Amérique, 23. Leurs cauſes, 25
TRINITÉ (la), iſle de l'Amérique, 9. Etabliſſement des Eſpagnols dans cette iſle, 316
TRIPOLI, ville d'Afrique & commerce qui s'y fait, 176
TUNIS, ville d'Afrique & commerce qui s'y fait, *ibid.*

U

UTRECHT (paix d') rend la tranquillité à toute l'Europe, 102

V

VALASCO, commandant Eſpagnol à la défenſe de la Havane, 148
VAND-HORN, capitaine flibuſtier, maniere dont il s'aſſuroit de la bravoure de ſes compagnons, 76
VELASQUEZ, commandant Eſpagnol à la conquête de Cuba, 350
VENABLES, général Anglois, échoue devant San-Domingo, 52
VERA-CRUZ, ville de l'Amérique Eſpagnole, 77
VERD (cap), cap d'Afrique, 220
VILLIA, ville de l'Amérique Eſpagnole, 81
VOLTE, riviere d'Afrique, 184

B.N.C.F.
FIRENZE

Carico

Di due Navi partite da Livorno il dì 4. Marzo 1765. alla volta di Londra

---

Nella Prima

64. balle Seta, che 41. Lavorata, e l'altro Greggia
2. Casse Coralli. 2. Casse d'Essenza
2. Casse Cantaridesi. 1. d. Veli. 12. d. Vino
3. d. Lavori d'Alabastro. 15. Balle Cotoni filati.
12. d. Anaci. 51. d. Galla. 28. Pacchi Cappelli di Paglia. 14. Barili Cappelli di Truciolo
56. Fiare. 4. mezze d. 40 Quartaroli, e 10 mezze Casse d'Olio. 5. Cagnatelli Somma. 1. d. Verderame
6. Botti Pelli. 96. d. Cenere di Soda. 7. botti Tartaro
130. Barletti d'acciughe. 150 Soma Vallonea.

Nella Seconda

64. Balle Seta, che 49. Lavorata.
2. Casse Veli. 7. d. Essenze. 4. d. Manna
8. d. Passe. 3. d. Vino. 4. d. Mortari. 60 Balle Cotone sodo. 9. d. Cotone filato. 5. d. Pelo di Cammelo. 11. d. Galla. 5. d. Pelli. 250 Cuoia di Tenero. 128. Fiare d'Olio 13. Pacchi Cappelli di Paglia. 75. Barili Cappelli di Truciolo. 23 botti Cenere di Soda. 31 Tonnellate Tolfe
11. d. Vallonea. 475. Legni Bosforo. 300 barletti d'acciughe. e 36 Colli diversi.